

425. Memoirs of Miss Sidney Bidulph. *Lond.*, 1772, 5 vol. in-12. bas.

426. A sentimental journey, by Laur. Sterne. *Chiswick*, 1821, in-18. v. fil.

427. OEuvres de Walter Scott, trad. en français par M. Defauconpret. *Paris*, Gosselin, 1828-1833, 102 vol. gr. in-18. pap. vél. fig. d. rel. v. violet, n. rogn. tr. supér. d.

428. The works of Fen. Cooper. *Paris*, Galignani, 1825, 24 vol. in-12. d. rel. v. bleu.

429. High-Ways and By-Ways; or, tales of the Roadside. *Lond.*, 1824, 2 vol. pet. in-8. br. en cart.

430. The adventures of Hajji Baba. *Paris*, 1824, 3 vol. in-12. br.

431. Anastasius; or, memoirs of a Greek; written at the close of the eighteenth century, by Th. Hope. *Lond.*, Murray, 1827, 3 vol. pet. in-8. br. en cart.

432. Jacqueline of Hollande, by Th. Colley Grattan. *Lond.*, Colburn, 1831, 3 vol. pet. in-8. pap. vél. br. en cart.

433. The monk, by G. Lewis. *Paris*, Baudry, 1832, in-8. br.

434. Zohrab the hostage, by Morier. *Paris*, Baudry, 1833, in-8. br.

435. Ayesha, the maid of kars, by Morier. *Paris*, Baudry, 1834, in-8. br.

436. The last days of Pompeii. *Paris*, Galignani, 1834, in-12. br.

437. Mrs Armytoge; or, female domination. *Paris*, 1836, in-8. br.

438. Colburn's modern novelists. *Lond.*, 1833-1834, 58 tom. en 57 vol. in-8. pap. vél. br. en cart.

Cette collection est composée de : Chelsea pensioners, 3 vol. — Cousin William, 3 vol. — De vere; or the man of independence, 3 vol. — Devereux, 3 vol. — The disowned, 3 vol. — Flirtation, 3



COLLECTION

DES VOYAGES ET DES DÉCOUVERTES DES ESPAGNOLS,

DEPUIS LA FIN DU XVe SIÈCLE.

PREMIÈRE PARTIE.

RELATIONS

DES

QUATRE VOYAGES

ENTREPRIS

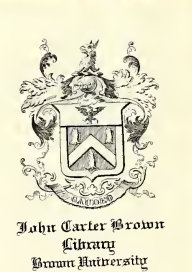
PAR CHRISTOPHE COLOMB.

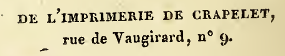
TOME II.

Cet ouvrage se trouve aussi :

A BRUXELLES, à la Librairie Parisienne, rue de la Madeleine, n° 438;

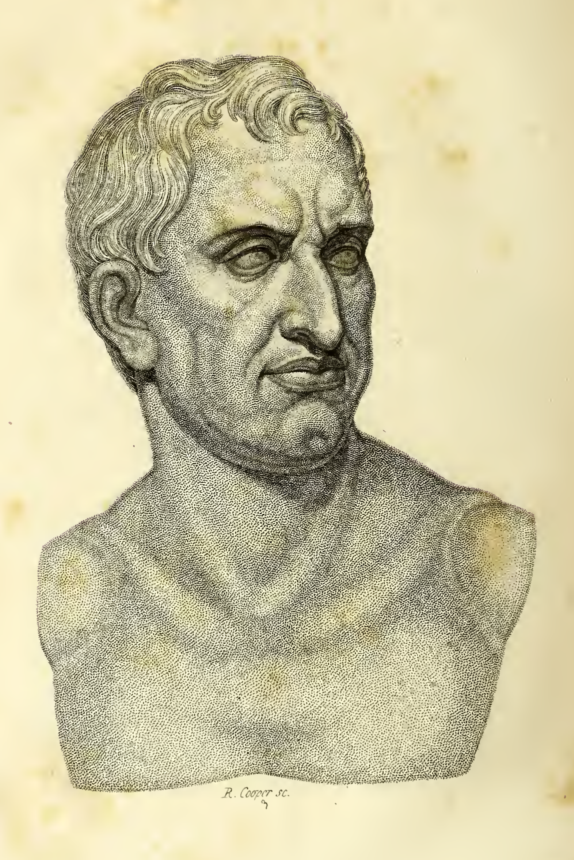
Et dans toutes les Librairies bien assorties de la France et des pays étrangers.





DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET, rue de Vaugirard, n° 9.


RPJCB



Christophe Colomb.

d'apres le buste qui couronne son Monument à Gênes.

RELATIONS
DES
QUATRE VOYAGES
ENTREPRIS
PAR CHRISTOPHE COLOMB
POUR LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE
DE 1492 A 1504;

SUIVIES
DE DIVERSES LETTRES ET PIÈCES INÉDITES
Extraites des Archives de la Monarchie espagnole,

ET PUBLIÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR ORDRE ET SOUS LES AUSPICES
DE S. M. CATHOLIQUE;

PAR DON M. F. DE NAVARRETE,
Secrétaire de S. M. C., Directeur du Dépôt hydrographique de Madrid et de l'Académie royale d'Histoire, Membre de l'Académie espagnole, Correspondant de la Société de Géographie, etc., etc., etc.

Ouvrage traduit de l'espagnol, par MM. F. T. A. Chalumeau de VERNEUIL, Membre de l'Académie royale espagnole, de l'Académie royale espagnole d'Histoire, de la Société royale des Antiquaires et de celle de Géographie, etc.; et de la ROQUETTE, Membre de l'Académie royale espagnole d'Histoire et de la Commission centrale de la Société de Géographie de Paris; revu sur leur traduction par M. de Navarrete, et accompagné de notes des traducteurs et de MM. Abel Rémusat, Adrien Balbi, baron Cuvier, Jomard, Labouderie, Letronne, de Rossel, Saint-Martin, Walckenaer, etc.

DÉDIÉ A LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Avec deux portraits de Christophe Colomb, ses armoiries, le *fac simile* d'une de ses lettres autographes, et deux cartes.

TOME SECOND.

A PARIS,
CHEZ TREUTTEL ET WÜRTZ, RUE DE BOURBON, N° 17;
à STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.
1828.

RELATION

DES

QUATRE VOYAGES

ENTREPRIS

PAR CHRISTOPHE COLOMB,

POUR LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU-MONDE,

DE 1492 A 1504.

CELUI-CI EST LE PREMIER VOYAGE que fit l'amiral Christophe Colomb, avec les Routes maritimes et les Rumbs qu'il suivit lorsqu'il découvrit les Indes occidentales, relaté sommairement (1), à l'exception du Discours préliminaire (*prologo*) qu'il adressa au Roi et à la Reine catholiques. On le trouvera ci-après copié littéralement. Il commence ainsi :

In nomine D. N. Jesu Christi.

« TRÈS hauts, très chrétiens, très excellens et très « puissans princes, Roi et Reine des Espagnes et

(1) Bartolomé de Las Casas, qui a écrit de sa propre

« des îles de la mer, notre seigneur et notre sou-
« veraine, cette présente année 1492, après que
« Vos Altesses eurent mis fin à la guerre contre les
« Maures qui régnaient en Europe, et eurent ter-
« miné cette guerre dans la très grande cité de
« Grenade, où, cette présente année, le deuxième
« jour du mois de janvier, je vis arborer, par la

---

main l'original d'où on a tiré cette copie, posséda plusieurs papiers écrits par Colomb lui-même, et qui lui servirent à la composition de son *Histoire des Indes*. Il abrégea la relation de ce premier voyage telle que nous la publions, et laissa dans son intégrité le Discours préliminaire ou lettre adressée au Roi et à la Reine catholiques, qu'il inséra aussi littéralement dans le chapitre 36 de son histoire inédite. *Casas* a mis en marge de cette copie quelques notes que nous avons conservées sous son nom. (M. F. de Nav.)

Tous les passages guillemettés sont extraits littéralement des manuscrits de Christophe Colomb, aussi s'exprime-t-il à la première personne. Bartolomé de Las Casas a extrait les autres passages de ces mêmes manuscrits, en supprimant des détails qui lui paraissaient minutieux et inutiles; on reconnaîtra facilement ces passages, puisqu'on y parle à la troisième personne.

On doit sans doute regretter que Las Casas n'ait pas donné la relation du navigateur génois intégralement et telle qu'il l'avait écrite; néanmoins ces regrets seront moins vifs, si l'on réfléchit que Las Casas était un homme éclairé et judicieux, et que Colomb, dont il possédait les manuscrits, l'avait souvent entretenu des événemens de son premier voyage. (D. L. R.)

« force des armes, les bannières royales de Vos « Altesses sur les tours de l'Alhambra, qui est la « forteresse de ladite cité, et où je vis le roi « maure se rendre aux portes de la ville et y « baiser les mains royales de Vos Altesses, et du « prince mon seigneur, aussitôt, dans ce pré- « sent mois, et d'après les informations que j'avais « données à Vos Altesses des terres de l'Inde et « d'un prince qui est appelé *Grand-Khan* (*Gran* « *Can*), ce qui veut dire en notre langue vulgaire « Roi des Rois, et de ce que plusieurs fois lui et ses « prédécesseurs avaient envoyé à Rome y deman- « der des docteurs en notre sainte foi, pour qu'ils la « lui enseignassent (1); comme le Saint-Père ne « l'en avait jamais pourvu, et que tant de peu- « ples se perdaient en croyant aux idolâtries et « en recevant en eux des sectes de perdition, Vos « Altesses pensèrent, en leur qualité de catho-

(1) Paul Toscanelli donnait aussi ces nouvelles du Grand-Khan au chanoine de Lisbonne Fernando Martinez, dans une lettre écrite à Florence le 25 juin 1474. Il les avait tirées de ce que rapporte Marco Polo dans le Discours préliminaire et en d'autres endroits de la relation de son voyage. Toscanelli envoya une copie de cette lettre à Colomb, en réponse à la demande qu'il lui avait faite de son avis sur le dessein qu'il avait de naviguer à l'Occident pour se rendre dans l'Inde. Voyez l'*Histoire de l'Amiral*, par don Fernando Colomb, chap. 7. (M. F. de Nav.)

« liques chrétiens et de princes amis (*amadores*)
« et propagateurs de la sainte foi chrétienne, et
« ennemis de la secte de Mahomet et de toutes les
« idolâtries et hérésies, à envoyer, moi, Chris-
« tophe Colomb, auxdites contrées de l'Inde,
« pour voir lesdits princes, et les peuples, et les
« pays, et leur disposition, et l'état de tout, et la
« manière dont on pourrait s'y prendre pour leur
« conversion à notre sainte foi. Elles m'ordon-
« nèrent de ne point aller par terre à l'Orient,
« ainsi qu'on a coutume de le faire, mais de
« prendre, au contraire, la route de l'Occident,
« par laquelle nous ne savons pas, jusqu'au-
« jourd'hui, d'une manière positive, que per-
« sonne ait jamais passé. En conséquence, après
« avoir chassé tous les juifs de vos royaumes et
« seigneuries, Vos Altesses me commandèrent,
« dans le même mois de janvier, de partir avec
« une flotte suffisante pour lesdites contrées de
« l'Inde (1). Et à cette occasion, elles m'accor-

(1) Ce passage n'est pas clair. Quoique le Roi et la Reine catholiques eussent résolu l'expulsion des juifs long-temps avant de l'ordonner, la publication de leur décret à cet égard n'eut lieu que le 30 mars 1492; et s'ils commencèrent à traiter avec Colomb immédiatement après leur entrée à Grenade, ils ne conclurent leurs conventions avec lui que le 17 avril. C'est ainsi qu'on peut concilier ce qu'il dit ici avec les époques connues des faits dont il s'agit.
(M. F. de Nav.)

« dèrent de grandes grâces, et m'anoblirent
« afin que dorénavant je m'appelasse *Don*,
« et fusse grand-amiral de la mer Océane et vice-
« roi et gouverneur perpétuel de toutes les îles
« et terres fermes dont je ferais la découverte et
« la conquête, et dont on ferait, par la suite, la
« découverte et la conquête dans ladite mer
« Océane, et elles décrétèrent que mon fils aîné
« me succéderait, et qu'il en serait ainsi de
« génération en génération à tout jamais. Je
« partis de la ville de Grenade le samedi 12 du
« mois de mai de la même année de 1492; je
« vins à la ville de Palos, qui est un port de mer,
« où j'équipai trois vaisseaux très convenables
« pour une pareille entreprise, et je partis dudit
« port très bien pourvu de beaucoup de vivres
« et de beaucoup de gens de mer, le vendredi
« troisième jour du mois d'août de ladite année,
« une demi-heure avant le lever du soleil, et je
« suivis le chemin des îles Canaries, qui appar-
« tiennent à Vos Altesses, et qui sont situées
« dans ladite mer Océane, pour prendre de là
« ma route et naviguer jusqu'à ce que j'arrivasse
« aux Indes, afin de m'y acquitter de l'ambas-
« sade de Vos Altesses auprès de ces princes, et
« d'exécuter ainsi ce qu'elles m'avaient com-
« mandé. Je pensai aussi, à cet effet, à écrire
« ce voyage très ponctuellement, et à relater,

« jour par jour, tout ce que je ferais et verrais,
« et tout ce qui m'arriverait, ainsi qu'on le verra
« plus avant. De plus, grand prince et grande
« princesse, outre que je me propose d'écrire
« chaque nuit ce qui sera arrivé le jour, et le
« jour la navigation de la nuit, j'ai l'intention
« de faire une nouvelle carte marine, dans la-
« quelle j'indiquerai la situation de toute la mer
« et de toutes les terres de la mer Océane dans
« leurs propres positions, sous leur vent et dans
« les directions y relatives, et de composer un
« livre dans lequel je représenterai tout bien
« semblable en peinture, par latitude de la ligne
« équinoxiale et longitude de l'occident. Il im-
« porte surtout beaucoup que j'oublie le som-
« meil et que j'étudie avec persévérance ma na-
« vigation pour remplir toutes les obligations
« qui me sont imposées, ce qui sera un grand
« travail.

Vendredi, 3 août.

« Nous partîmes, le vendredi 3 août 1492, de
« la barre de Saltes (1), à huit heures, et nous

(1) *Saltes*, île formée par deux bras du fleuve Odiel, vis-à-vis la ville d'Huelva. Elle fut peuplée au moins depuis le XII[e] siècle, et elle continuait à l'être en 1267, que le roi Alphonse-le-Sage sépara le territoire de la ville de Saltes de

« fîmes jusqu'au coucher du soleil, poussés « vers le sud par une forte brise, soixante milles « qui font quinze lieues (1); nous filâmes ensuite

---

celui d'Huelva. On ignore quand elle perdit sa population, car, quoique dans la *Somme de géographie* (*Suma de geografia*) de Martin Fernandez de Enciso, imprimée en 1519, il soit fait mention de cette ville, il est certain que dans ce temps-là il n'en existait plus que l'église, qui avait été réunie à celles d'Huelva, ce qui indique bien qu'elle était déjà sans population. Il ne dut pas s'écouler beaucoup de temps jusqu'à la ruine totale de son église, car, pour en conserver la mémoire, on fonda dans Huelva, sous le titre de Notre-Dame de Saltes, un ermitage dans lequel on garde une croix, relique de la paroisse. Il existe encore des vestiges de cette église, dans l'île de Saltes, dont le district est à présent divisé en terres labourables, en pâturages et en montagnes garnies de menu gibier. Elle est la propriété des marquis d'Ayamonte, auxquels elle donne le titre de comtes de Saltes.

(Opinion de don Josef Cevallos, placée en tête de l'ouvrage intitulé *Huelva Ilustrada* (notice historique et descriptive de la ville d'Huelva), par le licencié don Juan de Mora, imprimée à Séville en 1762, et aux chapitres 1, 5 et 13 dudit ouvrage.) (M. F. DE NAV.)

(1) Colomb comptait par milles italiens, qui sont moins longs que les milles espagnols, puisque pour faire une lieue espagnole, il faut trois de ceux-ci et quatre de ceux-là.

(*Idem.*)

Du temps de Colomb, il fallait en mer vingt lieues espagnoles ou soixante milles pour un degré, mais il comptait quatre milles par lieue au lieu de trois, comme on le voit

« au sud-ouest, puis au sud quart sud-ouest, qui « était le chemin pour se rendre aux Canaries. »

Samedi, 4 août.

On marcha au sud-ouest quart sud.

Dimanche, 5 août

On fit, entre jour et nuit, plus de quarante lieues.

Lundi, 6 août.

Le gouvernail ou timon de la caravelle *Pinta*, montée par Martin Alonso Pinzon, se rompit ou se désassembla. On crut, ou du moins l'on soupçonna, que cet accident devait être attribué au nommé *Gomes Rascon*. Il aurait agi d'après les suggestions de Cristobal Quintero, propriétaire de la caravelle, qui ne se souciait pas de faire ce voyage. L'amiral dit qu'avant le départ, on les avait trouvés tous les deux occupés de certaines intrigues et machinations. L'amiral se vit en grand embarras, parce qu'il ne pouvait pas secourir ladite caravelle sans se mettre lui-même en danger; mais il avoue qu'il sentait son inquiétude

---

par la note ci-dessus; sur terre c'est dix-sept lieues ou cinquante et un milles. (De V...l.)

diminuer un peu en pensant que Martin Alonso Pinzon était un homme plein de courage et de ressources. Enfin, on fit entre jour et nuit vingt-neuf lieues.

Mardi, 7 août.

Le gouvernail de *la Pinta* se disloqua de nouveau : on le raccommoda, on prit le rumb de l'île Lanzarote, qui est une des Canaries, et on fit, entre nuit et jour, vingt-cinq lieues.

Mercredi, 8 août.

Les pilotes des trois caravelles furent divisés sur la question de savoir quelle était la position des Canaries, relativement à eux; l'opinion de l'amiral fut la plus juste. Il voulait aller à la grande Canarie pour y laisser la caravelle *Pinta*, parce que son gouvernail était fort endommagé et qu'elle faisait eau. Il aurait voulu y prendre une autre caravelle s'il l'y eût trouvée; mais on n'y put arriver ce jour-là.

Jeudi, 9 août.

L'amiral ne put aborder à la Gomera que dans la nuit du dimanche, et Martin Alonso resta, par son ordre, sur la côte de la grande Canarie, parce qu'il ne pouvait naviguer. L'amiral alla ensuite à la grande Canarie (ou à

Ténériffe), et on radouba très bien *la Pinta*, après beaucoup de travail et par les soins de l'amiral, de Martin Alonso et des autres. Les trois bâtimens se rendirent ensuite à la Gomera. On vit sortir un grand feu de la chaîne de montagnes de l'île de Ténériffe, qui est fort élevée (*muy alta en gran manera*). On donna à *la Pinta*, qui était latine (triangulaire), la forme ronde. Ce fut le dimanche 2 septembre qu'on retourna à la Gomera avec *la Pinta* radoubée.

L'amiral dit que plusieurs Espagnols honorables, habitans de l'île de Fer, qui se trouvaient à la Gomera avec doña Ines Peraza, mère de Guillaume de Peraza, qui fut, dans la suite, le premier comte de la Gomera, assuraient que chaque année ils apercevaient une terre à l'ouest des Canaries (1). D'autres habitans de la Gomera affirmaient aussi la même chose avec serment. L'amiral dit ici qu'il se rappelle qu'étant en Portugal, en 1484, un particulier de l'île de Madère vint trouver le Roi pour lui demander une caravelle, afin de se rendre à cette terre qu'il voyait chaque année, toujours dans la même

---

(1) L'original porte : *Vian tierra al oueste de las Canarias*, QUE ES AL PONIENTE. Nous n'avons pas traduit les mots soulignés, qui nous ont paru être une répétition de la même idée. (D. L. R.)

position. Il dit aussi qu'il se souvient qu'on répétait la même chose dans les îles Açores, et que tous ces témoignages s'accordaient sur la direction, les signes et la grandeur (1). Ainsi

---

(1) Par la mort de Fernan Peraza, arrivée en 1452, la seigneurie des Canaries passa à sa fille doña Ines, mariée avec Diego de Herrera; et le roi Henri IV lui confirma la possession de cette seigneurie, le 28 septembre 1454. Déjà, à cette époque, les habitans de l'île de la Gomera et de l'île de Fer voyaient tous les ans, au dire de l'amiral, au couchant, une terre qu'on a prétendu être l'île imaginaire de *San Borondon*. Postérieurement, les illusions et les idées que le peuple avait conçues sur son existence, continuèrent de subsister, quoiqu'on eût envoyé plusieurs expéditions pour la trouver et la reconnaître, et que les plus habiles marins qui en faisaient partie n'eussent pu rien découvrir. Viera, dans son *Histoire des Canaries*, rapporte d'une manière circonstanciée et avec sincérité, tous ces faits, qu'il juge en bon critique (tom. I, liv. I, §. 28, p. 78 et suivantes), et Feijoó réfute ces visions comme une préoccupation du vulgaire (*Teat. critico*, tom. IV, discours X, §. 10).

Le maître Pedro de Medina, dans son voyage intitulé *Grandezas de España* (chap. 52, p. 47), dit que non loin de l'île de Madère, il y en avait une autre qui s'appelait *Antilia*, qui déjà ne se voyait plus, et qu'il avait trouvée représentée sur une carte marine très ancienne; et Viera (tom. I, p. 90) rapporte que quelques Portugais, habitans de l'île de Madère, voyaient à l'ouest des terres qu'ils ne purent jamais trouver, malgré les expéditions qu'ils tentèrent pour y réussir; et que c'est de là que vint l'usage de

donc, après avoir fait de l'eau, et pris du bois et de la viande et tout ce qui appartenait aux hommes que l'amiral avait laissés à la Gomera,

---

représenter dans les cartes qu'on traçait alors quelques îles nouvelles dans nos mers, spécialement la *Antilia* et *San Borondon.* Cette dernière se trouve marquée dans le globe ou mappemonde que Martin de Behem construisit à Nuremberg, en 1492, comme située au sud-ouest de l'île de Fer, celles du cap Vert néanmoins interposées entre elles.

D'un côté, ces préoccupations si enracinées pendant une durée de près de quatre siècles, et qui dominaient surtout à l'époque des découvertes, vers la fin du quinzième siècle et les commencemens du seizième; de l'autre, l'acharnement avec lequel on s'efforça de rabaisser le mérite du grand Colomb après son premier voyage, purent donner lieu aux bruits de la découverte antérieure du nouveau continent et de ses îles, soit par Alonso Sanchez de Huelva, ou par un autre navigateur portugais ou biscayen, ainsi que l'écrivirent divers Espagnols; soit par Martin de Behem, ainsi que récemment encore l'ont prétendu quelques étrangers. Oviedo, auteur contemporain, prétend que personne ne peut garantir le moins du monde la vérité de ce *roman;* que les propos tenus à ce sujet n'étaient répandus que parmi le *vulgaire;* et que pour lui, il les regardait comme faux. Don Cristobal Cladera a réfuté dans ses *Recherches historiques,* ces opinions de quelques Espagnols et de plusieurs étrangers, par les raisons les plus solides et les preuves les mieux fondées qu'il fait également servir à défendre le mérite et la gloire du premier amiral des Indes.

(M. F. de Nav.)

lorsqu'il alla à la grande Canarie pour faire radouber la caravelle *Pinta*, il mit finalement à la voile de ladite île de la Gomera, avec ses trois caravelles, le jeudi 6 septembre.

Jeudi, 6 *septembre*

L'amiral partit ce jour-là de bon matin du port de la Gomera, et il prit sa direction pour continuer son voyage. Il apprit, par une caravelle qui venait de l'île de Fer, que trois caravelles de Portugal étaient en embuscade dans les environs pour le prendre. Cette conduite provenait sans doute de la jalousie qu'avait conçue le roi de Portugal en voyant que l'amiral était entré au service de Castille. Il fut pris de calme, et alla ainsi tout le jour et toute la nuit; le matin il se trouva entre la Gomera et Ténériffe.

Vendredi, 7 *septembre*.

Le calme continua tout le vendredi et le samedi jusqu'à trois heures de la nuit.

Samedi, 8 *septembre*.

A trois heures du matin, le vent nord-est commença à s'élever. L'amiral prit sa route et sa direction vers l'ouest: il eut, par la proue, une

grosse mer qui l'empêchait de filer. Il fit environ neuf lieues, tant dans le jour que dans la nuit.

Dimanche, 9 *septembre*.

L'amiral fit, ce jour-là, dix-neuf lieues, et il se décida à en compter moins qu'il n'en faisait, afin que les gens de son équipage ne s'effrayassent pas et ne perdissent pas courage, si le voyage venait à être de long cours. Dans la nuit, il fit cent vingt milles, à raison de dix milles par heure, ce qui fait trente lieues. Les marins gouvernaient mal, déclinant sur le quart nord-est et même au demi-quart (*a la media partida*), ce qui fut cause que l'amiral les réprimanda plusieurs fois.

Lundi, 10 *septembre*.

Pendant le jour et la nuit du 10 septembre, il fit soixante lieues, à raison de dix milles ou deux lieues et demie par heure; mais il ne comptait que quarante-huit lieues, afin que l'équipage ne s'effrayât pas si le voyage était long.

Mardi, 11 *septembre*.

Ce jour-là, en naviguant dans la direction de la route qu'on voulait suivre, qui était l'ouest, on fit vingt lieues et plus; on vit un grand morceau du mât de hune d'un navire de cent-vingt

tonneaux, mais on ne put le prendre. On fit pendant la nuit près de vingt lieues; mais l'amiral n'en compta que seize, par le motif que nous avons déjà fait connaître.

Mercredi, 12 *septembre*.

Ce jour-là, les trois caravelles, suivant toujours leur route, firent, tant la nuit que le jour, trente-trois lieues; mais on en compta moins, toujours pour la même raison.

Jeudi, 13 *septembre*.

Pendant le jour et la nuit, la petite flottille, suivant sa route, qui était à l'ouest, fit trente-trois lieues, et l'amiral en comptait trois ou quatre de moins. Les courans leur étaient contraires. Au commencement de la nuit les boussoles nord-ouestaient, et le lendemain, au point du jour, elles nord-ouestaient encore un peu (1).

Vendredi, 14 *septembre*.

Ce jour-là, pendant le jour et la nuit, on fit vingt lieues en naviguant dans la direction de l'ouest; l'amiral en compta quelques unes de moins. Les marins de la caravelle *Niña* dirent ici qu'ils avaient vu une hirondelle de mer (*garjao*) et

---

(1) Première observation qu'on fit de la variation magnétique. (M. F. DE NAV.)

un *paille-en-queue* (1), espèce d'oiseaux qui ne s'éloignent jamais de terre de plus de vingt-cinq lieues.

Samedi, 15 *septembre.*

On navigua pendant ce jour et sa nuit, et l'on fit vingt-sept lieues et quelques unes de plus en suivant le chemin vers l'ouest; au commencement de cette nuit, on vit tomber du ciel, à quatre ou cinq lieues des navires, une merveilleuse branche ou trace de feu (*un maravilloso ramo de fuego*). (2)

Dimanche, 16 *septembre.*

La flottille continua de se diriger à l'ouest, et fit trente-neuf lieues pendant ce jour et sa nuit; mais l'amiral n'en compta que trente-six. Il y eut, ce jour-là, quelques nuages et des brouillards et il bruma. L'amiral dit ici que ce jour-là

(1) L'oiseau nommé paille-en-queue, ou queue de jonc, *rabi-junco* ou *rabo de junco*, des Espagnols, est le même; c'est le *phaëton æthereus* de Linné. (C....R.)

(2) On peut supposer que ce phénomène, qui se représence fréquemment à nos yeux, n'est autre chose qu'un de ces météores connus vulgairement sous le nom *d'étoiles filantes*, et que la qualification de *merveilleux* (*maravilloso*) que lui donne Colomb, indique seulement qu'il était plus éclatant que ceux qu'on avait coutume de voir (De R..el.)

et tous les suivans, l'air fut extrêmement tempéré, qu'on éprouvait un vrai plaisir à jouir de la beauté des matinées, et qu'il n'y manquait que le chant des rossignols. Il ajoute que le temps était là, à cette époque, comme au mois d'avril en Andalousie. On commença à voir, en cet endroit, plusieurs poignées (1) d'herbe très verte, qui paraissait être détachée de la terre depuis peu de temps, ce qui fit croire à tous qu'on était près de quelque île (2); mais l'amiral pensait que ce ne pouvait être près de la terre ferme, car il dit : *Je calcule que la terre ferme est plus loin.*

Lundi, 17 *septembre.*

On navigua en suivant toujours la direction de l'ouest, et on fit, entre le jour et la nuit, cinquante lieues et plus; l'amiral n'en compta que quarante-sept. Le courant favorisait la navigation. On vit beaucoup d'herbe, et très souvent; c'était de l'herbe des rochers, elle venait

(1) L'original porte *muchas manadas;* mais M. de Navarrete pense qu'on doit lire *muchas manchas.* (D. L. R.)

(2) Ce soupçon n'était pas sans fondement, car ils s'approchaient des brisans qui sont marqués dans nos cartes comme vus en 1802. (M. F. de Nav.)

du couchant. On croyait être près de terre (1), les pilotes prirent la direction du nord, qu'ils marquèrent, et ils trouvèrent que les aiguilles nord-ouestaient un grand quart. Les marins étaient craintifs et chagrins, et ne disaient pas pourquoi : l'amiral s'en étant aperçu, leur ordonna de marquer de nouveau le nord dès l'aube du jour, et ils trouvèrent que les aiguilles étaient bonnes. La cause de ce phénomène provenait de ce que l'étoile qui paraît se meut, tandis que les aiguilles restent fixes (2). Ce lundi, dès le

---

(1) Dans cette position, ils étaient encore à quarante lieues ouest des brisans. (M. F. de Nav.)

(2) L'ingénieux Colomb, qui fut le premier observateur de la variation de la boussole, tâchait de dissiper les craintes des gens de son équipage, en leur expliquant d'une manière spécieuse la cause de ce phénomène. Ainsi l'assure son historien Muñoz, et c'était la vérité, comme le prouvent les réflexions que fait l'amiral dans son troisième voyage, sur ces altérations de l'aimant; la surprise et l'inquiétude elles-mêmes des pilotes et des marins, sont une preuve décisive que personne jusqu'alors n'avait remarqué cette variation de la boussole. Telle est l'opinion de Bartolomé de Las Casas, de Fernando Colomb et d'Antonio de Herrera, historiens exacts et dignes de foi; il est donc bien singulier que l'opinion que Sébastien Cabot a observé le premier les déclinaisons de l'aimant, se soit tant répandue. Ce marin ne partit cependant pour aller faire des découvertes, qu'en 1497, avec la permission du roi d'Angleterre Henri VII,

point du jour, on vit beaucoup plus d'herbes, et elles paraissaient provenir de quelque rivière. On trouva dans ces herbes une écrevisse en vie; l'amiral la garda, en disant que c'était un indice certain, parce qu'il ne s'en trouve jamais à quatre-vingts lieues de terre. L'eau de la mer était moins salée depuis le départ des Canaries, et l'air était de plus en plus tempéré. Tout l'équipage était joyeux, et chacun des navires cherchait à gagner les autres de vitesse, afin d'apercevoir le premier la terre. On vit beaucoup de *toninas* (1), et les gens de *la Niña* en tuèrent une.

---

et ne publia cette observation qu'en 1549. Il n'est pas moins étonnant que d'autres l'attribuent à un nommé Crignon, pilote de Dieppe, vers 1534. Notre savant Feijoó est tombé dans cette erreur, et l'a soutenue; il l'avait, dit-il, prise dans l'*Histoire de l'Académie royale des Sciences* de M. de Fontenelle, publiée en 1712 (*Théâtre critique*, tom. V, discours XI, et lettre V du tom. I). Le P. Fournier (*Hydrographie*, liv. XI, chap. 10) attribue l'antériorité de cette observation à Cabot et à Gonzalo Fernandez de Oviedo, sans doute parce que ce dernier en a parlé au liv. II, chap. 2, de son *Histoire générale des Indes*. C'est ainsi qu'on s'est efforcé de rabaisser le mérite de Colomb jusque dans les observations qui étaient la conséquence de sa situation, et qui furent le fruit de son savoir et de ses méditations.

(M. F. de Nav.)

(1) Christophe Colomb étant italien, nous avons cherché le nom du poisson qu'il appelle *tonina* dans les diction-

« Ces signes, dit ici l'amiral, venaient du couchant, où j'espère que ce Dieu puissant, entre les mains de qui sont toutes les victoires, nous fera bientôt trouver terre. » Il dit qu'il vit, dans cette matinée, un oiseau blanc qui se nomme *paille-en-queue* (*rabo de junco*), et qui n'a pas coutume de dormir en mer.

Mardi, 18 *septembre.*

On navigua jour et nuit, et on fit plus de cin-

---

naires d'histoire naturelle italiens, nous l'avons également cherché dans les dictionnaires espagnols, puisque c'est en cette langue qu'il a écrit sa relation; mais nos recherches ont été vaines. Nous pensions que Colomb avait voulu parler de *thons,* avec d'autant plus de raison qu'il y en a dans les parages où naviguait l'illustre Génois.

Notre opinion était fortifiée par un passage de la relation latine d'un voyage fait en Égypte, en Terre-Sainte, etc., par le père George, et insérée dans le *Thesaur. anecd. nov.* de Pez, tom. II, part. III, p. 461, dans lequel l'auteur fait la description de la pêche d'une espèce de poissons qu'il appelle *toninos,* et qui est absolument semblable à celle des *thons.*

M. le baron Cuvier, que nous avons consulté à ce sujet, a bien voulu lever tous nos doutes en nous écrivant que la « *tonine* est une espèce particulière du genre des thons, qui « est plus petite que le thon ordinaire, et qui, au lieu « d'être comme lui d'un bleu d'acier uniforme, a le dos « couvert de petites taches et vermiculations noires. » (D. L. R.)

quante-cinq lieues, mais l'amiral n'en marqua que quarante-huit. Tous ces jours-ci la mer fut aussi tranquille et aussi calme que dans le fleuve de Séville. Aujourd'hui Martin Alonso, avec son bâtiment (*la Pinta*), qui était bon voilier, prit les devans; il dit à l'amiral, de sa caravelle, qu'il allait si vite parce qu'il avait aperçu une grande multitude d'oiseaux voler vers le couchant, et qu'il espérait voir la terre (1) cette nuit même. Il parut du côté du nord une grande obscurité, ce qui est le signe d'une grande proximité de la terre.

Mercredi, 19 *septembre.*

La flottille navigua en suivant la même direction, et ne fit guère que vingt-cinq lieues pendant tout le jour et toute la nuit, parce qu'il y eut du calme : l'amiral n'en marqua que vingt-deux. Aujourd'hui, à dix heures, un fou (*alcatraz*) (2) vint au vaisseau, et dans l'après-midi, on en vit un autre. Ces oiseaux n'ont pas coutume

---

(1) Les brisans leur indiquaient l'ouest à vingt lieues de distance. (M. F. de Nav.)

(2) L'*alcatraz* est le genre d'oiseau que les Français nomment *fous* et les Anglais *boobies*, ce sont mes *sula*. Il y en a de plusieurs espèces; Linné les range parmi ses *pelecanus*, ainsi qu'on l'avait dit d'abord dans la traduction. (C....r.)

de s'éloigner de la terre de plus de vingt-cinq lieues (1) : il s'éleva des brumes qui n'étaient pas accompagnées de vent, ce qui est un signe certain de la proximité de la terre. L'amiral ne voulut pas s'arrêter à louvoyer pour s'assurer de cette proximité, quoiqu'il eût la conviction que du côté du nord et de celui du sud il y avait quelques îles, comme il y en avait en effet, et il naviguait entre elles, parce qu'il avait la volonté de poursuivre sa route jusqu'aux Indes. *Le temps est bon, et s'il plaît à Dieu tout se verra au retour* : ce sont les propres paroles de l'amiral..... Ici les pilotes firent leurs points : celui de *la Niña* se trouvait à quatre cent quarante lieues des Canaries; celui de *la Pinta* à quatre cent vingt; celui du vaisseau de l'amiral à quatre cents, ni plus, ni moins. (2)

Jeudi, 20 *septembre*.

On navigua aujourd'hui à l'ouest-quart-nord-ouest, et au 5° *nord* ou demi-quart (*a la media partida*), parce que le calme qui régnait occasionna un fréquent changement de vents; on fit

---

(1) On était à dix lieues environ des brisans.
(M. F. DE NAV.)

(2) La distance marquée par l'amiral est exacte.
(*Idem.*)

jusqu'à sept à huit lieues. Deux fous (*alcatraz*), qui furent bientôt suivis d'un troisième, vinrent au navire amiral : c'était un signe de la proximité de la terre. On vit beaucoup d'herbe, quoique la veille on n'en eût pas aperçu du tout. On prit à la main un oiseau qui ressemblait à une hirondelle de mer (*garjao*) (1) : c'était un oiseau de rivière et non de mer ; il avait les pieds comme une mouette (*gaviota*). Deux ou trois oiseaux de terre vinrent en chantant, dès le point du jour, au bâtiment, et ils disparurent ensuite avant le lever du soleil. Il parut ensuite un quatrième fou ; il venait de l'ouest-nord-ouest et allait au sud-est. C'était un signe qu'il laissait la terre à l'ouest-nord-ouest, parce que ces oiseaux dorment à terre, et le matin vont à la mer chercher leur nourriture. Ils ne s'éloignent pas de vingt lieues.

Vendredi, 21 *septembre*.

Le calme régna la plus grande partie de ce

---

(1) Nous avions traduit d'abord le nom espagnol *garjao* par choucas, mais M. le baron Cuvier nous a fait observer que si l'oiseau dont parle Colomb a les pieds comme une mouette (*gaviota*), ce ne pouvait être un choucas, et que c'était probablement quelque hirondelle de mer (*sterna*, Linn.) (D. L. R.)

jour, le vent souffla ensuite un peu. La flottille suivant toujours sa route fit à peine treize lieues pendant tout le jour et toute la nuit. On trouva tant d'herbe dès le point du jour, que la mer en paraissait prise comme elle l'eût été par la glace : cette herbe venait de l'ouest. On vit un fou (*alcatraz*), la mer devint unie comme une rivière, et les airs de vent les meilleurs du monde. On aperçut une baleine (*ballena*), ce qui est un signe certain qu'on n'était pas loin de terre, parce qu'elles en vont toujours près. (1)

Samedi, 22 septembre.

On navigua à l'ouest-nord-ouest, déclinant plus ou moins d'un côté ou de l'autre : on fit environ trente lieues ; on n'apercevait presque pas d'herbe. On vit quelques damiers ou pétrels tachetés (*pardelas*) et autres oiseaux. L'amiral dit ici : *Ce vent contraire me fut fort nécessaire, parce que les gens de mon équipage étaient en grande fermentation* (2), *pensant que dans ces*

---

(1) Le jugement de l'amiral est très fondé, car il naviguait à quatre lieues de distance nord des brisans dont il a été déjà parlé. (M. F. DE NAV.)

(2) « Ici l'équipage commença à murmurer de la longueur du voyage. » (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

mers il ne soufflait pas de vents pour retourner en Espagne. Une partie de ce jour on ne rencontra pas d'herbe; elle fut ensuite très épaisse.

Dimanche, 23 septembre.

On navigua au nord-ouest, de temps en temps quart au nord, et d'autres fois dans la direction de sa route, qui était l'ouest : on fit jusqu'à vingt-deux lieues. On vit une tourterelle, un fou, un moineau de rivière (*pajarito de rio*), et d'autres oiseaux blancs. Les herbes paraissaient en quantité, et on y trouvait des écrevisses ; comme la mer était calme et unie, l'équipage murmurait, et disait que puisqu'il n'y avait pas de grosse mer dans ces parages, il n'y aurait jamais de vents pour retourner en Espagne; mais bientôt la mer s'éleva sans que le vent soufflât, et devint si grosse que tous en étaient très étonnés; par ce motif, l'amiral dit ici : *Ainsi la grosse mer me fut très nécessaire, ce qui n'était pas encore arrivé, si ce n'est du temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Egypte à la poursuite de Moïse, qui délivrait les Hébreux de l'esclavage.*

Lundi, 24 septembre.

La flottille suivit sa route à l'ouest, jour et nuit, et fit à peu près quatorze lieues et demie :

l'amiral en compta douze. Un fou vint à son bord : on vit beaucoup de damiers (*pardelas*).

Mardi, 25 septembre.

Il y eut ce jour-là beaucoup de calme et ensuite du vent. On suivit la direction de l'ouest jusqu'à la nuit. L'amiral s'entretenait avec Martin Alonso Pinzon, capitaine de la caravelle *Pinta*, au sujet d'une carte qu'il avait envoyée depuis trois jours à ce dernier, à sa caravelle, et sur laquelle il paraît qu'il avait représenté certaines îles dans cette mer (1). Martin Alonso disait qu'ils

(1) Cette carte, dessinée par l'amiral, ne pouvait qu'être semblable à celle que Paul Toscanelli, médecin (*) de Florence, et célèbre astronome de son temps, envoya à Lisbonne en 1474. Elle comprenait depuis le nord de l'Irlande jusqu'à l'extrémité de la Guinée, avec toutes les îles qui sont situées dans cette traversée; et vers l'occident elle représentait le commencement de l'Inde avec les îles et les lieux par lesquels on pourrait aller. Colomb vit cette carte, et la lecture qu'il avait faite des relations des voyageurs,

(*) Paul del Pozzo Toscanelli, célèbre astronome de Florence, naquit dans cette ville en 1397, et y mourut le 15 mai 1482, sans avoir eu, malgré sa longévité, la satisfaction d'apprendre les grandes découvertes de Chr. Colomb, auxquelles on doit reconnaître qu'il avait contribué. Bossi lui donne la qualification de *physicien*, et il est d'accord eu cela avec les auteurs italiens que nous avons consultés. Il est facile de s'apercevoir que la méprise vient de ce que le mot italien *fisico* signifie en même temps *médecin* et *physicien*. Voyez l'article de Toscanelli dans la *Biog. univ.*, tom. XLVI, p. 303. (D. L. R.)

étaient dans ces parages, et l'amiral répondait qu'il le croyait aussi, mais que puisqu'ils n'avaient pas encore trouvé ces îles, c'était sans doute parce que les courans avaient toujours repoussé leurs vaisseaux au nord-est, et qu'ils n'avaient pas fait autant de chemin que le disaient les pilotes; et là-dessus l'amiral lui dit de lui renvoyer ladite carte; et après que Pinzon la lui eut jetée avec une corde, il se mit à la pointer avec son pilote et quelques uns de ses marins. Quand le soleil fut couché, Martin Alonso monta à la poupe de son navire, et avec un grand mouvement de joie (1), il appela l'amiral, lui criant bonne nouvelle, et lui disant de partager son allégresse parce qu'il voyait la terre. Lorsque l'amiral lui entendit répéter cette nouvelle d'un ton affirmatif, il dit lui-même qu'il se jeta à genoux pour remercier le Seigneur. Martin Alonso

---

surtout de celle de Marco Polo, le confirma dans l'idée de trouver par l'occident la même Inde où ils étaient allés par l'orient. Pour cette raison, la situation des côtes et des îles, tracée d'après des renseignemens si vagues, devait être très imparfaite et très inexacte, comme elle l'était en effet aussi dans le planisphère de Martin de Béhem, composé en 1492. (M. F. DE NAV.)

(1) *Violentes démonstrations de joie* que fit Martin Alonso à la vue de la terre, mais ce ne l'était pas. (CASAS.)

chantait le *Gloria in excelsis Deo* avec son équipage; celui de l'amiral en fit autant, et les gens de la *Niña* montèrent tous sur le mât de hune et dans les cordages, et tous assurèrent que c'était la terre. L'amiral partagea leur opinion, et crut qu'on en était à vingt-cinq lieues : tous jusqu'à la nuit affirmèrent que c'était la terre. L'amiral donna l'ordre de quitter la route suivie, qui était à l'ouest, et de prendre la direction du sud-ouest, direction dans laquelle la terre avait paru. On fit ce jour-là quatre lieues et demie à l'ouest, et dans la nuit dix-sept au sud-est, ce qui fait vingt et une lieues et demie, dont l'amiral ne déclara à son équipage que treize, parce qu'il feignait toujours en sa présence qu'on faisait peu de chemin, afin que le voyage ne leur parût pas aussi long. A cet effet, l'amiral en écrivit une double supputation, la moindre fut la supposée, et la plus haute la véritable. La mer devint très unie, ce qui fit que beaucoup de marins se mirent à nager : ils virent un grand nombre de dorades et d'autres poissons.

Mercredi, 26 septembre.

On navigua en suivant la route de l'ouest jusqu'après midi. On prit ensuite la direction du sud-ouest dans laquelle on fila jusqu'à ce qu'on reconnut que ce qu'on avait supposé être la terre

ne l'était pas, et que ce n'était que le ciel. On fit, entre le jour et la nuit, trente et une lieues, dont l'amiral ne déclara que vingt-quatre à son équipage. La mer était unie comme une rivière, et l'air doux et très agréable.

Jeudi, 27 septembre.

La flottille suivit sa route à l'ouest, et fit pendant le jour et la nuit vingt-quatre lieues, dont l'amiral compta vingt à ses gens. Beaucoup de dorades se présentèrent, on en tua une, et on vit une paille-en-queue (*rabo de junco*).

Vendredi, 28 septembre.

On navigua dans la direction de l'ouest; on fut pris de calme le jour et la nuit, et l'on ne fit que quatorze lieues, dont l'amiral ne compta que treize. On trouva un peu d'herbe, et l'on prit deux dorades. Les deux autres navires en prirent un plus grand nombre.

Samedi, 29 septembre.

On navigua encore dans la direction de l'ouest, et on fit vingt-quatre lieues, dont l'amiral déclara vingt et une à son équipage. Des calmes qui survinrent furent cause que pendant le jour et la nuit on fit peu de chemin. On vit un oiseau qui s'appelle frégate (*rabiforcado*) et fait rejeter aux fous (*alcatraces*) ce qu'ils ont

mangé pour le manger à son tour. Il ne se nourrit pas d'autre chose ni d'une autre manière (1). C'est un oiseau de mer, mais il ne se pose pas en mer, et ne s'éloigne pas à vingt lieues de terre. Il y en a beaucoup dans les îles du cap Vert. On vit ensuite deux fous. L'air était doux et très agréable; il ne manquait que d'entendre le chant du rossignol; et la mer était unie comme une rivière. En trois fois différentes parurent trois fous et une frégate (*forcado*). On vit beaucoup d'herbe.

Dimanche, 30 *septembre*.

On navigua encore à l'ouest, et les calmes qui survinrent ne permirent de faire que quatorze lieues entre jour et nuit : l'amiral en compta onze. Quatre *paille-en-queue* vinrent au navire amiral; et c'est un grand signe de la proximité de la terre, parce que ce nombre d'oiseaux de même espèce réunis prouve qu'ils ne sont ni égarés ni perdus. On vit, en deux fois, quatre fous, et beaucoup d'herbe. *Nota.* « Les étoiles qu'on appelle *les gardes* sont à l'entrée de la nuit près du bras dans la direction du couchant, et au point du jour elles

(1) La frégate, *pelecanus fregate*, a en effet l'instinct de poursuivre les fous et de les contraindre à abandonner le poisson qu'ils ont déjà saisi, et de s'en emparer. (C....R.)

sont dans la ligne et sous le bras dans la direction du nord-est. Il paraît que pendant toute la nuit elles ne font pas plus de trois lignes, ce qui fait neuf heures, et cela chaque nuit. » Voilà ce que dit ici l'amiral. Aujourd'hui à la chute du jour, les aiguilles (*agujas*) nord-ouestaient un quart, et dès l'aube du lendemain elles se trouvèrent juste dans la direction de l'étoile du Nord. Il suit de là qu'il paraît que l'étoile polaire est mobile comme les autres étoiles, et que les boussoles montrent toujours la vérité.

Lundi, 1er octobre.

La flottille suivit sa route à l'ouest, et fit vingt-cinq lieues, dont l'amiral déclara vingt à l'équipage. On essuya une forte averse. Le pilote de l'amiral disait au point du jour, avec l'accent de la crainte, qu'on avait fait depuis l'île de Fer jusque-là cinq cent soixante-dix-huit lieues à l'ouest. La moindre supputation, qui était celle que l'amiral montrait à l'équipage, était de cinq cent quatre-vingt-quatre lieues; mais le compte qu'il regardait comme véritable et conservait par-devers lui s'élevait à sept cent sept.

Mardi, 2 octobre.

On navigua dans la direction de l'ouest, et

l'on fit pendant la nuit et le jour trente-neuf lieues, dont on compta trente aux équipages. La mer était unie et toujours bonne, ce qui fait dire ici à l'amiral : *Grâces infinies soient rendues à Dieu.* Il venait de l'herbe de l'est à l'ouest, ce qui était le contraire de la direction qu'elle avait suivie jusqu'alors. Beaucoup de poissons parurent; on en tua un, et on vit un oiseau blanc qui paraissait être une mouette (*gaviota*).

Mercredi, 3 *octobre.*

Les trois caravelles, suivant le rumb accoutumé, firent quarante-sept lieues : l'amiral n'en marqua que quarante. On vit des damiers (*pardelas*) et beaucoup d'herbe : il y en avait de très vieille et d'autre très fraîche qui portait comme une espèce de fruit; on n'aperçut aucun autre oiseau. L'amiral croyait avoir laissé derrière lui les îles qui se trouvaient figurées sur sa carte. Il dit ici qu'il n'avait pas voulu s'amuser à courir des bordées la semaine passée, et ces jours derniers qu'il y avait tant de signes de terre, ne voulant pas s'arrêter, quoiqu'il eût des données sur certaines îles dans ces parages, parce que son but était de se rendre aux Indes, et que perdre son temps en route c'eût été manquer de prudence et de jugement.

Jeudi, 4 octobre.

La flottille filant toujours à l'ouest, franchit pendant le jour et la nuit une distance de soixante-trois lieues, dont l'amiral compta quarante-six à son équipage. Plus de quarante damiers (*pardelas*) réunis et deux fous (*alcatraces*) vinrent à son navire; un jeune garçon qui était à bord en atteignit un d'un coup de pierre. Une frégate (*rabiforcado*) et un autre oiseau blanc comme une mouette (*gaviota*), vinrent également à la caravelle.

Vendredi, 5 octobre.

On navigua dans la direction de l'ouest, et filant onze milles à peu près par heure, on fit entre le jour et la nuit cinquante-sept lieues. On en eût fait davantage si le vent n'eût pas un peu molli pendant la nuit : l'amiral compta quarante-cinq lieues à son équipage. La mer était calme et unie. Grâces soient rendues à Dieu, dit l'amiral. L'air est doux et tempéré : il n'y a pas d'herbe : on voit beaucoup de damiers (*pardelas*). Un grand nombre de poissons (*golondrinas*) (1) volèrent dans le navire amiral.

(1) Ce sont très probablement des *trigles volans* ou *dactyloptères*. On les appelle quelquefois *arondes* ou *hirondelles*

Samedi, 6 *octobre.*

On continua à naviguer à l'*ouest* ou à l'*occident* (*al vueste o oueste*), ce qui est la même chose. On fit, tant le jour que la nuit, quarante lieues, dont on compta trente-trois à l'équipage. Cette nuit, Martin Alonso dit qu'il serait bien de naviguer à l'ouest quart sud-ouest (*á la cuarta del oueste, á la parte del sudueste*). L'amiral pensa qu'il ne disait pas cela dans l'intention d'aller aborder à l'île de Cipango, et il était d'avis que s'ils s'écartaient de la route ils ne pourraient de sitôt prendre terre, et qu'il valait mieux aller d'abord (*una vez*) à la terre ferme, et ensuite aux îles.

Dimanche, 7 *octobre.*

L'amiral poursuivant sa navigation à l'ouest fit d'abord, pendant deux heures, douze milles par heure, ensuite il n'en fit que huit, et une heure avant le coucher du soleil il se trouva n'avoir fait que vingt-trois lieues : il en compta dix-huit à son équipage. Aujourd'hui chacune des trois caravelles courait à l'envi l'une de l'autre, à qui mieux mieux, désirant voir la terre avant les autres, parce qu'il n'était per-

---

de mer sur la Méditerranée; mais il est bon d'éviter ces termes équivoques. (C....R.)

sonne qui ne voulût jouir de la récompense que le Roi et la Reine avaient promise à celui qui la verrait le premier. Au lever du soleil le navire la *Niña*, qui était devant parce qu'il était bon voilier, arbora un pavillon au bout du mât de hune, et fit une décharge en signe de ce qu'il voyait terre, parce que l'amiral en avait donné l'ordre. Il avait aussi ordonné qu'au lever et au coucher du soleil les trois bâtimens fussent réunis, parce que l'absence ou la diminution des nuages et des vapeurs, dans ces deux momens, les rend plus propres à voir de loin. Le soir s'approchait; l'équipage de la *Niña* ne voyait point encore la terre qu'il pensait avoir découverte; une grande multitude d'oiseaux volaient du nord au sud-ouest, ce qui pouvait faire croire qu'ils allaient passer la nuit à terre, ou fuyaient peut-être l'hiver, qui devait n'être pas éloigné dans les pays qu'ils quittaient. L'amiral savait que les Portugais durent à l'observation du vol des oiseaux, la découverte de la plupart des îles qui sont en leur possession : ces raisons le déterminèrent à abandonner la route directe de l'ouest, et à tourner la proue vers l'ouest-sud-ouest dans le dessein de suivre deux jours ce nouveau rumb. Ce changement commença à s'exécuter un peu plus d'une heure avant le coucher du soleil. On ne fit guère plus de cinq

lieues pendant toute la nuit; on en avait fait vingt-trois dans le jour : en tout vingt-huit pour le jour et la nuit.

Lundi, 8 octobre.

Les trois bâtimens continuèrent à faire voile à l'ouest-sud-ouest, et n'avancèrent entre le jour et la nuit que de onze lieues et demie ou de douze. Il paraît que pendant la nuit ils filèrent par momens jusqu'à quinze milles par heure, si la relation n'est pas mensongère. La mer était comme le fleuve de Séville, grâce à Dieu, dit l'amiral. La température (*los aires*) était aussi douce qu'à Séville au mois d'avril, et l'air était si embaumé que c'était plaisir de le respirer. L'herbe parut très fraîche; on vit beaucoup d'oiseaux des champs qui fuyaient au sud et dont on prit un; on vit aussi des corneilles (*grajaos*), des canards (*añades*) et un fou (*alcatraz*).

Mardi, 9 octobre.

On navigua au sud-ouest, et on fit cinq lieues. Le vent changea, et souffla ouest quart au nord-ouest. On fit quatre lieues : il y en eut onze de faites à la fin du jour, et pendant toute la nuit et tout le jour il y en eut vingt et demie : on en compta dix-sept à l'équipage. On entendit toute la nuit passer des oiseaux.

Mercredi, 10 *octobre*.

La navigation continua à l'ouest-sud-ouest, en filant dix milles par heure, par momens douze milles, et d'autres fois sept; on fit, durant le jour et la nuit, cinquante-neuf lieues, dont l'amiral compta quarante-quatre, pas plus. Ici les gens de l'équipage se plaignaient de la longueur du voyage, et ne voulaient pas aller plus loin. Mais l'amiral les ranima du mieux qu'il put en leur donnant bonne espérance des profits qu'ils pourraient faire. Et il ajouta qu'au reste leurs plaintes ne leur serviraient à rien, parce qu'il était venu pour se rendre aux Indes (*el habia venido á las Indias*), et qu'il entendait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'il les trouvât avec l'aide de notre Seigneur.

Jeudi, 11 *octobre*.

L'amiral fit continuer la navigation de sa flottille dans le rumb ouest-sud-ouest : on eut une grosse mer, plus forte qu'on ne l'avait eue dans tout le voyage. On vit des damiers (*pardelas*) et un jonc vert tout près du navire amiral. L'équipage de la caravelle *Pinta* aperçut un roseau et un bâton, et on prit un autre petit bâton (*palillo*) qui paraissait travaillé avec du fer, un morceau de roseau, une autre herbe qui vient

sur terre et une petite planche. Les gens de la *Niña* virent aussi d'autres signes de terre, et *un petit bâton chargé de sapinettes* (1). Ces signes les firent tous respirer et se réjouir. On fit cette journée vingt-sept lieues jusqu'au coucher du soleil.

Après la chute du jour, l'amiral ordonna qu'on reprît la première route directement à l'ouest. On fit douze milles par heure, et jusqu'à deux heures après minuit on fila quatre-vingt-dix milles, qui font vingt-deux lieues et demie. Et comme le navire *la Pinta* était meilleur voilier et allait devant l'amiral, il aperçut la terre, et fit les signes que celui-ci avait ordonnés. Un marin nommé *Rodrigo de Triana* fut le premier qui vit cette terre, car l'amiral étant à dix heures du soir dans le gaillard de poupe, vit bien un feu (*lumbre*), mais au travers d'une masse si obscure qu'il ne voulut pas affirmer que ce fût la terre. Il appela néanmoins Pero Gutierrez, tapissier (*repostero destrados*) du Roi, et lui dit que ce qu'il voyait lui paraissait

(1) L'original porte : *un palillo cargado descaramojos ;* M. de Navarrete pense que c'est pour *de escaramujos. Escaramujo* signifie proprement églantier, ronce ou épine à petites feuilles, portant des roses sauvages, ce qui s'accorderait avec Herrera, qui dit : *un ramo de espino con su fruto*, décade I, liv. I. (D. L. R.)

être une lumière, qu'il regardât à son tour. C'est ce que celui-ci fit, et il vit une lumière. L'amiral en dit autant à Rodrigo Sanchez de Ségovie, que le Roi et la Reine avaient envoyé sur la flotte en qualité de contrôleur. Ce dernier ne vit pas ladite lumière, parce qu'il n'était pas dans une position d'où il pût rien voir. Après l'avertissement de l'amiral on la vit une fois ou deux; c'était comme une bougie dont la lumière montait et baissait, ce qui eût été pour peu de personnes un indice de proximité de terre, mais l'amiral regarda comme certain qu'il en était près. Aussi quand on dit le *Salve* que les marins, qui se réunissent tous à cet effet, ont coutume de réciter et de chanter à leur manière, l'amiral les avertit et les pria de faire bonne garde au gaillard de poupe, et de bien regarder du côté de la terre, et leur promit de donner un pourpoint de soie (*jubon de seda*) à celui qui dirait le premier qu'il la voit, et cela, sans préjudice des autres récompenses promises par le Roi et la Reine à celui qui la verrait le premier; ces récompenses consistaient spécialement en dix mille maravédis de rente (1).

(1) Le maravédis de cette époque valant environ trois réaux actuels ou quatre-vingts centimes de France, c'était une rente de huit mille francs, somme considérable pour le temps. (De V...l)

Enfin, à deux heures après minuit la terre parut; elle n'était plus qu'à deux lieues. On ferla toutes les voiles, et on ne laissa que le *tréou* (*el treo*) (1), qui est la grande voile sans bonnettes, et on mit en panne pour attendre jusqu'au jour du vendredi, qu'on arriva à une petite île des Lucayes, qui dans la langue des Indiens s'appelait *Guanahani* (2); on vit bientôt plusieurs de ses habitans tout nus. L'amiral se rendit à terre dans la barque armée, avec Martin Alonso Pinzon, et Vincent Anes (3) son frère, qui était

---

(1) C'est une voile carrée dont on ne se servait que lorsqu'il faisait mauvais temps pour courir. (M. F. de Nav.)

(2) Après avoir mûrement examiné ce journal, les rumbs, les abordages et les signes distinctifs des terres, des îles, des côtes et des ports, il paraît que cette première île que Colomb découvrit, sur laquelle il posa le pied, et à laquelle il donna le nom de *San Salvador*, doit être la plus septentrionale des îles turques, qu'on appelle la Grande Saline (*el Gran Turco*). Ces particularités s'accordent avec la description qu'en fait Colomb. Elle est située par le parallèle 21° 30′ au nord, vis-à-vis le milieu de la côte septentrionale (*al norte de la medianía*) de l'île de Saint-Domingue. (*Idem.*)

Voyez la note placée à la suite de la Relation du premier voyage de Christophe Colomb, dans laquelle nous discutons l'opinion émise ici par M. de Navarrete. (D. L. R.)

(3) Il devrait y avoir Yañez. (*Idem.*)

capitaine de la *Niña*. L'amiral prit en main la bannière royale, et les deux capitaines chacun une bannière de la croix verte que l'amiral avait dans chaque bâtiment comme signe de reconnaissance. Sur ces deux bannières étaient un F et un Y, surmontés chacun d'une couronne; et ces deux lettres étaient, l'une d'un côté de la ✠ et l'autre de l'autre. Arrivés à terre ils virent des arbres très verts, beaucoup d'eau et des fruits de diverses espèces. L'amiral appela les deux capitaines, et les autres qui avaient mis pied à terre, et Rodrigo Descovedo, écrivain de toute la flotte, et Rodrigo Sanchez de Ségovie, et il leur dit qu'il les appelait en foi et en témoignage de ce que par-devant eux tous il prenait possession de ladite île, comme de fait il prit possession, au nom du Roi et de la Reine leurs seigneurs, faisant les protestations que de droit, suivant le détail contenu dans les actes qui se dressèrent là par écrit. Aussitôt beaucoup de naturels de l'île se réunirent autour d'eux. Les paroles suivantes sont les propres paroles de l'amiral, extraites de son mémoire de première navigation et découverte de ces Indes.

« Afin qu'ils nous prissent en amitié, et parce
« que je connus que c'étaient des gens qui se livre-
« raient plus à nous et se convertiraient à notre
« sainte foi plutôt par la douceur et la persua-

« sion que par la violence, je donnai à quelques « uns d'entre eux des bonnets de couleur et des « perles de verre qu'ils mettaient à leur cou, et « beaucoup d'autres choses de peu de valeur, « qui leur firent grand plaisir, et nous concilièrent tellement leur amitié que c'était mer- « veille. Ils venaient ensuite à la nage aux embar- « cations des navires dans lesquelles nous étions, « et nous apportaient des perroquets, du fil de « coton en pelotes, des zagaies et beaucoup « d'autres choses, et les échangeaient avec nous « pour d'autres objets que nous leur donnions, « comme de petites perles de verre et des grelots. « Enfin ils prenaient tout ce qu'on leur offrait, « et donnaient très volontiers de tout ce qu'ils « avaient; mais il me parut que c'étaient des « gens bien pauvres sous tous les rapports. « Hommes et femmes vont tout nus, comme lors- « qu'ils sortent du sein de leur mère, néanmoins « une seule de ces dernières était assez jeune, et « parmi les hommes que je vis, il n'y en avait « pas un seul qui eût plus de trente ans. Ils étaient « très bien faits, avaient de beaux corps et de jolies « figures (*muy buenas caras*); leurs cheveux « étaient presque aussi gros que les crins de la « queue des chevaux, courts, et tombant jusque « sur les sourcils : ils en laissent par-derrière une « longue mèche qu'ils ne coupent jamais. Quel-

« ques uns d'entre eux se peignent d'une couleur « noirâtre ; leur couleur naturelle est la même que « celle des Canariens ; ils ne sont ni noirs ni blancs; « mais il en est parmi eux qui se peignent en « blanc, d'autres en rouge, d'autres avec la cou- « leur qu'ils trouvent. Quelques uns se peignent « la figure, quelques autres tout le corps ; ceux-ci « seulement les yeux, ceux-là seulement le nez. « Ils ne portent pas d'armes, et ne les connaissent « pas, car je leur montrai des sabres, et ils les « prenaient par le tranchant, et se coupaient par « ignorance. Ils n'ont pas de fer : leurs zagaies « sont des bâtons sans fer, dont quelques uns « sont terminés par une dent de poisson, et « d'autres par un autre corps dur quelconque. « Ils sont tous en général de belle taille ; ils sont « bien faits, et leurs mouvemens sont gracieux. « J'en vis quelques uns qui avaient sur leurs « corps des marques de blessures, et je leur « demandai par signes ce que c'était, et ils me « firent comprendre qu'il venait dans leur île « des troupes d'habitans des îles voisines qui « voulaient les prendre, et qu'ils se défendaient. « Je crus, et je crois encore qu'on vient ici de « la terre ferme pour les prendre et les réduire « en esclavage. Ils doivent être bons serviteurs « et de bon caractère. Je m'aperçois qu'ils ré- « pètent promptement tout ce qu'on leur dit,

« et je crois qu'ils se feraient chrétiens sans dif-
« ficulté, car il me parut qu'ils n'appartiennent « à aucune secte. S'il plaît à notre Seigneur, lors « de mon départ, j'en emmenerai d'ici six à Vos « Altesses, afin qu'ils apprennent à parler. Je n'ai « vu dans cette île aucune espèce d'animaux, si « ce n'est des perroquets. » Tout ce qui précède et tout ce qui suit sont les propres paroles de l'amiral.

Samedi, 13 *octobre*.

« A peine fit-il jour, que nous vîmes arriver « sur la plage beaucoup de ces hommes, tous « jeunes, ainsi que je l'ai déjà dit, tous de taille « assez élevée; c'est une race d'hommes vrai- « ment très belle. Leurs cheveux ne sont pas « crêpus, mais tombans, et gros comme des « crins de chevaux. Ils ont tous le front et la tête « très larges, beaucoup plus qu'aucune des races « que j'aie encore vues. Leurs yeux sont beaux « et pas du tout petits; leur couleur n'est pas « noire, mais semblable à celle des naturels des « Canaries; et il n'en peut pas être autrement, « puisque leur situation est avec celle de l'île de « Fer, l'une des Canaries, en ligne directe de l'est « à l'ouest (1). Ils ont en général les jambes très

(1) La véritable situation de cette île, par rapport à

« droites, et leur ventre n'est pas trop gros, mais « très bien fait. Ils vinrent à mon vaisseau dans « des pirogues (*almadias*) faites de troncs « d'arbres, comme de longs canots, et tout « d'une pièce, travaillées merveilleusement pour « ce pays; les unes assez grandes, et qui portaient « jusqu'à quarante à quarante-cinq hommes, et « d'autres plus petites : il y en avait qui l'étaient « tellement, qu'elles ne contenaient qu'un seul « homme. Ils ramaient avec une espèce de pelle « à four (*una pala como de fornero*), au « moyen de laquelle leurs barques vont à mer- « veille; et si une d'elles vient à chavirer, ils se « jettent tous à la nage, la remettent à flot, et « la vident avec des calebasses qu'ils portent sur « eux. Ils apportaient des pelotons de coton filé, « des perroquets, des zagaies, et d'autres petites « choses qu'il serait fastidieux de citer en détail; « et ils donnaient tout pour quelque petite baga- « telle qu'ils recevaient en retour. Je les exami- « nais attentivement, et je tâchais de savoir s'il « y avait de l'or. Je vis que quelques uns en por- « taient un petit morceau suspendu à un trou « qu'ils se font au nez, et je parvins, par signes, « à apprendre d'eux qu'en tournant leur île et

---

l'île de Fer, est comme les deux extrémités d'une ligne tirée de l'E., 5° N., à l'O., 5° S. (M. F. de Nav.)

« naviguant au sud, je trouverais un pays dont « le Roi avait de grands vases d'or et une « grande quantité de ce métal. Je m'efforçai « d'abord de les décider à aller dans ce pays, « mais je compris bientôt qu'ils ne le voulaient « pas. Je me déterminai à attendre jusqu'au len- « demain dans l'après-dîner, et à partir ensuite « pour le sud-ouest, où, selon les renseignemens « que me donnèrent beaucoup d'entre eux, il « existait une terre, ainsi qu'au sud et au nord- « ouest; et que les habitans de la contrée située « dans cette dernière direction venaient souvent « les combattre, et s'en allaient aussi au sud- « ouest pour y chercher de l'or et des pierres « précieuses. Cette île est fort grande et très « unie, plantée d'arbres très verts; on y trouve « beaucoup d'eau, un très grand lac au milieu, « et pas une montagne; elle est toute si verte, « que c'est plaisir de la regarder, et ses habitans « sont assez doux. Avides des objets que nous « avons, et persuadés qu'on ne leur en donnera « pas s'ils n'ont rien à donner, ils dérobent s'ils « peuvent et se jettent aussitôt à la nage. Mais « tout ce qu'ils ont ils le donnent pour quelque « bagatelle qu'on leur offre; ils acquéraient par « des échanges jusqu'aux morceaux d'écuelles « et de verre cassé, au point que j'ai vu donner « seize pelotes de coton pour trois céotis de Por-

« tugal (1), ce qui vaut environ une blanche « de Castille (2), et ces seize pelotes pouvaient « faire à peu près vingt-cinq à trente livres « (*mas de una arroba*) de coton filé. Je dé- « fendis les échanges contre du coton, et je « n'en laissai prendre à personne, me réser- « vant de le faire tout enlever pour Vos Altesses, « s'il y en avait en quantité. C'est une production « de cette île, mais le peu de temps que j'y veux « rester ne me permet pas de les connaître toutes. « L'or qu'ils ont suspendu à leurs narines s'y « trouve aussi, mais je ne le fais pas rechercher, « pour ne pas perdre mon temps, voulant aller « voir si je puis aborder à l'île de Cipango (3). A

---

(1) Le *ceuti* ou *cepti* est une ancienne monnaie de Ceuta, qui avait cours en Portugal. (M. F. DE NAV.)

(2) Il y avait en Castille deux espèces de monnaies qui s'appelaient *blanca* (*blanche*), l'une valait un demi-maravédis, il en fallait par conséquent deux cent soixante-douze pour faire la valeur d'une piécette espagnole actuelle; l'autre valait cinq deniers, c'est-à-dire un peu moins de deux liards. On donnait aussi le nom de *blanca* à l'obole ou demi-denier tournois, dont il faudrait quatre cent quatre-vingts pour représenter la valeur d'un franc. (DE V...L.)

(3) Marco Polo assure, au chapitre 106 de la relation de son Voyage, avoir vu cette île, dont il fait une longue description, et il ajoute qu'elle était située en pleine mer à une distance de quinze cents milles du continent de l'Inde. Le docteur Robertson dit que c'est probablement le Japon,

« présent, comme il fait nuit, tous viennent de « regagner la terre dans leurs pirogues.

Dimanche, 14 *octobre.*

« Dès que le jour parut, je fis préparer le « bateau de mon navire et les barques des cara- « velles, et j'allai le long de l'île, dans la direc- « tion nord-nord-est, pour en examiner l'autre « partie, qui était de l'autre côté de l'est (1), et « pour visiter leurs peuplades, et je ne tardai pas « à en voir deux ou trois dont les habitans ve- « naient tous à la plage, nous appelant et rendant « grâces à Dieu : les uns nous apportèrent de « l'eau, les autres des choses à manger, d'autres,

---

dans ses *Recherches historiques sur l'Inde ancienne*, sect. III. (M. F. de Nav.)

Je ne pense pas que Marco Polo ait jamais visité par lui-même l'île de Cipango, qui est incontestablement le Japon. Il en donne, il est vrai, une description détaillée dans la relation de son voyage, mais seulement d'après les renseignemens qu'il avait recueillis, et il ne dit nulle part qu'il y soit allé, du moins dans les diverses éditions que j'ai été à portée de consulter, parmi lesquelles je citerai l'édition de la Société de Géographie, chap. 159 de la version française, et liv. I, chap. 2 de la version latine. (D. L. R.)

(1) Il nous semble que l'autre partie d'une île, partie située *de l'autre côté de l'est*, c'est l'ouest de ladite île. Cette périphrase de l'amiral équivaut donc à, *pour en voir l'ouest.* (De V...l.)

« quand ils voyaient que je ne me disposais pas « à aller à terre, se jetaient à la mer à la nage « et venaient nous trouver. Nous comprenions « qu'ils nous demandaient si nous étions venus « du ciel; il y en eut un vieux qui vint jusque « dans mon bateau, et d'autres appelaient à « grands cris tous les habitans, hommes et fem- « mes : *Venez voir,* leur disaient-ils, *les hommes « qui sont descendus du ciel; apportez-leur à « manger et à boire.* Il vint un grand nombre « d'hommes et de femmes apportant tous quel- « que chose; ils remerciaient Dieu, se jetaient « par terre, levaient les mains au ciel, et nous « invitaient ensuite à venir à terre en faisant « de bruyantes exclamations. Mais je craignais « d'aborder, parce que j'avais sous les yeux un « immense rocher de pierre qui borde cette île « tout autour. Il forme néanmoins une cavité « et un port capable de contenir tous les vaisseaux « de la chrétienté; mais l'entrée en est fort étroite. « Il est certain qu'il y a plusieurs bas-fonds dans « cette enceinte; mais la mer ne s'y meut pas « plus que l'eau au fond d'un puits.

« Je me mis en mouvement ce matin pour « examiner tout cela, afin de pouvoir en rendre « compte à Vos Altesses, et pour voir aussi en quel « lieu je pourrais construire une forteresse, et « j'aperçus un morceau de terre qui contient six

« maisons, et forme presque une île, quoiqu'il « n'en soit pas vraiment une séparée, mais qui « pourrait le devenir en deux jours de travail. Je « ne crois pas néanmoins que cette opération soit « nécessaire, parce que ces gens sont bien simples « en fait de guerre, ainsi que Vos Altesses pour- « ront en juger par sept d'entre eux que je fis « prendre pour les emmener, leur apprendre « notre langue, et les ramener ensuite dans leur « patrie. Et quand bien même Vos Altesses or- « donneraient de les prendre tous et de les con- « duire en Castille, ou de les tenir captifs dans « leur île même, rien ne serait plus facile, car « avec une cinquantaine d'hommes on peut les « maintenir dans une soumission complète, et « faire d'eux tout ce qu'on voudra. Je vis ensuite, « près de cette presqu'île, des jardins potagers « plantés d'arbres dont les feuilles étaient aussi « vertes qu'elles sont en Castille aux mois d'avril « et de mai; et ces jardins, les plus beaux que « j'aie vus de ma vie, ont des sources d'eau « douce en abondance. Après avoir examiné ce « port dans tous ses détails, je retournai à mon « navire et mis à la voile. Je vis bientôt une si « grande quantité d'îles, que j'étais fort embar- « rassé du choix de la première où j'irais, avec « d'autant plus de raison, que ces hommes que « j'avais pris avec moi me disaient par signes qu'il

« y en avait tant et tant, qu'on ne pouvait les « compter, et ils m'en nommèrent plus de cent par « leurs noms (1). Je m'attachai donc à recon- « naître quelle était la plus grande (2), et c'est à « celle-là que je résolus d'aller, ce que je fais. Elle « est à peu près à cinq lieues de celle-ci, que je « quitte, et à laquelle j'ai donné le nom de *San-* « *Salvador;* les autres en sont plus ou moins « éloignées, et toutes sont plates, sans mon- « tagnes, très fertiles et bien peuplées. Elles se « font la guerre les unes aux autres, quoique « leurs habitans soient bien simples et de très « bonnes gens.

Lundi, 15 *octobre.*

« J'avais temporisé cette nuit, dans la crainte « de ne pouvoir attérir avant ce matin, ne sa- « chant pas si la côte avait ou n'avait pas de bas- « fonds, et pour pouvoir carguer les voiles dès « le point du jour. Comme l'île où j'allais était « plutôt à sept lieues qu'à cinq de celle que je quit-

(1) La multitude de ces îles indique que ce doivent être celles que forment *les Caïques, les deux Inagues, Mariguana* et les autres qui sont situées à l'ouest. (M. F. DE NAV.)

(2) Cette grande île doit être celle qu'on appelle aujourd'hui *la grande Caïque;* elle est éloignée de l'île de la grande Saline (nommée par Colomb San-Salvador) de 6 lieues et demie. (*Idem.*)

« tais, et que la marée me retint, il était environ
« midi quand j'arrivai à ladite île. Je trouvai que
« le côté qui est en face (*que es de la parte*) l'île
« de *San-Salvador* est dans la direction du nord
« au sud (1), dans une longueur de cinq lieues, et
« qu'un autre que je parcourus suit celle de l'est
« à l'ouest dans une distance de plus de dix
« lieues. Et comme de cette île j'en vis une autre
« plus grande à l'ouest, je carguai les voiles pour
« naviguer tout le reste du jour jusqu'à la nuit,
« parce que je n'aurais pas pu aller même jusqu'à
« la pointe ouest de cette île, à laquelle je don-
« nai le nom de *Santa-Maria de la Concep-*
« *cion* (2); et presque au coucher du soleil, je

(1) La seule inspection des cartes placées à la fin de ce volume, indique qu'il y a ici une erreur de l'amiral. La côte de l'île *Gran Caico* ou *Santa-Maria de la Concepcion*, qui regarde l'île de San-Salvador, est dans la direction du N. E. au S. O., et l'autre côte qu'il parcourut, et dont la longueur est de plus de 10 lieues, est dans celle de l'E. S. E. au N. N. O. (De V...l.)

Cette observation peut être juste si *Guanahani* est la *Grande Saline* (*el Gran Turco*); et par suite, si *el Gran Caico* est l'île nommée par Colomb *Santa-Maria de la Concepcion*, ce qui n'est pas tout-à-fait prouvé. Voyez la note placée à la suite de la Relation du premier voyage de Christophe Colomb. (D. L. R.)

(2) Cette île paraît être celle qu'on appelle aujourd'hui *Caico del Norte* (*la Caïque du Nord*), quoique, sous le nom

« pris terre près de ladite pointe pour savoir s'il « y avait de l'or, parce que les Indiens que j'avais « fait prendre dans l'île de San-Salvador me di- « saient qu'on y portait de très grands bracelets « de ce métal aux jambes et aux bras. Je crus « bien que tout ce qu'ils disaient était une trom- « perie pour s'échapper. Quoi qu'il en fût, je « voulais ne passer par aucune île sans en prendre « possession, quoique l'avoir prise d'une seule, « c'est la même chose que la prendre de toutes. « J'attéris donc, et restai en station jusqu'à au- « jourd'hui mardi (1), que dès le point du jour « j'allai au rivage avec les barques armées. Je « mis pied à terre, et je trouvai les habitans, « qui étaient en grand nombre, tout nus, et de « la même race que ceux de San-Salvador; et ils « nous laissèrent aller librement dans leur île, « et ils nous donnaient ce que nous leur deman- « dions. Mais comme il vint un fort vent de largue « sud-est, je ne voulus pas m'arrêter, et je partis « pour mon navire. Quand j'y arrivai, il y avait « à bord de la caravelle *Niña* une grande pirogue « dans laquelle se trouvait l'un des hommes de

---

de *Sainte-Marie de la Conception*, l'amiral ait compris toutes les îles immédiates qui se nomment *les Caïques*, comme on le remarque plus loin, à la journée du 16 octobre.
(M. F. de Nav.)

(1) Ceci s'explique par l'habitude qu'ont les marins de compter les jours de midi à midi. (De V...l.)

« l'île San-Salvador, qui la lança en mer et s'en « alla dedans; et vers le milieu de la nuit précé- « dente, un autre Indien (*a medio echado el* « *otro....... y fue atras la almadía, la qual* « *fugió, etc., etc.*) (1) de l'île de San-Sal- « vador s'était jeté à la nage derrière cette pi- « rogue, et s'était ainsi sauvé jusqu'à terre. Nous « poursuivîmes le nouveau fuyard, dont la pi- « rogue fila tellement vite, qu'il n'y eut aucune « barque qui pût l'atteindre, en sorte que nous « l'eûmes bientôt très loin devant nous (2). Ainsi, « malgré nos efforts, elle aborda; mais ces Indiens « laissèrent la pirogue. Quelques uns de mes gens « sautèrent à terre à leur poursuite, et tous se « sauvèrent comme des poules. Nous amenâmes « à bord de la caravelle *Niña* la pirogue qu'ils « avaient laissée; et en y arrivant, nous vîmes

---

(1) L'écriture illisible du mot (*otro*), et le suivant laissé en blanc dans l'original, rendent obscur le sens de cette phrase. Colomb voulut peut-être dire : *et au milieu de la nuit précédente, l'autre se jeta à la nage, et fut derrière la pirogue, etc.* (M. F. DE NAV.)

(2) Non seulement il y a ici dans le manuscrit original un mot illisible et un autre en blanc, mais tout ce passage y est inintelligible et plein de contradictions. Nous nous sommes donc borné depuis ces mots : *et vers le milieu de la nuit*, jusqu'à ceux qui renvoient à cette note, à rendre le sens le plus probable par approximation.

(DE V...L.)

« une autre petite pirogue montée par un seul « homme qui y venait d'une autre pointe de l'île « pour échanger un peloton de coton; et quel- « ques marins se jetèrent à la mer, parce qu'il « ne voulait pas entrer dans la caravelle, et ils « le prirent. Comme j'étais à la poupe de mon « bâtiment, je vis tout. J'envoyai chercher cet « Indien, et je lui donnai un bonnet rouge, quel- « ques perles vertes de verre que je lui mis au « bras, et deux grelots que je lui attachai aux « oreilles, puis je lui fis rendre sa pirogue, qui « était déjà dans la barque, et je le renvoyai à « terre. Je mis ensuite à la voile pour l'autre « grande île que je voyais à l'ouest, et je fis aussi « détacher et lâcher l'autre pirogue qui suivait « en poupe la caravelle *Niña*. Je fus curieux de « considérer le rivage au moment de l'arrivée « de l'Indien à qui j'avais fait présent des objets « susdits, sans avoir voulu prendre son peloton « de coton, quoiqu'il eût voulu me le donner. « Tous les autres l'entouraient, et il leur disait « que nous étions de bonnes gens, et qu'il en « avait des preuves, et qu'il était émerveillé de « nous ; que celui qui s'était enfui nous avait « fait quelque tort, et que c'était pour cela sans « doute que nous l'emmenions. C'était pour qu'il « en fût ainsi que j'agis avec lui de la manière « susdite, que je le fis relâcher et lui fis les ca-

« deaux mentionnés, afin qu'ils nous eussent en « grande estime, en sorte qu'une autre fois, « lorsque Vos Altesses renverront à cette île ils ne « fassent pas mauvaise réception. Au reste, tout « ce que je lui donnai ne valait pas quatre mara- « védis. Après tout cela, il était environ dix heures « quand je partis avec le vent sud-est, qui fri- « sait le sud, pour passer à cette autre île, qui est « très grande, et où tous ces hommes que j'em- « mène de *San-Salvador* me font signe qu'il y a « beaucoup d'or, et que ses habitans le portent « en bracelets et en chaînes aux bras, aux jambes, « aux oreilles, au nez et au cou. De l'île de Santa- « Maria à celle-ci il y a bien neuf lieues dans la « direction de l'est à l'ouest, et la côte de celle-ci « qui regarde celle-là s'étend (*y se corre toda* « *esta parte de la isla*) du nord-ouest au sud- « est, dans un espace qui, à ce qu'il me paraît, « a bien vingt-huit lieues (1). La surface de cette « île est très plane, sans montagne aucune, ainsi « que celle de San-Salvador et de Santa-Maria. Il « n'y a de rochers sur aucune de ces plages ; mais « elles sont toutes environnées de récifs sous l'eau « et près de terre ; c'est pourquoi il est nécessaire « de bien ouvrir les yeux quand on veut attérir, « et ne pas attérir très près de terre, quoique les

(1) Cette côte n'a que 19 lieues. (M. F. de Nav.)

« eaux soient toujours très claires et qu'on voie « le fond. A deux portées d'escopette de toutes « ces îles, la mer a tant de profondeur, qu'on n'en « peut pas trouver le fond. Ces îles sont très vertes « et très fertiles, la température y est fort agréable, « et on y peut trouver beaucoup de choses que « j'ignore, parce que je ne veux pas m'arrêter, « afin de visiter et de parcourir beaucoup d'îles « pour trouver de l'or. Et puisque celui que ces « insulaires portent aux bras et aux jambes (c'est « bien vraiment de l'or qu'ils portent, parce que « je leur ai montré celui que j'ai) est un signe « que ces îles le produisent, je ne puis manquer, « avec l'aide de Dieu notre Seigneur, de le trou- « ver aux lieux qui le recèlent. Étant en mer en « ce moment entre ces deux îles, à savoir entre « celle de Santa-Maria et la grande où je vais, à « laquelle je donne le nom de *Fernandina* (1), « je trouvai, dans une pirogue, un homme « seul, qui passait de l'île Santa-Maria à la Fer- « nandina, et qui apportait un peu de son pain, « à peu près gros comme le poing, une gourde « remplie d'eau, un morceau de terre rouge, « réduite en poudre, et qu'on avait ensuite pé- « trie, et quelques feuilles sèches, qui doivent

---

(1) Elle est aujourd'hui connue sous le nom de la *petite Inague*. (M. F. de Nav.)

« être une chose fort estimée parmi eux, puis-« qu'ils m'en apportèrent en présent à San-« Salvador. Il apportait aussi un petit panier « d'osier (*un cestillo a su guisa*), dans lequel « il avait une petite branche de perles de verre et « deux *blanches* (1), ce qui me fit connaître qu'il « venait de l'île de San-Salvador, et qu'il avait « passé à celle de Santa-Maria, d'où il se rendait à « la Fernandina. Il vint près de mon vaisseau : sur « sa demande, je l'y fis entrer ; j'y fis mettre « aussi sa pirogue, et garder tout ce qu'il avait ; « j'ordonnai qu'on lui donnât à manger du pain « et du miel, et qu'on lui servît à boire. Je le « transporterai à la Fernandina, et je lui restitue-« rai tout ce qui lui appartient, afin qu'il rende « de nous un compte avantageux, et que, lorsque « Vos Altesses enverront ici quelqu'un, s'il plaît « à notre Seigneur, les personnes qui viendront « y trouvent un bon accueil, et qu'on leur « donne de tout ce qu'il y aura.

Mardi, 16 octobre.

« Je partis des îles de *Santa-Maria de la Con-« cepcion*, à bien près de midi pour l'île de *Fer-« nandina*, qui paraît être très grande du côté

---

(1) Monnaie de Castille dont on a déjà fait connaître la valeur. (D. L. R.)

« de l'ouest; je naviguai tout ce jour avec calme, « et ne pus arriver assez tôt pour voir le fond « et attérir en lieu convenable, parce qu'il faut « user de beaucoup de précautions pour ne pas « perdre les ancres : aussi je me tins en panne « toute cette nuit, jusqu'au jour que j'arrivai à « une peuplade où j'attéris et où je trouvai cet « Indien que j'avais rencontré hier en mer, entre « les deux îles que je viens de nommer. Il avait « déjà donné sur nous des renseignemens si fa- « vorables, qu'il vint toute cette nuit à bord de « mon vaisseau des pirogues remplies d'Indiens, « qui nous apportaient de l'eau et de ce qu'ils « avaient. Je leur fis donner à chacun quelque « chose, comme, par exemple, quelques perles « de verre, soit séparées, soit enfilées par dou- « zaines, quelques petits tambours de basque en « cuivre, de ceux qui coûtent, en Espagne, « chacun un maravédis, et quelques aiguillettes, « toutes choses qu'ils avaient en grande estime « et regardaient comme très précieuses. Je leur fis « aussi donner de la mélasse, pour qu'ils la man- « geassent dans nos vaisseaux quand ils y ve- « naient. A trois heures, j'envoyai à terre la bar- « que de mon navire pour y faire de l'eau, et « les habitans s'empressaient d'indiquer à mes « gens où il y en avait, et ils voulaient eux- « mêmes apporter les barils à la barque, après

« les avoir remplis. Ils étaient enchantés de « nous complaire en toutes choses. Cette île est « très grande, et je suis déterminé à en faire le « tour, parce que, autant que je puis croire, « il y a une mine d'or, ou dans celle-ci, ou dans « celles qui l'environnent. Cette île est éloignée « de celle de Santa-Maria de près de huit lieues « de l'est à l'ouest. La côte, dont le cap où je « vins mouiller fait partie, est dans la direction « du nord nord-ouest au sud sud-est : j'en vis « bien vingt lieues, et cependant je ne la vis pas « dans toute sa longueur. Au moment où j'écris « ces lignes, je mets à la voile avec le vent sud, « pour tâcher de faire le tour de toute l'île, et « n'avoir pas de cesse que je n'aie atteint *Sa-* « *maot* (1), qui est l'île ou la ville dans laquelle « on trouve l'or, ainsi que le disent tous ceux « qui viennent au navire, et que nous le disaient « les habitans de l'île de San-Salvador et ceux de « Santa-Maria. Les naturels de Fernandina res- « semblent à ceux de ces îles, dans leur langage, « dans leurs mœurs et en tout, si ce n'est qu'ils « me paraissent un peu plus *apprivoisés* (*mas* « *doméstica gente*), plus civilisés même et plus « rusés, parce que je vois qu'ils ont apporté à mon

(1) Cette île est appelée *Samoet* dans d'autres passages. (D. L. R.)

« vaisseau du coton et d'autres petites choses,
« pour le paiement desquelles ils savent beaucoup
« mieux marchander que les autres. Je vis même
« dans cette île des morceaux de toile de coton faits
« comme des mantilles, et les habitans plus alertes
« et mieux ajustés. Les femmes y portent sur le
« devant du corps une petite pièce d'étoffe de
« coton qui couvre à peine leur nature. Cette
« île est très verte, de surface plane et très fer-
« tile, et je ne doute pas que ses habitans n'y
« sèment toute l'année du panis (*panizo*), et
« n'y en recueillent abondamment, ainsi que
« plusieurs autres choses. Je vis beaucoup d'ar-
« bres très différens des nôtres, parmi lesquels
« beaucoup avaient les branches de diverses ma-
« nières, et toutes venant d'un même tronc.
« Dans ces arbres, une branche est faite d'une
« manière, une autre branche d'une autre; et
« elles sont si bizarres, que la diversité de leurs
« formes est la plus grande merveille du monde.
« Par exemple, une branche avait les feuilles à
« manière de roseaux, et une autre à manière
« de lentisques, et cela dans un seul et même
« arbre de cinq ou six formes diverses, lesquelles
« sont encore différentes dans chaque arbre; et
« ces arbres ne sont point entés, dans lequel
« cas on pourrait attribuer à la greffe une si
« étonnante diversité. Bien loin qu'il en soit

« ainsi, ces arbres se trouvent sur les montagnes « et dans les forêts, et les habitans n'en prennent « aucun soin. Je ne leur connais aucun culte re- « ligieux, et je crois qu'ils se feraient chrétiens « sans difficulté, parce qu'ils ont beaucoup d'in- « telligence. Les poissons sont si différens des « nôtres, que c'est merveille. Il y en a quelques « uns qui sont faits comme des coqs, et dont les « couleurs sont les plus belles du monde : il y « en a de bleus, de jaunes, de rouges et de « toutes couleurs; d'autres peints de mille ma- « nières, et leurs couleurs sont si parfaites, qu'il « n'y a personne qui n'en soit émerveillé et ne « prenne grande récréation à les voir. Il y a aussi « des baleines. Je n'ai vu à terre aucun animal « d'aucune espèce, si ce n'est des perroquets et « des lézards. Un garçon me dit qu'il avait vu « une grande couleuvre. Je n'ai vu ni brebis ni « chèvres, ni aucune autre bête ; je suis, il est « vrai, resté ici bien peu de temps, une demi- « journée seulement; mais s'il y avait ici des « animaux, je n'aurais pu manquer d'y en voir « quelqu'un. Je décrirai le circuit de cette île « dès que j'en aurai fait le tour.

Mercredi, 17 octobre.

« Je partis à midi de la peuplade où j'avais « abordé et où je fis de l'eau, pour aller faire

« le tour de cette île *Fernandina*. Le vent était « sud-ouest portant au sud, tel que je l'eusse « désiré pour suivre cette côte de l'île, où j'étais « au sud-est, laquelle va du nord nord-ouest au « sud sud-est. Je voulais suivre ladite route du « sud sud-est (1), parce que c'est dans cette di- « rection, d'après le témoignage de tous ces In- « diens que j'emmène, et d'autres dont on me « rapporta les assertions pendant ma station au « sud, qu'est située l'île qu'ils appellent *Samoet*, « et où l'on trouve de l'or. Martin Alonso Pinzon, « capitaine de la caravelle la *Pinta*, et à qui j'a- « vais envoyé trois de ces Indiens, vint à moi, « et me dit que l'un d'eux lui avait donné à en- « tendre très positivement que l'on ferait le tour « de l'île beaucoup plus vite par la partie du « nord nord-ouest. Je vis que le vent ne m'était

(1) Comme l'amiral se trouvait pleinement dans la direction du point qui est précisément le plus S. E. de l'île, il ne pouvait suivre la route du S. au S. E. sans s'éloigner de plus en plus de cette île, dont il voulait au contraire faire le tour. Il faut donc lire du *sud au sud-ouest*, qui est la direction que suivit l'amiral, et croire que sud-est pour sud-ouest est une erreur, un *lapsus calami* de cet illustre navigateur. La confusion et l'irrégularité de son style sont d'ailleurs telles dans cette phrase, depuis *je voulais*, jusqu'à *Martin Alonso Pinzon*, que si ce qui précède et ce qui suit peuvent la rendre intelligible, elle n'en reste pas moins littéralement intraduisible. (De V...l.)

« pas favorable par le chemin que je voulais « suivre, et qu'il était bon par l'autre ; je mis « donc à la voile au nord nord-ouest, et quand je « fus près du cap de l'île, à deux lieues, je « trouvai un port admirable, ayant une embou- « chure, ou, si l'on aime mieux, en ayant deux, « parce qu'elles sont séparées par un avance- « ment de cap, mais qui sont toutes les deux « très étroites, quoique l'intérieur soit fort large « et capable de contenir cent vaisseaux, s'il était « plus creux et plus propre, et avait à l'entrée « plus de profondeur. Il me parut convenable « de le sonder et de le bien examiner. Je jetai, « en conséquence, l'ancre avant d'y pénétrer, et « j'y entrai avec toutes les embarcations des vais- « seaux. Nous reconnûmes qu'il n'y avait pas de « profondeur; et comme je crus, en le voyant, « que c'était l'embouchure de quelque fleuve, « j'avais ordonné à mes gens d'emporter des bar- « riques pour faire de l'eau. Je trouvai à terre « huit à dix hommes qui vinrent aussitôt à nous, « et nous indiquèrent la peuplade qui était là aux « environs. J'y envoyai mes gens pour y faire de « l'eau; les uns avec des barriques, les autres « avec des armes. Ainsi, ils en prirent ce qu'ils « voulurent. Et comme c'était assez loin, je m'ar- « rêtai à les attendre pendant environ une cou- « ple d'heures. Pendant ce temps, je me pro-

« menai au milieu de ces arbres, qui étaient « bien la chose la plus belle qu'on eût jamais « vue. La verdure était là aussi abondante et « aussi fraîche qu'elle l'est au mois de mai en « Andalousie, et tous les arbres y sont aussi dif- « férens des nôtres que le jour l'est de la nuit. « Il en est de même des fruits, des herbes, des « pierres et de toutes les autres choses. Il y avait, « à la vérité, quelques arbres de la même espèce « que plusieurs de ceux qui croissent en Cas- « tille, mais il y avait néanmoins entre eux une « grande différence. Quant aux autres arbres « d'espèces variées, ils étaient en si grand nom- « bre qu'il serait impossible à qui que ce soit « de les compter, et qu'on ne peut les assimiler « à aucune des espèces de Castille. Pour les habi- « tans, ils ressemblaient entièrement à ceux des « îles dont j'ai déjà parlé : comme eux ils étaient « nus et de la même stature; comme eux ils don- « naient tout ce qu'ils avaient pour la moindre « bagatelle qu'on leur offrait. Je vis quelques « mousses (*mozos de los navios*) leur donner, en « échange de zagaies, des morceaux d'écuelles « et de verres cassés. Ceux qui avaient été cher- « cher de l'eau me dirent qu'ils étaient entrés « dans leurs maisons, et qu'elles étaient, inté- « rieurement, bien balayées et très propres. « Leurs lits et les meubles sur lesquels ils se

« reposent sont à peu près semblables à des filets « de coton (1). Leurs maisons sont toutes con- « struites en forme de tentes, et elles ont des « cheminées (2) très élevées et très bonnes; mais « parmi le grand nombre de peuplades que je « vis, il n'y en avait aucune qui se composât « de plus de douze ou de quinze maisons. Nous « remarquâmes que, dans cette île, les femmes « mariées portaient de petites braies de coton « (*traian bragas de algodon*); mais les filles ne « portaient rien, excepté quelques unes de celles « qui avaient déjà atteint l'âge de dix-huit ans et « plus. Il y avait des dogues et d'autres chiens « de plus petite espèce (*perros mastines y bran-* « *chetes*) (3). Mes gens y rencontrèrent un Indien « qui avait au nez un morceau d'or, à peu près « de la grandeur d'un *castillan*, et sur lequel ils

---

(1) Ce sont des *hamacs*. (M. F. de Nav.)

(2) Ces cheminées n'ont pas de tuyau, et ne sauraient en recevoir. Ce sont des ouvertures en forme de couronne (*coronillas*) pratiquées au faîte des maisons des Indiens, qui sont construites en paille. Colomb ne dit qu'ils ont des cheminées, que parce qu'ils laissent en haut des ouvertures pour faire sortir la fumée. (Las Casas.)

(3) Je ne crois pas qu'il y eût de dogues proprement dits, mais l'Amérique possédait plusieurs variétés de chiens avant l'arrivée des Espagnols. (C....r.)

« virent des lettres (*letras*) (1). Je leur fis de « vifs reproches de ce qu'ils n'avaient pas acheté « cette plaque d'or, par un troc, en donnant en « retour à l'Indien tout ce qu'il aurait demandé, « afin de voir ce que c'était, et quelle était *cette « monnaie* (2). Ils me répondirent qu'ils n'avaient « jamais osé lui proposer cet échange. Après « avoir pris l'eau dont nous avions besoin, je « retournai à mon vaisseau. Je mis ensuite à la « voile, et je filai au nord-ouest jusqu'à ce que « j'eusse découvert toute cette partie de l'île, « jusqu'à la côte qui s'étend de l'est à l'ouest. « Peu de temps après tous les Indiens revinrent à « dire que cette île était plus petite que celle de « *Samoet*, et qu'il serait bien de retourner en « arrière pour y arriver plus tôt. Ici le vent de- « vint plus calme, ensuite il commença à souf- « fler ouest-nord-ouest, vent qui était contraire « pour retourner sur nos pas; je pris donc la « direction que je pus, et naviguai toute la nuit « dernière à l'est-sud-est, et tantôt à l'est, tantôt « au sud-est. Mon but était en cela de m'éloi-

---

(1) Sans doute des caractères tracés qui n'exprimaient peut-être aucune idée, et que les Espagnols prirent pour des lettres. (D. L. R.)

(2) Cette conjecture de Colomb pouvait n'être pas exacte, car rien n'indiquait positivement que ce fût une espèce de monnaie. (*Idem.*)

« gner de la terre, parce qu'il faisait une très
« grande obscurité, et que le temps était cou-
« vert et très chargé. Il y avait peu de vent, et il
« ne me permit pas d'arriver à terre pour attérir.
« Il plut beaucoup plus depuis minuit presque
« jusqu'au jour, et le temps est si chargé de
« nuages qu'il paraît qu'il va pleuvoir encore.
« Pour nous, nous sommes revenus au cap sud-
« est de l'île (*Fernandina*), où je vais attérir et
« mouiller, et rester jusqu'à ce qu'il fasse tout-à-
« fait jour pour voir les autres îles où je dois
« aller et choisir une direction. Depuis que je
« suis dans ces Indes, il a plu ainsi tous les jours,
« tantôt peu, tantôt beaucoup. Vos Altesses peu-
« vent croire que ce pays est le plus fertile, le
« plus tempéré, le plus uni et le meilleur qu'il
« y ait au monde.

Jeudi, 18 *octobre*.

« Aussitôt qu'il fit jour je suivis le vent, et
« naviguai autour de l'île autant que cela dépen-
« dait de moi; je mouillai lorsqu'il n'était plus
« possible de naviguer; mais je n'allai pas à
« terre, et au point du jour j'appareillai.

Vendredi, 19 *octobre*.

« Dès que l'aurore parut, je levai les ancres,
« j'envoyai la caravelle *Pinta* à l'est et au sud-

« est, et la caravelle *Niña* au sud-sud-est. Je « pris avec mon navire la direction du sud-« est, et j'ordonnai aux deux autres de suivre « celles que je leur avais marquées jusqu'à midi, « et après cette heure, de changer tous les « deux leur route, et de venir me rejoindre. « Nous n'avions pas encore navigué pendant « trois heures que nous vîmes, à l'est, une île, « vers laquelle nous nous dirigeâmes; et les trois « navires y abordèrent avant midi, à la pointe « nord, où elle forme un îlot qui est défendu « au nord par un récif de pierre, et au sud par « un autre qui se trouve entre ledit îlot et la « grande île. Les Indiens de *San-Salvador* que « j'ai à mon bord, la nommèrent l'île *Saometo*, « et je lui donnai le nom d'*Isabelle* (1). Le vent « était nord, et ledit îlot se trouvait dans la « direction de l'île *Fernandina*, d'où j'étais parti « par un vent est-ouest (*de adonde yo habia « partido leste oueste*). La côte de cette nou-« velle île (*Isabelle*) s'étendait depuis l'îlot vers « l'ouest pendant une distance de douze lieues, « et se terminait par un cap, que je nommai « *le Beau Cap* (*el cabo Hermoso*), qui est du

---

(1) Il paraît que l'île Isabelle, que les Indiens appelaient *Saometo*, répond à celle qui est aujourd'hui connue sous le nom de la grande *Inague*. (M. F. de Nav.)

« côté de l'ouest. Il est beau, rond, très avancé « (*muy fondo*), et n'est entouré d'aucun bas-fond. « A son entrée il est de pierre et peu élevé, et « à l'intérieur c'est une plage de sable comme « presque toute ladite côte : j'y mouillai cette « nuit vendredi, jusqu'au lendemain matin. « Toute cette côte et la partie de l'île que je vis « sont presque entièrement plates, et cette île est « la plus belle chose que j'aie vue, parce que si les « autres sont très belles, celle-ci l'est davantage; « elle est plantée d'un grand nombre de beaux « arbres très verts et très hauts, et son terrain « est plus élevé que celui des autres îles déjà « mentionnées. Il y a quelques éminences qu'on « ne peut nommer montagnes, mais qui l'embellis- « sent par la diversité qu'elles font avec la plaine. « Elle paraît avoir, au centre, beaucoup d'eau; « de ce côté, au nord, elle a un grand promon- « toire planté d'une infinité d'arbres fort élevés, « qui forment une espèce de forêt très épaisse : « je voulus y aller attérir pour descendre à terre « et voir un si beau lieu; mais il y avait peu de « fond; je ne pouvais que mouiller loin de terre, « et le vent était excellent pour se rendre à ce cap, « où je viens actuellement d'attérir, et auquel, je « le répète, je donnai le nom de *cabo Fermoso* (1);

(1) La lettre F et la lettre H s'employaient autrefois

« parce qu'il est réellement beau. Je ne mouillai « donc pas près de l'autre promontoire pour ces « raisons, et, de plus, parce qu'étant en mer à sa « hauteur, je vis celui-ci, qui est si vert et si beau, « ainsi que toutes les productions et le territoire « de ces îles, que je ne sais par laquelle je dois « commencer ma tournée, et que mes yeux ne « peuvent se lasser de voir une verdure si belle « et si différente du feuillage de nos arbres. Je « crois, en outre, qu'il y a dans ces îles beau-« coup de plantes et beaucoup d'arbres qui sont, « en Espagne, d'un grand prix pour les tein-« tures, les médicamens et les épiceries, mais je « ne les connais pas, ce qui me fait grand'peine. « A mon arrivée à ce cap, les fleurs et les arbres « de la plage nous envoyaient une odeur si agréa-« ble et si suave, que c'était la chose du monde « la plus flatteuse pour l'odorat. Demain, avant « de partir d'ici, j'irai à terre pour voir ce qu'il « y a sur ce cap; la bourgade est située plus avant « dans l'intérieur du pays; c'est là, d'après le récit « de ces Indiens que j'ai avec moi, que réside le « Roi, qui porte sur lui beaucoup d'or. Je veux « aller demain si avant, que je trouverai certaine-

---

indifféremment en espagnol; ainsi, de même que l'on écrivait *Hernandez* ou Fernandez, Christophe Colomb appelle ce cap tantôt *Hermoso* et tantôt Fermoso. (D. L. R.)

« ment la peuplade; je verrai le Roi, et je parlerai « à ce souverain, qui, d'après le témoignage de ces « Indiens, tient sous sa domination toutes les îles « voisines, porte des vêtemens, et est tout cou- « vert d'or. Néanmoins je n'ajoute pas grande « foi à leur dire, tant parce que je ne les com- « prends pas bien, que parce que je vois qu'ils « ont si peu d'or dans leur pays, que pour peu « que ce Roi en porte, il leur paraît que c'est « beaucoup. Ce cap, que j'appelle *cabo Fer-* « *moso*, est, autant que je puis croire, une île « séparée de *Saometo*, et je pense même qu'il y « en a entre elles une autre petite. Mais mon « dessein n'est pas de visiter ces pays si en détail, « parce que je n'y réussirais pas en cinquante « ans, et que je veux, au contraire, voir et dé- « couvrir, le plus que je pourrai, des pays nou- « veaux, et être de retour auprès de Vos Altesses « au mois d'avril, s'il plaît à notre Seigneur. Il « est vrai que, quand j'aurai trouvé des lieux « où il y aura de l'or et des épices en quantité, « je m'arrêterai jusqu'à ce que j'en aie fait la « plus forte provision possible, et c'est pour ces « raisons que le seul but de mes courses est la « recherche de ces productions.

Samedi, 20 octobre

« Aujourd'hui, dès que le soleil parut, je levai « les ancres de l'endroit où j'avais été mouiller « avec mon navire près de cette île de *Saometo*, « au cap du sud-ouest, auquel je donnai le nom « de *cap du Lac* (*cabo de la Laguna*), comme « j'avais donné à l'île celui de l'*Isabelle* (*la Isa-* « *bela*), et je naviguai au nord-est et à l'est du « côté du sud-est et du sud, où je compris, « par ce que disaient les Indiens que j'emmène, « que se trouvaient la bourgade et le Roi de « cette île, mais je rencontrai partout si peu de « fond, que je ne pus continuer cette naviga- « tion. Je vis que c'était faire un très grand tour « que de suivre la route du sud-ouest, et je me « déterminai, pour cette raison, à retourner par « la route nord-nord-est, du côté de l'ouest, « route que j'avais déjà suivie, et à tourner cette « île pour *la reconnaître* (1). J'eus si peu de vent « que je ne pus prendre terre le long de la côte « que dans la nuit; et comme il est dangereux « de mouiller près de ces îles, à moins que ce ne

---

(1) Il y a ici une lacune dans l'original. Il paraîtrait qu'il manque le mot (*reconocerla*), *la reconnaître*, que nous avons ajouté pour donner un sens à la phrase.

(M. F. de Nav.)

« soit de jour, et qu'on ne voie bien clairement « où on jette l'ancre, parce que tout le fond est « inégal et présente ici du sable et là des écueils, « je mis en panne toute la nuit du dimanche. « Les caravelles mouillèrent, parce qu'elles arri- « vèrent de bonne heure à terre, et elles crurent « qu'avec des signes qu'elles avaient coutume « de faire, je viendrais mouiller aussi; mais je ne « le voulus pas.

Dimanche, 21 octobre.

« A dix heures j'arrivai ici au cap de l'îlot, et « j'y mouillai ainsi que les caravelles. Après avoir « mangé, je me rendis à terre, et je ne trouvai « sur la côte d'autre peuplade qu'une maison « dont la crainte avait, je crois, fait fuir les « habitans à notre approche, parce que tous leurs « ustensiles domestiques y étaient en place. Je « ne permis à mes gens de toucher à rien, et « j'allai visiter cette île avec mes deux capitaines « et plusieurs de mes gens. Si les autres que j'ai « déjà vues sont très belles, très vertes et très fer- « tiles, celle-ci l'est beaucoup plus encore. Elle est « remplie de grandes forêts verdoyantes, et il y a « ici de grands lacs, dans lesquels on trouve, ainsi « qu'à leur circonférence, de superbes futaies; « elles y sont, ainsi que dans toute l'île, extrê- « mement vertes, et l'herbe est ici en ce moment

« comme en Andalousie au mois d'avril. Les « troupes de perroquets, si nombreux qu'ils ob- « scurcissent le soleil; le chant des oiseaux d'es- « pèces si variées, et par leur forme et par la « couleur de leur plumage, et qui ressemblent « si peu à celles que nous possédons en Europe; « la diversité des arbres et des fruits dont ils « sont chargés, et les parfums dont l'air est « embaumé, tous ces objets me remplissaient « d'étonnement et d'admiration, et semblaient « devoir retenir dans ce séjour l'homme qui les « a vus une fois. J'étais on ne peut plus désespéré « de ne pas les connaître, parce que je suis bien « certain qu'ils ont tous beaucoup de valeur, aussi « j'emporte des échantillons de tout, même des « herbes. Me promenant autour de ces lacs, je vis « un serpent (1); nous le tuâmes : j'en apporte la « peau à Vos Altesses. Aussitôt qu'il nous aper- « çut, il se précipita dans le lac; mais comme il « n'est pas très profond, nous l'y poursuivîmes, « et nous le perçâmes à coups de lance : sa lon- « gueur est de sept palmes, et je crois que dans « ce même lac il y en a beaucoup d'autres. Je

---

(1) C'était sans doute une *yüana* (iguana).

(Bartolomé de Las Casas.)

Ce prétendu serpent, aussi nommé léguano ou sennebric, est une espèce de gros lézard d'Amérique. (De V...l.)

« viens d'apprendre ici à connaître l'aloès (*li-*
« *ñaloe*), et je suis déterminé à en faire porter
« demain dix quintaux à mon navire, parce
« qu'on me dit qu'il est d'un grand prix (1). Etant
« allés de même à la recherche de bonne eau,
« nous arrivâmes à une peuplade, située ici près,

---

(1) On ne doit jamais prendre à la lettre les dénominations d'histoire naturelle que l'on trouve dans les voyageurs qui ne sont pas naturalistes de profession, ni même dans les naturalistes antérieurs à l'époque où la science a obtenu une nomenclature fixe; ce ne sont jamais que des à-peu-près, fondés même souvent sur des ressemblances assez éloignées.

Ainsi, par le nom de *baleine* (journée du 21 septembre, page 24), Colomb peut très bien avoir voulu désigner un cachalot ou quelque autre grand cétacé. Lorsqu'il dit que les baleines sont ordinairement près des côtes, il n'a probablement entendu cela que des baleines et des autres cétacés qui venaient encore assez communément, à l'époque où il écrivait, dans le golfe de Biscaye.

Il y a un grand nombre d'espèces d'aloès, et de plantes semblables à l'aloès. L'Amérique en possède que Colomb pourrait bien avoir prises pour de l'aloès de l'ancien continent; mais puisqu'il en fait porter plusieurs quintaux dans son navire, il est probable qu'il a voulu parler du bois d'aloès. Or le bois d'aloès, autrement appelé *agallochum*, n'a rien de commun avec l'aloès; c'est un arbre de la famille des euphorbes, dont le bois brûle avec une odeur agréable. Colomb aura pris quelque bois odoriférant pour du bois d'aloès. (C....R.)

« à une demi-lieue environ de l'endroit où j'ai « mouillé. A peine les habitans nous eurent-ils « aperçus qu'ils prirent tous la fuite, abandon- « nèrent leur maison, et cachèrent dans la mon- « tagne leurs vêtemens (*ropa*) et tout ce qu'ils « avaient. Je ne laissai rien prendre à personne, « pas même la valeur d'une épingle. Quelques « uns des habitans vinrent ensuite à nous; il y « en eut même un qui s'approcha tout-à-fait : « je lui donnai quelques grelots et quelques « petites perles de verre : il parut très satisfait et « on ne peut plus joyeux de ce présent; et afin « d'augmenter la bonne intelligence, et pour les « mettre un peu à contribution, je lui fis de- « mander de l'eau; alors, dès que je fus de retour « à mon navire, ils vinrent sur la plage avec « leurs calebasses remplies d'eau, et ils furent « très contens de pouvoir nous en offrir. Je leur « fis donner une autre petite branche de perles « de verre, et ils dirent qu'ils reviendraient de- « main. Je voulais remplir d'eau toutes les « tonnes des vaisseaux, pour partir d'ici si le « temps me le permettait, et faire le tour de cette « île jusqu'à ce que j'aie pu prendre langue avec « ce Roi, et voir si je puis avoir de lui l'or qu'il « porte, et partir après pour une autre très « grande île qui doit, à ce que je crois, être *Ci-* « *pango*, d'après les renseignemens que me

« donnent mes Indiens, qui l'appellent *Colba* (1), « qui assurent qu'il y a un grand nombre de « très grandes embarcations et beaucoup de gens « de mer, et que cette île n'est pas fort éloignée « d'une autre qu'ils appellent *Bosio* (2), qu'ils « disent être aussi fort grande. Je visiterai égale- « ment dans ma tournée les îles intermédiaires, « et selon que je trouverai une bonne provision « d'or et d'épiceries, je déterminerai ce que « j'aurai à faire. Quant à présent ma résolution « est d'aller à la terre ferme, à la ville de *Guisay*, « et de remettre les lettres de Vos Altesses au « *Grand Can*, de lui demander sa réponse, et « de m'en revenir dès que j'en serai porteur. »

Lundi, 22 octobre.

« Je suis resté ici toute cette nuit et toute cette « journée, espérant que le Roi ou autres per- « sonnes de cette île viendraient, et m'apporte- « raient de l'or ou autre chose de prix. Il vint « effectivement un grand nombre de ces insu- « laires, semblables à ceux des autres îles, nus

---

(1) *Colba* se trouve sans doute mis par erreur dans l'original pour *Cuba*, ainsi qu'il est prouvé plus avant. (M. F. de Nav.)

(2) Il est probable que c'est Bohio, ainsi que l'amiral nomme cette île plus loin, et non Bosio. (*Idem.*)

« et peints comme eux, en blanc, en rouge, en « noir et de mille autres couleurs différentes; « ils apportaient des zagaies et quelques pelotes « de coton pour les échanger, ce qu'ils firent ici « avec quelques mariniers, qui leur donnèrent « en retour des morceaux de verre, de tasses « cassées, et d'écuelles de terre. Quelques uns « d'entre eux portaient des morceaux d'or sus- « pendus à leurs narines, et les donnaient vo- « lontiers pour un grelot de ceux qui ont la « forme d'épervier, et pour de petites perles de « verre. Mais ces morceaux d'or sont si petits, « que ce n'est rien : il est vrai qu'ils les don- « naient pour la plus petite chose qu'on leur « offrait, qu'ils regardaient notre arrivée comme « une grande merveille, et nous croyaient venus « du ciel. Nous fîmes de l'eau pour les vaisseaux « dans un lac qui est ici près du cap de l'Ilot « (*cabo del Isleo*), c'est le nom que je lui don- « nai. Martin Alonso, capitaine de *la Pinta*, tua « dans ce même lac un autre serpent pareil à celui « d'hier, long de cinq palmes, et je fis prendre « ici tout l'aloès qu'on put trouver.

Mardi, 23 *octobre*.

« Je voulais partir aujourd'hui pour l'île de « *Cuba*, que les renseignemens qui m'ont été « donnés par ces gens, sur sa grandeur et ses ri-

« chesses, me font présumer devoir être *Cipango*.
« Mais je ne m'arrêterai pas ici, et je ne *ferai pas* (1)
« le tour de cette île pour me rendre à sa bour-
« gade principale, ainsi que j'avais déterminé de le
« faire, dans le but de voir ce Roi ou seigneur,
« et de prendre de lui des informations, parce
« que je vois qu'il n'y a pas ici de mines d'or, et
« qu'il faut pour faire le tour de ces îles une
« grande diversité de vents, lesquels ne changent
« pas de direction au gré des hommes. Comme
« il convient d'ailleurs que j'aille où l'on peut faire
« une grande opération et un grand commerce,
« je pense qu'il ne serait pas raisonnable que je
« m'arrêtasse, mais que je dois poursuivre ma
« route et visiter beaucoup de contrées jusqu'à
« ce que j'en trouve une féconde en produc-
« tions et où il y ait beaucoup d'avantages à reti-
« rer, quoique je pense que celle-ci est fertile en
« épiceries. Mais je ne les connais pas, ce dont
« j'ai la plus grande peine du monde, car je vois
« mille espèces d'arbres qui ont chacun un fruit
« différent, et qui sont aussi verts en ce moment
« que ceux d'Espagne le sont aux mois de mai et
« juin. J'en dirai autant des plantes ainsi que des
« fleurs; et parmi tout cela nous n'avons pu con-

(1) Il y a ici dans l'original une lacune que nous avons remplie par les mots *ferai pas*. (De V...l.)

« naître que cet aloès, dont j'ai ordonné qu'on « mît aujourd'hui dans les vaisseaux une grande « quantité pour la porter à Vos Altesses. Je n'ai « point appareillé, et je n'appareille pas pour me « rendre à Cuba, parce qu'il n'y a pas de vent, « mais, au contraire, un calme plat et beaucoup « de pluie. Il a plu encore hier beaucoup; mais « il n'a fait aucun froid : nous avons même de « la chaleur pendant le jour, et les nuits sont « tempérées comme celles d'Espagne au mois « de mai en Andalousie.

Mercredi, 24 octobre.

« Cette nuit vers minuit je levai les ancres de « l'endroit où j'avais mouillé, près de l'île *Isa-* « *belle* ou *cap de l'Ilot*, qui est du côté du nord, « afin de me diriger vers l'île de *Cuba*, qui, « d'après ce que j'avais ouï dire par mes Indiens, « était très grande, où l'on faisait un commerce « fort étendu, et où il y avait de l'or, des épi- « ceries, de grands navires et des marchands. « Mes Indiens me dirent que je m'y rendrais en « suivant le rumb ouest-sud-ouest, et je pense « qu'ils ne se trompent pas, parce que si je m'en « rapporte aux signes que me firent tous les « Indiens de ces îles et ceux que j'ai dans mes « vaisseaux, car je n'entends pas leur langage, « c'est l'île de *Cipango*, dont on compte des

« choses si merveilleuses; et sur les sphères que
« j'ai vues, ainsi que sur les peintures de mappe-
« mondes, elle est située dans ces environs.
« Ainsi je naviguai jusqu'au jour à l'ouest-sud-
« ouest; dès qu'il parut le vent se calma, il plut,
« et ce temps dura presque toute la nuit. Le
« vent eut peu de force jusqu'après midi : à cette
« heure, il se leva et recommença à souffler fort
« agréablement (*amoroso*); il poussait en poupe
« toutes les voiles de mon vaisseau, la grande
« voile, les deux bonnettes, le perroquet, la ci-
« vadière, la misaine, la voile d'artimon et la cha-
« loupe. Je filai ainsi rapidement dans la direction
« indiquée jusqu'à la nuit; je me trouvai alors
« dans le rumb du cap Vert de l'île *Fernandina*,
« qui est à la partie méridionale de l'ouest de
« cette île. Il était à mon nord-ouest et à une di-
« stance de sept lieues de moi. Comme il faisait un
« vent impétueux, et que je ne savais pas combien
« de chemin il y avait jusqu'à ladite île de *Cuba*,
« et que je ne voulais pas aller la nuit à sa re-
« cherche, parce que la mer est autour de toutes
« ces îles ou sans profondeur, ou couverte de
« bas-fonds; qu'on ne peut mouiller qu'à deux
« portées de fusil, et qu'en outre le fond est
« tantôt de sable et uni, tantôt parsemé de ro-
« chers, et qu'il devient, pour ces raisons, impos-
« sible d'attérir avec sûreté, si ce n'est en voyant

« de ses propres yeux le parage où l'on se trouve, « je me déterminai à ferler (*amainar*) toutes les « voiles, excepté celle de perroquet (*trinquete*), « et à naviguer avec elle seule. Par momens « le vent croissait beaucoup, et me faisait « parcourir un grand espace sans que je susse « où il me poussait; l'obscurité était profonde « et il pleuvait. J'ordonnai de ferler le perro- « quet, et nous ne fîmes pas cette nuit deux « lieues, etc., etc. »

Jeudi, 25 octobre.

L'amiral navigua après le lever du soleil à l'ouest-sud-ouest jusqu'à neuf heures, et il fit environ cinq lieues; il changea ensuite de route et se dirigea à l'ouest. L'escadre fit huit milles à l'heure jusqu'à une heure après midi, et depuis ce moment jusqu'à trois heures, elle fit quarante-quatre milles. On vit alors la terre; c'étaient sept à huit îles (1) placées en long, toutes du nord au sud; l'amiral en était éloigné de cinq lieues.

(1) Ces îles doivent être les *Caies* orientales et méridionales du *grand banc de Bahama*, au pied desquelles la sonde trouve des rochers au sud, où Colomb mouilla dans la journée du 26 octobre, et d'où il partit pour découvrir l'île de *Cuba*, comme en effet il l'aperçut et entra, le 28, dans le *port de Nipe*. (M. F. de Nav.)

Vendredi, 26 octobre.

L'amiral était au sud desdites îles. Il n'y avait pas d'eau dans un intervalle de cinq à six lieues; ce fut là qu'il mouilla. Les Indiens qu'il avait à bord lui dirent que de ces îles à *Cuba* il y avait pour un jour et demi de navigation dans leurs *pirogues*, qui ne sont que des canots formés d'un tronc d'arbre creusé et sans voiles. Il partit de ces îles pour *Cuba*, parce que, d'après les renseignemens que lui donnaient les Indiens sur la grandeur de cette île, et sur l'or et les perles qu'on y trouvait, il pensait bien que c'était elle, c'est-à-dire *Cipango*.

Samedi, 27 octobre.

Après le lever du soleil l'amiral fit lever les ancres de ces îles, qu'il appela *les îles de Sable* (*las islas de Arena*), à cause du peu de profondeur qu'avait la mer depuis leur côte sud jusqu'à la distance de six lieues. Il fila huit milles par heure au sud-ouest jusqu'à une heure après midi. Il avait alors fait quarante milles; jusqu'à la nuit on en fit environ vingt-huit dans le même rumb; elle allait commencer lorsqu'ils virent terre. Ils ne firent aucun mouvement, et se tinrent en observation toute la nuit, pendant laquelle la pluie tombait par torrens. Ils firent ce

samedi dix-sept lieues au sud-sud-ouest jusqu'au coucher du soleil.

Dimanche, 28 *octobre*.

L'amiral partit de là pour chercher l'île de Cuba au sud-sud-ouest, se dirigeant vers la partie de cette île dont il était le moins éloigné. Il entra dans un fleuve superbe, où il ne courait aucun danger de bas-fonds ni d'autres inconvéniens. Il trouva beaucoup de profondeur et une eau très limpide (*muy limpio*) jusqu'à terre, pendant toute la distance qu'il parcourut le long de la côte. Ce fleuve avait douze brasses à son embouchure, qui a assez de largeur pour qu'on y puisse courir des bordées (*barloventear*). L'amiral mouilla dans l'intérieur à une portée de fusil environ, et dit qu'il ne vit jamais de choses si magnifiques. Le fleuve présentait sur ses bords et dans toute la longueur de son cours des arbres très beaux, très verts, très différens des nôtres, chargés de fleurs et de fruits variés, et sur lesquels on apercevait des oiseaux et de petits moineaux qui chantaient très agréablement. Il y avait une grande quantité de palmiers différens de ceux de Guinée et des nôtres, d'une hauteur moyenne, dont l'extrémité inférieure n'était pas recouverte d'une membrane, et dont les feuilles sont très larges et servent aux habi-

tans pour couvrir leurs maisons (1); le sol était très uni. L'amiral sauta dans la chaloupe, alla à terre, et arriva à deux maisons qu'il crut appartenir à des pêcheurs. A son approche toutes les personnes qu'elles renfermaient prirent la fuite. Il trouva dans l'une d'elles un chien qui n'aboya pas du tout, et dans toutes les deux des filets en fil de palmier et en cordes, un hameçon de corne, des harpons en os, d'autres instrumens de pêche, et plusieurs feux dans l'intérieur. Il crut qu'un certain nombre de personnes se réunissaient dans chaque maison; il ordonna qu'on ne touchât à rien de tout ce qu'elles renfermaient, ce qui s'exécuta. L'herbe était aussi grande qu'elle l'est au mois d'avril et de mai en Andalousie. Il trouva beaucoup de pourpier et du cresson sauvage (*verdolagas muchas y bledos*). Il retourna à la chaloupe, et remonta le fleuve à une assez grande distance. Il dit que c'était grand plaisir de voir ces verdures, ces futaies, et il ajoute, en parlant du chant des oiseaux, qu'il ne pouvait s'en éloigner sans être tenté de revenir. Il dit aussi que cette île est la plus belle qu'aient jamais vue les yeux humains; qu'elle est pleine de bons ports, de fleuves profonds, et qu'il paraissait que les eaux

---

(1) Il est impossible de dire de quelle espèce de palmiers ou fougères en arbre il s'agit ici, l'Amérique en possédant un grand nombre. (C....R.)

de la mer ne devaient jamais s'élever et s'étendre sur la plage, parce que l'herbe, qui ne vient pas où la mer est houleuse, y croissait presque jusqu'au bord de l'eau. Il n'avait pas encore éprouvé, dans toutes ces îles, que la mer y devînt agitée : il dit que cette île est remplie de montagnes très belles et très hautes, quoique de peu de longueur : le reste de son sol est à peu près de la même élévation qu'en Sicile. Elle est parfaitement arrosée, ainsi qu'il put le comprendre d'après le rapport des Indiens qui étaient avec lui, et qu'il avait pris dans l'île de *Guanahani* : ils lui firent entendre par signes qu'elle est coupée par dix grands fleuves, et qu'ils ne peuvent en faire le tour en vingt jours dans leurs canots. Au moment où l'amiral se rendait à terre avec ses vaisseaux, deux pirogues ou canots (*almadias*) sortirent, mais dès que les Indiens qui les montaient virent que les matelots espagnols entraient dans la chaloupe et ramaient pour venir sonder le fleuve et y chercher un mouillage, ils s'enfuirent. Les Indiens disaient qu'il y avait dans cette île des mines d'or et des perles. L'amiral remarqua un lieu propre à leur formation, et plusieurs coquillages bivalves (*almejas*), qui en sont l'indication. Il pensait que des gros navires du *Grand Can* s'y rendaient, et que de là à la terre ferme il y avait dix jours de route. L'amiral donna à ce

fleuve et à ce port le nom de *Saint-Sauveur* (*San-Salvador*). (1)

Lundi, 29 octobre.

L'amiral leva l'ancre de ce port, et navigua au couchant pour aller, dit-il, à la ville, où il lui paraissait que les Indiens disaient qu'était le Roi. Il découvrait une pointe (2) de l'île à six lieues au nord-ouest, et une autre (3) à dix lieues à l'ouest. Après avoir fait une lieue, il vit un fleuve dont l'embouchure n'était pas si grande que celle de l'autre, et auquel il donna le nom de *fleuve de la Lune* (*rio de la Luna*) (4). Il navigua jusque vers le soir, et vit un autre fleuve beaucoup plus grand que les autres, ainsi que les Indiens le lui affirmèrent par signes, et à peu de distance il aperçut de belles peuplades : il appela ce fleuve, fleuve des Mers (*rio de Mares*) (5). Il

---

(1) Ce port est connu sous le nom de *port* ou *baie de Nipe*, à six lieues S. S. E. de la pointe des Mules. (M. F DE NAV.)

(2) La pointe des Mules (*de Mulas*). (*Idem.*)

(3) La pointe Cabane (*Cabaña*), vers la Caie de *Moa*. (*Idem.*)

(4) Ce doit être le *port de Banes*, qui est au nord-nord-ouest du précédent. (*Idem.*)

(5) Ce doit être le port de *las Nuevitas del Principe*. (*Idem.*)

envoya deux chaloupes à une peuplade pour prendre langue, et fit entrer dans l'une d'elles un des Indiens qu'il amenait, parce qu'ils se faisaient déjà un peu comprendre, et manifestaient leur contentement de vivre dans la société des chrétiens. A l'aspect de ces derniers, hommes, femmes, enfans, tous prirent la fuite, abandonnant leurs maisons et ce qu'ils y avaient. L'amiral défendit de toucher à quoi que ce fût : il dit que les maisons étaient plus belles que toutes celles qu'il avait vues jusqu'alors, et qu'il croyait que plus il approcherait de la terre ferme, et mieux elles seraient construites. Ces maisons, faites en forme de pavillon, sont très grandes, et ressemblaient aux tentes d'un campement sans alignement de rues; elles sont placées, au contraire, çà et là, nettoyées et très propres à l'intérieur, avec des meubles très ornés. Elles sont toutes recouvertes de très beaux branchages de palmier. On y trouva beaucoup de statues à figure de femme, et plusieurs têtes en forme de masques (1) très bien travaillées. Je ne sais s'ils ont cela comme ornement ou comme objet de culte. Il y avait, dans leurs maisons, des

---

(1) L'original porte *caratona*, et M. de Navarrete pense qu'il a été mis pour *caratula*, *careta* ou *mascarilla* masque ou demi-masque. (D. L. R.)

chiens qui n'aboyaient jamais, et des oiseaux sauvages apprivoisés. Il y avait aussi des filets merveilleusement travaillés, des hameçons et des instrumens de pêche : on ne toucha à rien. L'amiral présuma que tous les habitans de la côte devaient être des pêcheurs qui transportaient le poisson dans l'intérieur de l'île, parce qu'elle est très grande, et si belle qu'il ne se lassait pas d'en faire l'éloge. Il dit qu'il trouva des arbres et des fruits d'une saveur délicieuse, et il ajoute qu'il doit y avoir des vaches et d'autres troupeaux, parce qu'il vit des ossemens qui lui parurent avoir appartenu à une tête de vache. On entendit toute la nuit le chant des oiseaux, des moineaux, et le cri des grillons, ce dont tout le monde se réjouissait. L'air était doux et embaumé; pendant toute la nuit il ne fait ni froid ni chaud. Mais il dit que dans la traversée des autres îles à celle-ci, il faisait grand chaud; qu'ici, au contraire, le climat était tempéré comme au mois de mai. Il attribue la chaleur qu'il faisait dans les autres îles à ce qu'elles ne présentent aucune espèce d'élévation (*por ser muy llanas*), et à ce que les vents qui y règnent sont fort chauds, parce qu'ils viennent de l'est. L'eau de ces fleuves est un peu salée. On ne put savoir où les Indiens allaient puiser l'eau douce qu'ils avaient dans leurs maisons. Les vaisseaux pouvaient ma-

nœuvrer dans ce fleuve (1), soit pour y entrer, soit pour en sortir, et les Indiens ont, à cet effet, de très bons signaux ou marques : il a à son embouchure sept à huit brasses de profondeur et cinq dans l'intérieur. L'amiral dit que toute cette mer doit être tranquille comme le fleuve de Séville, et l'eau de nature à favoriser la formation des perles : il trouva de grands limaçons ou colimaçons (*caracoles*), qui n'avaient pas de saveur, et qui différaient en cela de ceux d'Espagne. Ici l'amiral décrit la situation du fleuve et du port (2) dont il a parlé plus haut, et qu'il nomma *San-Salvador*. Les montagnes qu'il aperçut sont belles et hautes comme *la roche des Amoureux* (*peña de los Enamorados*); l'une d'elles est surmontée d'un monticule qui ressemble de loin à une belle mosquée. Cet autre fleuve et son port (3), dans lequel l'amiral se trouvait alors, a, du côté du sud-est, deux

(1) Canal de l'entrée du port de *las Nuevitas del Principe*. (M. F. de Nav.)

(2) C'est le port de *Baracoa*. (Bartolomé de Las Casas.)

C'est le port de *Nipe*, et ce ne peut être que celui-là. (M. F. de Nav.)

(3) C'est celui de Baracoa, et c'est pour cela qu'il l'appelle cap plat (*capo llano.*) (Bartolomé de Las Casas.)

Ce ne peut être que le port de *las Nuevitas del Principe* : les deux montagnes sont les *Lomas del Mañueco*, et le cap plat la *punta del Maternillo*. (M. F. de Nav.)

montagnes assez rondes (*redondas*), de forme sphérique, et, du côté de l'ouest-nord-ouest, un beau cap plat dont l'avancement est prolongé.

Mardi, 30 *octobre*.

L'amiral sortit du *fleuve de Mares*, au nord-ouest, et après avoir fait quinze lieues, il vit un cap tout couvert de palmiers, et il lui donna le nom de *cap de Palmiers* (1). Les Indiens qui étaient à bord de la caravelle *Pinta*, dirent que derrière ce cap il existait un fleuve (2), et que de ce fleuve à *Cuba* il y avait quatre journées de marche (3). Le capitaine de la *Pinta* dit qu'il pensait que cette *Cuba* était une ville, et que ce pays était un grand continent, s'étendant beaucoup au nord, et que le Roi de cette contrée était en guerre avec le *Grand Can*, qu'ils appelaient *Cami*, de même qu'ils donnent à son pays ou à sa ville le nom de *Fava*, et beaucoup d'autres noms. L'amiral résolut d'aller à ce fleuve,

---

(1) Il s'appelle aujourd'hui l'*éminence* (*Alto*) *de Juan Dañue*. (M. F. DE NAV.)

(2) *Rio Mdximo*. (*Idem.*)

(3) Tous n'allaient qu'en tâtonnant faute de comprendre les Indiens. Je crois que la *Cuba* dont les Indiens leur parlaient, était la province de Cubanacan, dans cette île de Cuba qui a des mines d'or, etc. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

Ce ne peut être que Cuba, la capitale de l'île.

(M. F. DE NAV.)

d'envoyer un présent au Roi du pays (1), et de lui faire remettre la lettre du Roi et de la Reine catholiques ; il se proposait de confier cette mission à un marinier qui avait parcouru la Guinée, chargé d'une commission semblable ; en outre, plusieurs Indiens de *Guanahani*, qui se trouvaient à bord des navires espagnols, voulaient aller avec lui, pourvu qu'on les reconduisît ensuite dans leur pays. L'amiral, d'après son calcul, était à quarante-deux degrés au nord de la ligne équinoxiale (*hacia la banda del norte*) (2), à moins que l'écriture du manuscrit dans lequel j'ai puisé ce renseignement ne soit altérée. Il dit qu'il devait faire tous ses efforts pour se rendre auprès du *Grand Can*, qu'il croyait demeurer dans ces environs ou dans la ville de *Cathay* (3), apparte-

---

(1) Toute cette terre est l'île de Cuba, et non la terre ferme. (Bartolomé de Las Casas.)

(2) Les quartiers de réduction (*quadrantes*) de ce temps marquaient la double hauteur, et, par conséquent, les 42° auxquels l'amiral dit qu'il se trouvait au nord de la ligne équinoxiale doivent se réduire à 21° de latitude nord. Ce qui est, à peu de différence près, le parallèle auquel naviguait alors Colomb. (M. F. de Nav.)

(3) Marco Polo fait la description du grand royaume de Cathay, et c'est sous ce nom que l'on connaît la Chine encore aujourd'hui en beaucoup d'endroits de l'Orient, ainsi que le dit le docteur Robertson. *Recher. hist. sur l'Inde*, section III. (*Idem.*)

nant à ce prince, qui est, dit-il, fort puissant, ainsi qu'on le lui assura avant son départ d'Espagne. Il ajoute que tout ce sol est bas, mais très beau, et que la mer y est très profonde.

Mercredi, 31 *octobre*.

L'amiral navigua en louvoyant toute la nuit du mardi. Il vit un fleuve dans lequel il ne put entrer, parce que son embouchure avait trop peu de profondeur; les Indiens croyaient cependant que les vaisseaux pourraient y entrer avec autant de facilité que le font leurs canots. En poursuivant sa route, l'amiral trouva un cap qui s'avançait beaucoup en mer, et était entouré de bas-fonds (1). Il vit une baie (*concha o bahia*) qui pouvait contenir de petits bâtimens, et il ne put y pénétrer, parce que le vent était devenu tout-à-fait nord (2), et que toute cette côte s'étend du nord-nord-ouest au sud-est. Il vit ensuite un autre cap qui formait un prolongement encore plus considérable. Pour ces motifs, et comme

---

(1) C'est ce qu'on appelle aujourd'hui *Boca de Carabelas grandes* (embouchure des grandes Caravelles), et *punta del Maternillo* (pointe du Maternille).

(M. F. DE NAV.)

(2) Par ce qu'il dit ici du vent qu'il avait, il est certain que Colomb naviguait alors le long de la côte de l'île de Cuba. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

l'aspect du ciel annonçait un vent violent, il fut obligé de retourner au *fleuve de Mares.*

Jeudi, 1er *novembre.*

Dès le lever du soleil l'amiral envoya les chaloupes à terre, vers les maisons construites dans cet endroit. Ses gens reconnurent que tous leurs habitans avaient pris la fuite; cependant quelque temps après un homme parut. L'amiral ordonna qu'on le laissât se rassurer, et les barques s'en retournèrent; mais lorsqu'il eut mangé, il renvoya à terre un des Indiens qu'il avait à bord. Dès que ce dernier aperçut celui dont nous venons de parler, il lui cria de loin de n'avoir pas peur, que ces étrangers étaient de bonnes gens, qu'ils ne faisaient de mal à personne, et n'étaient pas des sujets du *Grand Can;* qu'au contraire, ils avaient fait des cadeaux dans plusieurs des îles où ils étaient allés. Il se jeta ensuite à la nage, et arriva à terre; deux des Indiens qui s'y trouvaient le prirent chacun sous le bras, et le conduisirent à une maison, où ils obtinrent de lui des informations; et lorsqu'ils furent certains qu'on ne leur ferait pas de mal, ils se rassurèrent, et il en vint aussitôt à l'escadre un bon nombre dans plus de seize pirogues ou canots; ils apportaient du coton filé et beaucoup de petits objets. L'amiral ordonna de ne rien prendre, afin qu'ils sussent qu'il ne cherchait autre chose que de

l'or, qu'ils appellent *nucay*; ainsi tout le reste du jour les Indiens allèrent et vinrent de terre au vaisseau, et plusieurs des chrétiens se rendirent à terre en toute sûreté. L'amiral ne vit de l'or à aucun d'eux, mais il dit qu'il y en avait un qui portait un morceau d'argent ouvragé suspendu à son nez, ce qui fut pour lui un signe que ce métal se trouvait dans l'île. Ces Indiens firent aussi connaître, par signes, qu'avant trois jours beaucoup de marchands de l'intérieur des terres viendraient à l'escadre pour y acheter des objets qu'apportaient les chrétiens, et leur donneraient des nouvelles du Roi de ce pays, qui, ainsi que purent le faire comprendre leurs signes, était à quatre journées de là, parce qu'ils avaient envoyé plusieurs d'entre eux par toute la contrée, pour y annoncer l'arrivée de l'amiral. « Ces Indiens, dit l'amiral, sont de la « même espèce que ceux que nous avons trouvés « jusqu'à présent; ils ont les mêmes mœurs et « les mêmes usages, et je ne sache pas qu'ils « aient aucun culte. Jusqu'à présent je n'ai vu « faire à ceux que j'emmène aucune prière; mais « ils disent bien le *Salve* et *l'Ave Maria* avec les « mains levées au ciel, comme on le leur en- « seigne, et ils font le signe de la croix. Tous « ces Indiens ont un seul et même langage, et « sont tous amis. Je crois que tous ces pays ne « sont que des îles dont les habitans sont en

« guerre avec le *Grand Can*, qu'ils appellent « *Cavila* : ils donnent à son royaume le nom de « *Bafan*, et ils vont nus comme tous les autres. » Voilà ce que dit l'amiral, et il ajoute que le fleuve est très profond, et que les bâtimens peuvent aller en bordée (*con el bordo*) de son embouchure jusqu'à terre avec leur équipage. L'eau douce ne s'y trouve qu'à une lieue de la mer; mais elle est très douce. « Il est certain, ajoute « l'amiral, que c'est là la terre ferme, et que je « suis ici devant *Zayto* et *Guinsay*, éloigné de « cent lieues (1), plus ou moins de l'une et de « l'autre *de ces deux cités*, et ceci est bien dé- « montré par la mer, qui vient d'une autre ma- « nière qu'elle n'est venue jusqu'à présent; et « hier, en allant au nord-ouest, je trouvai qu'il « faisait froid. »

Vendredi, 2 novembre.

L'amiral résolut d'envoyer à terre deux Espagnols; l'un se nommait Rodrigo de Jerez, et

(1) Je ne comprends pas ce baragouinage (*esta algaravia.*) (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

Comme l'amiral était persuadé que cette terre était l'extrémité du continent de l'Inde, il se croyait aussi à une distance de cent lieues des villes qu'il cite. Marco Polo fait la description de *Guinsay* ou *Giunsay* au chap. 98 de la Relation de son Voyage. (M. F. DE NAV.)

demeurait à Ayamonte; l'autre s'appelait Louis de Torres, qui avait vécu avec le gouverneur de Murcie, était juif, et savait, dit-on, l'hébreu, le chaldéen, et même un peu l'arabe. Il envoya avec eux deux Indiens, l'un de ceux qu'il avait amenés avec lui de *Guanahani,* et l'autre de l'une de ces maisons qui dépendaient des peuplades situées sur les rivages du fleuve. Il leur donna des colliers de perles pour qu'ils achetassent à manger si les vivres venaient à leur manquer, et fixa pour leur retour un terme de six jours. Il leur remit en outre des échantillons d'épiceries pour voir s'ils en trouveraient quelques unes, avec des instructions sur ce qu'ils devaient faire pour obtenir des informations sur le Roi de ce pays, et sur ce qu'ils devaient lui dire de la part du Roi et de la Reine de Castille, et comme quoi ils envoyaient l'amiral pour lui remettre de leur part leurs lettres et un présent, afin de connaître l'état de son empire et sa puissance, pour lier amitié avec lui et lui rendre tous les services qu'il pourrait désirer d'eux, etc. Il leur recommanda de recueillir des renseignemens sur certaines provinces, sur certains ports et sur certains fleuves sur lesquels l'amiral avait déjà quelques données; de savoir à quelle distance ils étaient de son mouillage, etc., etc., etc. Ici l'amiral mesura cette nuit la hauteur avec un

quartier de réduction (*quadrante*), et il trouva qu'il était à 42° (1) de la ligne équinoxiale; il dit qu'il trouva pour son compte qu'il avait fait depuis l'île de Fer onze cent quarante-deux lieues (2), et il affirme de nouveau que l'endroit où il est appartient à la terre ferme.

Samedi, 3 novembre.

Le matin, l'amiral entra dans la chaloupe, et comme le fleuve forme à son embouchure un grand lac qui produit un port fort extraordinaire et très profond, nullement embarrassé de pierres, et ayant de chaque côté une plage bien boisée et très commode pour fixer les vaisseaux sur la côte (*para poner navíos á monte*), afin de procéder à leur réparation ou à leur nettoyage, il remonta le fleuve jusqu'à ce qu'il y trouvât l'eau douce, et il fit ainsi à peu près deux lieues. Il monta ensuite sur un monticule pour découvrir un peu le pays, mais il ne put rien voir à cause des grandes futaies qui étaient très

---

(1) Ceci est faux, parce que Cuba n'est qu'à ..... degrés. (Bartolomé de Las Casas.)

On doit entendre la double hauteur. Voyez la note 2, p. 93. (M. F. de Nav.)

(2) La véritable distance parcourue était de 1105 lieues. (*Idem.*)

fraîches et très odoriférantes, et c'est ce qui lui fait dire qu'il y a sans doute ici des plantes aromatiques. Il dit que tout ce qu'il voyait était si magnifique, que ses yeux ne pouvaient se lasser d'admirer tant de beautés, et ses oreilles d'entendre le chant des oiseaux et des petits moineaux (*pajaritos*). Ce jour-là, plusieurs pirogues ou canots vinrent aux vaisseaux pour échanger des pelotes de coton filé et des filets, de ceux dans lesquels ils dormaient, qui sont des hamacs.

Dimanche, 4 novembre.

Dès le lever de l'aurore, l'amiral entra dans la chaloupe, et descendit à terre pour chasser et tuer quelques uns des oiseaux qu'il avait vus la veille. A son retour, Martin Alonso Pinzon vint à lui avec deux morceaux de cannelle, et lui dit qu'un Portugais qu'il avait dans son vaisseau, avait vu un Indien qui en portait deux très grosses bottes, mais qu'il n'avait pas voulu l'échanger à cause de la peine que l'amiral avait portée contre quiconque ferait des échanges; il disait en outre que cet Indien portait des choses qui étaient rouges et grosses comme des noix. Le contre-maître de *la Pinta* dit qu'il avait trouvé des cannelliers. L'amiral se rendit aussitôt aux endroits désignés, et il trouva que ce n'en était pas. Il montra à quelques Indiens de la cannelle et du

poivre, qu'il avait apparemment apportés de Castille comme échantillon. Il dit qu'ils les reconnurent, et lui indiquèrent, par signes, qu'il y avait près de là beaucoup de ces productions dans le chemin du sud-est. Il leur présenta de l'or et des perles, et plusieurs vieillards répondirent qu'il y avait de l'or en quantité dans un lieu qu'ils nommaient *Bohio* (1), dont les habitans le portaient au cou, aux oreilles, aux bras, aux jambes, et qu'on y trouvait aussi des perles. Il entendit en outre qu'ils disaient qu'il y avait de grands navires et des marchandises, et que tout cela était au sud-est; qu'il y avait aussi des hommes avec un seul œil, et d'autres avec un museau de chien; qu'ils mangeaient les hommes, et qu'aussitôt qu'ils en prenaient un, ils lui tranchaient la tête, buvaient son sang, et lui coupaient les parties génitales. L'amiral résolut de retourner à bord, et d'y attendre les deux hommes qu'il avait envoyés, pour se décider à aller à la recherche de ces contrées dans le cas où ils n'apporteraient pas une bonne nouvelle au sujet de l'objet de leur excursion. L'amiral

(1) Les Indiens de ces îles appelaient les maisons *bohio*, et c'est pour cela que je crois que l'amiral ne comprenait pas bien, car il devrait ici parler de l'île Espagnole qu'ils appelaient *Haïti*. (Bartolomé de Las Casas.)

dit en outre : « Ces gens sont fort doux, timides, « très craintifs, et nus, ainsi que je l'ai déjà dit; « ils n'ont pas d'armes, et ils ne sont assujettis « à aucune loi. Ces pays sont très fertiles; ils « sont remplis de *mames*, qui ressemblent à des « carottes (1), ont le goût de châtaignes, et que « les habitans cultivent avec beaucoup de soin, « ainsi que les haricots : ces terres produisent « aussi des féves d'une espèce différente des « nôtres, beaucoup de coton qu'ils ne sèment « pas, mais qui vient naturellement dans les « montagnes, sur de grands arbres; et je crois

---

(1) Les *ajes* ou *patates* (batatas), ne sont autre chose que les *mames* dont il est ici question.

(Bartolomé de Las Casas.)

Oviedo, dans son *Histoire naturelle des Indes*, chap. 82, distingue les *ajes* des *patates* : les *ajes*, dit-il, sont d'un violet tirant sur le bleu; les patates sont plus grises et meilleures. Il ne leur donne pas le nom de *mames*.

(M. F. de Nav.)

Le *mammea* ou *mammei* croît aux Antilles; son fruit, qui est ordinairement de la forme et de la grosseur d'une pomme calville, devient exquis, si on enlève l'écorce, qui est très amère. On le sert sur toutes les tables. On fait aussi avec les fleurs une liqueur excellente que les habitans du pays nomment *eau de créole*.

Note extraite du *Dictionnaire raisonné et abrégé d'hist. natur.*, par d'anciens professeurs, Paris, Fournier, 1807.

(D. L. R.)

« qu'ils le récoltent en tout temps, parce que je « vis sur un même arbre des capsules ouvertes, « d'autres qui s'ouvraient, et d'autres en fleurs. « Ce pays produit en outre mille autres espèces « différentes de fruits qu'il m'est impossible de « décrire, et toutes ces productions doivent être « d'un grand avantage. » Ce sont les propres paroles de l'amiral.

Lundi, 5 novembre.

Au point du jour, l'amiral ordonna qu'on fixât sur la côte (*poner á monte*), pour les réparer, son navire ainsi que les autres, mais pas tous ensemble, de manière qu'il en restât toujours deux pour la sûreté de l'équipage, quoique, disait-il, ces gens-là fussent bien sûrs, et qu'on pût sans danger mettre tous les bâtimens ensemble en réparation. Sur ces entrefaites, le contre-maître de *la Niña* vint demander une récompense à l'amiral, parce qu'il avait découvert de la gomme lentisque (*almaciga*), mais il n'en apportait point l'échantillon, parce qu'il l'avait perdu. L'amiral lui en promit une, et chargea Rodrigo Sanchez et le maître Diego d'aller visiter les arbres sur lesquels elle se trouvait. Ils rapportèrent un peu de cette gomme, que l'amiral garda pour la présenter au Roi et à la Reine; il garda aussi, dans

le même but, des branches de l'arbre, et il dit que c'était bien du vrai mastic ou gomme de lentisque (1), mais qu'il fallait la recueillir en temps convenable, et que l'on pourrait en récolter dans ces environs mille quintaux par an. Il trouva, à ce qu'il dit, beaucoup de bois qui lui parut être de l'aloès; il ajoute en outre que ce port de *Mares* (2) est un des meilleurs du monde, que l'air y est excellent, et que les habitans sont très doux; il est dominé par un cap de rochers assez élevé, et propre à la construction d'une forteresse, où les marchands seraient à l'abri des attaques des autres nations, si le pays offrait des richesses, et devenait assez important

(1) Le lentisque croît naturellement dans les contrées les plus chaudes du continent; il n'y perd pas ses feuilles; mais dans les pays même tempérés il est très sensible aux gelées. On le multiplie surtout dans l'île de Chio, pour en tirer le *mastic*, résine fameuse, et d'un très grand usage en Turquie. Le plus beau mastic est en petits grains clairs, transparens, d'un blanc jaunâtre, d'une odeur agréable, soit naturellement, soit qu'il s'écoule par les incisions qu'on fait à l'arbre. Sa récolte dure tout l'été, mais à plusieurs intervalles. Les habitans de l'île de Chio et les femmes turques le mâchent continuellement, pour donner à leur haleine une odeur de baume, fortifier les gencives, et blanchir les dents. (D. L. R.)

(2) Celui-ci doit être *Baracoa*. (Casas.) Ce n'est autre chose que *las Nuevitas del Principe*. (M. F. de Nav.)

pour qu'on la fît bâtir. Et il ajoute : « Que notre « Seigneur, dans les mains de qui sont toutes « les victoires, veuille bien disposer de tout ce « qui lui plaira. » Il rapporte qu'un Indien leur fit entendre par signes que la gomme était bonne pour les douleurs d'estomac.

Mardi, 6 *novembre*.

L'amiral rapporte qu'hier dans la nuit, les deux hommes qu'il avait envoyés pour reconnaître l'intérieur arrivèrent, et dirent qu'après avoir fait douze lieues, ils avaient trouvé un village de cinquante maisons (1), qui pouvaient renfermer mille habitans, parce que beaucoup demeuraient ensemble sous le même toit. Ces maisons ressemblent à de grandes tentes de campagne (*alfaneques*). Ils dirent aussi que les habitans les avaient reçus, selon leur habitude, avec la plus grande solennité, et que tous les hommes et toutes les femmes étaient venus les voir; qu'on les avait logés dans les meilleures maisons; que les Indiens leur baisaient les pieds et les mains, qu'ils semblaient frappés d'admiration, et qu'ils leur faisaient comprendre qu'ils les croyaient descendus du ciel ; ils leur offraient en même temps à manger ce qu'ils avaient. Les deux Espagnols racontèrent que dès le moment qu'ils

(1) Ce doit être la ville *del Principe* ou *el Bayamo*.
(M. F. de Nav.)

arrivèrent, les plus distingués du village les portèrent sur leurs bras à la maison principale, leur offrirent des siéges sur lesquels ils les firent asseoir, et que tous les habitans s'assirent par terre autour d'eux. L'Indien qui les avait accompagnés leur fit connaître la manière de vivre des chrétiens, en les assurant que c'étaient de bonnes gens. Ensuite les hommes sortirent, et les femmes entrèrent à leur tour, prirent la même posture autour d'eux, leur baisèrent les pieds et les mains, et les tâtèrent pour reconnaître s'ils étaient d'os et de chair comme elles-mêmes. Elles les priaient de rester avec elles au moins cinq jours. Ils leur montrèrent la cannelle, le poivre (*pimenta*) et autres espèces que l'amiral leur avait données, et elles leur firent entendre par signes qu'il y en avait une grande quantité près de là, du côté du sud-est, mais que là où ils étaient, elles ignoraient s'il en existait. Ils reconnurent que ces Indiens avaient peu de villes, mais que s'ils eussent voulu y consentir, plus de cinq cents personnes, tant hommes que femmes, seraient venues les accompagner, parce qu'ils croyaient qu'ils retournaient au ciel. Cependant il vint avec eux un des principaux de la peuplade avec son fils et un serviteur. L'amiral causa avec eux, et leur fit la meilleure réception; il leur désigna plusieurs îles qu'il y avait dans les environs; il eut envie de les mener au Roi et à la Reine, mais

il dit qu'il ne sait quel caprice s'empara de cet Indien, mais que par crainte sans doute, et de nuit, il voulut s'en retourner à sa peuplade, et l'amiral ajoute que comme il avait son bâtiment *ballé en terre* (*en seco en tierra*), et qu'il ne voulait pas le mécontenter, il le laissa s'en aller. Ce chef promit de revenir au point du jour, mais on ne le revit plus. Les deux chrétiens trouvèrent en route beaucoup de gens qui revenaient dans leurs villages, et les hommes de même que les femmes portaient à la main un charbon allumé et des herbes pour prendre les parfums, ainsi qu'ils en avaient coutume (1). Ils ne trouvèrent sur le chemin aucun village composé de plus de cinq maisons, et partout ils recevaient la même réception. Ils virent beaucoup d'es-

(1) Dans l'*Histoire des Indes* écrite par l'évêque Casas, chap. 66, on trouve cette circonstance plus détaillée.

« Ces deux chrétiens trouvèrent, dit-il, sur leur route « beaucoup de monde, tant hommes que femmes, qui se « rendaient dans leurs chaumières; les hommes portant « toujours dans les mains un charbon allumé et certaines « herbes pour se parfumer. C'étaient des herbes sèches ren- « fermées dans une certaine feuille également sèche, et de « la forme de ces mousquets (*a manera de mosquete*) dont « les enfans se servent le jour de la Pentecôte. Ils étaient « allumés par un bout, tandis qu'ils suçaient l'autre et l'ab- « sorbaient; et buvant intérieurement la fumée par l'aspira- « tion, cette fumée les endormait et les enivrait pour ainsi « dire par les narines : de cette manière, ils ne sentaient

pèces d'arbres, d'herbes et de fleurs odoriférantes; ils observèrent plusieurs variétés d'oiseaux différens de ceux d'Espagne, excepté les perdrix et les rossignols qui chantaient (1), et des oies qui abondent beaucoup dans cet endroit. Des chiens qui n'aboyaient pas furent les seuls animaux quadrupèdes qu'ils aperçurent. La terre est très fertile, très cultivée, et semée de mames, de haricots, de féves très différentes des nôtres, et de panis (*panizo*). Ils virent aussi beaucoup de coton brut, filé et travaillé, et en trouvèrent dans une seule maison plus de cinq cents arrobes (d'Espagne) (2), ce qui leur fit croire

---

« presque pas la fatigue. Les espèces de *mousquets* (*mos-*
« *quetes*), que nous appellerons ainsi, se nommaient dans
« leur langue *tabacos*. J'ai connu des Espagnols dans cette
« île espagnole, qui s'habituèrent à en faire usage, et
« comme on leur faisait des reproches à ce sujet, en leur
« disant que c'était mal, ils répondaient qu'il ne dépendait
« pas d'eux de l'abandonner; je ne sais quelle faveur et quel
« bien ils en retiraient. Telle est l'origine de nos cigarres.
« Qui aurait cru alors que la consommation en deviendrait
« si commune et si générale, et que sur ce vice nouveau et
« singulier s'établirait un des revenus les plus productifs
« pour l'État? » (M. F. DE NAV.)

(1) Le rossignol proprement dit n'existe pas en Amérique, mais il y a une foule d'oiseaux à bec fin qui ont pu être pris pour lui. (C...R.)

(2) Environ 11,600 livres de France. (D. L. R.)

qu'on pouvait en réunir là tous les ans quatre mille quintaux. L'amiral dit qu'il croyait qu'on ne le plantait pas, et qu'il produisait toute l'année : il est très fin, et la capsule très grosse. Ces gens donnaient à vil prix tout ce qu'ils avaient, au point qu'ils échangeaient une grande corbeille de coton pour un bout de ruban, ou pour toute autre chose. Ce sont des gens, continue l'amiral, sans malice et peu belliqueux ; les hommes et les femmes vont nus comme quand ils vinrent au monde : il est vrai que ces dernières portent un petit morceau de coton qui leur couvre les parties sexuelles, mais pas davantage ; elles sont faciles à approcher, pas trop noires, beaucoup moins même que celles des Canaries. « Je suis convaincu, « sérénissimes princes, dit l'amiral, que dès le mo- « ment que des personnes dévotes et religieuses « entendront leur langue, ils deviendront tous « chrétiens. J'espère, avec la grâce de Dieu, que « Vos Altesses se détermineront promptement à « y en envoyer, pour réunir à l'Église de si grands « peuples, et qu'ils les convertiront à la foi, de « même qu'elles ont détruit ceux qui n'ont pas « voulu confesser le Père, le Fils et le Saint- « Esprit, et que lorsqu'elles termineront leur « carrière (car nous sommes tous mortels), la « plus grande tranquillité régnera dans leurs « États délivrés de l'hérésie et des mauvaises

« doctrines, et qu'elles seront reçues devant « l'Être suprême, que je supplie de leur accor- « der une longue vie, d'ajouter à leurs États de « plus grands royaumes et seigneuries, et de « leur donner la volonté et la disposition d'aug- « menter la sainte religion chrétienne comme « elles l'ont fait jusqu'à présent. Ainsi soit-il. « Aujourd'hui j'ai mis le bâtiment à flot, et je « me dépêche pour partir le jeudi, au nom de « Dieu, pour le sud-est, où je vais chercher de « l'or et des épiceries, et découvrir des terres. »

Ce sont les propres paroles de l'amiral, qui espérait partir le jeudi; mais les vents étant contraires, il ne put mettre à la voile que le 12 novembre.

Lundi, 12 *novembre*.

L'amiral partit du port et du fleuve de *Mares* à la fin du quart de l'aube (*al rendir del cuarto de alba*) pour se rendre dans une île qui, suivant les Indiens qui l'accompagnaient, s'appelait *Babeque* (1), et où, d'après leurs signes, les habitans ramassaient la nuit, sur la plage, de l'or avec des bougies allumées (*con candelas de*

---

(1) Les Indiens appelaient île de *Babeque* ou *Bohio*, la côte de la terre ferme, qu'ils connaissaient aussi sous le nom de *Caritaba*. (M. F. DE NAV.)

noche), et en faisaient ensuite des lingots avec un marteau, et que pour y arriver il fallait diriger la proue à l'est-quart-sud-est. Après avoir fait huit lieues le long de la côte, il trouva devant lui un fleuve, et à quatre lieues plus loin, un autre qui semblait plus considérable et plus grand qu'aucun de ceux qu'il avait trouvés jusqu'alors. Il ne voulut pas s'arrêter ni entrer dans aucun d'eux par deux considérations; la première et la principale, parce que le temps et le vent étaient favorables pour aller chercher ladite île de *Babeque;* l'autre, parce que, s'il eût existé sur les côtes de la mer quelque ville fameuse et très peuplée, on l'aurait distinguée; que, pour remonter les rivières, il fallait de petits bâtimens, tandis que les siens étaient trop grands; qu'ainsi on perdrait beaucoup de temps, et que de semblables fleuves sont des découvertes qu'il faut faire par soi-même. Cette côte était très peuplée, surtout près du fleuve, qu'il nomma fleuve *du Soleil* (*rio del Sol*) (1). Il dit que la veille, qui était un dimanche, il lui avait paru qu'il convenait de prendre quelques habitans des bords de cette rivière pour les présenter

---

(1) Le port que Colomb appelle *port du Soleil*, doit être *el puerto del Padre* (le port du Père).

(M. F. de Nav.)

aux Rois catholiques, afin qu'ils apprissent notre langue, et qu'ils pussent ainsi nous instruire de ce qu'il y avait dans ce pays, en sorte qu'ils seraient devenus les interprètes des chrétiens, et auraient en même temps adopté nos habitudes et notre foi, « parce que je vois et je sais, dit « l'amiral, que ces gens n'ont aucun culte ; qu'ils « ne sont pas idolâtres, mais au contraire très « doux ; qu'ils ignorent le mal, ne savent pas se « tuer les uns les autres, ni se priver de leur « liberté ; qu'ils sont sans armes, et si craintifs, « qu'il suffit d'un de nous pour en faire fuir « une centaine, même en jouant avec eux ; qu'ils « sont crédules ; qu'ils savent qu'il y a un Dieu « dans le ciel, et qu'ils sont convaincus que nous « en sommes descendus. Quelque prière que nous « leur disions de faire, ils s'empressent de la « faire, ainsi que le signe de la croix ✠ ; ainsi « Vos Altesses doivent se décider à les faire chré- « tiens, et je crois que si l'on commence, en peu « de temps on sera parvenu à convertir à notre « sainte religion une multitude de peuples, et « Vos Altesses auront ajouté de grands pays à « leurs États, et l'Espagne acquerra d'immenses « richesses, parce qu'il y a beaucoup d'or dans « ces contrées, et que ce n'est pas sans raison « que les Indiens qui m'accompagnent disent « qu'il y a dans ces îles des endroits où l'on dé-

« couvre l'or enfoui dans la terre; que les habi-« tans en portent au cou, aux oreilles, aux bras « et aux jambes, après en avoir formé des brace-« lets très gros. Il y a aussi, disent-ils, des pierres « précieuses et des perles, et beaucoup d'épice-« ries; et dans le fleuve de *Mares*, d'où je suis « parti cette nuit, il se trouve sans doute une « quantité considérable de gomme, quantité qui « pourra s'augmenter quand on voudra, en plan-« tant des mêmes arbres, qui prennent racine « à l'instant, et qui sont très nombreux et très « grands : ils ont le fruit et la feuille comme « le lentisque, excepté que les arbres et les « feuilles sont plus grands que ceux dont « parle Pline, et que moi-même j'ai vus à l'île « de Chio, dans l'Archipel (1). J'ordonnai de « faire des saignées à plusieurs de ces arbres « pour reconnaître s'ils rendraient de la ré-« sine, et en emporter; mais comme il a plu « tout le temps que j'ai été dans ledit fleuve, « je n'en ai pu recueillir qu'une très petite quan-« tité, que je porte à Vos Altesses. Peut-être « cela vient-il de ce que ce n'était pas le temps

(1) Avant de venir en Portugal et en Espagne, Colomb avait navigué et vu toute la mer du Levant. (Voyez le chap. 4 de sa vie, écrite par son fils don Fernando.)

(M. F. de Nav.)

Voyez la note de la page 104.

« convenable pour saigner les arbres, qui est, je
« crois, à la sortie de l'hiver, et quand ils com-
« mencent à fleurir, tandis que dans ce moment
« leur fruit est déjà presque mûr. On tirera aussi
« beaucoup de coton de ce pays, et je crois qu'il
« s'y vendrait très bien, sans qu'on eût besoin
« de le porter en Espagne, mais seulement dans
« les grandes villes du *Grand Can*, que nous
« découvrirons sans doute, et dans plusieurs
« autres appartenant à d'autres grands seigneurs,
« qui seraient heureux de servir Vos Altesses.
« On portera dans ces villes, pour les y échan-
« ger, des objets d'Espagne et des pays d'Orient;
« car ceux-ci sont, par rapport à nous, à l'Occi-
« dent. On trouve aussi beaucoup d'aloès, quoi-
« que ce ne soit pas un article d'un commerce
« bien lucratif. Quant à la gomme du lentisque,
« il faut bien comprendre qu'on doit y atta-
« cher un grand prix, car on n'en trouve que
« dans ladite île de Chio, où je crois, si ma
« mémoire ne me trompe pas, qu'on en retire
« cinquante mille ducats. Il existe à l'embou-
« chure de ce fleuve le meilleur port que j'aie
« vu jusqu'à présent : propre, large et profond,
« et dans un endroit sûr, avec un emplacement
« convenable pour construire une ville et un
« fort, de manière que les vaisseaux puissent
« arriver jusqu'au pied des murs. Le pays est

« tempéré et élevé, et les eaux sont très bonnes.
« Hier une pirogue vint à mon bord, portant « six jeunes gens, dont cinq entrèrent dans « mon navire; je les y fis retenir, et je les em- « mène. Ensuite, j'envoyai à une maison qui « est du côté ouest du fleuve; on m'en ramena « sept femmes, tant petites que grandes, et trois « petits enfans. Je prends le parti de les emmener « aussi, dans l'espoir que mes Indiens se condui- « ront mieux en Espagne, ayant des femmes de « leur pays, que n'en ayant pas, parce que très « souvent il est arrivé qu'en conduisant en Por- « tugal des hommes de la Guinée pour qu'ils « apprissent la langue portugaise, lorsqu'ils « revenaient, et que l'on croyait en tirer parti « dans le pays à cause du bon traitement et des « cadeaux qu'on leur avait faits, ils s'échap- « paient dès le moment qu'ils étaient à terre, et « ne reparaissaient plus. D'autres cependant ne le « faisaient pas ainsi; mais ayant leurs femmes, « ils se prêteront à exécuter ce dont on les char- « gera, et ces femmes apprendront aux nôtres « leur langue, laquelle est la même dans toutes « ces îles des Indes, où tous s'entendent, et « qu'ils parcourent avec leurs canots. Ce n'est « pas comme en Guinée, où il y a mille dia- « lectes qui ne sont pas entendus par les peu- « plades les plus voisines. Cette nuit le mari

« d'une des femmes, qui était en même temps « père de trois enfans, un garçon et deux filles, « vint à bord, et me pria de lui permettre d'aller « avec eux; cela me fit beaucoup de plaisir : ils « sont tous consolés, d'où j'infère qu'ils sont « tous parens : le mari a environ quarante à « quarante-cinq ans. » Ce sont les propres expressions de l'amiral. Il dit aussi plus haut qu'il faisait un peu froid, et qu'à cause de cela il ne convenait pas de naviguer en hiver du côté du nord pour faire des découvertes (1). Le lundi il navigua jusqu'au coucher du soleil, et fit dix-huit lieues à l'est-quart-sud-est, jusqu'à un cap qu'il nomma *cap de Cuba*. (2)

Mardi, 13 *novembre*.

L'amiral tint toute la nuit son navire en panne (*a la corda*), comme disent les marins, ce qui est aller en louvoyant presque sans avancer; il fit gouverner ainsi parce qu'il voulait voir un havre, ce qui est une ouverture de montagnes, c'est-à-

---

(1) Il semblerait, d'après ce qu'il dit, que s'il eût navigué au nord pendant deux jours, il aurait sans doute découvert la Floride. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

(2) Ce cap, selon le voyage que fit Colomb à l'est depuis sa sortie du fleuve *de Mares* (*Nuevitas*), doit être la *punta de Mulas*, pointe des Mules. (M. F. DE NAV.)

dire l'espace compris entre deux éminences; il commença, en effet, au coucher du soleil, à voir ce havre, que formaient deux très grandes montagnes (1), et il paraissait que la terre de Cuba s'éloignait avec celle de Bohio (*parecia que se apartaba la tierra de Cuba con aquella de Bohio*), ce que disaient par signes les Indiens que l'amiral emmenait avec lui. Lorsqu'il fit jour, il dirigea ses voiles vers la terre, et passa une pointe qui, la nuit précédente, lui avait paru à une distance de deux lieues. Il entra dans un grand golfe qui était à cinq lieues sud-sud-ouest, et il en restait cinq autres à faire pour arriver à un cap où, au milieu de deux grandes montagnes, existait une échancrure qu'il ne put reconnaître assez exactement pour déterminer si c'était un port (*entrada de mar*). Comme il désirait aller à l'île que les Indiens appelaient *Babeque,* laquelle était à l'est de la position où il se trouvait, et renfermait beaucoup d'or, à ce qu'il croyait, d'après les renseignemens qui lui avaient été donnés; ne voyant aucune grande peuplade pour se garantir de la rigueur du vent,

---

(1) L'une de ces montagnes était le *cap de Cuba*, qui s'appelle la *pointe de Mahici.* (Bartolomé de Las Casas.)

Ces montagnes étaient *celles du Cristal et celles du Moa.* (M. F. de Nav.)

qui soufflait avec plus de violence qu'il n'avait fait jusqu'alors, il résolut de se remettre en mer et de suivre le rumb de l'est par le vent qui était nord, ce qu'il exécuta. Il filait huit milles par heure, et depuis dix heures du matin qu'il prit cette direction, jusqu'au coucher du soleil, il fit à l'est, depuis le *cap de Cuba*, cinquante-six milles, qui font quatorze lieues. Et jusqu'à l'autre île dite de Bohio (*Y de la otra tierra del Bohio*), qui se trouvait pour lui sous le vent, il découvrit que, depuis le cap du golfe susdit, il y avait, selon son estime, quatre-vingts milles, qui font vingt lieues, et que les côtes de ce pays s'étendaient dans les directions de l'est-sud-est et de l'ouest-nord-ouest.

Mercredi, 14 novembre.

Toute la nuit d'hier, l'amiral ne navigua qu'en prenant beaucoup de précautions et en louvoyant, parce que, disait-il, il n'était pas prudent de naviguer de nuit entre ces îles avant de les avoir reconnues. Les Indiens qu'il emmenait avec lui lui dirent, hier mardi, qu'il y avait trois journées, depuis le fleuve de *Mares* jusqu'à l'île de *Babeque*, journées par lesquelles on doit entendre celles que leurs pirogues ou canots peuvent faire, et qui sont d'environ sept lieues. D'un autre côté, le vent diminuait : l'amiral

avait à suivre la direction de l'est, et ne pouvait marcher qu'à celle du quart-sud-est. Enfin, par suite d'autres inconvéniens que l'amiral énumère ici, il fut obligé de rester en place jusqu'au lendemain matin. Dès que le jour parut, il se détermina à aller chercher un port, parce que le vent, de nord qu'il était, était devenu nord-est; et, dans le cas où il n'en eût pas rencontré, il se serait trouvé dans la nécessité de retourner en arrière, aux ports qu'il laissait dans l'île de Cuba. Il arriva à terre, après avoir fait cette nuit vingt-quatre milles à l'est-quart-sud-est. Il parcourut, au sud (1),.......... milles jusqu'à terre, où il vit beaucoup de baies (*entradas*), d'îlots et de ports; et comme le vent était violent et la mer très grosse, il n'osa pas se hasarder d'aborder : il longea, au contraire, la côte au nord-ouest-quart-ouest, cherchant s'il y avait un port, et il vit qu'il y en avait plusieurs, mais difficiles à reconnaître. Enfin, après avoir fait ainsi soixante-quatre milles, il en trouva un dont l'entrée était très profonde et large d'un quart de mille. C'était un bon port (2),

---

(1) Il y a dans l'original une lacune semblable.
(M. F. de Nav.)

(2) Il nous paraît que ce doit être le port de *Tanamo* dans l'île de Cuba. (*Idem.*)

dans lequel une belle rivière avait son embouchure. Il y entra, et tourna la proue au sud-sud-ouest, puis ensuite au sud, jusqu'à ce qu'il arrivât au sud-est. Ce port était partout de bonne largeur et très profond. L'amiral y vit tant d'îles, qu'il ne put les compter toutes; elles étaient assez grandes, très élevées et couvertes d'une multitude d'arbres de mille espèces différentes et d'une quantité infinie de palmiers. Il fut grandement émerveillé de voir tant d'îles si belles et si élevées, et il assure au Roi et à la Reine que les montagnes qu'il a vues depuis avant-hier sur ces côtes, et celles de ces îles, sont telles, qu'il ne croit pas qu'il y en ait dans le monde de plus hautes ni d'aussi belles, sous un ciel si pur, et dont le sommet soit plus dépouillé de brouillards et de neige. (*sin niebla ni nieve*). Il ajoute qu'au pied de ces montagnes la mer est extrêmement profonde, et qu'il croit que les îles près desquelles il se trouve sont ces îles innombrables qui, dans les mappemondes, sont placées au bout de l'Orient (1). Il dit aussi qu'il croyait qu'il y avait dans ces îles de grandes richesses, des pierres précieuses et des épiceries;

(1) Voyez la mappemonde de Martin de Behem, dressée en 1492, et publiée par MM. *Mur* et *Cladera*, où l'on remarquera la multitude d'îles que l'on plaçait à l'extrémité orientale de l'Inde. (M. F. de Nav.)

qu'elles s'étendent beaucoup vers le sud et s'élargissent de tout côté. L'amiral leur donna le nom de *mer de Notre-Dame* (*mar de Nuestra-Señora*), et il donna celui de *port du Prince* (*puerto del Principe*) au port qui est près de l'embouchure de l'entrée de ces îles. Il pénétra peu avant dans ce port, et uniquement pour l'examiner du dehors, et il en remit l'examen plus complet à une autre tournée qu'il fit le samedi de la semaine suivante, comme on le verra à l'article de ce jour. L'amiral dit ensuite tant et de telles choses sur la fertilité, la beauté et la hauteur des îles qu'il trouva dans ce port, qu'il prie le Roi et la Reine de ne pas s'étonner s'il en fait un si grand éloge, parce qu'il leur assure qu'il croit ne pas en dire la centième partie de ce qu'elles méritent. Quelques unes d'elles paraissent toucher au ciel et se terminer en pointe de diamant. Il semble que d'autres aient sur leur cime une grande hauteur pareille à une table; et la mer est si profonde au pied de chacune d'elles, qu'une très grande caraque (1) y pourrait arriver. Elles sont toutes boisées et sans roches.

---

(1) Les vaisseaux de la plus grande dimension étaient déjà désignés ou connus sous ce nom dans le treizième siècle, ainsi que le témoigne le roi Alphonse *le Sage* (*el Sabio*), part. II, titre XXIV, loi 7. (M. F. DE NAV.)

Jeudi, 15 *novembre.*

L'amiral résolut de parcourir ces îles avec les embarcations des vaisseaux. Il en dit des merveilles. Il y trouva du mastic de lentisque (*almaciga*) et une grande quantité d'aloès, et il s'aperçut que plusieurs racines de lentisque, dont les Indiens font leur pain, étaient travaillées (*y algunas dellas eran labradas de las raices de que hacen su pan, etc.*) (1), et qu'on avait allumé du feu dans quelques endroits. Il ne vit pas d'eau douce; il y avait plusieurs habitans qui s'enfuirent; et dans toute la route qu'il suivit, il trouva quinze ou seize brasses de profondeur, et partout un fond de sable sans aucune roche, ce que désirent beaucoup les marins, parce que les rochers coupent les câbles des ancres des vaisseaux.

Vendredi, 16 *novembre.*

Comme l'amiral plantait une croix dans tous les endroits où il allait, îles, provinces, villes et autres lieux, il entra dans une chaloupe et se rendit à l'embouchure de ces ports. Il y trouva, sur une pointe de terre, deux grands madriers, l'un plus long que l'autre, et posés en croix l'un sur l'autre avec tant d'égalité, qu'il dit qu'un

(1) Il s'agit peut-être ici de la racine de manioc. (C...R.)

menuisier n'aurait pu les placer dans une proportion plus juste. Après avoir adoré cette croix, il en fit faire une très grosse et très haute avec les mêmes madriers. Il trouva des roseaux (*cañas*) sur cette plage, et comme il ignorait quels lieux avaient pu les produire, il s'imagina qu'ils devaient être apportés par quelque rivière qui les jetait sur la plage, et il ne se trompait pas. Il alla à une cale dans l'intérieur du port, du côté du sud-est (une cale est une entrée étroite par laquelle l'eau de la mer pénètre dans les terres). Là il y avait une élévation de pierre et de roche semblable à un cap, au pied de laquelle la mer était très profonde, en sorte que le plus grand bâtiment du monde aurait pu y aborder jusqu'à terre; et il y avait un endroit, espèce d'encoignure (*lugar o rincon*), où six vaisseaux pouvaient être sans ancres, et tout aussi en sûreté que dans une salle. Il parut à l'amiral qu'on pourrait construire, à peu de frais, une forteresse dans cette position, où elle serait très convenablement placée s'il se faisait un jour un commerce de quelque importance dans cette mer, parsemée d'une multitude d'îles. Quand il fut de retour à son vaisseau, il trouva les Indiens qu'il avait à bord occupés à pêcher de très gros limaçons qui se trouvent dans ces mers, et il fit entrer ses gens dans les mêmes parages

pour chercher s'il y avait des avicules perlières ou moules de perles (*nacaras*), qui sont les coquillages où naissent les perles. Ils trouvèrent en effet beaucoup de ces coquillages, mais sans perles; l'amiral supposa que cela provenait de ce que le temps de leur production, qu'il croyait être vers mai ou juin, était passé (1). Les marins trouvèrent un animal qui paraissait être un *taso* ou *taxo* (2), et entre autres poissons qu'ils prirent avec des filets, ils en pêchèrent un qui ressemblait parfaitement à un cochon, non comme une thonine, mais qui, au rapport de l'amiral, était tout écaillé, très dur et n'avait rien de mou que la queue et les yeux. Il avait sous l'écaille un trou destiné à la sortie des excrémens. L'amiral le fit saler pour l'emporter en Espagne et le montrer au Roi et à la Reine. (3)

---

(1) Je ne sais pas positivement s'il y a une saison où les coquilles produisent plus de perles; mais cela pourrait bien être, et il se pourrait surtout qu'on l'ait cru, ce qui, pour l'époque dont il s'agit, sera revenu au même.

(C....R.)

(2) Pourquoi taxo ne serait-il pas le blaireau (*taxus* en latin, *taisson* en vieux français)? L'animal dont il s'agit ici est probablement le *coati*. (*Idem.*)

(3) Ce poisson dur et à groin de cochon, est ou un cofre (*ostracion*, Lin.) ou un baliste. C'est probablement un cofre, d'après la description. (*Idem.*)

Samedi, 17 novembre.

L'amiral entra dès le matin dans la chaloupe, et alla voir les îles qu'il n'avait pas trouvées dans la direction du sud-ouest. Il en vit beaucoup d'autres très fertiles et d'un aspect très riant, au milieu desquelles la mer était très profonde. Plusieurs de ces îles étaient arrosées par des ruisseaux d'eau douce, qu'il jugea être formés par des fontaines qui coulaient du sommet des montagnes de ces îles. Il prolongea sa tournée et trouva une petite rivière dont l'eau était très belle et très douce, et qui était très fraîche, parce que le terrain de son lit est sec et sablonneux (*por lo enjuto della*). Il y avait une prairie superbe et une grande quantité de palmiers très élevés, et beaucoup plus hauts que tous ceux que l'amiral avait vus jusqu'alors. Il trouva de grosses noix, de la même espèce que celles de l'Inde, à ce qu'il dit, je crois, et de gros rats (1),

---

(1) Ce devaient être des agoutis.

(BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

Oviedo, dans son *Traité abrégé de l'Histoire naturelle des Indes*, chap. 6, dit que les agoutis sont comme des rats, ou ont avec eux quelque affinité ou ressemblance de famille; et que les *cories* sont comme des lapins ou de petits lapereaux, ne font pas de mal, sont très jolis, et de différentes couleurs. (M. F. DE NAV.)

Le corie est probablement notre cochon d'Inde. (C....R.)

également semblables à ceux de l'Inde, et des écrevisses énormes. Il vit beaucoup d'oiseaux, et sentit une odeur de musc excessivement forte, ce qui lui fit croire qu'il devait y avoir de ces animaux dans ces îles (1). Aujourd'hui les deux plus âgés des six jeunes gens qu'il avait pris vers le fleuve de *Mares*, et dont il avait ordonné l'embarquement à bord de la caravelle *la Niña*, trouvèrent moyen de s'enfuir.

Dimanche, 18 *novembre*.

L'amiral partit de nouveau dans les chaloupes avec une bonne partie des gens de ses vaisseaux, et alla planter la croix qu'il avait fait faire avec les deux madriers dont il a été déjà parlé (elle était très haute et très belle), à l'entrée de l'intérieur du *port du Prince*, déjà mentionné, dans un lieu apparent et dégarni d'arbres. Il dit que la mer croît et décroît dans ces parages beaucoup plus que dans tout autre port de ceux qu'il a vus dans ces mers, et que ce n'est pas fort étonnant, vu le grand nombre d'îles qui s'y trouvent.

---

(1) Il n'y a point de *musc* en Amérique; mais comme il existe dans le nouveau continent beaucoup d'animaux à odeur musquée, il n'est pas étonnant que Chr. Colomb ait cru que ceux dont il parle étaient de véritables *muscs*.

(C...R.)

Il ajoute que la marée y est à rebours des nôtres, parce que, dans ce port, la marée est basse, quand la lune y est au sud-ouest-quart-sud. L'amiral ne quitta pas ce lieu, parce que c'était un dimanche.

Lundi, 19 *novembre*.

La flottille partit avant le lever du soleil, par le calme. Vers midi il venta un peu est. L'amiral navigua au nord-nord-est. A la chute du jour le port *du Prince* se trouvait au sud-sud-ouest, et à une distance d'environ sept lieues de l'endroit où était l'amiral. Il vit, précisément à l'est, l'île de *Babeque*, dont il était à soixante milles à peu près. Il navigua toute cette nuit au nord faiblement est (*al nordeste escaso*), fila soixante milles, et en fit douze autres jusqu'à dix heures du matin du mardi, ce qui revient en somme à dix-huit lieues, et au nord-est-quart-nord.

Mardi, 20 *novembre*.

Le *Babeque*, ou les îles du *Babeque*, se trouvaient à l'est-sud-est, d'où venait le vent, qui était par conséquent contraire à la navigation de l'amiral. Voyant qu'il ne changeait pas, et que la mer commençait à devenir houleuse, il résolut de retourner au *port du Prince*, d'où il était parti, et qu'il laissait déjà à vingt-cinq lieues

derrière lui. Il ne voulut pas aller à l'îlot qu'il appela *Isabelle* (*Isabela*), dont il n'était qu'à douze lieues, et auquel il aurait pu aller attérir dans cette journée, pour deux raisons : la première, parce qu'il aperçut au sud deux îles qu'il voulait visiter ; la seconde, parce qu'il craignait que les Indiens qu'il avait à bord, et qu'il avait pris à *Guanahani*, nommé par lui *San-Salvador*, et situé à huit lieues seulement de cette île, *Isabela*, ne se sauvassent, se trouvant si près de leur patrie. Il dit qu'il avait besoin de ces Indiens pour les emmener en Castille ; et il pense qu'ils étaient persuadés qu'il les laisserait retourner dans leur pays dès qu'il aurait trouvé de l'or. L'amiral arriva donc dans les parages du *port du Prince*, mais il n'y put aborder, parce qu'il était nuit et que les courans l'en firent décliner au nord-ouest. Il changea encore de direction et tourna la proue au nord-est par un vent fort, mais qui s'adoucit et changea au troisième quart de la nuit. Alors l'amiral tourna la proue est-quart-nord-est. Le vent était sud-sud-est, et devint plein sud au lever de l'aurore ; mais bientôt après il frisa le sud-est (*tocaba en el sueste*). L'amiral, au lever du soleil, marqua le *port du Prince*, qu'il avait au sud-ouest, presque quart-ouest, et dont il n'était guère qu'à quarante-huit milles, qui font douze lieues.

Mercredi, 21 *novembre*.

Au point du jour on navigua à l'est avec un vent sud : on fit peu de chemin, parce que la mer était contraire ; et à l'heure des vêpres on n'avait fait que vingt-quatre milles, ensuite le vent devint est; on navigua au sud-quart-sud-est, et au coucher du soleil on avait fait douze milles. L'amiral se trouva alors à quarante-deux degrés de la ligne équinoxiale (1), partie du nord, comme dans le port de *Mares;* mais il dit ici qu'il ne se servira pas de son quartier de réduction (*quadrante*) jusqu'à ce qu'il soit arrivé à terre, et qu'il ait pu le rectifier et le mettre en état. De manière que selon l'amiral ce port devait n'être pas très éloigné, et il avait raison, parce que cela n'était pas possible, à moins que ces îles ne soient à (2)....... degrés. Ce qui le portait à croire néanmoins que son quartier de réduction était encore juste, c'est qu'il marquait le nord aussi haut qu'en Castille. Si cela était exact, il devait être bien près de la Floride, et se trouver à la hauteur de cette contrée. Que devenaient, dans ce cas, et où

(1) Il n'était qu'au 21° de latitude nord. Voyez la note 2, page 93. (M. F. DE NAV.)

(2) Il y a une lacune semblable dans l'original. (*Idem.*)

étaient les îles qu'il avait vues la veille et celles vers lesquelles il se dirigeait? Ce qui le confirmait dans son opinion, c'est qu'il faisait bien chaud, à ce qu'il dit : mais il est clair que s'il eût été près des côtes de la Floride, l'atmosphère, au lieu d'être chaude, eût été froide, au contraire; et il n'est pas moins évident qu'on ne croit pas qu'il puisse faire chaud en aucun lieu de la terre, situé à *quarante-deux degrés de la ligne* (1), à moins que ce ne soit par suite d'une cause extraordinaire, *per accidens*, ce dont je ne sache pas qu'il y ait encore eu d'exemple. De cette chaleur que l'amiral dit qu'il éprouvait en cet endroit, il inférait que dans ces Indes et dans les parages qu'il parcourait il devait y avoir beaucoup d'or. Martin Alonso Pinzon avec la caravelle *Pinta*, qu'il commandait, se sépara ce jour-là des deux autres bâtimens, non seulement sans en avoir reçu l'ordre, mais même contre la volonté de l'amiral. Suivant ce dernier, Pinzon agit ainsi par avarice, et parce qu'il avait conçu l'espoir de trouver une grande quantité d'or, avec

(1) D'après l'explication donnée par M. de Navarrete (note 2, page 93), les observations de Las Casas n'ont aucun fondement, puisque Colomb se serait trouvé à 21° de l'équateur, et qu'alors il n'est pas étonnant que ce grand navigateur ait écrit qu'à cette latitude la chaleur était assez forte. (D. L. R.)

l'assistance d'un Indien que l'amiral avait fait embarquer à bord de *la Pinta.* Il partit ainsi sans attendre, sans être forcé de s'éloigner par aucun mauvais temps, mais seulement parce qu'il le voulut bien, et de propos délibéré. De plus, l'amiral dit ici : « Pinzon m'a fait et dit bien d'autres choses. »

Jeudi, 22 *novembre.*

Pendant la nuit du mercredi il navigua au sud-quart-sud-est par le vent d'est, et fut presque pris de calme : au troisième quart il venta nord-nord-est : l'amiral suivait encore le rumb du sud pour voir cette terre qui lui restait encore à visiter dans cette direction; mais quand le soleil parut il s'en trouva aussi loin que le jour précédent par suite des courans contraires, et il était encore à quarante milles de la terre. Cette nuit Martin Alonso Pinzon suivit la route de l'est pour aller à l'île de *Babeque,* où les Indiens disent qu'il y a beaucoup d'or. Il naviguait en vue de l'amiral, dont il n'était guère éloigné que de seize milles. Pendant toute la nuit, l'amiral ne perdit pas de vue la terre; il fit plier ou ferler quelques unes de ses voiles, et tenir toute la nuit le fanal allumé, parce qu'il lui parut que Pinzon venait à lui, ce qu'il aurait fort bien pu faire s'il l'eût voulu, car la nuit était très belle et très claire, et il faisait un vent doux et frais.

Vendredi, 23 novembre.

L'amiral navigua toute la journée vers la terre, toujours au sud, par un vent mou, et le courant, loin de lui permettre d'y aborder, l'en tint tellement éloigné, qu'il n'en était pas plus près au coucher qu'au lever du soleil. Le vent était nord-est, et assez bon pour aller au sud, s'il eût été moins faible. Près de ce cap s'en trouve un autre avec lequel il forme embranchement, cap dont le prolongement suit aussi la direction de l'est, et qui fait partie d'une terre que les Indiens qui étaient à bord appelaient *Bohio*. Ils disaient qu'elle était très grande et qu'elle contenait une race qui n'avait qu'un œil au front, et des habitans qu'ils nommaient *cannibales*, qui paraissaient leur inspirer une grande frayeur. Dès qu'ils virent que l'amiral prenait le chemin de cette contrée, la peur les empêchait de parler, parce qu'ils prétendaient que c'étaient des gens qui les mangeaient, et qui étaient très bien armés. L'amiral dit qu'il croit bien qu'il y a en cela quelque chose de vrai, mais que ce devaient être des gens un peu civilisés, puisqu'ils étaient armés. Il pensait qu'ils avaient sans doute fait prisonniers quelques autres Indiens, dont les compatriotes, voyant qu'ils ne revenaient pas, s'étaient imaginé qu'ils avaient été mangés. Ces Indiens

n'avaient-ils pas, d'ailleurs, eu la même idée des chrétiens et de l'amiral les premières fois que quelques uns d'entre eux les aperçurent?

Samedi, 24 novembre.

L'amiral navigua toute cette nuit, et vers trois heures du jour il prit terre à l'île Plate (1), dans le même lieu où il avait relâché la semaine dernière, quand il allait à l'île de *Babeque*. D'abord, il n'osa pas s'approcher de terre, parce qu'il lui paraissait que la mer se brisait avec violence dans l'intérieur de ce havre, formé par des montagnes. Il arriva enfin à la mer de Notre-Dame, où il y avait une si grande quantité d'îles, et il entra dans le port situé près de l'embouchure de l'entrée des îles. Il dit que s'il eût connu ce port auparavant, et ne se fût pas occupé à visiter les îles de la mer Notre-Dame, il n'aurait pas été dans la nécessité de retourner sur ses pas, quoiqu'il regarde, ajoute-t-il, ce temps comme bien employé, puisqu'il l'avait été à voir les îles dont il vient de parler. Aussitôt qu'il fut arrivé à terre, il envoya la chaloupe et sonda le port; il y trouva une longue barre (*muy buena barra*) de six brasses de profondeur; le port en avait jusqu'à vingt, et il était si propre, que le fond était tout sable. L'amiral y entra en tournant

(1) C'est la caïe de *Moa*. (M. F. de Nav.)

la proue au sud-ouest; mais ensuite il se dirigea vers l'ouest, laissant du côté du nord l'île Plate, qui, avec celle qui lui est presque contiguë, forme dans la mer un lac dans lequel pourraient tenir tous les vaisseaux d'Espagne (1), qui y seraient certainement à l'abri de tous les vents et très en sûreté, même sans amarres. Cette entrée du côté du sud-est, que l'on franchit en tournant la proue au sud-sud-ouest, a, du côté de l'orient, une sortie très profonde et très large; il est en conséquence facile de passer au milieu desdites îles, ce que peut faire, pour en prendre connaissance, tout navigateur venant du nord, sans se détourner de sa traversée directe. Lesdites îles sont au pied d'une grande montagne (2) qui s'étend de l'est à l'ouest; et celle où l'amiral aborda est très longue, plus longue même et plus élevée que toutes les autres îles semées sur cette côte, où il y en a une infinité; elle est bordée à l'extérieur, le long de ladite montagne, par un rocher à peu près semblable à une espèce de banc qui arrive jusqu'à l'en-

(1) Ce doit être le port que Colomb appela *Santa-Catalina* (Sainte-Catherine), parce qu'il arriva la veille de la fête de cette sainte. (Bartolomé de Las Casas.)

Ce ne peut être que le port caïe de *Moa*, dont la description qu'en fait ici l'amiral est très exacte. (M. F. de Nav.)

(2) Les chaînes de montagnes de *Moa*. (*Idem*.)

trée. Tout ceci est du côté du sud-est; du côté de l'île Plate il y a aussi un autre rocher beaucoup plus petit que celui du sud-est. Ainsi donc il y a entre ces deux îles, comme cela a déjà été dit, une grande largeur et beaucoup de profondeur. Aussitôt qu'ils furent entrés dans l'intérieur du même port, ils virent, du côté du sud-est, un grand et superbe fleuve (1) qui contenait plus d'eau que tous ceux qu'ils avaient vus jusqu'alors, et dont l'eau se conservait douce jusqu'à la mer. Il existe un banc de sable à son embouchure; mais en pénétrant dans l'intérieur, il a huit et neuf brasses de profondeur; ses rives, ainsi que celles des autres fleuves, sont garnies de palmiers et de beaucoup d'autres arbres.

Dimanche, 25 novembre.

Avant le lever du soleil l'amiral monta dans la chaloupe, et alla voir un cap ou pointe de terre (2) située au sud-est de la petite île Plate, à une distance d'une lieue et demie, parce qu'il lui paraissait qu'il devait y avoir quelque bonne rivière. En effet, à l'entrée du cap, du côté du sud-est, et après avoir fait un trajet de deux

(1) Le fleuve de *Moa*. (M. F. de Nav.)

(2) C'est la pointe du *Mangle* ou du *Guarico*. (*Idem.*)

portées d'arbalète, il aperçut un grand ruisseau d'une eau très limpide, qui descendait depuis le haut jusqu'au pied d'une montagne (1), en faisant un grand bruit; il alla à ce ruisseau, et il y vit briller quelques pierres tachetées de couleur d'or (2). Il se ressouvint alors qu'à l'embouchure du fleuve *Tejo*, près de la mer, on trouva de l'or, et il lui parut certain qu'il devait y en avoir ici (3). Il fit choisir plusieurs de ces pierres pour les porter au Roi et à la Reine. Au moment où on faisait ce choix, les mousses jetèrent des cris en disant qu'ils voyaient des forêts de pins (4). L'amiral regarda du côté de la montagne, et il en vit de si beaux et de si grands, qu'il n'exagérait nullement en disant qu'ils étaient droits comme des fuseaux, et d'une

(1) L'une des montagnes des chaînes de *Moa*.
(M. F. de Nav.)

(2) Ce devaient être des pierres de marguerite (*piedras de margarita*). (Bartolomé de Las Casas.)

Beaucoup de sortes de pierres peuvent avoir des taches couleur d'or, dues à des pyrites, à des mica, ou à quelques autres substances. Une semblable description n'indique rien de précis. (C....r.)

(3) Il n'y a aucun doute qu'il y en avait.
(Bartolomé de Las Casas.)

(4) Il est vrai qu'il y a en cet endroit des pins admirables. (*Idem.*)

grosseur ainsi que d'une élévation prodigieuse. Il se réjouit de voir qu'on pouvait construire des vaisseaux en ce pays, et qu'il y avait de quoi y faire des planches et des mâts pour les plus grands vaisseaux d'Espagne; il vit des chênes et des arbousiers, et un beau fleuve, et il appareilla pour faire des moulins à scier des planches (*sierras de agua*). L'élévation et la beauté des montagnes rendaient la terre et l'air plus tempérés en ce lieu, que l'amiral ne les avait trouvés jusque-là. Il vit sur la plage beaucoup d'autres pierres, toutes roulées par le fleuve; les unes étaient couleur de fer, et les autres, selon l'opinion de plusieurs personnes de l'équipage, provenaient de mines d'argent. C'est là qu'il prit une antenne et un mât pour la misaine de la caravelle *Niña*. Il arriva à l'embouchure du fleuve, et entra dans une anse (*una cala*) (1) très vaste et très profonde, située au pied de ce cap, du côté du sud-est, et dans laquelle tiendraient cent vaisseaux sans ancres ni amarres. Le port qui la termine est tel, que les yeux n'en ont jamais vu de semblable. Les montagnes de ce cap sont très hautes; de chacune d'elles descendent en abondance des eaux limpides, et elles sont toutes remplies de pins, et couvertes, ainsi que les plaines, de

(1) C'est le port de *Jaragua*. (M. F. DE NAV.)

petits bois remplis de divers arbres très variés, et tous plus beaux les uns que les autres. L'amiral laissait derrière lui deux ou trois fleuves. Il fait au Roi et à la Reine un éloge pompeux de tout ce pays, et il annonce qu'il a éprouvé une jouissance et une satisfaction extrêmes de l'avoir vu, et surtout d'avoir trouvé de si beaux pins, parce qu'on pouvait construire en cet endroit autant de vaisseaux qu'on désirerait, en y apportant toutes les matières, objets et agrès nécessaires, excepté du bois et de la poix-résine, que l'on trouve là en quantité. L'amiral affirme que son éloge n'équivaut pas à la centième partie de la vérité : il dit qu'il plut à notre Seigneur de lui montrer toujours une chose meilleure qu'une autre, et que jusqu'à présent il avait été toujours de bien en mieux dans toutes ses découvertes, tant à l'égard du sol, des arbres, des plantes, des fruits et des fleurs qu'en ce qui est relatif aux personnes; et il ajoute qu'il a trouvé partout des différences, et dans les productions et dans les habitans, et qu'il n'est pas d'endroit où il n'ait remarqué ces gradations. Il a observé la même chose dans les ports et dans la qualité des eaux. Il dit enfin que puisque toutes ces merveilles excitent à un si haut degré l'admiration de ceux qui les voient, elles feront bien plus d'impression sur l'esprit de ceux qui en liront

seulement la description; et que personne même ne pourra, sans les voir, croire à leur réalité.

Lundi, 26 novembre.

Dès le point du jour l'amiral leva les ancres du port de Sainte-Catherine (*Santa Catalina*) où il était dans l'île Plate, et il navigua le long de la côte par un faible vent sud-ouest dans la direction du cap *del Pico* (1), qui était au sud-ouest. Il arriva à ce cap un peu tard, parce que le temps devint calme; et quand il fut arrivé, il aperçut un autre cap au sud-est-quart-est éloigné d'environ soixante milles, et il en vit de là un autre au sud-est-quart-sud, qui lui parut être à peu près à vingt milles. Il donna à ce dernier le nom de cap *de Campana* (2), et il n'y put arriver de jour, parce que le temps redevint encore entièrement calme. Il fit dans toute cette journée trente-deux milles, qui équivalent à huit lieues. Il reconnut, pendant ce court trajet, des ports très remarquables (3) dont il prit note

---

(1) C'est la pointe *du Mangle* ou *du Guarico*. (M. F. de Nav.)

(2) C'est la pointe *Vaez*. (*Idem.*)

(3) Parmi les neuf ports que l'amiral dit qu'il reconnut et signala dans cette partie de la côte, on doit distinguer le golfe *Yamanique*, et les ports de *Jaragua*, de *Taco*, de *Cayaganueque*, de *Nava* et de *Maravi*. (*Idem.*)

et dont tous les mariniers étaient émerveillés. Il reconnut en même temps cinq grands fleuves, car il longeait toujours la côte pour bien voir tout ce qui s'y trouvait. Tout ce pays est formé de montagnes très hautes et très belles, qui ne sont ni arides ni composées de rochers; elles sont toutes, au contraire, aisées à parcourir, et on y voit de très belles vallées; et ces vallées, ainsi que les montagnes, étaient couvertes d'arbres élevés et verts, qui faisaient plaisir à voir, et qui paraissaient être des forêts de pins. Derrière le susdit cap *del Pico*, du côté du sud-est, il y avait deux petites îles, qui ont chacune environ deux lieues de circonférence; on y trouve trois superbes ports et deux grands fleuves. L'amiral ne vit sur toute cette côte, depuis la mer, aucune peuplade : il serait cependant possible qu'il y en eût; ce que plusieurs indices portent à croire, car, en quelque endroit qu'on descendît à terre, on trouvait des signes, et en particulier des restes de feux, qui prouvaient qu'elle était habitée. L'amiral crut que la terre qu'il avait vue ce jour-là au sud-est du cap de *Campana* était l'île que les Indiens appelaient *Bohio*; et il se fondait sur la distance qui sépare ledit cap de cette île. Il dit que tous les insulaires qu'il a trouvés jusqu'à ce jour ont une crainte extrême des habitans de *Caniba* ou *Ca-*

nima, qu'ils disent demeurer dans cette île de *Bohio*, laquelle doit être très grande, ainsi qu'elle le paraît; et il croit que les cannibales vont attaquer dans leur pays, et prendre jusque dans leurs propres maisons les autres insulaires, qui sont très lâches et ne savent faire usage d'aucune arme pour leur défense. L'amiral pensait que le voisinage de ces hommes de *Caniba* est le motif qui a déterminé les Indiens qu'il avait à bord à ne pas construire leurs bourgades sur les côtes de la mer; et il ajoute que lorsque ces derniers le virent prendre la direction de *Bohio*, ils furent tellement frappés de l'idée qu'ils allaient être mangés, que cette crainte, dont rien ne pouvait les guérir, les empêchait de parler. Ils disaient que les anthropophages n'avaient qu'un œil et une figure de chien, et l'amiral croyait qu'ils mentaient, et que ces prétendus cannibales devaient être des sujets du *Grand Can*, qui venaient prendre les insulaires pour les réduire en captivité.

Mardi, 27 novembre.

Hier, au coucher du soleil, l'amiral arriva près d'un cap, qu'il appela *Campana*. Quoique le ciel fût clair et serein, et quoiqu'il eût sous le vent cinq ou six ports admirables, il ne voulut pas néanmoins aller à terre pour ne pas retarder la

marche de son voyage et l'accomplissement de son but principal. Le vent d'ailleurs était faible, et il s'arrêtait toujours plus qu'il ne voulait, entraîné par le désir et la jouissance qu'il avait de voir et d'admirer la beauté et la fraîcheur de ces pays, de quelque côté qu'il y pénétrât. Pour toutes ces raisons, il se tint cette nuit en panne et temporisa jusqu'au jour. Et comme les courans, extrêmement rapides, l'avaient repoussé cette nuit à plus de cinq ou six lieues au sud-est, vis-à-vis de l'endroit où il se trouvait à la chute du jour, endroit qui lui avait paru être la terre de *Campana*, et que, d'un autre côté, le cap auquel il avait donné ce nom lui semblait formé par une grande ouverture, qu'il croyait séparer une terre d'une autre, et faire comme une île au milieu, il résolut de retourner sur ses pas par le vent sud-ouest, et il arriva au lieu où l'ouverture avait paru se trouver. Il reconnut que ce n'était qu'une grande baie (1), à l'extrémité de laquelle, du côté du sud-est, se trouve un cap sur lequel est une montagne (2) haute et carrée, qui de loin paraissait une île. Le vent devint nord, et l'amiral reprit alors la direction du sud-est pour courir la côte et découvrir tout ce qu'il y

---

(1) C'était le port de *Baracoa*. (M. F. de Nav.)

(2) C'était le mont de *Yunque*. (*Idem.*)

avait à y voir. Il vit bientôt au pied de ce cap de *Campana* un port (1) admirable et un grand fleuve, et à un quart de lieue de là un autre fleuve, et encore à une demi-lieue de celui-ci un autre fleuve, et à une autre demi-lieue de ce dernier un autre fleuve, et à une lieue de là un autre fleuve, et une autre lieue après encore un fleuve qui n'était séparé que par un quart de lieue d'un autre fleuve, à une lieue duquel s'en trouvait un dernier très grand et à une distance d'environ vingt milles du cap de *Campana* situé au sud-est de tous ces fleuves. La plupart de ces fleuves ont des embouchures grandes, larges et propres (*limpias*); leurs ports admirables sont capables de contenir des bâtimens de la plus grande dimension, et n'ont ni bancs de sable, ni rochers, ni récifs. Arrivant ainsi en longeant la côte au sud-est du dernier de ces fleuves, il trouva une grande peuplade (2), la plus grande qu'il eût encore rencontrée jusqu'à ce jour; et il vit venir au rivage de la mer une multitude infinie de gens entièrement nus et armés de zagaies, qui poussaient de grands cris. Comme il désirait parler avec eux, il ferla les voiles, aborda, et envoya les chaloupes du vais-

---

(1) C'était le port de *Maravi*. (M. F. de Nav.)

(2) Celle de *Baracoa*. (*Idem.*)

seau et de sa caravelle, disposées de manière à ce que ceux qui les montaient ne pussent faire aucun mal aux Indiens ni en recevoir de leur part, et il prescrivit à ses gens de leur donner quelques petits objets choisis parmi les marchandises de pacotille qu'il avait apportées. Les Indiens firent mine de ne pas les laisser sauter à terre et de vouloir leur résister, mais voyant que les chaloupes s'approchaient davantage de terre, et que ceux qui étaient dedans n'avaient pas peur d'eux, ils s'éloignèrent du bord de la mer. Les chrétiens croyant que les Indiens n'auraient pas peur si deux ou trois d'entre eux seulement descendaient des chaloupes, ne sortirent qu'au nombre de trois, en criant à ces sauvages de ne rien craindre, et cela dans leur langue, car ils en avaient appris quelques mots par la conversation de ceux qui étaient à bord; mais ils se mirent tous à fuir, sans qu'il en restât un seul grand ni petit. Les trois chrétiens allèrent aux maisons, qui sont de paille et de la forme de toutes celles qu'ils avaient vues : ils ne trouvèrent dedans ni habitans ni meubles, ni quoi que ce soit. Ils retournèrent à leurs vaisseaux, et levèrent les voiles vers le milieu du jour pour se rendre à un beau cap (1) qu'ils découvraient à l'est, et

(1) C'est la pointe de *Maïci*. (M. F. de Nav.)

dont ils pouvaient être éloignés d'environ huit lieues. L'amiral, après avoir fait une demi-lieue dans la même baie, vit du côté du sud un port très remarquable (1), et du côté du sud-est des terres merveilleusement belles, semblables à une plaine couverte de monticules et entourée de grandes montagnes. On apercevait dans cette vaste plaine de grands feux, de grandes peuplades, et des terres parfaitement labourées, ce qui détermina l'amiral à se diriger vers ce port, et à tenter de prendre langue avec les habitans, ou de communiquer avec eux d'une manière ou d'autre. Il dit que ce port était tel, que s'il avait loué les autres, il devait louer celui-ci beaucoup plus encore à cause des terres dont il est entouré, de leur température, des peuplades qu'elles renferment et de leurs environs. Il dit des merveilles de la beauté de la terre et de celle des arbres, parmi lesquels se trouvent beaucoup de pins et de palmiers (2), et il n'en dit pas moins de la grande plaine qui s'étend vers le sud-est, et dont la superficie n'est pas entièrement plate (*no es llana de llano*) (3), mais

(1) C'est le port de *Baracoa*. (M. F. de Nav.)

(2) Partout où il y a des palmiers d'une grande hauteur, la terre est très fertile. (Bartolomé de Las Casas.)

(3) L'amiral veut dire ici que ce n'est pas un terrain uni. (*Idem.*)

offre une plaine composée de monticules aplatis et peu élevés. Cette plaine, de laquelle sortent plusieurs gros ruisseaux qui descendent de ces monticules est, selon l'amiral, la plus belle chose du monde. Quand le vaisseau eut abordé, l'amiral sauta dans la chaloupe pour sonder le port, qui a à peu près la forme d'une écuelle, et quand il fut près de son entrée sud, il trouva l'embouchure d'un fleuve qui avait assez de largeur pour qu'une galère y entrât. Cette embouchure était tournée de manière qu'on ne l'apercevait qu'au moment même où l'on allait y entrer, et lorsqu'on y était arrivé, on voyait qu'elle avait une largeur de cinq brasses, ce qui était la dimension en longueur de la chaloupe; elle en avait huit de profondeur. En la parcourant, c'était une chose merveilleuse de voir la fraîcheur de ce climat, la beauté des arbres qui couvraient les deux rives du fleuve, dont les eaux limpides, et les environs peuplés d'une multitude d'oiseaux, et offrant partout le spectacle le plus agréable, rendaient ce lieu si enchanteur que l'amiral écrit qu'il crut qu'il ne pourrait s'en arracher. Il disait aux hommes qui l'accompagnaient que pour faire au Roi et à la Reine le récit de ce qu'ils voyaient, mille langues ne suffiraient pas plus pour le raconter que sa main pour l'écrire, car il lui semblait qu'il se trouvait au milieu d'il-

lusions et de prestiges. Il exprimait le désir que beaucoup d'autres personnes prudentes et de considération vissent toutes ces merveilles, sur lesquelles il est certain, dit-il, qu'elles porteraient un jugement aussi avantageux que lui (*no encarecieran estas cosas menos que él*). Ici l'amiral dit de plus les paroles suivantes : « Quels seront les « avantages que l'on peut retirer de la possession « de ce pays, c'est ce que je n'écris pas. Il est cer- « tain, grand Roi et grande Reine, qu'il doit y « avoir une infinité de choses très avantageuses « là où se trouvent de telles terres. Mais je ne « m'arrête dans aucun port, parce que je veux « voir le plus de contrées qu'il me sera possible, « afin d'en faire la description à Vos Altesses. « J'éprouve malheureusement l'inconvénient de « ne pas savoir la langue qu'on y parle, et leurs « habitans ne me comprennent pas, et ni moi ni « les miens nous ne les comprenons pas davantage. « Quant aux Indiens que j'emmène avec moi, « bien souvent j'entends le contraire de ce qu'ils « veulent me dire (1), et je n'ai pas non plus « beaucoup de confiance en eux, parce qu'ils ont « déjà tenté plusieurs fois de s'enfuir. Quant à

(1) Ce défaut d'intelligence a donné lieu, dans cette relation, à beaucoup de fautes dans les citations ou dans l'orthographe des noms propres. (M. F. de Nav.)

« présent, s'il plaît à notre Seigneur, je verrai le « plus que je pourrai, et petit à petit je parvien- « drai à comprendre la langue et à connaître les « lieux, et je ferai enseigner cette langue à des « personnes de ma maison, car j'ai remarqué « qu'elle est la même jusqu'à présent, et c'est « plus tard qu'on connaîtra tous les avantages « que peuvent procurer toutes ces contrées, et « qu'on travaillera à rendre tous les habitans « chrétiens, ce qui sera facile et d'une prompte « exécution, car ils n'ont aucun culte et ne « sont pas idolâtres. Vos Altesses feront con- « struire dans ces parages des villes et des for- « teresses, et ces pays seront bientôt con- « vertis. Je certifie à Vos Altesses qu'il ne me « paraît pas qu'il puisse y avoir sous le soleil « un pays plus fertile, d'une température plus « agréable et plus régulière, mieux pourvu « d'eaux abondantes, bonnes et saines, et bien « différentes de celles des rivières de Guinée, qui « n'engendrent que la maladie et la contagion. « Car, grâce à notre Seigneur, pas un seul des « gens de mon équipage n'a éprouvé jusqu'à ce « jour le moindre mal de tête, pas un seul n'a « été au lit pour cause de maladie, à l'exception « d'un seul qui souffrait de la pierre, qui en « avait souffert toute sa vie, et qui s'est trouvé « guéri après les deux premières journées de

« notre séjour dans ce pays; ce que je dis se « rapporte à l'équipage des trois vaisseaux. Aussi, « dès qu'il aura plu à Dieu que Vos Altesses en- « voient ici des hommes instruits, ou qu'il y en « vienne, elles reconnaîtront la vérité de tout ce « que j'avance, lorsque j'ai parlé plus haut de « la découverte que je fis d'une position favo- « rable pour la construction d'une ville et d'une « forteresse près du fleuve de *Mares*, en raison « de la bonté du port (1) qu'il y a en cet endroit, « et de la beauté de ses environs. Il est certain « que tout ce que j'ai dit alors était la pure « vérité; mais il n'y a pas de comparaison entre « ces lieux et ceux où je me trouve en ce moment. « On ne peut en établir non plus entre la *mer* « *de Notre-Dame* et les parages que je parcours « en ce moment, parce qu'ici il doit y avoir dans « l'intérieur des terres des peuplades considéra- « bles, une immense population et une infinité « de choses du plus grand intérêt; et ici surtout, « comme dans tout ce que j'ai découvert précé- « demment, et dans tout ce que j'espère encore « découvrir avant mon retour en Castille, je dis « que la chrétienté aura de grands rapports à « établir, et l'Espagne, à laquelle tout doit être « soumis, bien plus que les autres Etats. J'ajoute

(1) C'est le port de *las Nuevitas*. (M. F. DE NAV.)

« que Vos Altesses ne doivent permettre à « aucun étranger (1) de mettre le pied dans ce « pays et d'avoir la moindre communication s'il « n'est chrétien et catholique, car tel a été le but « des découvertes que j'ai faites par ordre de « Vos Altesses, et elles n'ont été entreprises que « pour servir à la propagation et à la gloire de la « religion chrétienne. » Ce sont les propres paroles de l'amiral. Il entra dans le fleuve à l'embouchure duquel il était, et en faisant le tour du port (2), il vit de chaque côté de cette embouchure de charmantes plantations et une espèce de jardin délicieux; puis en remontant le fleuve, il découvrit plus haut qu'il donnait une partie de ses eaux à divers bras, et il trouva une pirogue ou canot fait d'une seule pièce et aussi grand qu'une fuste (3) de douze bancs. Ce canot était très beau, placé sur des madriers dans un chantier ou hangar construit en bois et couvert de grandes feuilles de palmiers, de manière que ni le soleil ni l'eau ne pouvaient l'en-

---

(1) Voyez avec quel fondement nos lois des Indes ont adopté ce conseil de Colomb, d'autant plus impartial qu'il était donné par un étranger, quoique déjà naturalisé en Espagne. (M. F. DE NAV.)

(2) Le port de *Baracoa*. (*Idem.*)

(3) La fuste est une sorte de bâtiment long et peu élevé sur l'eau, qui va à l'aviron et à la voile. (D. L. R.)

dommager. L'amiral dit que la bonté du port, des eaux et des terres, la beauté des environs et l'abondance du bois rendaient ce lieu extrêmement propre à la construction d'une ville et d'une forteresse.

Mercredi, 28 novembre.

L'amiral resta ce jour-là dans ce port, parce qu'il pleuvait et que le temps était très couvert. Il eût pu cependant courir toute la côte, parce que le vent, qui était sud-ouest, lui aurait soufflé en poupe; mais comme il ne pouvait bien voir la terre, et qu'il est dangereux de longer une côte qu'on ne connaît pas bien, il jugea plus prudent de ne pas partir. Les gens de l'équipage descendirent à terre pour laver leur linge, et quelques uns d'entre eux trouvèrent de grandes peuplades, mais dont toutes les maisons étaient vides, parce que tous les habitans avaient pris la fuite. Ces mariniers revinrent le long d'un autre fleuve, situé plus bas, et plus grand que celui à l'embouchure duquel étaient les vaisseaux.

Jeudi, 29 novembre.

Comme il pleuvait et que le ciel était toujours très couvert, on ne partit pas encore. Quelques uns des chrétiens arrivèrent à une autre peuplade située vers le nord-ouest, et ne trouvèrent

dans les maisons ni aucune personne ni aucune espèce de chose, mais ils rencontrèrent dans le chemin un vieillard qui n'eut pas la force de les éviter. Ils le prirent, lui dirent qu'ils ne voulaient pas lui faire de mal, et lui donnèrent quelques objets de pacotille, puis le laissèrent aller. L'amiral aurait voulu le voir pour le faire habiller et pour obtenir de lui quelques informations, car il s'intéressait beaucoup au bonheur de cette contrée; il était charmé des avantages qu'elle présentait pour l'établissement d'une colonie, et il jugeait qu'elle devait être garnie de grandes peuplades. Les gens de l'équipage trouvèrent dans une maison un pain de cire (1) que l'amiral apporta au Roi et à la Reine. Il dit qu'où il y a de la cire il doit y avoir aussi mille autres bonnes choses. Les mariniers trouvèrent aussi dans une maison une tête d'homme placée dans un panier d'osier (*cestillo*) et recouverte d'un autre panier également d'osier, le tout suspendu à un pilier de la maison. Ils en trouvèrent une autre disposée absolument de la même façon dans un autre hameau. L'amiral crut que ces têtes devaient être celles de quelques uns des principaux habitans de ces

(1) Cette cire était venue du Yucatan dans ce pays, et cela me fait croire que cette terre dépendait de Cuba.

(Bartolomé de Las Casas.)

lieux, parce que ces maisons y étaient construites de manière à ce qu'un grand nombre de personnes logeassent dans une seule, d'où il inférait que tous devaient être parens et descendus d'une souche commune.

Vendredi, 30 *novembre.*

L'amiral ne put partir, parce que le vent, qui soufflait de l'est, était contraire au chemin qu'il voulait suivre. Il envoya huit hommes bien armés, et avec eux deux des Indiens qu'il avait à bord, pour qu'ils vissent les peuples de l'intérieur du pays, et y prissent langue. Ils arrivèrent à beaucoup de maisons, dans lesquelles ils ne trouvèrent personne ni aucune chose, car tous les habitans avaient pris la fuite. Ils virent quatre jeunes gens qui étaient occupés à creuser (*cavando*) dans leurs champs, et qui se mirent à fuir dès qu'ils aperçurent les chrétiens, qui ne purent les attraper. Les mariniers firent, à ce qu'ils disent, beaucoup de chemin. Ils virent un grand nombre de peuplades, une terre très fertile, toute labourée, et de grands fleuves ou rivières. Ils remarquèrent auprès de l'une d'elles une très belle pirogue ou canot fait d'une seule pièce, long de quatre-vingt-quinze palmes, et dans lequel cent cinquante personnes pouvaient se placer aisément et naviguer.

Samedi, 1er décembre.

La même cause, celle du vent contraire, et une grande pluie qui survint empêchèrent l'amiral de partir. Il fit placer et fixer sur des roches vives une grande croix, à l'entrée de ce port, qu'il appela, je crois, *Puerto Santo* (1). Ce port est défendu par une pointe qui se trouve à son entrée vers la partie du sud-est. Celui qui voudra y pénétrer, devra se porter davantage du côté de la pointe nord-ouest plutôt que de celle du sud-est, parce qu'il y a à la vérité, au pied de l'une et de l'autre, le long de chacune des roches qui les dominent (*junto con la peña*), douze brasses de profondeur sur un fond très propre (*muy limpio*); mais à l'entrée du port, et en inclinant vers la pointe du sud-est, il y a un bas-fond qui est presque à fleur d'eau (2), et assez éloigné de la pointe pour qu'on puisse passer au milieu, s'il y avait nécessité, car au pied du bas-fond comme au pied du cap, la profondeur est de douze à quinze brasses, et en entrant dans le port il faut tourner la proue vers le sud-ouest.

(1) C'est le port de *Baracoa*. (M. F. DE NAV.)

(2) Ce bas-fond se trouve effectivement vers la pointe sud-est de l'entrée de ce port, qui est décrit avec beaucoup d'exactitude. (*Idem.*)

Dimanche, 2 décembre.

Le vent fut encore contraire et par conséquent l'amiral ne put pas partir. Il dit qu'il souffle toutes les nuits un vent de terre, mais que tous les vaisseaux qui seraient dans ce port n'y doivent pas craindre la tempête la plus terrible, parce que les bas-fonds qui sont à l'entrée empêchent ce vent d'y faire le moindre dégât, etc. L'amiral dit, en outre, qu'un de ses mousses trouva, à l'embouchure du fleuve, certaines pierres qui paraissaient contenir de l'or; qu'il les emporte pour les montrer au Roi et à la Reine, et qu'il y a de grands fleuves à une portée d'escopette de ce port.

Lundi, 3 décembre.

Comme le temps était toujours contraire, l'amiral ne partit pas encore, et résolut d'aller voir un très beau cap, situé à un quart de lieue du port du côté du sud-est. Il alla avec les chaloupes et quelques hommes armés. Il y avait au pied du cap l'embouchure d'un beau fleuve (1); il tourna sa proue vers le sud-est pour y entrer, et reconnut que cette embouchure était large de cent pas et profonde d'une brasse; mais en

(1) Le fleuve *Boma*. (M. F. DE NAV.)

pénétrant dans l'intérieur du fleuve, la profondeur était de douze, de cinq ou de quatre brasses, et toujours au moins de deux, et tous les vaisseaux qui sont en Espagne pourraient s'y ranger. Laissant un bras de ce fleuve, l'amiral alla au sud-est, et trouva une petite anse, dans laquelle il vit cinq pirogues très grandes que les Indiens appellent canots. Elles étaient à peu près semblables à des fustes, très belles, et si bien travaillées, que l'amiral dit que c'était un plaisir de les regarder. Toutes les terres qu'il vit et découvrit du pied de la montagne étaient parfaitement cultivées. Accompagné de ses gens il était sous des arbres très épais, et suivant avec eux un chemin qui aboutissait à ces canots, ils arrivèrent à un chantier très bien ordonné, et si bien couvert que ni le soleil ni l'eau ne pouvaient endommager les canots qui s'y construisaient. Il y en avait un, creusé comme tous les autres dans une seule pièce de bois, qui était bien aussi grand qu'une fuste de dix-sept bancs. C'était un plaisir d'en voir la beauté et d'admirer tout le travail dont il était orné. L'amiral monta ensuite sur une montagne, dont il trouva que le sommet était une surface plane et semée de beaucoup de fruits de la terre, parmi lesquels on remarquait de très belles citrouilles (*calabazas*). Il se plut à examiner toute la cime de cette mon-

tagne, au milieu de laquelle on voyait une grande peuplade : il s'avança et se trouva tout à coup au milieu de ses habitans, qui ne s'y attendaient nullement, et qui tous, hommes et femmes, se mirent à fuir dès qu'ils l'aperçurent. Celui des Indiens que l'amiral avait à son bord, et qui l'accompagnait en cette occasion, rassura ces habitans, en leur disant qu'ils n'eussent aucune crainte, que ces étrangers étaient de bonnes gens. L'amiral leur fit donner des grelots, des bagues de laiton et des billes de verre jaunes et vertes, ce qui les rendit très contens. Ayant vu qu'ils n'avaient ni or ni aucune autre chose précieuse, l'amiral jugea qu'il convenait de les laisser tranquilles, ce qu'il fit après s'être assuré que toute la contrée était peuplée, et que tous les naturels s'étaient enfuis de peur. L'amiral certifie au Roi et à la Reine que dix hommes en feraient fuir dix mille. Ils sont si lâches et si craintifs qu'ils ne portent d'autres armes que des bâtons, au bout desquels en est ajusté un autre très court, très aigu et durci au feu. L'amiral résolut de s'en retourner. Il dit qu'il leur ôta adroitement leurs bâtons en les leur faisant tous échanger, ce qu'ils firent volontiers. Dès qu'il fut de retour avec ses gens dans l'endroit où ils avaient laissé les chaloupes, il envoya quelques chrétiens à l'endroit par où

ils étaient montés, parce qu'il croyait y avoir aperçu une grande ruche (*colmenar*). Avant qu'ils fussent revenus beaucoup d'Indiens se réunirent, et vinrent à l'endroit où étaient les chaloupes dans lesquelles l'amiral était déjà rentré avec tout son monde. L'un d'eux s'avança dans la rivière près de la poupe de la chaloupe, et fit un long discours que l'amiral ne comprenait pas, mais il remarqua que pendant qu'il dura les autres Indiens levaient de temps en temps les mains vers le ciel et poussaient un grand cri. L'amiral pensait qu'ils l'assuraient que son arrivée leur faisait beaucoup de plaisir, mais il vit bientôt l'Indien qu'il avait avec lui changer de couleur, et devenir jaune comme de la cire et tout tremblant. Puis cet Indien lui dit par signes qu'il fallait qu'il sortît promptement du fleuve, parce qu'on voulait les tuer; il s'approcha ensuite d'un chrétien qui avait une arbalète armée qu'il montra aux Indiens; et l'amiral comprit qu'il leur disait que les chrétiens les tueraient tous, parce que cette arbalète portait loin et donnait la mort. Il prit aussi une épée, la tira du fourreau, et la montra en faisant les mêmes menaces, qui firent immédiatement prendre la fuite à tous les Indiens, et néanmoins l'Indien tremblait toujours, tant il avait peu de cœur et de courage, quoiqu'il fût grand et vigoureux. L'amiral ne voulut pas sortir du fleuve;

il le fit, au contraire, remonter, et s'avança dans les terres jusqu'à l'endroit où se trouvaient un grand nombre d'Indiens, tous peints en rouge, et nus comme leur mère les avait mis au monde. Quelques uns avaient sur la tête des panaches et d'autres plumes, et tous portaient un faisceau de zagaies. « Je m'approchai d'eux, je leur don-« nai quelques bouchées de pain, puis je leur « demandai leurs zagaies, et je leur donnai en « retour, aux uns un petit grelot, aux autres « une bague de cuivre, à d'autres enfin des « billes, de manière que tous s'apaisèrent et « vinrent aux chaloupes, où ils cédaient avec « joie tout ce qu'ils avaient pour la moindre « chose qu'on leur donnât en échange. Les ma-« riniers avaient tué une tortue dont l'écaille était « en morceaux dans la chaloupe. Les mousses « en donnaient un morceau gros comme l'ongle « aux Indiens, qui leur remettaient en retour un « faisceau de zagaies. Ces gens (dit l'amiral) « ressemblent aux Indiens que j'ai déjà trouvés; « ils ont la même croyance, sont persuadés que « nous venons du ciel, donnent tout ce qu'ils « ont pour la moindre bagatelle qu'on leur pré-« sente, sans dire que c'est peu; et je crois « qu'ils en feraient de même des épiceries et de « l'or s'ils en avaient. Je vis une belle maison, « pas très grande, et qui avait deux portes

« comme elles sont presque toutes; j'y entrai, « et j'y vis un ouvrage admirable, comme qui « dirait des espèces de chambres faites d'une « certaine manière que je ne pourrais décrire, « et à la partie supérieure desquelles étaient « suspendus des limaçons et d'autres choses. Je « crus que c'était un temple; j'appelai les In- « diens, et je leur demandai par signes s'ils y « faisaient leurs prières; ils me dirent que non. « L'un d'eux monta en haut, et il nous offrit « tout ce qu'il y avait : j'en acceptai quelque « chose. »

Mardi, 4 décembre.

L'amiral mit à la voile avec un vent faible, et sortit de ce port, qu'il nomma *Puerto Santo.* A une distance de deux lieues il vit un beau fleuve dont il a parlé hier (1); il longea la côte, qui, après qu'il eut passé le cap sus-mentionné, s'étendait de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest jusqu'au *cap Joli* (*cabo Lindo*) (2), qui est à l'est-quart-sud-est du cap *del Monte*, et en est éloigné de cinq lieues. Une lieue et demie après le cap *del Monte*, il y a un grand fleuve un peu étroit, qui paraissait avoir une bonne entrée, et qui est

---

(1) C'est le fleuve *Boma.* (M. F. DE NAV.)

(2) C'est la pointe *del Fraile.* (*Idem.*)

très profond; trois quarts de lieue plus loin, l'amiral vit un autre fleuve extrêmement large, et dont le cours doit être immense. Son embouchure, où l'on ne trouve aucun banc de sable, avait bien une largeur d'une centaine de pas et une profondeur de huit brasses, par conséquent une bonne entrée. L'amiral envoya une chaloupe pour la sonder et l'examiner, et les marins qu'il chargea de cette commission reconnurent, outre sa largeur et sa profondeur, que l'eau douce de ce fleuve pénètre assez avant dans la mer, et qu'il est un des plus considérables qu'ils eussent vus jusqu'alors. Ils jugèrent qu'il devait y avoir un grand nombre de peuplades le long de ses rives. Après le cap *Lindo*, il y a une grande baie qui serait un bon passage par est-nord-est, sud-est et sud-sud-ouest.

Mercredi, 5 *décembre*.

L'amiral resta toute la nuit en panne (*anduvo á la corda*) sur le cap *Lindo*, où il était au coucher du soleil, pour voir la terre, qui s'étendait vers l'est, et dès le point du jour il vit un autre cap (1) à deux lieues et demie à l'est. Après l'avoir passé, il reconnut que la côte tournait au sud, puis

(1) C'est la pointe de *los Azules*. (M. F. de Nav.)

inclinait vers le sud-ouest (1), et il découvrit ensuite un cap très beau et très haut (2), situé dans ladite direction, et qui était éloigné de sept lieues du précédent; il aurait voulu y aller, mais comme il désirait passer à l'île de *Babeque*, qui se trouvait au nord-est, d'après les indications fournies par les Indiens qu'il avait à son bord, il renonça à ce projet; il ne put cependant pas se rendre non plus à Babèque, parce que le vent était nord-est. En poursuivant sa route, il aperçut terre vers le sud-est (3). C'était une île très grande, sur laquelle il dit que les Indiens lui avaient donné des renseignemens, et qu'ils nommaient *Bohio*. Cette île était très peuplée. Il dit aussi que les habitans de *Cuba* ou *Juana* (4) et des autres îles, ont une grande peur de ceux de Bohio, parce qu'ils pré-

---

(1) C'est le côté oriental de l'île de Cuba, qui présente une grande plage nommée pointe de *Maïci*. (M. F. de Nav.)

(2) Ce cap doit être la pointe de *Maïci*, qui est le dernier de l'île de Cuba. (Bartolomé de Las Casas.)

Cela n'est pas exact, car ce cap est celui de *Saint-Nicolas*, dans l'île Espagnole ou de Saint-Domingue. (M. F. de Nav.)

(3) C'est l'île Espagnole, à ce qu'il paraît. (Bartolomé de Las Casas.)

Cela est exact. (M. F. de Nav.)

(4) Une conséquence de ce passage, c'est que l'amiral aurait donné à l'île de Cuba le nom de *Juana*. (Casas.)

tendent qu'ils mangent les hommes. Les Indiens lui racontaient encore par signes d'autres choses très merveilleuses. L'amiral ne dit pas qu'il y ajoutât foi, mais qu'il pensait que les habitans de l'île de Bohio devaient avoir plus d'intelligence et d'adresse que les autres Indiens, puisqu'ils les faisaient prisonniers; et il ajouta que ces derniers n'avaient ni cœur ni courage. Comme le temps était nord-est, inclinant un peu vers le nord, il se détermina à abandonner l'île de *Cuba* ou *Juana*, que sa grandeur lui avait fait croire jusqu'alors être un continent, car il avait longé l'une de ses côtes pendant un espace de cent vingt lieues au sud-est (*por que bien habria andado en un parage ciento y veinte leguas*). Il partit donc, et se dirigea vers le sud-est-quart-est, parce que la terre qu'il avait vue se montrait au sud-est. Il assurait sa marche en prenant ce rumb, car le vent tourne toujours du nord au nord-est, et du nord-est à l'est et au sud-est. Le vent devint très fort, et l'amiral déploya toutes ses voiles; la mer était belle et unie, le courant aidait tellement à la navigation, que depuis le matin jusqu'à une heure après midi, l'amiral fit huit milles par heure, et il ne s'était pas écoulé tout-à-fait six heures pendant cet intervalle, parce qu'on dit que, dans ces contrées, les *nuits durent près de*

quinze heures (1). Il fila ensuite deux milles par heure, et à peu près de même jusqu'au coucher du soleil, qu'il se trouva avoir fait quatre-vingt-huit milles, qui font vingt-deux lieues, le tout au sud-est. Comme la nuit s'approchait, il détacha la caravelle *Niña*, qui était bonne voilière, pour qu'elle allât en avant, et vînt voir le port avant la chute complète du jour. Étant arrivée à l'embouchure dudit port (2), qui ressemblait à la baie de Cadix, comme il était déjà nuit, elle envoya sa

(1) La partie la plus septentrionale de Saint-Domingue est à environ 20° de latitude nord. Lorsque le soleil est au solstice d'hiver, sa déclinaison est de 23° 27′, et la nuit, qui alors est la plus longue de l'année, n'est pas de plus de 13 h. 14′, c'est-à-dire d'une heure trois quarts plus courte que quinze heures. Si le rapport fait à Colomb vient des habitans, ainsi qu'on peut le supposer, cette différence n'a rien de surprenant; il est à regretter que Colomb ne nous ait pas fait connaître en combien de parties les peuples de Saint-Domingue divisaient la journée, ou bien s'il avait converti les parties du jour telles qu'ils les comptaient en heures semblables aux nôtres. Au reste, il est étonnant que Christophe Colomb, l'un des plus savans cosmographes de son temps, se soit contenté de rapporter, comme l'ayant entendu dire, une chose qu'il lui était sinon facile, du moins très possible de calculer avec une certaine précision. (De R....l.)

(2) C'est le port du *môle de Saint-Nicolas* dans l'île Espagnole. (M. F. de Nav.)

chaloupe pour le sonder à la lumière. Avant que l'amiral arrivât à l'endroit où la caravelle attendait en louvoyant que la chaloupe lui fît le signal pour entrer dans le port, la lumière de cette chaloupe s'éteignit; alors la caravelle n'en apercevant plus, courut au large, et en alluma une autre, afin que l'amiral la vît. Lorsque ce dernier se fut approché, ils lui racontèrent ce qui s'était passé, et pendant ce temps les gens qui montaient la chaloupe allumèrent une autre lumière. La caravelle s'avança vers elle, mais l'amiral ne put s'approcher : il passa donc toute cette nuit à courir des bordées sur la côte.

Jeudi, 6 décembre.

Lorsque le jour parut, l'amiral se trouva à quatre lieues du port. Il lui donna le nom de *port Marie* (*puerto Maria*) (1), et il donna celui de *cap de l'Étoile* (*cabo del Estrella*) (2) à un très beau cap qu'il vit au sud-quart-sud-ouest, et qui lui parut être l'extrémité la plus méridionale de cette île : ce cap en était cependant éloigné de vingt-huit milles (3). L'amiral aperçut

(1) C'est le port *Saint-Nicolas.* (M. F. de Nav.)

(2) C'est le cap *Saint-Nicolas.* (*Idem.*)

(3) L'original espagnol porte : *y estaría el Almirante dél veinte y ocho millas*, qui signifie littéralement : *l'amiral en aurait été éloigné de vingt-huit milles.* (D. L. R.)

une autre terre (1) située à l'est, et qui lui parut être une petite île, à une distance de quarante milles. Il découvrait encore, à l'est-quart-sud-est, un autre cap très beau et très bien fait, auquel il donna le nom de *cap de l'Éléphant* (*cabo del Elefante*) (2) : il s'en trouvait à cinquante-quatre milles. L'amiral vit aussi à l'est-sud-est un autre cap, qu'il appela *cap de Cinquin* (*cabo de Cinquin*), et dont il était éloigné de vingt-huit milles. Il aperçut au sud-est, inclinant vers le quart-est, une grande coupure, ou ouverture, ou havre, qu'il prit pour un fleuve (3), et qui n'était pas à plus de vingt milles de l'endroit où il le découvrait. Il lui sembla qu'entre le cap de *l'Éléphant* et celui de *Cinquin*, il y avait une grande entrée (4), et quelques uns des mariniers disaient que c'était un îlot séparé de l'île par les eaux; et, en effet, c'était une petite île, à laquelle l'amiral donna le nom d'*île de la Tortue* (*isla de la Tortuga*). L'autre grande île paraissait être une

---

(1) C'est la continuation de la côte septentrionale de l'île Espagnole. (M. F. de Nav.)

(2) C'est la pointe *Palmista*. (*Idem.*)

(3) C'est le grand port à l'Écu (*puerto Escudo*). (*Idem.*)

(4) C'est le canal de l'île *de la Tortue*. (*Idem.*)

terre très élevée, non hérissée de montagnes, mais plate et unie comme de belles campagnes. Elle semblait être cultivée, sinon entièrement, au moins en très grande partie; et les terres ensemencées ressemblaient aux champs de froment de la campagne de Cordoue au mois de mai. Tout l'équipage vit cette nuit un grand nombre de feux, et le lendemain il n'en vit pas moins, qui étaient allumés par des postes qui paraissaient se tenir sur leurs gardes contre des gens avec lesquels ils seraient en guerre. Toute la côte de cette terre s'étend vers l'est. A l'heure de vêpres, l'amiral entra dans ledit port, et lui donna le nom de *port de Saint-Nicolas* (*puerto de San-Nicolao*), en l'honneur de ce saint, dont ce jour était la fête (1). En pénétrant dans ce port, il fut émerveillé de sa beauté et de sa bonté; et quoiqu'il ait beaucoup vanté les ports de Cuba, il dit néanmoins que celui-ci ne leur cède en rien, mais qu'il leur est au contraire supérieur, et qu'il n'en existe aucun qui lui

---

(1) Je ne comprends pas comment l'amiral, après avoir donné à ce port, ainsi qu'il l'a dit plus haut, le nom de *port Marie*, lui donne maintenant celui de *Saint-Nicolas*.

(Bartolomé de Las Casas.)

Ce port conserve encore aujourd'hui le nom de *Saint-Nicolas*. (M. F. de Nav.)

ressemble. Il a une lieue et demie de large à son embouchure et à son entrée (*en boca y entrada tiene, etc.*), et il faut, pour y pénétrer, tourner la proue au sud-sud-est. On peut cependant la tourner du côté que l'on veut quand on est dans la grande largeur du port. Il se prolonge de cette manière au sud-sud-est l'espace de deux lieues, et, à son entrée, il est surmonté, du côté du sud, par une espèce de promontoire, après lequel ses bords ne sont plus dentelés jusqu'au cap, où se trouve une plage magnifique, et un champ planté d'arbres de mille espèces, tous chargés de fruits, que l'amiral croyait être des épiceries et des noix muscades, quoiqu'elles ne fussent pas mûres, et qu'on n'en pût reconnaître l'espèce. Un fleuve était au milieu de cette belle plage, qu'il fécondait. La profondeur de ce port est merveilleuse, car jusqu'à la longueur d'une (1)....., avant d'arriver à terre, la ligne de sonde (*la sondaresa ó plomada*) (2), entrée en mer de quarante

(1) Il y a une lacune semblable dans l'original.

(M. F. de Nav.)

(2) La ligne de sonde est une corde de la grosseur du petit doigt, dont la longueur est de plus de cent brasses, et au bout de laquelle sont attachés des plombs de différentes grosseurs. Cet instrument sert à mesurer la profondeur de la mer, et à reconnaître la qualité de son fond. (*Idem.*)

brasses, ne touchait pas le fond; et dans l'espace compris depuis l'endroit marqué par cette longueur jusqu'à terre (*y hay hasta esta longura, etc.*), la profondeur est de quinze brasses sur un fond très propre; et la profondeur dudit port est dans l'intérieur la même d'un bout à l'autre, et sur un fond également propre et uni, jusqu'au point où l'on peut aborder (*dentro á una pasada de tierra*). Telle est aussi toute la côte: profonde, propre, sans un seul bas-fond; et tout le long du rivage, au pied de la terre et à la distance d'une rame de chaloupe, elle a encore une profondeur de cinq brasses. Après avoir parcouru ce port dans sa longueur, et en suivant la direction du sud-sud-est, longueur dans laquelle mille caraques peuvent courir des bordées à l'aise, un bras du port entre une grande demi-lieue dans la terre en tournant au nord-est; et sa largeur, qui est d'environ vingt-cinq pas, est toujours aussi égale que si ledit bras eût été creusé par la main des hommes, et mesuré au cordeau. Lorsqu'on a pénétré dans ce bras du port, on ne peut plus voir l'embouchure de sa grande entrée, de manière que le port paraît être un port fermé (1). La profondeur de ce bras

(1) C'est le carénage qui se trouve dans le port même de *Saint-Nicolas*. (M. F. DE NAV.)

est de onze brasses, depuis le commencement jusqu'à la fin; le fond est tout vase ou sable pur, et le long de chaque rivage, la moindre profondeur qu'il y ait jusqu'au moment où les bâtimens touchent la terre (*hasta tierra y poner los bordos en las yerbas*), est de huit brasses. Tout ce port est d'un aspect agréable et riant, quoiqu'on n'y voie pas d'arbres. Toute cette île parut à l'amiral avoir plus de rochers qu'aucune de celles qu'il eût encore vues. Les arbres y étaient plus petits que dans les autres, et il y en avait beaucoup de l'espèce des arbres d'Espagne, comme des yeuses ou chênes-verts, des arbousiers et autres; il en était de même des plantes et des herbes. Cette terre est très élevée; toute la campagne est unie; l'air y est excellent, et on n'a pas encore eu de froid comme dans cette île, quoiqu'il ne faille pas dire froid en parlant de ce climat, mais seulement par comparaison à celui des autres contrées déjà parcourues. Vis-à-vis de ce port est une vallée superbe, arrosée au milieu par le fleuve dont on a déjà parlé. L'amiral dit qu'il doit y avoir de grandes peuplades dans ces environs, ainsi que le faisait croire le grand nombre de pirogues ou canots qui étaient dans le port, et sur lesquels naviguent les Indiens. La plupart de ces bâtimens étaient aussi grands que des fustes de quinze

bancs. Au premier aspect des navires européens, les Indiens de cette île prirent la fuite, comme avaient fait ceux des autres. Les insulaires qui se trouvaient à bord avaient un tel désir de retourner dans leurs foyers, que l'amiral dit qu'il croyait qu'en quittant cette île, il se verrait forcé de les y conduire, car ils le regardaient déjà comme suspect parce qu'il ne prenait pas le chemin de leurs îles. C'est pour cette raison que l'amiral fait observer qu'il ne croyait pas ce qu'ils disaient, et que d'ailleurs il ne les comprenait pas mieux qu'ils ne le comprenaient lui-même. Il ajoute que les habitans de l'île où l'on se trouvait en ce moment, leur inspiraient la plus grande frayeur du monde. Il dit en outre, que pour prendre langue avec les habitans de cette île, il eût été nécessaire qu'il s'arrêtât quelques jours dans ce port, mais qu'il ne le faisait pas, pour découvrir et reconnaître de nouvelles contrées, et parce qu'il doutait que le temps se soutînt long-temps aussi favorable. Il espérait, en notre Seigneur, que les Indiens qu'il avait à bord sauraient la langue de ceux de cette île, et ceux-ci la leur (*sabrian su lengua y el la suya*); qu'il pourrait ensuite revenir et s'entretenir avec ces insulaires, et qu'il plairait à Dieu de lui faire trouver et acquérir par échange une grande quantité d'or avant son retour en Espagne.

Vendredi, 7 décembre.

A la fin du quart de l'aube, l'amiral mit à la voile, et sortit de ce *port de Saint-Nicolas.* Il navigua deux lieues au nord-est par le vent sud-ouest jusqu'à un cap formé par le *Carénage.* Il laissait au sud-est un promontoire, et au sud-ouest le *cap de l'Étoile,* dont il était éloigné de vingt-quatre milles. De là il longea la côte à l'est jusqu'au *cap Cinquin,* à quarante-huit milles duquel il se trouvait à peu près. Il est vrai qu'il fit les vingt premiers dans la direction de l'est-quart-nord-est, et que tout le long de cette côte la terre est très élevée et la mer très profonde. Elle a en effet vingt à trente brasses jusqu'au pied du rivage, et quand on en est éloigné d'une portée d'escopette on ne trouve déjà plus le fond. L'amiral fit lui-même aujourd'hui avec beaucoup de facilité (*mucho á su placer*) toutes ces épreuves le long de la côte par un vent favorable de sud-ouest. Il dit que le promontoire dont il a parlé plus haut n'est éloigné du *port de Saint-Nicolas* que d'une portée d'escopette; et que si on le séparait de la terre en creusant un canal il deviendrait une petite île d'environ trois ou quatre milles de circonférence. Toute cette contrée est très élevée, et les arbres n'y sont pas plus grands que nos chênes-verts et nos arbou-

siers, et le terroir y ressemble beaucoup à celui de Castille. Deux lieues avant d'arriver au susdit *cap Cinquin*, il trouva une petite rade (1), semblable à l'ouverture d'une montagne (2), et découvrit de là une immense vallée toute semée d'une plante qui ressemblait à l'orge. Il jugea qu'il devait y avoir beaucoup de peuplades dans cette vallée, derrière laquelle se trouvent de très larges et très hautes montagnes; et lorsqu'il arriva au *cap Cinquin*, il avait celui de la *Tortue* au nord-est, et il en était à environ trente-deux milles (3). Près de ce *cap Cinquin*, à une portée d'escopette, se trouve en mer une roche qui sort de l'eau et s'élève assez pour qu'on puisse la voir très distinctement. Lorsque l'amiral fut près dudit cap, il avait celui de l'*Éléphant* à l'est-quart-sud-est, et en était à une distance d'environ soixante-dix milles (4). Tout le rivage était fort élevé. Six lieues plus loin l'amiral trouva un grand golfe

---

(1) L'original porte *un agrezuela*, et M. de Navarrete pense que c'est pour *abrezuela* ou *anglezuela*. (D. L. R.)

(2) C'est la baie *Mosquito*. (M. F. de Nav.)

(3) Il devait se trouver au nord, à une distance de onze milles. (*Idem.*)

(4) Il y a encore erreur au sujet de cette distance, car elle ne doit être que de quinze milles. (*Idem.*)

(*una grande angla*) (1), d'où il découvrit dans l'intérieur des terres de très grandes vallées, de belles campagnes et des montagnes très élevées, toutes semblables à celles de Castille. A huit milles de ce golfe, il vit un fleuve très profond, mais étroit, pas assez cependant pour qu'une caraque n'y puisse entrer très à l'aise. L'embouchure de ce fleuve n'a, ainsi que ceux dont il a été précédemment parlé, ni bancs de sable ni bas-fonds. A seize milles de ce fleuve il trouva un port (2) très large, long d'un quart de lieue, et tellement creux qu'il n'en put trouver le fond qu'à trois pas du rivage, où il y a quinze brasses. Et quoiqu'il fût encore de très bonne heure, car il n'était qu'une heure après midi, et que le vent fût très bon et soufflât en poupe, cependant comme le ciel annonçait une grande pluie, que le jour s'obscurcissait beaucoup, et que s'il est dangereux de naviguer par l'obscurité dans des parages connus, ce danger est encore plus grand quand ils ne le sont pas, l'amiral résolut d'entrer dans ce port, qu'il nomma *port de la Conception*, et il aborda dans un fleuve de moyenne grandeur situé au bout

(1) C'est le *port à l'Écu* (*puerto Escudo*). (M. F. DE NAV.)

(2) C'est la même *baie Mosquito* qu'il avait vue auparavant. (*Idem.*)

du port, et qui y arrive par des plaines et des campagnes d'une admirable beauté. L'amiral prit dans sa chaloupe des filets pour pêcher, et avant qu'il n'arrivât, un muge ou mulet (*lisa*) (1), pareil à ceux d'Espagne, sauta dans sa chaloupe; il s'en réjouit parce qu'il n'avait pas encore vu de poisson qui ressemblât à ceux de Castille. Les mariniers en pêchèrent et en tuèrent d'autres; ils prirent aussi des soles (*lenguados*) et d'autres poissons semblables à ceux de Castille. Il se rendit à terre et vit un pays cultivé où l'on entendait le chant harmonieux du rossignol (2) et d'autres petits oiseaux qui ressemblaient à ceux de l'Espagne. Ils virent cinq hommes et les appelèrent, mais ceux-ci ne voulurent pas les attendre, et, au contraire, ils se mirent à fuir. L'amiral trouva un myrte (3) et d'autres arbres, ainsi que plu-

(1) *Lisa* est le nom espagnol du muge ou mulet (*mugil cephalus*, Linn.), et il y a aux Antilles des muges très semblables à ceux d'Europe. Il n'y manque pas non plus de poissons du genre des soles (*lenguados*), dont Colomb parle quelques lignes plus loin. (C....R.)

(2) Le rossignol proprement dit n'existe pas en Amérique; mais il y a dans le Nouveau-Monde une foule d'oiseaux à bec fin qui ont pu être pris pour lui. (*Idem.*)

(3) La même remarque que nous venons de faire sur le rossignol, s'applique au myrte; il existe en Amérique une foule d'arbustes auxquels un homme qui n'était pas botaniste a pu appliquer ce nom. (*Idem.*)

sieurs plantes, comme il y en a en Castille. Au surplus, il répète que la terre et les montagnes de cette contrée ressemblent à celles de Castille.

Samedi, 8 décembre.

L'équipage essuya de fortes averses et un vent nord très violent dans ce port, qui est à l'abri de tous les vents à l'exception de celui du nord, lequel néanmoins n'y peut causer aucun dommage, parce que le ressac y est très impétueux, et empêche que les bâtimens ne fatiguent sur les amarres ou ne se portent sur les eaux du fleuve (*no dá lugar á que la nao labore sobre las amarras ni el agua del rio*). Après minuit le vent devint nord-est, puis tourna à l'est, vents contre lesquels ce port est parfaitement défendu par l'île de la Tortue, qui est située vis-à-vis, à une distance de trente-six milles. (1)

Dimanche, 9 décembre.

Aujourd'hui il a plu, et il a fait un temps d'hiver comme en Castille au mois d'octobre. L'amiral n'avait point encore vu de peuplade, et n'avait rencontré qu'une seule maison bâtie près le port Saint-Nicolas, et qui était plus belle et mieux construite que toutes celles qu'il avait vues dans les différens endroits qu'il avait parcourus.

(1) Cette distance n'est que de onze milles. (M. F. de Nav.)

L'île est très grande, et l'amiral dit qu'il ne serait pas étonné qu'elle eût deux cents lieues au moins de circonférence (*no será mucho que boje, etc.*). Il a reconnu qu'elle est toute cultivée. Il croyait que les peuplades devaient être loin de la mer, et qu'elles sont situées de manière à ce que leurs habitans puissent voir ceux qui y arrivent. C'est pour cette raison que tous, à son approche, s'enfuyaient à temps, emportant avec eux tout ce qu'ils possédaient : ils faisaient des feux en partant, ainsi que des gens de guerre. L'embouchure de ce port a bien mille pas, ce qui équivaut à un quart de lieue; elle n'est obstruée par aucun banc de sable ni par aucun bas-fond, car, au contraire, on n'en trouve pas le fond presque jusqu'au rivage. Sa longueur est de trois mille pas, et il est tellement propre que tout bâtiment, quel qu'il soit, peut y attérir sans crainte, et y entrer sans précaution. Il y a dans son plus grand enfoncement deux embouchures d'un nombre égal de fleuves qui y apportent peu d'eau; et vis-à-vis se trouvent des plaines, les plus belles du monde, et presque semblables aux terres de Castille, sur lesquelles elles l'emportent encore. C'est pour cette raison qu'il donna à cette île le nom d'*île Espagnole* (*isla Española*).

Lundi, 10 *décembre.*

Un vent nord-est très violent qui s'éleva, fit chasser d'un demi-câble les vaisseaux sur leurs ancres, ce dont l'amiral s'étonna beaucoup, et ce qu'il attribua à ce que les ancres avaient été jetées fort avant sur le rivage, et à ce que le vent venait sur la terre. Voyant qu'il était contraire pour suivre la direction qu'il voulait prendre, il envoya à terre six hommes bien armés avec l'ordre de s'avancer à deux ou trois lieues dans l'intérieur pour voir si on y pourrait prendre langue. Ils partirent, et revinrent sans avoir trouvé ni maisons ni habitans : ils virent cependant quelques cabanes, des chemins très larges, et beaucoup d'endroits où de grands feux avaient été allumés. Ils virent les meilleures terres du monde, et trouvèrent un grand nombre de lentisques sur lesquels ils prirent du mastic qu'ils rapportèrent. Ils dirent qu'il y en avait beaucoup; mais que ce n'était pas le temps de le recueillir, parce qu'il ne se coagule pas dans cette saison.

Mardi, 11 *décembre.*

Le vent, qui était encore est et nord-est, ne permit pas non plus aujourd'hui à l'amiral de partir. L'île *de la Tortue*, située en face de ce port, ainsi qu'il a déjà été dit, paraît être une

assez grande île (1). Sa côte méridionale s'étend presque dans la même direction que celle de l'île Espagnole, située vis-à-vis, et il paraît qu'il y a de l'une à l'autre dix lieues au plus (2), en comptant depuis le *cap Cinquin* jusqu'à la tête de la Tortue, dont la côte s'étend ensuite vers le sud. L'amiral dit qu'il voulait parcourir l'espace compris entre ces îles pour jouir de la vue de l'*île Espagnole,* qui est la plus belle chose du monde, et parce que, à en croire les Indiens qu'il avait à bord, c'était le chemin pour aller à l'île de *Babeque,* qu'ils disaient être une île très grande, couverte de montagnes, remplie de vallées, et arrosée par de beaux fleuves; et ils ajoutaient que l'île de *Bohio* était plus grande que la *Juana,* qu'ils appellent *Cuba,* et n'est pas entourée d'eau. Ceci fait présumer qu'ils voulaient parler de la terre ferme placée der-

---

(1) Cette île, célèbre pour avoir servi de retraite aux boucaniers, n'est pas une grande île; Colomb lui-même a dit plus haut le contraire, journée du 6 décembre, p. 166; elle n'a, suivant Oexmelin, que seize lieues de tour, et, suivant d'autres, que six lieues de long sur deux de large, ou huit lieues sur une; elle manque d'eau, et il paraît qu'elle est aujourd'hui déserte. (D. L. R.)

(2) On a déjà vu qu'il n'y a que onze milles. Ce sont sans doute des erreurs de copie, commises par Bartolomé de Las Casas. (M. F. de Nav.)

rière cette île *Espagnole*, qu'ils appellent *Caritaba* (1), et qui est un continent immense : et ils ont presque raison de penser que ce continent est peuplé de gens astucieux (*de gente astuta*), car les habitans de toutes ces îles vivent dans une crainte continuelle de ceux de *Caniba;* et aussi, dit l'amiral, je répète ce que j'ai dit plusieurs fois ailleurs, que *Caniba* n'est autre chose que le peuple du *Grand Can*, dont les États doivent être très voisins de ce pays. Ce monarque doit avoir des vaisseaux dans lesquels ses sujets viennent pour capturer les Indiens insulaires; et comme ils ne reviennent pas, leurs compatriotes se figurent qu'ils ont été mangés. Chaque jour, dit encore l'amiral, nous comprenons de mieux en mieux ces Indiens, et de leur côté, ils nous comprennent mieux aussi, quoique bien souvent encore ils entendent une chose pour l'autre. L'amiral envoya du monde à terre. Ils trouvèrent beaucoup de mastic liquide (*sin cuajarse*), ce que l'amiral attribua à l'abondance des pluies qui étaient tombées. Il dit que dans l'île de Chio on recueille le mastic au mois de mars, mais que le climat de ces contrées est si tempéré qu'on devrait l'y recueillir

---

(1) Ils faisaient allusion aux côtes de terre ferme.
(M. F. de Nav.)

au mois de janvier. Ils pêchèrent beaucoup de poissons semblables à ceux de Castille; des vandoises (*albures*), des saumons (*salmones*), des merluches (*pijotas*), des dorées (*gallos*), des saupes (*pámpanos*), des chabots (*lisas*), des ..... (*corbinas*) et des crabes (*camarones*). Ils virent des sardines (*sardinas*) (1), et trouvèrent beaucoup d'aloès.

Mercredi, 12 décembre.

L'amiral ne mit pas ce jour-là à la voile, parce que le vent continua d'être contraire. Il fit plan-

---

(1) *Albure* est le nom espagnol de la *vandoise;* mais ce n'était certainement pas une vraie vandoise que l'on pêchait à Saint-Domingue. Il n'y a pas non plus de vrai saumon, ni de vraie merluche. *Gallo* est proprement la *dorée* (*zeus faber*, Linn.); *pampano*, la *saupe* (*sporsus salpa*, Linn.); *corbina*, le *corbe* (*sciana nigra*, Linn.), mais les colons espagnols ont transporté ces noms à des poissons des pays chauds qui sont des mêmes genres, mais non pas des mêmes espèces. Lorsque Colomb nomme un *corbina*, par exemple, il faut bien se garder de croire que ce soit le *corbina* d'Europe, c'était tout au plus quelque autre espèce du genre *sciæna*, dont les mers d'Amérique possèdent un grand nombre. En un mot, il faut toujours se souvenir qu'un nom sans figure et sans description n'est jamais susceptible que d'une application très vague. Il est de même très sûr que la *sardine vulgaire* n'habite point aux Antilles; mais on y trouve plusieurs espèces du genre du *hareng* qui peuvent avoir été prises pour elle. (C....R.)

ter une grande croix à l'entrée du port, du côté occidental, sur une élévation qui se voyait de très loin, *en signe*, dit-il, *de ce que ce pays appartient à Vos Altesses, et principalement en signe de Jésus-Christ notre Seigneur, et en l'honneur de la chrétienté.* Après cette opération trois matelots s'enfoncèrent dans la forêt (*metieron por el monte*) pour voir les arbres et les plantes; et ils entendirent venir une troupe de gens qui étaient tout nus, ainsi que dans les autres îles. Ils les appelèrent, et furent à leur rencontre; mais les Indiens prirent la fuite. Ils finirent pourtant par prendre une femme, mais ils ne purent faire une prise plus considérable. « Je leur avais « en effet ordonné, dit l'amiral, de prendre « quelques habitans pour leur faire honneur et « pour dissiper leurs craintes, afin que s'il y avait « dans le pays quelque chose d'avantageux, ce « dont la beauté du sol et la douceur du climat « ne permettent pas de douter, nous pussions « nous en emparer plus facilement. Ils amenè- « rent donc à mon vaisseau cette femme, qui « était fort belle et très jeune. Elle parla avec « nos Indiens, car ils avaient tous une langue « commune. » L'amiral la fit habiller, et il lui donna des perles de verre, des grelots et des bagues de laiton. Il la renvoya ensuite dans ses foyers, très honorablement, selon sa coutume,

Il fit partir avec elle quelques personnes de son bâtiment et trois des Indiens qu'il avait à bord pour qu'ils s'abouchassent avec les habitans de cette île. Les marins qui étaient avec cette jeune femme dans la chaloupe quand ils la reconduisaient à terre, dirent à l'amiral qu'elle ne voulait déjà plus sortir du bâtiment, mais rester, au contraire, avec les autres femmes indiennes qu'elle y avait vues, et que l'amiral avait fait prendre dans le *port de Mares de l'île Juana* de Cuba. L'amiral ajoute que tous les Indiens qui étaient avec cette Indienne venaient dans un canot. C'est dans cette espèce d'embarcation qui leur sert de caravelle qu'ils naviguent d'un endroit à l'autre; lorsqu'ils eurent jeté les yeux sur le port en y arrivant par le fleuve, et qu'ils eurent vu les vaisseaux, ils s'en retournèrent, laissèrent leur canot dans le premier endroit venu, et prirent par terre le chemin de leur bourgade, dont la jeune Indienne montrait la situation aux matelots espagnols. Elle portait un morceau d'or passé dans les narines, ce qui est un signe qu'il y avait de l'or dans cette île.

Jeudi, 13 *décembre.*

Les trois hommes que l'amiral avait envoyés avec la femme revinrent à trois heures après minuit. Ils n'allèrent pas avec elle jusqu'à la bour-

gade, soit qu'elle leur parût éloignée, soit qu'ils eussent peur. Ils dirent que beaucoup d'Indiens viendraient très incessamment aux vaisseaux, parce qu'ils devaient déjà être rassurés par les nouvelles que leur aurait données la femme. L'amiral, désireux de savoir s'il y avait dans cette contrée quelque chose de profitable, et non moins désireux de prendre langue avec les habitans d'un pays si beau et si fertile, pour leur donner envie de servir le Roi et la Reine, résolut de renvoyer à la bourgade, d'après la confiance que lui inspirait le compte qu'avait dû rendre l'Indienne de l'accueil prévenant et de la bonté des chrétiens. Il choisit, à cet effet, neuf hommes qu'il jugea propres à une pareille entreprise, et qu'il fit armer de pied en cap. Il les fit accompagner par un des Indiens qu'il avait à bord. Ceux-ci allèrent à la bourgade (1), qui était à quatre lieues et demie au sud-est. Ils la trouvèrent située dans une immense vallée, et entièrement déserte, car dès que les habitans eurent connaissance de l'approche des chrétiens, ils prirent tous la fuite, après avoir enfoui dans la

---

(1) Ville connue aujourd'hui sous le nom de *Gros Morne*, située sur le bord du *fleuve des trois Rivières*, qui a son embouchure à un demi-mille à l'ouest du *port de Paix*. (M. F. de Nav.)

terre tout ce qu'ils possédaient. Cette peuplade se composait de mille maisons et de plus de trois mille habitans. L'Indien que les chrétiens avaient amené courut après eux en leur criant de n'avoir pas peur, que les chrétiens n'étaient pas de Cariba, mais, au contraire, qu'ils venaient du ciel et donnaient beaucoup de choses très belles à tous ceux qu'ils trouvaient. Ce qu'il leur dit fit tant d'impression sur eux qu'ils se rassurèrent, et vinrent auprès des chrétiens au nombre de plus de deux mille. Tous accouraient ensuite auprès d'eux, et leur mettaient les mains sur la tête, signe d'un profond respect et d'une grande amitié : et ils continuèrent d'être tout tremblans, jusqu'à ce que l'Indien et les chrétiens eurent pleinement dissipé leurs craintes. Les chrétiens dirent que dès que la frayeur de ces habitans fut évanouie, ils allaient tous à leurs maisons, et en rapportaient aux chrétiens tout ce qu'ils avaient à manger, surtout du pain de *niames* (1),

---

(1) *Niames* ou *gnammes* : c'étaient les *ajes*, espèce de batates, dont les racines, qui avaient le goût de châtaignes, leur servaient à faire du pain. C'est ce que l'amiral répète plus loin aux journées des 16 et 21 décembre. Les Indiens appelaient *Cazabi* le pain qu'ils faisaient avec la racine de la plante nommée *Yuca*. Voyez Oviedo au chap. 5 de son *Histoire naturelle des Indes*. (M. F. de Nav.)

espèce de racines grosses comme des radis (*rábanos*), qu'ils sèment, qu'ils plantent, qui croissent dans toutes leurs terres, et qui font leur principale nourriture. Ils en font du pain, ils les font cuire ou griller, et elles ont tellement le goût de châtaignes, qu'il n'est personne qui, en mangeant ces racines, ne soit persuadé qu'il mange les fruits du châtaignier. Ils leur donnaient du pain et du poisson, et de tout ce qu'ils possédaient. Comme les Indiens que l'amiral avait à son bord avaient compris qu'il désirait avoir un perroquet, il paraît que l'Indien qui servait de guide aux chrétiens communiqua ce désir aux insulaires, car ils s'empressèrent de leur apporter des perroquets, et ils leur donnaient tout ce qu'ils leur demandaient sans rien vouloir en retour. Ils les priaient de ne pas s'en retourner cette nuit, et leur promettaient de leur donner beaucoup d'autres choses qu'ils avaient dans la montagne. Pendant que tous ces Indiens étaient avec les chrétiens, ils virent venir une grande multitude de gens au milieu desquels était le mari de la femme à laquelle l'amiral avait fait un si bon accueil, et qu'il avait renvoyée chez elle. Ils la portaient sur leurs épaules, et venaient remercier les chrétiens de l'honneur et des présens que l'amiral lui avait faits. Les chrétiens dirent à

l'amiral que ces habitans étaient plus beaux, mieux faits et plus traitables que ceux d'aucune des îles qu'ils avaient visitées jusqu'alors; mais l'amiral dit qu'il ne comprend pas comment ils peuvent être plus traitables que les autres, donnant à entendre que les habitans qu'ils avaient trouvés dans les autres îles déjà parcourues étaient extrêmement traitables. Les chrétiens rapportèrent que, quant à la beauté, il n'y avait pas de comparaison entre cette population et celle des autres îles, tant pour les hommes que pour les femmes; que les individus de l'un et de l'autre sexe sont ici beaucoup plus blancs, et que parmi les femmes ils virent deux jeunes filles aussi blanches que peuvent l'être des Espagnoles. Ils dirent aussi que les plus belles et les meilleures terres de Castille ne peuvent se comparer en beauté avec celles qu'ils venaient de voir. Le souvenir que l'amiral conservait des magnifiques contrées qu'il avait visitées le portait à croire au rapport de ses gens, qui lui assuraient que la campagne qu'il avait sous les yeux n'était pas comparable à celle de la vallée qu'ils quittaient; et même qu'entre cette dernière et celle de Cordoue, il y avait autant de différence qu'entre le jour et la nuit. Ils ajoutaient que toutes ces terres étaient cultivées, et qu'au milieu

de cet immense vallon coulait un fleuve (1) très large, dont le volume d'eau pouvait facilement arroser toutes les terres qu'il traverse à une grande distance. Tous les arbres étaient verts et chargés de fruits, les herbes très hautes et toutes fleuries, les chemins excellens et fort larges, et la température comme en Castille au mois d'avril. Ils ajoutaient que le rossignol et les autres oiseaux chantaient comme ils le font en Espagne dans ce beau mois, et que ces chants étaient doux comme le climat; les émissaires de l'amiral étaient enchantés. Quelques oiseaux chantaient aussi pendant la nuit, et avec non moins de douceur; on entendait de toutes parts les grillons et les grenouilles, et les poissons ressemblaient à ceux qu'on trouve en Espagne. Les mêmes émissaires virent beaucoup de lentisques, d'aloès et de cotonniers : ils ne trouvèrent pas d'or, ce qui n'est pas étonnant, vu le peu de temps de leur séjour en ces lieux. Ici l'amiral voulut compter de combien d'heures se composaient le jour et la nuit, et combien il s'en écoulait d'un soleil à l'autre : il trouva qu'il passa vingt ampoulettes, qui sont d'une demi-heure cha-

---

(1) Celui qui porte le nom de *fleuve des trois Rivières* (*de los tres Rios*). (M. F. de Nav.)

cune; mais il dit qu'il peut y avoir erreur dans ce compte, soit qu'on ne remplisse pas le sablier dès qu'il est vide, soit qu'une partie du sable ne passe pas. Il dit aussi qu'il trouva avec son quartier de réduction qu'il était à trente-quatre degrés de la ligne équinoxiale. (1)

Vendredi, 14 *décembre.*

L'amiral sortit de ce *port de la Conception* par un vent de terre qui, peu de temps après, se calma, mais qui se fit de nouveau sentir et se calma de même chacun des jours que l'amiral navigua dans ces parages. Le vent d'orient souffla ensuite, et porta au nord-nord-est l'amiral, qui arriva à l'*île de la Tortue.* Il en vit une pointe qu'il appela la *pointe Jambe* (*la punta Pierna*), située à l'est-nord-est de la tête de l'île, et dont il était éloigné d'environ douze milles. Il découvrit de là une autre pointe, à laquelle il donna le nom de *pointe Élancée* (*punta Lanzada*), qui était dans la même direction du nord-est, et à seize milles de laquelle il se trouvait à peu près. Ainsi donc, depuis l'extrémité (*la cabeza*) de l'île de *la Tortue* jusqu'à la *pointe Aiguë* (*punta Aguda*), il y avait bien quarante-quatre milles, c'est-à-dire

(1) Il y a erreur dans ce calcul, car il n'y a que vingt degrés. (M. F. de Nav.)

onze milles à l'est-nord-est. Il y avait dans cette distance quelques grandes portions de plage assez unies. Le territoire de cette île de la Tortue est très élevé, mais peu montueux ; il est fertile, d'un aspect agréable, entièrement et si bien cultivé, qu'il rappelle la campagne de Cordoue. Cette île est très peuplée ainsi que l'île Espagnole. Voyant que le vent lui était contraire, et qu'il ne pouvait aller à l'île *Baneque* (1), il résolut de retourner au *port de la Conception*, d'où il était parti ; mais il ne put parvenir à un fleuve qui est à deux lieues est dudit port.

Samedi, 15 décembre.

L'amiral partit une seconde fois du *port de la Conception* pour poursuivre sa route ; mais comme il en sortait, il s'éleva un fort vent d'est qui lui était contraire. Il reprit donc la direction de la Tortue, arriva à cette île, et se dirigea ensuite vers le fleuve qu'il avait voulu voir hier, et auquel il n'avait pu arriver ; mais il ne fut guère plus heureux dans cette course que dans celle de la veille, car il alla attérir à une demi-lieue du fleuve, du côté opposé au vent, sur une plage où il trouva un havre commode et propre. Après y avoir amarré ses vaisseaux, il

(1) L'amiral dit ailleurs *Baveque*. (M. F. DE NAV.)

se rendit avec ses chaloupes pour voir le fleuve, et il entra dans un bras de mer qu'il rencontra une demi-lieue avant d'y arriver, mais qui n'en était pas l'embouchure. Il retourna sur ses pas, et trouva cette embouchure, dont la profondeur n'avait pas une brasse, et dont le courant était très rapide. Il y pénétra avec ses chaloupes pour examiner les bourgades qu'avaient déjà visitées ceux de ses gens qu'il avait envoyés avant-hier à la découverte. Il fit jeter le câble à terre pour remorquer, et les matelots parvinrent, en le tirant, à remonter les chaloupes à deux portées d'escopette; mais la rapidité du courant du fleuve ne leur permit pas de les remonter davantage. L'amiral vit quelques maisons et l'immense vallée où sont les bourgades, et il dit qu'il n'avait jamais rien vu de sa vie de plus beau que cette vallée que traverse ce fleuve. Il vit aussi plusieurs individus à l'embouchure dudit fleuve, mais à l'aspect des étrangers, ils prirent tous la fuite. L'amiral dit en outre qu'il faut que ces pauvres habitans soient bien tourmentés (*aquella gente debe ser muy cazada*), puisqu'ils sont si peureux. En effet, dès qu'ils arrivent en un endroit, ils allument, dans toute l'étendue de l'île, des feux sur les hauteurs (1); et cette cou-

(1) Colomb dit : *luego hacen ahumadas de las atalayas*

tume est d'un usage beaucoup plus fréquent dans cette *île Espagnole* et dans celle *de la Tortue*, qui est aussi une grande île (1), que dans toutes celles qu'il laissait derrière lui. Il donna à cette vallée le nom de *Vallée du Paradis* (*Valle del Paraiso*), et il nomma le fleuve *Guadalquivir*, parce qu'il est, dit-il, aussi grand que le Guadalquivir à Cordoue; que ses rivages sont couverts de pierres superbes, et qu'il est entièrement navigable.

Dimanche, 16 décembre.

Vers minuit, l'amiral mit à la voile par un petit vent de terre pour sortir de ce golfe. En quittant les bords de l'*île Espagnole*, il se mit à la bouline, parce qu'il vint un vent d'est vers trois heures du matin. Comme il était au milieu du golfe, il trouva un canot monté par un seul Indien, ce qui l'étonna beaucoup, car il ne pouvait comprendre comment il parvenait à se tenir

---

por toda la tierra, ce qu'on pourrait traduire littéralement par : ils font aussitôt dans toute la terre des signaux sur les *échauguettes*. *Ahumada* est le signal qu'on fait en allumant un feu sur des hauteurs ou sur des tours le long des côtes de la mer, pour avertir chacun de se tenir sur ses gardes, et *atalaya* est un mot espagnol qui vient de l'arabe, et qui signifie une tour ou une éminence quelconque sur lesquelles les signaux sont placés. (D. L. R.)

(1) Cela n'est pas exact; voyez la note p. 179.

sur l'eau par un vent si violent. Il fit mettre dans son bâtiment l'Indien et son canot, et après lui avoir fait mille caresses, il lui donna des billes de verre, des grelots et des bagues de laiton. Il le conduisit dans son vaisseau jusqu'à terre, à une bourgade (1) située sur le rivage de la mer, à seize milles de l'endroit où il l'avait rencontré. L'amiral y ayant trouvé un bon havre, y mouilla près de la bourgade, qui lui parut être bâtie à neuf, parce que toutes les maisons en étaient neuves. L'Indien alla à terre avec son canot, et y donna des nouvelles de l'amiral et des chrétiens, dont il vanta la douceur et la bonté; mais ces nouvelles étaient déjà parvenues à cette bourgade, par ce qui s'était passé aux autres, où les six chrétiens s'étaient rendus. Au premier bruit de l'arrivée de l'amiral, plus de cinq cents hommes accoururent où il était, et bientôt après leur roi arriva : ils étaient tous sur la plage, très près des vaisseaux qui étaient à l'ancre, et si près de terre, qu'ils la touchaient presque. Ils vinrent bientôt au vaisseau amiral, d'abord un à un, et ensuite plusieurs à la fois, mais ils n'apportaient avec eux absolument rien : quelques uns cependant portaient aux oreilles et aux narines des grains

(1) *Port de la Paix* (*puerto de Paz*). (M. F. de Nav.)

d'un or très fin, qu'ils donnaient aussitôt avec plaisir. L'amiral commanda qu'on leur fît honneur à tous, *parce que*, dit-il, *ce sont les meilleures gens du monde et les plus doux des hommes, surtout parce que j'ai grande espérance en notre Seigneur, que Vos Altesses feront d'eux tous autant de chrétiens, et qu'ils seront tous vos sujets : pour moi, je les regarde déjà comme tels.* L'amiral vit aussi le roi, qui était sur la plage, et remarqua que tous le traitaient avec déférence et respect (*le hacian acatamiento*). Il lui envoya un présent, qu'il reçut avec beaucoup de cérémonial. C'était, dit Colomb, un jeune homme de vingt et un ans au plus, et qui avait un gouverneur âgé, et d'autres conseillers qui l'accompagnaient, le conseillaient et répondaient pour lui; mais il ne proférait que peu de paroles. Un des Indiens de la suite de l'amiral s'entretint avec ce jeune souverain, lui dit que les chrétiens venaient du ciel, qu'ils allaient à la recherche de l'or, et voulaient aller à l'île de *Baneque*. Il répondit que c'était bien, et qu'il y avait beaucoup d'or dans ladite île; il montra lui-même à l'alguazil de l'amiral, qui lui avait apporté le présent, le chemin qu'il fallait suivre pour aller à cette île, et il lui dit qu'il ne leur fallait pas plus de deux jours pour s'y rendre, et que s'ils avaient besoin de quelque chose de son pays,

il le leur donnerait très volontiers. Ce roi et tous les officiers de sa suite, ainsi que tous les autres Indiens, allaient nus comme leurs mères les avaient mis au monde. Les femmes n'étaient pas plus couvertes, et n'en montraient ni plus d'embarras ni plus de honte. C'étaient les plus beaux hommes et les plus belles femmes que les chrétiens eussent trouvés jusque-là. Ils étaient assez blancs, et s'ils avaient eu la coutume de se vêtir et de se préserver du soleil et de l'air, ils auraient été presque aussi blancs qu'en Espagne, car le climat de cette contrée est assez froid, et c'est bien le meilleur pays que langue puisse nommer. Le terrain y est très élevé : ce ne sont que des plaines (*campiñas*) et des vallées, et les bœufs pourraient labourer sur la plus haute des montagnes de cette île. Il n'y a pas, dans toute la Castille, de terre qui puisse se comparer à celle-ci ni en beauté ni en bonté. Toute cette île et celle de la Tortue sont entièrement cultivées comme la campagne de Cordoue. Leurs habitans y sèment des *ajes*, qui sont de petites branches qu'ils plantent, et au pied desquelles poussent des racines assez semblables à des carottes (*zanahorias*), qu'ils râpent, pétrissent, et dont ils font du pain. Ils plantent ensuite de nouveau, dans un autre endroit, la même petite branche, qui produit

encore quatre ou cinq de ces racines, qui sont extrêmement savoureuses, et dont le goût ressemble tout-à-fait à celui de nos châtaignes. L'amiral dit qu'il y a dans ce pays les plus grosses et les meilleures qu'il ait vues en aucun lieu, et il ajoute qu'il y en a en Guinée de la même espèce : celles de cet endroit n'étaient pas moins grosses que la jambe. Quant aux habitans de cette bourgade, ils étaient tous gros et vaillans (*gordos y valientes*), et non maigres, et poltrons comme les autres qu'il avait déjà trouvés; leur conversation était affable et douce, et ils n'appartenaient à aucune secte. Les arbres avaient, dans ces environs, une sève si vigoureuse, que leurs feuilles cessaient d'être vertes, et devenaient noirâtres à force de verdir. C'était une chose merveilleuse de voir ces vallées, ces fleuves, ces belles et bonnes eaux, ces terres si propres à produire tous les grains et tous les légumes dont on peut faire du pain; si propres à la nourriture de bestiaux de toute espèce, dont ils n'ont aucune, quelle qu'elle soit; si propres à faire d'excellens jardins et à produire toutes les choses du monde que l'homme peut demander. Dans la soirée le roi vint au vaisseau de l'amiral, qui le reçut avec les honneurs dus à son rang, et lui fit dire et expliquer qu'il était au service du Roi et de la Reine de Castille, qui

étaient les plus puissans princes du monde. Mais ni les Indiens que l'amiral avait à son bord, et qui lui servaient d'interprètes, ni le roi, ne croyaient à rien de tout cela, parce qu'ils étaient convaincus que les chrétiens venaient du ciel, et que les royaumes des Rois de Castille étaient dans le ciel et non dans ce monde. L'amiral fit servir au roi des mets de Castille. Il commençait par en manger une bouchée, et il donnait ensuite tout le reste à ses conseillers, à son gouverneur et aux autres de ses officiers qu'il avait amenés avec lui. « Je supplie Vos Altesses de « croire que ces terres et surtout celles de cette « *île Espagnole* sont si bonnes et si fertiles, qu'il « est impossible d'exprimer jusqu'à quel degré, « et que personne ne peut le croire s'il ne le « voit de ses propres yeux. Je les supplie d'être « convaincues que cette île et toutes les autres ne « leur appartiennent pas moins que la Castille, « car il ne manque pour régner sur ces pays « que de s'y établir, et d'ordonner aux habitans « de faire tout ce qu'on voudra. Et en effet, « suivi seulement des gens de ma flottille, qui « ne sont pas en grand nombre, je puis parcourir en maître toutes ces îles, car j'ai sou- « vent vu trois seulement de mes matelots des- « cendre à terre, et leur seul aspect faire fuir « une multitude de ces Indiens, auxquels cepen-

« dant ils ne voulaient faire aucun mal. Ils n'ont « point d'armes, sont fort loin d'avoir l'esprit « belliqueux, vont tout nus, et sont si peureux, « que mille d'entre eux n'attendraient pas de « pied ferme trois hommes résolus. Ils sont « par conséquent bien propres à obéir, à exé- « cuter les travaux qu'on leur commanderait, à « ensemencer, et à faire tout ce qui serait néces- « saire. Qu'on leur fasse donc bâtir des villes, « qu'on leur apprenne à se vêtir, et qu'on les « forme à nos usages. »

Lundi, 17 décembre.

Il s'éleva cette nuit un vent violent d'est-nord-est; mais la mer ne devint pas très houleuse dans le port où avait mouillé l'amiral, parce que l'*île de la Tortue,* qui est vis-à-vis, le garantit, le protége et lui forme un puissant abri. L'amiral y resta donc pendant cette journée, et envoya les matelots pêcher avec leurs filets. Les Indiens étaient enchantés d'accompagner les chrétiens, et ils se réjouirent beaucoup de se trouver avec eux : ils leur apportèrent certaines flèches des habitans de Caniba ou des Cannibales, qui sont formées de joncs ou roseaux fort longs, armés de petits bâtons très pointus et durcis au feu. Ils leur montrèrent deux hommes auxquels il manquait des morceaux de chair dans certaines

parties du corps, et ils leur firent entendre que les Cannibales les avaient ainsi mordus et dévorés à belles dents; mais l'amiral ne voulut pas le croire. Il renvoya à la bourgade quelques chrétiens qui échangèrent des billes de verre contre des morceaux d'un or réduit en feuilles très minces. Ils virent sur un Indien que l'amiral jugea être le gouverneur de cette province, et que les autres Indiens appelaient *cacique,* un morceau d'or aussi grand que la main, provenant sans doute de la même feuille d'or, et qu'il paraissait vouloir échanger. Il alla à cet effet à sa maison, où il fit couper cette pièce d'or en petits morceaux qu'il apporta un à un aux chrétiens qui étaient restés sur la place, et qu'il échangea avec eux de la même manière. Après qu'il eut échangé le dernier morceau d'or, il dit par signes aux chrétiens qu'il en avait envoyé chercher davantage ailleurs, et qu'on le lui apporterait un autre jour. Cet esprit de trafic, cette réflexion, ces calculs, la culture générale des terres, les manières de ces Indiens, leurs mœurs, leurs usages, leur douceur, leur ruse (*consejo*), tout, dit l'amiral, prouve qu'ils sont plus actifs et plus intelligens que tous ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Dans la soirée un canot monté par une quarantaine d'hommes vint de l'île de *la Tortue*. Lorsqu'il aborda à la

plage, toute la population de la bourgade située sur le bord de la mer, qui était réunie, s'assit en signe de paix. Alors quelques uns des Indiens qui étaient dans le canot, puis ensuite presque tous les autres, descendirent à terre. Mais le cacique se leva seul, et par des paroles qui paraissaient être des menaces, les fit rentrer dans leur canot. Il leur jetait de l'eau, ramassait des pierres sur le rivage et les lançait dans la mer, et après que tous les Indiens de l'île de la Tortue se furent rembarqués dans leur canot et se furent remis en mer avec la plus grande obéissance, « le cacique, dit l'amiral, prit une pierre et la « mit, pour qu'il la leur lançât, dans la main de « mon alguazil, que j'avais envoyé à terre avec le « notaire de la flotte et d'autres personnes, pour « voir s'ils rapporteraient quelque chose d'avan- « tageux; mais mon alguazil ne voulut pas lancer « la pierre. » C'est dans cette circonstance que le cacique montra combien il favorisait l'amiral. Aussitôt que le canot fut parti, on dit à l'amiral qu'il y avait plus d'or dans l'île de *la Tortue* que dans l'île *Espagnole*, parce qu'elle est plus près de *Baneque*. L'amiral dit ici qu'il croit qu'il n'y a de mines d'or ni dans l'île *Espagnole* ni dans celle de *la Tortue*, mais qu'on l'apporte de *Baneque*, quoiqu'en petite quantité, parce que les habitans de ces deux premières îles n'ont rien

à donner en échange. Le sol d'ailleurs en est si fertile, qu'ils n'ont pas besoin de beaucoup travailler la terre pour la faire produire ce qui est nécessaire à leur nourriture, et moins encore pour ce qui serait nécessaire à leur habillement, puisqu'ils vont tout nus. L'amiral croyait qu'il était bien près des lieux où la terre cachait ses plus grandes richesses, et que notre Seigneur allait le conduire dans l'endroit où naît l'or. Il était informé que du port où il se trouvait jusqu'à Baneque (1) il y avait quatre journées, ce qui pourrait faire trente ou quarante lieues, intervalle qu'on peut, par un bon vent, franchir en un seul jour.

Mardi, 18 *décembre.*

L'amiral prolongea son séjour dans ces parages, parce que le défaut de vent l'obligea à y rester ce jour-là au mouillage. Une autre raison l'y engageait aussi : le cacique avait dit qu'il apporterait de l'or, et quoique l'amiral ne pensât pas qu'il pût en donner beaucoup, attendu qu'il n'y avait pas de mines en cet endroit, il était cependant curieux de s'assurer plus positivement de la position du lieu d'où on le retirait. Dès le

(1) Cette île de *Baveque* ou *Baneque* n'a jamais paru; c'était peut-être l'île de la Jamaïque.

(Bartolomé de Las Casas.)

point du jour il fit pavoiser le bâtiment et la caravelle avec les armes et les pavillons, pour célébrer le jour de la fête de Sainte-Marie de l'O (1), ou commémoration de l'Annonciation, et l'on fit de nombreuses décharges d'escopettes (*lombardas*). Le roi de cette *île Espagnole*, dit l'amiral, était parti de bonne heure de sa demeure, qui ne devait être éloignée que de cinq lieues, ainsi qu'il en pouvait juger, et il arriva vers les trois heures de l'après-midi dans le bourg (2), où l'attendaient déjà quelques hommes du bâtiment que l'amiral avait envoyés pour qu'ils s'assurassent s'il y arrivait de l'or. Ils remarquèrent que le roi était accompagné de plus de deux cents hommes, qu'il se faisait porter sur un palanquin soutenu par quatre hommes, et qu'il était encore jeune, ainsi que nous l'avons déjà dit. Aujourd'hui, pendant que l'amiral était à dîner sous le château (*debajo del castillo*) de son bâtiment, le roi

---

(1) Il y a près de Ségovie un couvent, et une église dédiée à la sainte Vierge, sur une montagne assez élevée; cette église est entourée de petits rochers formant un ovale ou un O; *de là Sainte-Marie de l'O*, qui est l'une des soixante-quinze ou quatre-vingts vierges qu'on honore, en Espagne, d'un culte particulier. (De V...l.)

(2) C'était le bourg de l'intérieur, connu aujourd'hui sous le nom de *Gros Morne*, et éloigné de 4 lieues du *port de la Paix*, où l'amiral était mouillé. (M. F. de Nav.)

avec toute sa suite y arriva. A cette occasion l'amiral dit au Roi et à la Reine catholiques : « Vos Altesses seraient sans doute satisfaites de « la pompe de leur cortége et du respect que « tout le monde leur témoigne, quoiqu'ils aillent « entièrement nus. Au moment où le roi entra « dans le bâtiment, il me trouva à table sous le « château de la poupe; il vint droit à moi, s'assit « à mes côtés, et il ne me permit pas de me « déranger, ni de me lever de table avant que « j'eusse terminé mon repas. Présumant qu'il « aurait du plaisir à goûter de nos viandes, j'or- « donnai qu'on lui en servît de suite. Lorsqu'il « entra sous le château, il fit un signe de la main « pour que tous ses gens restassent en dehors; « ils s'empressèrent d'obéir à cet ordre, qu'ils « exécutèrent avec les plus grandes marques de « respect, et ils allèrent tous s'asseoir sur le « pont, à l'exception de deux hommes d'un âge « mûr, que je jugeai être, l'un son conseiller, et « l'autre son précepteur, et qui vinrent s'asseoir « à ses pieds. Le roi ne prenait de toutes les « viandes que je lui présentais que ce qui était « nécessaire pour me faire honnêteté et les goû- « ter; il les envoyait ensuite à ses gens, qui en « mangeaient tous. Il en fit autant des boissons : « il se contentait d'en mouiller ses lèvres, et il « les donnait ensuite à ses gens; il faisait tout « cela avec un air de dignité bien remarquable;

« il parlait peu; le petit nombre de paroles qu'il « proférait étaient, autant que je pouvais le « comprendre, toutes bien judicieuses et bien « réfléchies. Les deux personnages qui étaient « à ses pieds examinaient le mouvement de ses « lèvres, parlaient pour lui, s'entretenaient aussi « avec lui, et toujours avec le plus grand respect. « Le repas terminé, un écuyer apporta une cein- « ture (*un çinto*) en tout semblable, pour la « forme, à celles dont on se sert en Castille, « excepté que le travail n'en est pas le même. « Le roi la prit et me la remit, ainsi que deux « morceaux d'or ouvré, qui étaient très minces : « je crois qu'ils recueillent très peu de ce métal, « quoiqu'ils soient si voisins des lieux qui le « produisent, et dans lesquels il se trouve en si « grande abondance.

« Je m'aperçus qu'une garniture de mon lit « lui plaisait; je la lui donnai, ainsi que plu- « sieurs beaux grains d'ambre que je portais « à mon cou, des souliers de couleur et une « fiole d'eau de fleur d'orange : il en fut si con- « tent, que c'était merveille, et il était, ainsi « que son gouverneur et ses conseillers, très « chagrin de ce que nous ne pouvions pas nous « entendre; je compris néanmoins qu'il me dit « que si quelque chose d'ici me convenait, toute « l'île était à mes ordres. J'envoyai chercher un « collier qui portait pour médaille un *excellent*

« *d'or* (1) sur lequel étaient gravés les portraits de « Vos Altesses ; je le lui montrai en lui répétant « ce que je lui avais dit hier, que Vos Altesses « gouvernaient la plus grande partie du monde « (*todo lo mejor del mundo*), et qu'il n'y avait « pas de princes aussi puissans. Je lui montrai « aussi les bannières royales et celles de la croix, « dont il parut faire grand cas. Quels grands « seigneurs doivent être Vos Altesses, dit-il à ses « conseillers, puisque, sans aucune crainte, elles « m'avaient envoyé dans ce pays, de si loin et « du ciel ; il dit encore beaucoup d'autres choses « que je ne compris pas ; mais je vis bien qu'il « était émerveillé. » Lorsqu'il était déjà tard et qu'il voulut partir, l'amiral le renvoya avec distinction dans le canot, et le fit saluer de plusieurs décharges de mousqueterie. Descendu à terre, il se plaça sur son brancard, et s'en alla avec son cortége, composé, comme nous l'avons dit, de plus de deux cents hommes, et son fils le suivit, porté sur les épaules d'un Indien très distingué. Il fit donner à manger et rendre de grands honneurs à tous les marins et à toutes les autres personnes des vaisseaux, partout où on

---

(1) L'*excellent d'or* était une monnaie qui valait deux *castillans*. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

Un peu plus de 26 francs. (DE V...L.)

les rencontrait. Un matelot dit qu'il l'avait rencontré dans sa route, et qu'il avait vu que les objets que l'amiral lui avait donnés étaient portés devant lui par un nombre égal de personnes, qui lui paraissaient être les plus marquantes.

Le fils du roi le suivit pendant assez longtemps avec une escorte semblable à la sienne, et il y en avait une autre aussi nombreuse pour un frère du même monarque, avec la différence que ce frère marchait à pied, appuyé sur les bras de deux hommes notables. Ce dernier vint au vaisseau après le roi, et l'amiral lui donna quelques uns de ses objets d'échange. Ce fut alors que l'amiral apprit que le roi était nommé *cacique* dans la langue du pays. L'amiral dit que ce jour-là on échangea peu d'or; mais il sut d'un vieillard qu'il y avait, à la distance de cent lieues au plus, beaucoup d'îles rapprochées (*comarcanas*), qui, autant qu'il put le comprendre, produisaient beaucoup d'or. Il fut jusqu'à dire qu'il y avait une île toute d'or, et d'autres où il abondait au point qu'on n'avait qu'à le ramasser et le passer au tamis; qu'on le fondait, qu'on en faisait des barres et des milliers d'ouvrages dont il expliqua la forme par signes. Ce vieillard désigna à l'amiral la direction et le parage dans lequel elles étaient situées. L'amiral résolut de s'y rendre, et dit que si ce vieillard

n'était pas un personnage aussi marquant auprès du roi, il le retiendrait et l'emmenerait avec lui, ou que, s'il savait la langue, il le prierait de l'accompagner, et qu'il croyait qu'il s'y prêterait volontiers, parce qu'il paraissait bien avec lui et avec les chrétiens; mais que, comme il tenait déjà ces gens-là pour des vassaux des rois de Castille, et qu'il n'était pas juste de leur faire violence, il se décida à n'en rien faire. Il planta une très grande croix au milieu de la place de cette peuplade; les Indiens l'y aidèrent beaucoup, et il dit qu'ils y firent leurs prières et l'adorèrent. Les dispositions qu'ils manifestèrent font espérer à l'amiral, en notre Seigneur, que toutes ces îles se feront chrétiennes.

Mercredi, 19 *décembre.*

Cette nuit on mit à la voile pour sortir du golfe que forme en cet endroit *l'île de la Tortue* avec *l'Espagnole.* Au jour, le vent tourna à l'est, ce qui empêcha, pendant toute la journée, de sortir d'entre ces deux îles, et le soir on ne put atteindre un port qui parut (1) en vue; on aperçut quatre pointes de terre, une grande baie et une rivière, et on reconnut un

(1) Le port de *la Granja.* (M. F. de Nav.)

grand promontoire (*una angla muy grande*) (1) où il y avait une peuplade, et à l'opposite un vallon entre plusieurs montagnes très élevées, couvertes d'arbres, qu'il jugea être des pins. Il y a, sur les *Deux Frères* (2), une montagne très haute et très spacieuse (*muy gorda*) qui va du nord-est au sud-ouest, et à l'est-sud-est du *cap de Torres*, une petite île à laquelle l'amiral donna le nom de *Saint-Thomas*, parce que c'est demain la fête de ce saint. La circonférence de cette île présente des caps et des ports excellens, d'après ce que l'on put en juger de la mer. Près de l'île, et du côté de l'ouest, il y a une pointe qui entre beaucoup dans la mer haute et basse, et qu'il nomma pour cette raison le cap *Haut et Bas* (3). A la distance de soixante milles de *Torres*, vers l'est-quart-sud-est, il y a une montagne plus élevée qu'une autre, qui entre dans la mer (4), et qui de loin ressemble à une île, à cause d'une coupure qu'elle a du côté de

---

(1) La rade du *port Margot*. (M. F. DE NAV.)

(2) Ces *Deux Frères* et le *cap de Torres* n'ont pas été nommés jusqu'ici. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

Le cap de Torres, c'est la pointe de Limbé. (M. F. DE NAV.)

(3) *Pointe et île Margot.* (*Idem.*)

(4) Montagne sur le Guarico, et celle de *Monte Cristi*, à la distance de quarante-deux milles. (*Idem.*)

la terre; il la nomma *Mont-Caribata,* du nom de cette province. Cette montagne est très belle et bien garnie de jolis arbres verts, sans neige et sans brouillards. Le temps et la température étaient alors ici ce qu'ils sont en Castille au mois de mars, et les arbres et la verdure comme au mois de mai. Les nuits, dit-il, étaient de quatorze heures. (1)

Jeudi, 20 *décembre.*

Aujourd'hui, au coucher du soleil, l'amiral entra dans un port qui se trouvait entre l'île de *Saint-Thomas* et le *cap de Caribata* (2), et il y mouilla. Ce port est très bon et capable de contenir tous les vaisseaux de la chrétienté; son entrée, vue de la mer, paraît impraticable à ceux qui ne la connaissent pas, à cause des pointes de rochers dont elle est parsemée, et qui s'étendent depuis la montagne jusque tout près de l'île. Ces pointes ne se trouvent pas placées par ordre, mais, au contraire, l'une par-ci, l'autre par-là; celles-ci en mer, celles-là près de terre. Il résulte d'une semblable disposition, qu'il faut être très attentif lorsqu'on veut y pénétrer par une des passes, qui sont très larges et assez bonnes, afin de pouvoir y

(1) Voyez la note de la page 164.

(2) Ce port est *la baie d'Acul.* (M. F. de Nav.)

entrer sans crainte : elles ont partout sept brasses d'eau ; et après avoir franchi les pointes, on y trouve, dans l'intérieur, jusqu'à douze brasses. Un vaisseau amarré avec un câble quelconque y est en sûreté contre toute espèce de vent. L'amiral dit qu'il y a à l'entrée de ce port un canal (1) situé à la partie ouest d'une petite île de sable qui contient beaucoup d'arbres, et au pied de laquelle il y a sept brasses d'eau; mais il y a aussi beaucoup de bas-fonds dans ces parages, et il est nécessaire d'avoir les yeux ouverts jusqu'à ce qu'on soit dans le port : après cela, on ne doit craindre aucun ouragan. On aperçoit, de ce port, un grand vallon cultivé, et qui vient y aboutir de la partie du sud-est, avec une légère inclinaison ; il est entouré de très belles montagnes ornées d'arbres verts, et si élevées, qu'elles paraissent atteindre jusqu'au ciel. Il est hors de doute qu'il y en a parmi elles qui sont plus élevées que l'île de Ténériffe (2) des Canaries, que l'on regarde

---

(1) Je crois qu'il veut dire *une cannace* (*cañaveral*).

(Bartolomé de Las Casas.)

C'est bien canal que Colomb dit et devait dire.

(M. F. de Nav.)

(2) En effet, ces montagnes sont fort élevées, mais pas autant. (*Idem.*)

On ne connaît pas encore d'une manière précise la hau-

comme la plus haute que l'on puisse trouver. De ce côté de l'île de *Saint-Thomas* il y a un îlot (1) à une lieue, et un autre à une moindre distance; tous ont des ports merveilleux, mais il faut faire attention aux bas-fonds. L'amiral aperçut aussi des peuplades, et des feux que l'on faisait sur la côte.

Vendredi, 21 décembre.

L'amiral alla visiter ledit port aujourd'hui, avec les embarcations des vaisseaux, et il le trouva tel, qu'il affirme qu'on ne peut lui comparer aucun de ceux qu'il avait jamais vus (2). Il dit qu'il a tant vanté d'autres ports, qu'il ne

---

teur des montagnes de Saint-Domingue; il paraît cependant qu'on ne peut guère accorder que 1000 à 1100 toises aux pics les plus élevés, tels que ceux de *la Selle* et de *la Hotte*, tandis que le pic de Ténériffe a près du double de hauteur (1900 et quelques toises). A l'époque à laquelle écrivait Christophe Colomb, on croyait que ce pic n'était surpassé par aucune autre montagne; mais il est démontré aujourd'hui qu'il en existe un grand nombre, tant en Afrique qu'en Europe, en Amérique et surtout en Asie, avec lesquelles il ne peut entrer en comparaison.

(A. B...I.)

(1) L'île de *Ratas* (l'île à Rats). (M. F. DE NAV.)

(2) C'est en effet un bon port; mais celui de *Nipe*, que Colomb nomma *San-Salvador*, dans l'île de Cuba, est meilleur.

(*Idem.*)

sait plus de quelles expressions se servir pour vanter convenablement celui-ci, parce qu'il craint d'être accusé d'exagérer les choses et de les représenter sous des couleurs beaucoup plus brillantes qu'elles ne le sont en réalité. Mais il justifie ses éloges en disant qu'il a avec lui de vieux marins qui disent et diront la même chose, ainsi que quiconque naviguera; savoir, que tous les éloges qu'il a donnés aux autres ports sont justes, et qu'il ne l'est pas moins que celui-ci est encore meilleur que tous les autres. Il continue, de plus, en ces termes : « J'ai couru « les mers pendant vingt-trois ans, presque sans « interruption; j'ai vu tout le Levant et le Cou- « chant, j'ai été au Septentrion, en Angleterre « (*que dice por ir al camino de Septentrion,* « *que es Inglaterra*), et j'ai parcouru la Guinée; « mais dans aucune de ces contrées on ne trou- « vera la bonté des ports (1). . . . .

. . . .

. . . . toujours trouvé le (2). . . . . « meilleur que l'autre. J'ai toujours bien ré- « fléchi à ce que j'avançais, et je répète à pré- « sent que je n'ai rien dit de trop, que celui-ci « surpasse en bonté tous les autres; qu'il peut

---

(1) Il y a ici dans le manuscrit original une lacune d'une ligne et demie. (M. F. de Nav.)

(2) Il manque ici un mot dans l'original. (*Idem.*)

« contenir tous les vaisseaux du monde, et « qu'il suffit qu'il soit fermé avec un câble, si « vieux soit-il, et qu'un navire y soit amarré « d'une manière quelconque, pour y être en « sûreté. » Il a cinq lieues de longueur, depuis l'entrée jusqu'au fond (1). L'amiral vit quelques terres parfaitement labourées; elles sont au reste toutes très bien. Il ordonna à deux hommes de débarquer, et de se rendre sur une éminence pour voir s'il y avait une peuplade, car on ne pouvait pas en apercevoir de la mer. Ce soir, à dix heures environ, quelques Indiens vinrent en canot pour voir l'amiral et les chrétiens comme une chose merveilleuse. Il leur donna quelques bagatelles qui leur firent beaucoup de plaisir. Les deux chrétiens, à leur retour, désignèrent l'endroit où ils avaient aperçu une grande peuplade (2) un peu éloignée de la mer. L'amiral ordonna de ramer vers cette direction, jusqu'à peu de distance de la terre. Il vit alors quelques Indiens qui s'approchaient de la plage; mais comme ils parurent craintifs, il fit arrêter les embarcations, afin que les Indiens qui étaient à bord du vaisseau pussent leur parler et les assurer qu'on ne leur

(1) Ce ne sont que cinq milles. (M. F. de Nav.)

(2) Le village d'*Acul*. (*Idem.*)

ferait aucun mal : alors ils s'approchèrent davantage de la mer, et l'amiral de la terre. Lorsqu'ils furent tout-à-fait rassurés, il en vint tant, que toute la plage en était couverte ; les hommes, comme les femmes et les enfans, faisant beaucoup de démonstrations; les uns courant par-ci, les autres par-là pour nous chercher du pain qu'ils font de *niames* (1), qu'ils appellent *ajes*, et qui est très blanc et très bon. Ils nous apportèrent aussi de l'eau dans des gourdes (*calabazas*), et dans des cruchons de terre faits comme ceux de Castille ; en un mot, ils nous donnèrent tout ce qu'ils possédaient et qu'ils croyaient pouvoir être agréable à l'amiral, et tout cela de si bon cœur et avec tant de joie, que c'était merveille. « Qu'on ne « dise pas, fait observer l'amiral, qu'ils donnent « si libéralement parce que ce sont des objets « de peu de valeur, car ceux qui donnaient des « morceaux d'or, les donnaient d'aussi bon gré « que ceux qui n'avaient à donner qu'une gourde « pleine d'eau; et il est facile de voir, ajoute- « t-il, quand on donne de bon cœur. » Voici encore ses paroles : « Ces gens n'ont ni bâtons,

---

(1) C'est sans doute du pain d'*igname*, plante très nourrissante, qu'on appelle aussi *inhame* ou *inians*.

(De V...l.)

« ni zagaies, ni aucune arme, non plus que « les autres habitans de toute cette île, que je « crois très grande. Hommes et femmes vont « nus comme quand ils sortirent du sein de « leur mère. Dans les terres de la *Juana* et « dans les autres îles, les femmes, surtout après « l'âge de douze ans, portaient, pour couvrir « la partie sexuelle, un morceau d'étoffe de « coton assez semblable à la brayette de nos « chausses; mais ici, jeunes et vieilles sont éga- « lement nues. Dans les autres endroits, les « hommes cachaient leurs femmes aux chré- « tiens par jalousie; mais ici c'est le contraire, « et il y a de très beaux corps de femmes (*muy* « *lindos cuerpos de mugeres*); et elles sont venues « les premières rendre grâces au ciel de notre « arrivée, et apporter tout ce qu'elles avaient, « principalement des comestibles, du pain d'*ajes*, « des noisettes (*gonza avellanada*) et cinq ou « six espèces de fruits. » L'amiral fit sécher quelques échantillons de chaque espèce pour les offrir au Roi et à la Reine. Dans les autres endroits, les femmes en avaient agi de même qu'ici, dit l'amiral, avant qu'on les dérobât à nos yeux (*antes que se ascondiesen*); et il recommanda partout d'avoir bien soin de n'offenser personne en aucune manière, et de ne rien prendre contre la volonté des Indiens; aussi,

tout ce qu'on reçut d'eux fut payé. Finalement, l'amiral dit qu'il ne peut pas croire qu'on ait jamais vu d'hommes qui eussent le cœur si bon et si généreux, et qui fussent en même temps si craintifs, et il ajoute qu'ils se privaient de tout ce qu'ils possédaient pour le donner aux chrétiens, allant même à leur rencontre pour le leur offrir dès qu'ils arrivaient.

Après cela, l'amiral envoya six chrétiens pour reconnaître la peuplade. On leur rendit tous les honneurs possibles, et on leur donna tout ce qu'on possédait, car personne ne doutait que l'amiral et tout son monde ne fussent venus du ciel. Les Indiens des autres îles qui étaient à bord du vaisseau avaient la même persuasion, quoiqu'on leur eût déjà dit à quoi ils devaient s'en tenir à cet égard. Lorsque les six chrétiens furent retournés (*despues de haber ido los seis cristianos*), plusieurs canots remplis d'Indiens vinrent pour inviter l'amiral, de la part d'un seigneur, à se rendre à sa peuplade avant de quitter le pays. Un *canot* est une barque dans laquelle ils naviguent, et ils en ont de grands et de petits. Voyant que la peuplade de ce seigneur était sur la route, sur une pointe de terre, et qu'accompagné de beaucoup de monde il attendait l'amiral, celui-ci y alla; et avant son retour, la plage était si couverte de monde,

que c'était un objet d'admiration. Hommes, femmes, enfans, tous le priaient de ne pas s'en aller, et de rester parmi eux.

Les messagers d'un autre seigneur, qui étaient venus aussi pour l'inviter, attendaient avec leurs canots, afin qu'il ne partît pas sans voir leur maître ; il se rendit aussi chez lui. Ce seigneur, qui attendait l'amiral avec de grandes provisions de comestibles, n'eut pas plus tôt appris son arrivée, qu'il fit asseoir tout son monde, et qu'il leur ordonna ensuite de porter tous les vivres à bord des embarcations espagnoles placées près de la rive; et lorsqu'il vit que l'amiral avait reçu tout ce qu'on lui avait apporté, tous les Indiens, ou du moins le plus grand nombre, coururent vers la peuplade, qui devait être assez proche, pour chercher une plus grande quantité de vivres, des perroquets et autres choses qu'ils avaient, et cela avec un cœur si franc, que c'était merveille. L'amiral leur donna des grains de verre, des anneaux de laiton et des grelots, non parce qu'ils demandaient quelque chose, mais parce que cela lui parut convenable, et surtout, disait-il, parce qu'il les regardait déjà comme chrétiens et comme sujets des rois de Castille, plus que les Castillans mêmes. Il ne manque, dit-il, que de connaître leur langue et de savoir leur commander, parce qu'ils obéiraient sans

contradiction à tout ce qu'on leur dirait. L'amiral partit enfin pour retourner à bord, et les Indiens, hommes, femmes et enfans, poussaient des cris afin que les chrétiens ne s'en allassent pas, et restassent avec eux. Quand il fut parti, des canots remplis d'hommes le suivirent jusqu'au vaisseau; il leur fit faire de grandes politesses, les régala et leur donna plusieurs objets qu'ils emportèrent. Il était venu en son absence un autre seigneur de la partie de l'ouest, et quoique le vaisseau fût déjà à une demi-lieue de terre, beaucoup d'hommes s'y rendirent à la nage. Le seigneur dont je viens de parler étant déjà parti, l'amiral lui envoya quelques personnes pour lui demander des renseignemens sur ces îles; ils furent très bien reçus par ce seigneur, qui les conduisit à la peuplade de sa résidence, et leur donna quelques morceaux d'or. Ils arrivèrent à une grande rivière, que les Indiens passèrent à la nage, et que les chrétiens ne purent passer, ce qui les obligea à s'en retourner.

Dans toute cette contrée il y a des montagnes très élevées qui semblent atteindre au ciel; celles de l'île de Ténériffe ne paraissent rien en comparaison, pour la beauté et la hauteur (1);

(1) Voyez la note 1, p. 210. (D. L. R.)

elles sont tellement couvertes d'arbres et de verdure, que c'est une merveille. Elles sont coupées par de belles plaines; et à l'extrémité de ce port, vers le sud, il y a un vallon si grand, que l'œil ne peut pas en embrasser l'étendue, quoiqu'il n'y ait aucune hauteur qui l'empêche; il paraît avoir quinze ou vingt lieues: une rivière le traverse, et il est entièrement cultivé et peuplé, et ses champs sont aussi verts que ceux de Castille dans les mois de mai ou de juin, quoique la nuit soit encore de quatorze heures et que le pays soit tout au nord. Ce port (1) est très bon pour tous les vents possibles, bien abrité et très profond, peuplé d'hommes excellens et très doux, sans armes ni bonnes ni mauvaises; et tout bâtiment peut y rester sans autre crainte que celle des vaisseaux qui pourraient venir l'assaillir pendant la nuit; car quoique son entrée ait plus de deux lieues de largeur, elle est fermée par deux récifs que l'on voit à peine au-dessus de l'eau, et au milieu desquels il y a un passage qui semble fait à main d'homme, pour laisser ouverte une porte justement suffisante à l'entrée des navires. A l'embouchure il y a sept brasses d'eau jusqu'au pied d'un îlot plat qui a une plage bien boisée. L'entrée est du

(1) La baie d'*Acul*. (M. F. DE NAV.)

côté de l'ouest, et un navire peut approcher sans crainte jusqu'au bord du rocher. Il y a, du côté du nord-ouest, trois îles, et à une lieue du cap un grand fleuve; c'est le meilleur port du monde : l'amiral le nomma *port de la mer de Saint-Thomas* (*puerto de la mar de Santo Tomás*), parce que c'est aujourd'hui la fête de ce saint; il l'appelle mer à cause de son étendue.

Samedi, 22 décembre.

A la pointe du jour il fit mettre à la voile pour chercher les îles que les Indiens avaient indiquées comme renfermant beaucoup d'or, et dont quelques unes (suivant leur récit) devaient renfermer plus d'or que de terre. Le temps ne le permit pas, et il fut obligé de retourner au mouillage; il détacha une embarcation pour pêcher au filet. Le seigneur de cette contrée (1), qui possédait un village près de là, lui envoya un grand canot plein d'hommes, parmi lesquels se trouvait un de ses principaux serviteurs, pour inviter l'amiral à approcher avec ses vaisseaux, et pour lui dire qu'il lui donnerait tout ce qu'il avait. Il lui envoya par

(1) C'était *Guacanagari*, souverain du Marien, où l'amiral construisit un fort et laissa trente-neuf chrétiens.

(Bartolomé de Las Casas.)

ce canot une ceinture (*cinto*) qui avait, au lieu de bourse, un mufle (*una caratula*), avec deux grandes oreilles, la langue et le nez en or battu; et comme ces gens ont le cœur si franc, que lorsqu'on leur demande quelque chose ils le donnent de la meilleure volonté du monde, il paraît que c'est leur faire une faveur que de leur demander quelque chose. Voilà ce que dit l'amiral. Ils s'approchèrent de l'embarcation (*barca*), donnèrent la ceinture à un mousse, et leur ambassade monta à bord du navire. Une partie du jour se passa avant que l'amiral pût les comprendre; les Indiens même qui étaient avec lui ne les comprenaient pas, parce qu'il y avait une grande différence dans les noms des objets : on devina enfin, par leurs signes, l'invitation qu'ils étaient chargés de faire. L'amiral résolut de s'y rendre dimanche, quoiqu'il n'eût pas l'habitude d'appareiller à pareil jour, non par superstition, mais à cause de sa piété; il ne partit même ce jour-là, dit-il, que par suite de l'espérance qu'il avait conçue que ces habitans se feront chrétiens, d'après les bonnes dispositions qu'ils manifestent, et qu'ils seront sujets des rois de Castille. Il ajoute qu'il les considérait déjà comme tels, et que pour qu'ils les servent avec amour, il les aime et s'applique à leur faire plaisir. Aujourd'hui, avant de partir, il envoya

six hommes à une grande peuplade (1) éloignée de trois lieues vers l'ouest, et dont le seigneur vint ces jours-ci chez l'amiral, et lui dit qu'il avait plusieurs morceaux d'or. Lorsque les chrétiens y arrivèrent, le seigneur donna la main au notaire (*escribano*) de l'amiral, que celui-ci avait mis au nombre des députés afin qu'il ne souffrît pas qu'on fît aucun tort (*cosa indebida*) aux Indiens. Ceux-ci sont en effet si bons, et les Espagnols si avides et si exigeans, qu'il ne leur suffit pas de recevoir tout ce qu'ils demandent en échange d'un bout de cordon et même pour un morceau de verre, de faïence, ou pour d'autres objets sans valeur, mais qu'ils veulent encore avoir les choses gratuitement, et les prennent même sans rien donner en échange, ce que l'amiral a toujours défendu. Quoique, à l'exception de l'or, tout ce que les Indiens pouvaient donner fût de médiocre valeur, l'amiral considérant leur bon cœur, et voyant que pour six grains de verre ils donnaient un morceau d'or, défendit de rien recevoir d'eux sans leur donner quelque chose en échange. Lorsque le seigneur eut donné la main au notaire, il le conduisit à son habitation, accompagné de toute

(1) Village nommé actuellement *del Recreo*.
(M. F. de Nav.)

la population, qui était très nombreuse; il fit donner à manger aux députés, et les Indiens leur apportèrent du coton en tissu et en pelotons filé. En les congédiant le soir, le seigneur leur donna trois oies (*tres ansares*) très grasses, et quelques morceaux d'or. Ils furent accompagnés par une multitude d'hommes, qui portèrent tous les articles qu'ils avaient échangés, et voulaient porter tous les députés sur leurs épaules, ce qu'ils firent même au passage de rivières et de quelques endroits fangeux. L'amiral ordonna de faire quelques cadeaux au seigneur, qui fut extrêmement satisfait, ainsi que tous ses vassaux, croyant fermement que les chrétiens étaient venus du ciel : ils se regardaient heureux seulement de les voir.

Il est venu, ce jour seulement, plus de cent vingt canots remplis de monde, tous apportant quelque chose, spécialement du pain, du poisson et de l'eau dans des cruchons de terre; ils apportaient aussi des semences de diverses espèces d'épices très bonnes, dont ils jettent un grain dans une écuelle d'eau qu'ils boivent ensuite, et les Indiens qui étaient à bord du vaisseau de l'amiral disent que c'est une chose très saine.

Dimanche, 23 décembre.

Faute de vent l'amiral ne put pas se rendre, avec les vaisseaux, au pays du seigneur qui avait envoyé pour le prier et l'inviter; mais il fit accompagner les trois messagers de ce seigneur, qui étaient restés pour attendre, par des embarcations montées par plusieurs de ses gens, au nombre desquels se trouvait son notaire. Pendant leur absence, il envoya deux des Indiens qui étaient avec lui aux peuplades voisines du mouillage; ils revinrent bientôt au vaisseau avec un seigneur, qui annonça que dans cette île (*l'Espagnole*) il y avait beaucoup d'or; qu'on venait l'y acheter des autres contrées, et qu'on y en trouverait autant qu'on voudrait. Il en vint d'autres qui confirmèrent qu'il y avait beaucoup d'or, et qui montrèrent à l'amiral la manière dont on le recueillait. Il eut beaucoup de peine à comprendre tout cela; mais il tenait néanmoins pour certain qu'il devait y en avoir en grande abondance, et que s'il pouvait découvrir l'endroit d'où on le tirait, il en aurait à bon marché et même pour rien; et il répéta qu'il croyait qu'il devait y en avoir beaucoup, puisque depuis trois jours qu'il était dans ce port il en avait recueilli de bons morceaux, et ne pouvait croire qu'on l'y apportât

d'aucun autre pays. *Notre Seigneur, qui a toutes les choses en son pouvoir, veuille m'aider et m'accorder ce qu'il lui plaira, et ce qui sera le plus convenable à son service !* Ce sont les paroles de l'amiral. Il dit que jusqu'à cette heure il est venu au vaisseau plus de mille personnes, et que toutes ont apporté quelque chose, et qu'avant d'aborder le vaisseau à la distance de demi-portée d'arbalète, ils se tiennent debout dans leurs canots, et crient, en montrant ce qu'ils ont en main : Prenez, prenez. Il croit aussi qu'il en vint plus de cinq cents à la nage, faute de canots, quoique nous fussions mouillés à près d'une lieue de terre. Autant qu'il pouvait en juger, il était venu, pour voir les chrétiens, cinq seigneurs, fils de chefs, avec toute leur famille, femmes et enfans. L'amiral fit faire des cadeaux à tous, parce que, dit-il, tout sera bien employé; et il ajoute : *Que notre Seigneur m'aide, par sa miséricorde, à trouver cet or, je dis cette mine, car il y en a ici qui disent qu'ils la connaissent.* Ce sont ses propres paroles. Pendant la nuit les embarcations revinrent, et elles nous apprirent qu'elles avaient été très loin et qu'elles avaient rencontré, au mont *Caribatan,* beaucoup de canots remplis d'hommes qui venaient de l'endroit d'où elles sortaient, afin de voir l'amiral et les chrétiens. Il regardait comme certain que, s'il pouvait être

encore dans ce port (1) pour la fête de Noël, tous les habitans de l'île (qu'il estimait être plus grande que l'Angleterre) (2), s'y rendraient

(1) Port de *Guarico*. (M. F. de Nav.)

(2) L'île de Saint-Domingue, loin d'être plus grande que l'Angleterre, est infiniment plus petite.

Voici les *variantes* sur la superficie de la première de ces îles, et sur celle de l'Angleterre proprement dite, sans y comprendre la principauté de Galles, et les petites îles qui en dépendent :

Tableau comparatif de la superficie, en milles carrés de 60 au degré, de l'île Saint-Domingue et de l'Angleterre proprement dite.

ÎLE DE SAINT-DOMINGUE.	superficie en milles carrés.	ANGLETERRE PROPREMENT DITE.	superficie en milles carrés.
Carrey lui donne 30,000 milles anglais, ou......	22,518	Arrowsmith lui donne...	38,371
		Edinburgh Gazeteer, *id*...	38,592
		Liechtenstein, *id*........	34,101
Le baron de Humboldt, en suivant les évaluations du baron de Lindenau, 2450 lieues marines, équivalant à..........	22,050	A. Balbi. Le calcul m'avait donné 38,185 milles carrés; je me suis arrêté à.	38,200
Le baron de Zach, 1385 milles allemands, correspondant à..........	22,160		
A. Balbi. Mes calculs m'avaient donné 22,092 milles carrés; je me suis arrêté, dans ma *Balance politique du Globe*, pour l'année 1828, encore inédite, à..............	22,100		

On voit, par ce tableau comparatif, que l'estimation de Chr. Colomb est loin d'être exacte. (A. B...i.)

pour les voir. Ces canots accompagnèrent les chrétiens à leur bourgade (1), qui était, dit l'amiral d'après le rapport des Indiens, la plus grande et la plus régulièrement construite de toutes celles qu'on avait encore vues jusque-là. Elle est à trois lieues environ au sud-est de la *Punta Santa* (2). Comme les canots vont rapidement à la rame, ils devancèrent les embarcations pour les annoncer au *cacique* (c'est ainsi qu'ils nomment leur chef); mais l'amiral n'avait pas encore pu comprendre si ce mot veut dire roi ou gouverneur. Ils emploient aussi, pour désigner un grand, le mot *nitayno* (3); mais il ne savait pas s'il signifie gentilhomme, gouverneur ou juge. Finalement, le cacique vint à eux, et toute la population, consistant en plus de deux mille hommes, se réunit dans une place qui était très propre (4). Le roi rendit de grands

(1) Le *Guarico*. (M. F. de Nav.)

(2) Cette *Punta Santa* n'a pas encore été nommée. (Bartolomé de Las Casas.)

C'est la pointe appelée aujourd'hui *San-Honorato* (Saint-Honoré.) (M. F. de Nav.)

(3) *Nitayno* était le principal et le seigneur après ce roi, comme qui dirait grand du royaume. (Bartolomé de Las Casas.)

(4) L'original espagnol porte : *que estaba muy barrida;* littéralement : qui était bien balayée. (D. L. R.)

honneurs aux hommes des vaisseaux, et chacun des gens du peuple leur donna quelque chose à boire et à manger; après cela le roi lui-même remit à chacun d'eux quelques morceaux d'étoffes de coton, qui servent au vêtement des femmes, et des perroquets, avec plusieurs morceaux d'or pour l'amiral. Les habitans firent aussi présent aux matelots des mêmes morceaux d'étoffes de coton et des ustensiles de leurs maisons, en échange de ce qu'on voulait bien leur donner, et quelque peu que ce fût, ils le recevaient avec une joie qui prouvait qu'ils le regardaient comme des reliques. Le soir, quand les Espagnols voulurent prendre congé, le roi et le peuple les prièrent de rester jusqu'au lendemain; mais voyant qu'ils étaient décidés à partir, ils les accompagnèrent en grand cortége, et portèrent jusqu'aux embarcations qui étaient restées au bas du fleuve, tout ce que le cacique et les habitans leur avaient donné.

Lundi, 24 décembre.

Avant le lever du soleil, l'amiral fit lever les ancres par un vent de terre. Parmi le grand nombre d'Indiens qui sont venus hier au vaisseau, et qui ont donné des indices sur l'existence de mines d'or dans cette île, et nommé les endroits d'où on le tire, l'amiral en vit un

qui paraissait mieux disposé ou plus affectionné, et qui lui parlait avec plus de plaisir. Il lui fit des caresses, et l'engagea à venir avec lui pour lui enseigner les mines d'or. Cet Indien amena un de ses compagnons ou un de ses parens, et entre autres lieux qu'ils désignèrent comme produisant ce métal précieux, ils citèrent *Cipango*, qu'ils nomment *Civao;* ils affirmèrent qu'il y avait là de l'or en quantité, et que le cacique porte une bannière d'or battu, mais que cet endroit était très éloigné, vers l'est. A cette occasion l'amiral dit au Roi et à la Reine les paroles suivantes : « Je prie « Vos Altesses de croire que dans le monde en« tier il ne peut y avoir des hommes meilleurs « ni plus doux; Vos Altesses doivent être rem« plies de joie, parce qu'elles en auront bien« tôt fait des chrétiens, et les auront formés « aux bonnes mœurs de leurs royaumes; car il « ne peut y avoir de meilleures gens et un meil« leur pays. Cette population est si nombreuse « et ce pays si vaste, que je ne sais plus comment « l'exprimer, ayant déjà parlé au degré super« latif des hommes et des terres de la *Juana*, « que les habitans appellent *Cuba;* mais il y a « autant de différence de ceux-là à ceux-ci, « qu'il y en a du jour à la nuit, et je ne crois « pas qu'il puisse exister une personne qui,

« après l'avoir vu, n'en dise pas autant que « moi. J'assure en vérité que c'est une merveille « que les choses et les peuplades de cette *île* « *Espagnole*, car c'est ainsi que je l'ai nom- « mée, tandis que les naturels l'appellent *Bohio*. « Tous sont d'un commerce singulièrement affa- « ble et tendre; leur manière de parler est « douce et différente de celle des autres In- « diens, qui en parlant ont l'air de menacer. « Les hommes et les femmes sont de belle sta- « ture, et ne sont pas noirs : il est vrai que « tous se peignent, les uns en noir, les autres « de diverses couleurs, mais la plupart en rouge. « J'ai appris qu'ils en agissent ainsi pour se « garantir des rayons du soleil. Les bourgades « et les maisons sont fort jolies, et ils sont gou- « vernés par des seigneurs ou des juges, aux- « quels ils obéissent, que c'est merveille; et « tous ces seigneurs parlent peu, et ils ont des « mœurs très pures (*muy lindas*); ils ne com- « mandent le plus souvent que par un signe « qu'ils font de la main, et on les comprend « aussitôt, que c'est merveille. » Ce sont les propres paroles de l'amiral.

Celui qui veut entrer dans la mer de *Santo-Tomé* (1), doit prendre sa direction à une lieue

(1) Entrée de la baie d'*Acul*. (M. F. de Nav.)

de l'embouchure, sur un îlot plat (1) qui est au milieu, et que l'amiral nomma *la Amiga*, et tenir le cap droit sur elle (*llevando la proa en ella*). Arrivé à la distance d'un jet de pierre (2), il passera à l'ouest et le laissera à l'est, après quoi il suivra tout droit et sans dévier, parce que plus à l'ouest il y a un grand récif, outre trois bas-fonds dans cette mer même, et que ce récif s'étend jusqu'à portée de fusil de *la Amiga*; il passera au milieu, et trouvera pour le moins sept brasses d'eau et de la pierraille au fond. Parvenu dans l'intérieur il verra un port, dans lequel tous les vaisseaux du monde peuvent rester sans amarres. Un autre récif et des bas-fonds avoisinent ladite île *Amiga* du côté de l'est; ils sont très grands, s'avancent beaucoup en mer, et s'étendent pendant près de deux lieues jusqu'au cap; mais il paraît qu'il s'y trouve aussi une passe à deux portées de mousquet de *la Amiga*, au pied du mont *Caribatan*, du côté de l'ouest; il y a aussi un port très bon et très grand. (3)

---

(1) L'île à Rats (*isla de Ratas*). (M. F. DE NAV.)

(2) Le manuscrit porte : *con el oto de una piedra*. M. de Navarrete pense que cette abréviation est inintelligible, et qu'il faut y substituer *con el tiro de una piedra*. On a traduit d'après cette observation. (D. L. R.)

(3) *Le port Français*. (M. F. DE NAV.)

Mardi, 25 décembre, jour de Noël.

Naviguant avec peu de vent, dans la journée d'hier, depuis la mer de *Santo-Tomé* jusqu'à la *Punta Santa*, la flottille en était à une lieue à la fin du premier quart, et il était onze heures du soir lorsque l'amiral résolut de se coucher, car il y avait deux jours et une nuit qu'il n'avait pas reposé. Comme il faisait calme, le marin qui tenait le gouvernail prit aussi le parti de dormir, et remit la barre à un novice (*mozo grumete*), ce que l'amiral avait toujours défendu pendant tout le voyage, soit qu'il y eût du vent ou du calme, c'est-à-dire que dans aucun cas on n'abandonnât pas le timon aux novices. L'amiral était tranquille quant aux bancs et aux récifs, parce que le dimanche, lorsqu'il envoya les embarcations au roi du pays, celles-ci avaient passé à trois lieues et demie au moins à l'est de ladite *Punta Santa*, et les marins avaient observé toute la côte et les bas-fonds qui existent depuis cette *Punta Santa*, à l'est-sud-est, sur une étendue de trois lieues, et reconnu toutes les passes, ce qu'on n'avait pas fait durant tout ce voyage. Il plut à Dieu notre Seigneur qu'à minuit, comme on avait vu l'amiral se coucher et se reposer, qu'il faisait un calme plat, et que la mer était extrêmement

tranquille (1), tous se couchèrent également pour dormir, en sorte que la barre du gouvernail resta dans les mains de ce jeune garçon (*de aquel muchacho*), et que le courant entraîna le vaisseau sur un des bancs. Quoiqu'il fût nuit, on les voyait et on entendait les brisans de plus d'une lieue; et le vaisseau toucha si doucement, qu'on s'en aperçut à peine. Le novice, qui sentit le gouvernail engagé, et qui entendit le bruit des flots, se mit à crier. L'amiral se leva à ces cris avec tant de promptitude, que personne ne s'était encore aperçu qu'on était échoué. Le maître du navire (*el maestre de la nao.*) qui en avait la garde se leva aussi; l'amiral leur donna à tous l'ordre de mettre à la mer l'embarcation qu'on portait à la poupe, d'y charger une ancre, et de la jeter sur le derrière du vaisseau (*por popa*) au large. Le maître et plusieurs autres ayant sauté dans l'embarcation, l'amiral crut qu'ils faisaient ce qu'il leur avait commandé; mais ils ne songèrent au contraire qu'à se sauver à bord de la caravelle qui était à une demi-lieue au vent; la caravelle ne voulut pas les recevoir, en quoi elle fit très bien. Alors ils revinrent au vaisseau, mais l'embarcation de la caravelle y

(1) L'original espagnol porte : *como en una escudilla ;* littéralement : comme dans une écuelle. (D. L. R.)

arriva avant eux. Lorsque l'amiral s'aperçut que ses gens fuyaient, que la marée baissait et que le vaisseau penchait déjà d'un côté, il ne vit d'autre remède que de couper le grand mât et d'alléger le navire autant que possible, pour voir si on pourrait le remettre à flot et le tirer de là; mais comme les eaux continuaient à baisser, et que le bâtiment penchait de plus en plus du côté de la mer, il n'y eut aucun moyen d'y parvenir; et la mer étant très calme, les *coutures* (1) seules s'ouvrirent, mais le bâtiment resta en son entier. L'amiral se rendit à bord de la caravelle pour y mettre son équipage en sûreté; et comme il s'élevait déjà un petit vent de terre, que la nuit n'était pas encore très avancée, et qu'on ne savait pas au juste jusqu'où s'étendaient les bancs, il mit en panne en atten-

(1) Il y a dans l'original *conventos*. Herrera, décade I, liv. I, chap 18, rapporte exactement (*pontualmente*) cet événement, et dit qu'on appelait *conventos* les creux qu'il y a entre les courbes d'un vaisseau (*entre costillas y costillas de una nave*). (M. F. de Nav.)

En construction navale, les *coutures* sont l'intervalle ou l'ouverture qui se trouve entre deux bordages, et que les calfats remplissent d'étoupe, pour empêcher l'eau de s'introduire dans le bâtiment.

Note extraite du *Dictionnaire de Marine*, par le vice-amiral Willaumez. (D. L. R.)

dant le jour, et alors il passa à bord du vaisseau, et y entra du côté du banc. Il avait auparavant envoyé à terre la chaloupe avec Diégo de Arana de Cordoue, alguazil de l'escadre, et Pierre Gutierrez, officier de la maison royale (*repostero de la casa real*), pour faire part de sa mésaventure au roi qui l'avait fait inviter le samedi à se rendre avec les navires dans son port, et dont la demeure était à environ une lieue et demie dudit banc. On dit que ce roi pleura en l'apprenant, et qu'il envoya aussitôt tous ses sujets avec de très grands canots pour décharger le vaisseau; cela se fit avec beaucoup de célérité, par suite du zèle et des bonnes dispositions que le prince y apporta. Lui-même en personne, avec ses frères et ses parens, excita l'activité, tant au vaisseau qu'à terre, pour la garde et la conservation de ce qu'on y apportait, afin qu'on ne perdît rien. De temps en temps il envoyait quelqu'un de ses parens, tout en pleurs, pour consoler l'amiral et lui dire qu'il ne s'affligeât pas, et qu'il lui donnerait tout ce qu'il possédait. L'amiral certifie à Leurs Altesses qu'en aucune partie de la Castille on ne pourrait mettre tant de soin pour tout conserver, et qu'on ne perdit pas même un bout d'aiguillette (*un agujeta*). Le roi ordonna de réunir le tout auprès des maisons en attendant qu'on en eût disposé quel-

ques unes qu'il voulait donner pour mettre à couvert les effets retirés du navire. Il fit aussi placer tout autour des hommes armés pour veiller toute la nuit. « Lui et tout le peuple, dit « l'amiral, ne cessaient de verser des larmes. « Ce sont des gens aimans et sans cupidité, et « tellement bons à tout (*convenibles para toda* « *cosa*), que je certifie à Vos Altesses que je ne « crois pas qu'il y ait dans le monde entier de « meilleures personnes ni un meilleur pays. Ils « aiment leur prochain comme eux-mêmes; ils « ont une manière de parler la plus douce et la « plus affable du monde, toujours avec un sourire « aimable. Hommes et femmes sont nus comme « leurs mères les ont mis au monde; mais Vos « Altesses peuvent croire qu'ils ont d'excellentes « mœurs; que le roi a une superbe représen- « tation et un cortége merveilleux, et que tout « s'y est passé avec tant de retenue et d'une « manière si bien ordonnée, que cela fait plaisir « à voir; ils ont beaucoup de mémoire; ils veulent « tout voir et tout examiner, et ils demandent « ce que c'est et quel en est l'usage. » C'est ainsi que s'explique l'amiral. (1)

---

(1) Don Fernando Colomb a inséré dans le chap. 32 de son histoire, la relation de l'amiral son père sur cet événement; il diffère un peu dans les expressions, mais non

Mercredi, 26 décembre.

Aujourd'hui, au lever du soleil, le roi du pays vint à bord de la caravelle *Niña*, où se trouvait l'amiral, et lui dit presque en pleurant qu'il ne se chagrinât pas, qu'il lui donnerait tout ce qu'il possédait, et qu'il avait cédé aux chrétiens qui étaient à terre deux très grandes maisons; qu'il leur en donnerait d'autres encore s'il était nécessaire, et autant de canots qu'il en faudrait pour charger et décharger le vaisseau, et transporter toute la cargaison à terre avec autant de monde qu'il en voudrait, et qu'il l'avait fait ainsi hier sans qu'on prît seulement une miette de pain ni aucune autre chose, « tant ils sont fidèles, dit l'amiral, et « peu avides du bien d'autrui; et à ce sujet ce « roi vertueux l'emportait sur tous les autres. » Pendant que l'amiral était à causer avec lui, il vint un canot d'un autre endroit, qui apportait quelques morceaux d'or, que les gens qui le portaient offrirent pour un grelot (*un cascabel*), parce que rien ne leur plaisait autant. Le canot n'avait pas encore abordé qu'ils montraient

---

dans la substance du texte transmis par Bartolomé de Las Casas. (M. F. de Nav.)

déjà leurs morceaux d'or en criant *chuq, chuq,* pour désigner les grelots, car ils les aiment à en devenir fous. Après avoir vu cela, des canots d'un autre endroit, avant de partir, appelèrent l'amiral et le prièrent de leur faire garder un grelot, pour lequel ils apporteraient le lendemain quatre morceaux d'or aussi grands que la main. L'amiral se réjouit d'entendre cela; et un marin qui revenait de terre lui dit que c'était une chose étonnante que les morceaux d'or que les chrétiens qui s'y trouvaient échangeaient presque pour rien. Pour un bout d'aiguillette ils en recevaient des morceaux de la valeur de plus de deux *castillans,* et il ajoutait que cela n'était rien en comparaison de ce que ce serait dans un mois. Le roi, de son côté, se réjouit de voir que l'amiral était si content; et s'apercevant qu'il désirait avoir beaucoup d'or, il lui fit entendre par signes qu'il savait un endroit près de là où il y en avait une grande quantité; qu'il fût tranquille et gai, qu'il lui en donnerait autant qu'il en voudrait. L'amiral dit qu'au milieu d'autres indications, il faisait une mention spéciale de *Cipango,* qu'ils appellent *Civao,* où il y avait tant d'or, qu'on n'en faisait aucun cas; le roi ajoutait qu'il lui en ferait apporter de là, quoiqu'il y en eût également beaucoup dans cette île *Espagnole,* qu'ils

appellent *Bohio*, et que même, dans cette province de *Caribata*, il y en a encore davantage. Le roi dîna avec l'amiral à bord de la caravelle, après quoi ils se rendirent ensemble à terre, où il fit de grands honneurs à l'amiral, et lui offrit une collation de deux ou trois espèces d'*ajes* avec des chevrettes (*camarones*), du gibier et d'autres viandes, ainsi que de son pain, qu'il appelle *cazavi* (1). Après ce repas, il le mena pour voir des plantations d'arbres verts qui environnaient les maisons; ils y furent bientôt suivis de plus de mille personnes, qui toutes étaient nues. Le souverain portait déjà une chemise et des gants que l'amiral lui avait donnés, et il fit plus de cas des gants que de tout le reste. A la manière décente avec laquelle il mangeait, et à sa propreté, on reconnaissait bien sa naissance (*se mostra bien de ser de linage*). Après le repas, qui fut assez long, on apporta certaines herbes avec lesquelles il se frotta les mains; l'amiral crut qu'il faisait cela pour les radoucir; et on lui donna de l'eau pour les laver (*y die-*

---

(1) Sans doute pain de *cassave*. On appelait ainsi la racine du *jatropha manihot* ou *manioc*, qui, séchée et réduite ensuite en farine, sert à faire un pain d'un si bon goût, que beaucoup d'Européens le préfèrent au pain même du plus pur froment. (De V...l.)

ronle agua-manos). Il conduisit ensuite l'amiral sur la plage, et celui-ci envoya chercher un arc turc avec une poignée de flèches, et le fit tirer par un homme de sa compagnie qui était fort adroit à cet exercice, ce qui étonna grandement le souverain indien, qui ne savait pas ce que c'était que des armes, parce qu'ils n'en ont ni n'en usent. Cela eut lieu à l'occasion d'une conversation qu'ils eurent sur ceux de *Caniba*, qu'ils appellent *Caraïbes* (*Caribes*), qui viennent les faire prisonniers, et se servent d'arcs et de flèches sans pointes ferrées, car dans tout ce pays on ne connaît ni le fer, ni l'acier, ni aucun autre métal, à l'exception de l'or et du cuivre, quoique l'amiral eût vu fort peu de ce dernier.

L'amiral fit entendre par signes au chef indien que les rois de Castille ordonneraient de détruire les Caraïbes, et qu'il les lui ferait amener tous les mains liées. Il fit aussi tirer un coup d'arquebuse et d'*espingard*, dont l'effet et la force émerveillèrent le roi; et lorsque ses gens entendirent l'explosion, ils tombèrent à la renverse. Ils apportèrent à l'amiral un grand masque qui avait de grands morceaux d'or dans les oreilles, dans les yeux et en d'autres parties; le roi le lui donna avec d'autres joyaux, qu'il avait mis lui-même sur la tête et au cou de l'amiral, et il en donna également beaucoup aux autres chrétiens

qui étaient avec lui. L'amiral en eut grande joie et consolation; le chagrin et les angoisses que lui avait causés la perte de son navire en furent fort adoucis, et il reconnut que Dieu notre Seigneur l'avait fait échouer afin qu'il séjournât dans cet endroit. Cela lui procura tant de choses, dit-il, qu'en vérité ce n'était pas un désastre, mais un grand bonheur, ajouta-t-il, « attendu que, si je n'eusse pas échoué, j'aurais « pris le large sans m'arrêter dans cet endroit, « parce qu'il se trouve placé au fond d'une « grande baie (1), qui a deux ou trois bas-« fonds, et je n'aurais pas laissé du monde ici; « et quand même j'aurais voulu en laisser, je « n'aurais pas pu leur donner l'attirail ni les « matériaux nécessaires pour construire une for-« teresse. Il est bien vrai que plusieurs de mes « gens m'avaient demandé et fait demander la « permission de rester dans ce lieu. J'ai ordonné « de construire une tour et un fort bien solides « avec une grande cave, non que je juge cette « précaution nécessaire à l'égard des habitans, « parce que je tiens pour certain qu'avec mon « monde je soumettrais toute l'île, que je crois « plus grande que le Portugal, et avec une po-« pulation double; mais ils sont nus, sans armes

(1) Baie *del Caracol* (du Limaçon). (M. F. de Nav.)

« et d'une timidité insurmontable. Il est conve-
« nable que je construise ce fort, et qu'il soit tel
« qu'il doit être, étant si éloigné de Vos Altesses,
« afin que les Indiens connaissent ce que leurs
« sujets peuvent faire, et afin qu'ils vous obéis-
« sent avec crainte et amour. On dispose le
« bois dont toute la forteresse sera construite,
« des provisions de pain et de vin pour plus
« d'un an, des graines pour semer, la chaloupe
« du vaisseau, un calfateur, un charpentier, un
« arquebusier, un tonnelier et plusieurs autres
« hommes qui désirent ardemment, pour le ser-
« vice de Vos Altesses et pour me faire plaisir,
« connaître la position de la mine d'où on tire
« l'or, de manière que tout est venu fort à pro-
« pos pour faire ce commencement, et c'est
« d'autant plus remarquable, que lorsque le
« navire toucha, il le fit si doucement qu'on s'en
« aperçut à peine, car il n'y avait ni vagues ni
« vent. » L'amiral a dit tout cela. Il ajoute de plus, pour montrer que ce fut un grand bonheur et l'effet de la volonté bien prononcée de la Providence divine que le vaisseau échouât en cet endroit, afin qu'il y laissât du monde, et que si ce n'eût été par la trahison du maître et de l'équipage, qui tous ou la plupart étaient de son pays, et qui refusèrent de jeter une ancre au large afin de remettre le navire à flot,

ainsi que l'amiral le leur avait commandé, le bâtiment eût été sauvé, et dans ce cas on n'aurait jamais pu, dit-il, connaître le pays comme on le connut alors et comme on devait le connaître mieux dans la suite, au moyen des hommes qu'il se proposait d'y laisser; car son intention était toujours de découvrir de nouveaux pays, et de ne s'arrêter nulle part plus d'un jour, à moins qu'il n'y fût forcé par les vents contraires. Le vaisseau était très lourd et peu propre aux découvertes, ce qu'il attribue à ceux de Palos, qui ne tinrent pas la promesse qu'ils avaient faite au Roi et à la Reine, de fournir des bâtimens convenables pour une semblable expédition. L'amiral conclut en disant que de tout ce qui se trouvait dans le vaisseau il ne se perdit pas un bout de corde, pas une planche, pas un clou, parce qu'il était en bon état comme au départ, sauf qu'on avait dû y pratiquer des ouvertures pour en retirer les barriques à eau et les marchandises, qu'on déposa toutes à terre, bien conservées et gardées comme il a été dit; et il ajoute qu'il espère en Dieu qu'à son retour de Castille il trouvera un tonneau d'or qu'auront obtenu par des échanges ceux qu'il projetait de laisser, et qu'ils auront découvert la mine d'or et les épices, et cela en si grande quantité, que le Roi et la Reine pourront, avant trois ans, en-

treprendre et préparer la conquête de la *sainte maison* (*la casa santa*). *Ce fut ainsi*, dit-il, *que je témoignai à Vos Altesses le désir de voir le bénéfice de mon entreprise employé à faire la conquête de Jérusalem. Vos Altesses en rirent, et dirent que cela leur plaisait, et que même sans cela elles en auraient grande envie.* Ce sont les propres paroles de l'amiral.

Jeudi, 27 décembre.

Au lever du soleil, le roi du pays vint à bord de la caravelle, et dit à l'amiral qu'il avait envoyé chercher de l'or; qu'il voulait l'en couvrir tout entier avant son départ, et il le pria de ne pas partir auparavant. Le roi, ainsi que son frère et un autre parent son favori, dînèrent avec l'amiral, auquel les deux derniers dirent qu'ils voulaient aller avec lui en Castille. On vint annoncer (1) que la caravelle *Pinta* était dans une rivière à l'extrémité de cette île; le cacique y dépêcha aussitôt un canot dans lequel l'amiral mit un de ses marins, car il aimait tant l'amiral, que c'était merveille. Ce dernier déploya le plus d'activité qu'il put pour préparer son retour en Castille.

(1) L'original espagnol porte seulement *vinieron*, mais M. de Navarrete a pensé que le mot *nuevas* avait été omis, et on a traduit d'après cette observation. (D. L. R.)

Vendredi, 28 décembre.

Afin de mettre de l'ordre et de l'activité dans la construction du fort, et de régler la discipline parmi les hommes qui devaient y rester, l'amiral descendit à terre, et il lui sembla que le roi l'avait vu entrer dans la chaloupe; mais que, feignant de ne pas le voir, il était rentré promptement dans sa maison, d'où il envoya un de ses frères pour recevoir l'amiral et le conduire à une de ses maisons qu'il avait cédée aux Espagnols, laquelle était la plus grande et la plus belle de cette ville. On lui avait préparé, dans cette maison, une estrade de nattes de palmier, sur laquelle on le fit asseoir, après quoi le frère du roi dépêcha un de ses écuyers pour annoncer à celui-ci que l'amiral était là, tout comme si le roi n'en eût rien su; mais l'amiral croit qu'il feignait de ne pas le savoir, afin de pouvoir lui rendre plus d'honneurs. Lorsque l'écuyer eut rempli sa mission, le cacique accourut aussitôt chez l'amiral, et lui mit au cou une grande plaque d'or qu'il tenait à la main; il resta avec lui jusqu'au soir, délibérant sur ce qu'il y avait à faire.

Samedi, 29 décembre.

Un neveu du roi, très jeune, distingué par son intelligence et par son courage (*buenos higados*), vint à la caravelle à la pointe du jour, à ce que dit l'amiral ; et comme ce dernier tâchait toujours de savoir où l'on recueillait l'or, il le demandait à tout le monde, car déjà il commençait à entendre un peu par signes. Ce jeune homme lui dit qu'à la distance de quatre journées il y avait, à l'est, une île nommée *Guarionex*, et d'autres appelées *Macorix*, *Mayonic*, *Fuma*, *Cibao* et *Coroay* (1), qui renfermaient beaucoup d'or ; l'amiral écrivit ces noms. Il sut plus tard, autant qu'il put le comprendre, qu'un frère du roi avait informé celui-ci de la révélation faite par son neveu, et que ce jeune homme en avait été grondé. L'amiral avait de même compris, plusieurs autres fois, que le roi tâchait de lui laisser ignorer les lieux où vient et où l'on recueille l'or, afin qu'on n'allât pas l'échanger ni l'acheter ailleurs que chez lui ; mais il y en a tant et en tant d'endroits, et dans cette même île Espagnole, dit l'amiral, que c'est merveille. Il faisait déjà nuit lorsque le roi lui envoya un

(1) Ce n'étaient pas des îles, mais des provinces de l'île Espagnole (Saint-Domingue). (Bartolomé de Las Casas.)

grand masque d'or, et lui fit demander une aiguière avec un bassin à laver les mains; l'amiral crut qu'il les lui demandait pour en commander de semblables, et ainsi il les lui envoya.

Dimanche, 30 décembre.

L'amiral se rendit à terre pour dîner; il y arriva au moment où cinq rois tributaires de celui dont nous avons parlé, et qui se nomme *Guacanagari*, venaient d'arriver. Tous portaient leurs couronnes et avaient une bonne représentation. L'amiral dit à cette occasion au Roi et à la Reine, que Leurs Altesses auraient du plaisir à voir leurs bonnes manières. Lorsque l'amiral mit pied à terre, le roi alla le recevoir et lui donna le bras (*lo llevó de brazos*) jusqu'à la maison où il avait été la veille, et dans laquelle il y avait une estrade, et des siéges sur lesquels l'amiral s'assit. Le roi ôta alors sa couronne et la mit sur la tête de l'amiral, qui détacha de son cou un collier de pierres des Indes (*buenos alaqueques*) et de beaux grains de très jolies couleurs, qui paraissait très beau de tous côtés, et le passa à celui de ce souverain; il se dépouilla en même temps d'un manteau d'écarlate fine qu'il avait mis ce jour-là, et il l'en revêtit. Il envoya aussi chercher des brodequins de couleur, qu'il lui fit chausser, et il lui mit au

doigt un grand anneau d'argent, parce qu'il savait que ce prince avait fait beaucoup de démarches pour obtenir une bague d'argent qui appartenait à un marin. Le roi fut très satisfait et montra beaucoup de gaîté, et deux des rois qui étaient avec lui se rendirent dans le lieu où il se trouvait avec l'amiral, et chacun d'eux remit à celui-ci une grande plaque d'or. Ce fut dans le même moment qu'un Indien vint annoncer que deux jours auparavant il avait laissé la caravelle *Pinta* dans un port à l'est. L'amiral retourna à bord de la caravelle, dont le capitaine Vincent Anos (1) lui assura qu'il avait vu de la rhubarbe; qu'il s'en trouvait dans l'île de la *Amiga*, qui est à l'entrée de la mer de *Santo-Tomé*, à la distance de six lieues de l'endroit où ils étaient (2), et qu'il en avait reconnu les feuilles et la racine. On dit que la rhubarbe pousse hors de terre quelques petites branches, et donne des fruits qui ressemblent à des mûres vertes presque sèches, et que la petite branche (*el palillo*) qui touche à la racine est aussi jaune et aussi fine que la meilleure couleur qu'on puisse trouver pour peindre, et que la racine

(1) Il faut Vincent Yañez. (M. F. DE NAV.)

(2) C'étaient la baie et les peuplades du *Caracol*. (*Idem.*)

qui est sous terre ressemble à une grande poire. (1)

Lundi, 31 décembre.

Ce jour a été employé à charger de l'eau et du bois pour se rendre en Espagne, afin de donner promptement avis au Roi et à la Reine, et afin qu'ils envoient des vaisseaux pour découvrir ce qui reste à découvrir; car l'affaire paraît si grande et de tant d'importance, que c'est merveille, dit l'amiral; et il ajoute qu'il voudrait bien ne pas partir avant d'avoir vu tout le pays vers l'est et d'avoir longé toute la côte, et, dit-il aussi, pour connaître la distance qu'il y a de la Castille, afin d'y conduire du bétail et d'autres choses. Mais comme il n'était resté qu'avec un seul bâtiment, il ne lui paraissait pas raisonnable de s'exposer aux périls des découvertes, et il se plaignait de ce que tout le mal et l'inconvénient provenaient de la séparation de *la Pinta.*

---

(1) Cette description de la rhubarbe n'est point exacte, d'ailleurs Colomb n'avait aucune occasion de voir la rhubarbe en Amérique, puisqu'elle ne croît que dans la haute Asie. (C...R.)

Mardi, 1er *janvier* 1493.

A minuit on détacha la chaloupe pour aller chercher de la rhubarbe à l'îlot de la *Amiga;* elle revint dans l'après-midi, et en apporta un grand cabas (*con un seron dello*) (1) : elle ne put en apporter davantage, parce qu'on ne s'était pas muni d'une bêche pour la déterrer; l'amiral fit toujours embarquer celle-ci pour la montrer comme échantillon au Roi et à la Reine.

Il dit que le roi du pays avait envoyé un grand nombre de canots pour chercher de l'or. Le canot expédié à la recherche de *la Pinta* est revenu sans l'avoir trouvée; notre marin, qui avait été de l'expédition, dit qu'à vingt lieues de là il avait vu un roi qui portait sur la tête deux grandes plaques d'or, et qu'il les ôta dès que les Indiens du canot lui eurent parlé; il vit aussi beaucoup d'or à d'autres personnes. L'amiral crut que le roi *Guacanagari* devait avoir défendu à tout le monde de vendre de l'or aux chrétiens, afin qu'il passât tout par ses mains; mais il avait appris, ainsi qu'il le dit avant-hier, dans quels endroits il y en avait en si grande quantité qu'on n'y attachait pas de prix. Il avait

(1) Panier de jonc que l'on charge sur une bête de somme. (D. L. R.)

aussi découvert où viennent les épiceries, qui, comme il dit, sont abondantes et valent plus que le poivre et la malaguette (*manegueta*). Il recommanda à ceux qui devaient rester de s'en procurer autant qu'ils pourraient.

Mercredi, 2 janvier.

L'amiral se rendit le matin à terre pour prendre congé du roi *Guacanagari*, et partir au nom du Seigneur. Il donna à ce prince une de ses chemises, et lui montra la force des arquebuses et l'effet qu'elles pouvaient produire; à cette fin il en fit charger une qu'on tira sur le flanc du bâtiment échoué. Cela fut occasionné par suite d'une conversation où il avait été question des Caraïbes (*Caribes*), avec lesquels le roi est en guerre; celui-ci vit jusqu'où atteignit l'arquebuse, et comment la pierre traversa le flanc du vaisseau, et se perdit fort loin dans la mer. L'amiral fit faire aussi une escarmouche entre les gens armés de l'équipage, et il dit au cacique qu'il ne devait pas avoir peur des Caraïbes, quand même ils viendraient. Tout cela fut fait, dit l'amiral lui-même, afin que le roi vécût en bonne intelligence avec les chrétiens qui restaient, et afin de lui inspirer de la crainte par cette démonstration de ce qu'ils étaient en état de faire. Le cacique emmena l'amiral et ceux

qui étaient avec lui pour dîner dans la maison où il était logé. L'amiral recommanda beaucoup à Diégo de Arana, à Pédro Gutierrez et à Rodrigo Escovedo, qu'il laissa pour ses lieutenans auprès des gens qui restaient, de bien administrer et gouverner pour le service de Dieu et de Leurs Altesses. Le cacique fit beaucoup de caresses à l'amiral, et manifesta un grand chagrin de son départ, surtout quand il le vit s'embarquer. Un favori de ce roi dit à l'amiral qu'il avait fait faire une statue d'or pur aussi grande que l'amiral même, et qu'on devait l'apporter dans dix jours. Ce dernier s'embarqua dans l'intention de partir de suite; mais le vent ne le lui permit pas.

L'amiral laissa dans la forteresse construite dans cette île *Espagnole*, qu'il dit que les Indiens appelaient *Bohio*, trente-neuf hommes, parmi lesquels plusieurs amis du roi *Guacanagari*, et pour les commander en son nom, Diégo de Arana, natif de Cordoue, Pédro Gutierrez, tapissier du Roi (*repostero del estado del Rey*) et officier du premier maître d'hôtel (*criado del despensero mayor*), et Rodrigo de Escovedo, natif de Ségovie, neveu du frère Rodrigue Perez, leur transmettant tous les pouvoirs qu'il avait reçus du Roi et de la Reine. Il leur laissa toutes les marchandises que le Roi et

la Reine avaient fait acheter pour les échanges, lesquelles étaient en très grande quantité, afin qu'ils les troquassent contre de l'or. Il leur laissa également tout ce qui était dans le bâtiment échoué, du pain de biscuit pour un an, du vin et beaucoup d'artillerie; et comme la plupart d'entre eux étaient marins, il leur abandonna la chaloupe du vaisseau, afin qu'ils pussent, lorsqu'ils le croiraient convenable, aller à la découverte de la mine d'or, en sorte qu'à son retour l'amiral trouvât beaucoup de ce métal et un lieu où l'on pourrait construire une ville. Le port où ils se trouvaient ne convenait pas à l'amiral, surtout parce que l'or qu'on y apportait venait de l'est, et que plus on allait vers l'est, plus on était rapproché de l'Espagne. Il laissa aussi des graines pour faire des semailles, ses ouvriers, son écrivain, son alguazil, un bon arquebusier, qui est aussi ingénieur (*que sabe bien de ingenios*), un constructeur de navires, un calfateur, un tonnelier, un médecin et un tailleur, tous hommes de mer.

Jeudi, 3 janvier.

L'amiral ne put partir aujourd'hui, parce qu'il dit que dans la nuit, trois des Indiens qu'il avait emmenés des premières îles, et qui étaient restés à terre, vinrent lui annoncer que les autres

Indiens et leurs femmes se rendraient à bord ce matin au lever du soleil. La mer étant un peu agitée, la chaloupe ne put aller le prendre, et il résolut de partir le lendemain avec la grâce de Dieu. Il dit que s'il avait eu avec lui la caravelle *Pinta*, il aurait été certainement recueillir un tonneau d'or, parce qu'il se hasarderait à côtoyer ces îles, ce qu'il n'osait pas faire étant seul, de crainte qu'il ne lui arrivât quelque accident qui pût l'empêcher de retourner en Castille, et de rendre compte de toutes ses découvertes au Roi et à la Reine. S'il était certain que *la Pinta* arrivât heureusement en Espagne avec ce Martin Alonso Pinzon, il prendrait encore ce parti, dit-il; mais comme il ne savait pas de ses nouvelles, et que Pinzon pourrait d'ailleurs tromper le Roi et la Reine par des mensonges, afin d'éviter le châtiment qu'il méritait par sa mauvaise action, en se séparant de lui sans permission, et en empêchant ainsi tout le bien qu'on pouvait se promettre de cette expédition, il fallait qu'il partît de suite pour la Castille, et il espérait que notre Seigneur favoriserait son voyage, et qu'on pourrait remédier à tout.

Vendredi, 4 janvier.

Au lever du soleil on leva les ancres avec un petit frais (*con poco viento*), et la chaloupe remorqua le navire, ayant le cap au nord-ouest pour le faire sortir des récifs (*de la restringa*) par une passe plus large que celle qui avait été prise en entrant, laquelle, ainsi que plusieurs autres, est bonne pour se rendre à la ville de la *Navidad* (1); et dans toute cette passe, le plus bas fond fut de trois brasses, mais en plusieurs endroits il y en a jusqu'à neuf. Les deux passes sont dans la direction du nord-ouest au sud-est, sur toute l'étendue des récifs, qui se prolongent depuis le cap *Santo* jusqu'au cap de *Sierpe*, pendant plus de six lieues, et encore à trois lieues en pleine mer, outre trois lieues au-delà du cap *Santo*. A la hauteur de ce dernier, et à la distance d'une lieue, il n'y a que huit brasses d'eau, et du côté intérieur du cap, à la partie de l'est, il y a beaucoup de bas-fonds et de passes pour entrer (2). Toute cette côte est dans la direction nord-ouest en sud-est;

(1) Colomb donna le nom de ville de la *Nativité* au fort et à l'établissement formé en cet endroit, parce qu'il y arriva le jour de Noël, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus.

(Bartolomé de Las Casas.)

(2) Port de *Guarico* ou ville du Cap. (M. F. de Nav.)

elle est basse, et la terre est plate jusqu'à quatre lieues dans l'intérieur. Plus loin il y a des montagnes très élevées; le pays est couvert de grandes bourgades bien peuplées, et les habitans sont bons, à en juger par leur conduite envers les chrétiens. On gouverna à l'est dans la direction d'une montagne élevée, qui paraît une île, mais qui ne l'est pas; elle tient à une terre très basse, et a la forme d'un très beau pavillon (*de un alfaneque muy hermoso*). L'amiral lui donna le nom de *Monte-Cristi*; elle se trouve justement à l'est du cap *Santo* à la distance de dix-huit lieues (1). Le calme ne permit pas d'en approcher aujourd'hui à plus de six lieues. On trouva quatre îlots de sables (2) très bas, avec un récif (*una restringa*) qui s'avançait beaucoup au nord-ouest, et très loin au sud-est (3). Dans l'intérieur il y a un grand golfe (4) qui s'étend depuis ladite montagne *jusqu'à vingt lieues au sud-est* (5). Ce golfe doit avoir

(1) Elle est au N. 80° E. à la distance de 10 lieues. (M. F. de Nav.)

(2) Les Sept Frères (*los Siete Hermanos*). (*Idem.*)

(3) *Récif des Sept Frères* (*Placer de los siete Hermanos*). (*Idem.*)

(4) La baie de *Mancenille* (*Manzanillo*). (*Idem.*)

(5) Ainsi s'exprime l'original, mais il faut lire *à 3 lieues au S. O.* (*Idem.*)

peu de fonds et beaucoup de bancs; il reçoit plusieurs rivières qui ne sont pas navigables, quoique le marin que l'amiral envoya avec le canot indien à la recherche de la *Pinta* dit qu'il avait vu un fleuve (1) dans lequel pourraient entrer des vaisseaux. On mouilla à *six* (2) lieues de *Monte-Cristi*, sur dix-neuf brasses, après avoir tourné plusieurs récifs et bas-fonds qui se trouvaient par là, et on y resta toute la nuit. L'amiral prévient celui qui voudrait se rendre à la ville de *la Nativité*, qu'il doit aller reconnaître auparavant le *Monte-Cristi* à la distance de deux lieues, etc., etc. On ne donne pas ici plus de détails, parce qu'on connaît déjà cette route et celle d'au-delà. L'amiral conclut en disant que *Cipango* se trouve dans cette île, et qu'il y a beaucoup d'or, des épices, du mastic (3) et de la rhubarbe. (4)

Samedi, 5 *janvier*.

A la pointe du jour on mit à la voile par un

(1) Le fleuve *Tapion* dans la baie de Mancenille. (M. F. de Nav.)

(2) L'original porte 6 lieues, mais ce ne doit être que 3 lieues au S. O. (*Idem.*)

(3) Espèce de gomme qui vient d'un arbrisseau appelé lentisque. (De V...l.)

(4) La rhubarbe ne croît pas en Amérique. Voyez la note 1 de la page 249. (D. L. R.)

vent de terre qui passa ensuite à l'est. On vit qu'à la partie sud-sud-est (1) du *Monte-Cristi*, entre cette montagne et un îlot, il paraissait y avoir un bon port, où on pourrait mouiller cette nuit; on se dirigea à l'est-sud-est, et ensuite au sud-sud-est, jusqu'à six lieues de la montagne. Après les avoir faites on eut dix-sept brasses d'eau sur un fond très uni, et on fit ainsi trois lieues avec le même fond. On n'en trouva ensuite que douze jusqu'à la tête de la montagne; et, quand on fut à la hauteur de ladite tête à une lieue, il n'y en eut plus que neuf, toujours sur un fond uni de sable fin. La profondeur fut la même, sur un fond semblable, jusqu'à ce qu'on pénétrât entre la montagne et l'îlot (2), qui a un bon port (*muy singular puerto*), où l'on mouilla et où l'on eut trois brasses et demie à la mer basse (3). L'amiral descendit dans l'îlot, où il trouva du feu et des indices qu'il y était venu des pêcheurs; il y vit des pierres de couleur ou une carrière de pierres très belles qui sont naturellement colorées, et il dit qu'elles seraient excellentes pour la construction d'églises ou d'autres édifices royaux, de même que celles

(1) Ce doit être O. S. O. (M. F. DE NAV.)

(2) L'île *de la Chèvre* (*Cabra*). (*Idem.*)

(3) Mouillage de *Monte-Cristi*. (*Idem.*)

qu'il trouva dans la petite île de San-Salvador. Il y vit aussi plusieurs pieds de lentisque, et il dit que cette montagne de *Monte-Cristi* est très belle, très élevée, praticable et d'une jolie forme (1); la terre tout autour est basse et magnifique, de sorte qu'en la voyant de loin elle ressemble à une île qui ne touche en rien au continent. A l'est de cette montagne, l'amiral vit un cap qui en est éloigné de vingt-quatre milles, et qu'il nomma le *cap du Veau* (*del Becerro*) (2). Entre celui-ci et ladite montagne, il y a pendant deux lieues des récifs, entre lesquels il paraît néanmoins exister quelques passes; mais il convient de n'y entrer que de jour, et de se faire précéder par une embarcation avec la sonde. Depuis cette montagne à l'est jusqu'au cap du *Veau*, il y a quatre lieues de terre basse et très belle; le surplus est composé d'un terrain fort élevé et de belles montagnes cultivées. Dans l'intérieur on trouve, du nord-est (3) au sud-est, une chaîne la

(1) Il dit vrai, car du côté de la mer comme de celui de terre, elle ressemble à une île semée de froment (*como un monton de trigo*). (Bartolomé de Las Casas.)

(2) La pointe *Rucia*. (M. F. de Nav.)

(3) Il est probable, ou que l'amiral s'est trompé, ou que Bartolomé de Las Casas a mal copié. Cette chaîne de montagnes dite de Monte-Christ, va du nord-nord-ouest à

plus belle qu'il ait vue, dit l'amiral, et qui ressemble à celle de Cordoue. On voit également dans le lointain d'autres montagnes très élevées vers le sud et le sud-est, ainsi que de grandes et belles vallées verdoyantes et un grand nombre de rivières. Tout est si riant, dit encore l'amiral, qu'il ne croit pas exagérer d'une millième partie. Plus loin à l'est de la susdite montagne, il vit une terre qui paraissait être une autre montagne semblable en hauteur, en étendue et en beauté à celle de *Cristi*, et de là dans la direction du nord-est un quart est (*á la cuarta del este al nordeste*), il y a environ cent milles d'une terre moins élevée.

Dimanche, 6 janvier.

Le port dont il vient d'être fait mention est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux du nord et du nord-ouest, qui, dit l'amiral, règnent rarement dans ces parages, et encore peut-on s'en garantir en se plaçant derrière l'îlot : il y a de trois à quatre brasses d'eau. Après le lever du soleil, on appareilla pour longer la côte, qui s'étend à l'est dans toute sa longueur. Il est nécessaire d'y faire attention à

---

l'est-sud-est. Voyez la carte de Saint-Domingue du bel atlas des deux Amériques, de M. J. A. Buchon. (De V...l.)

beaucoup de bas-fonds de pierre et de sable qui s'y trouvent, mais derrière lesquels il y a, à la vérité, de bons ports; et on trouve de bonnes passes pour y entrer. Après midi, le vent souffla avec force de l'est. L'amiral fit monter un homme en vigie pour observer les récifs, et il aperçut la caravelle *Pinta* courant, vent d'est en poupe, et arrivant sur le navire amiral. Comme on ne put pas mouiller en cet endroit à cause des bancs (*por ser bajo*), l'amiral retourna à *Monte-Cristi* en rétrogradant de dix lieues, et *la Pinta* le suivit. Martin Alonso Pinzon passa à bord de *la Niña*, que montait l'amiral, et s'excusa en disant qu'il s'était involontairement séparé de lui, et il en donna les raisons; mais l'amiral dit qu'elles étaient toutes fausses, qu'il s'était écarté par entêtement et par cupidité, et qu'il ne connaissait pas les motifs qui l'avaient porté à en agir envers lui pendant tout le voyage, avec tant d'orgueil et de grossièreté. Cependant l'amiral voulut bien dissimuler, afin de ne pas donner lieu aux tentatives de Satan, qui cherchait à empêcher ce voyage, ainsi qu'il l'avait fait dès le commencement. L'amiral apprit que l'un des

---

(1) Las Casas a dit, dans une note précédente, que cette île n'existait pas, à moins que ce ne fût la Jamaïque.

(D. L. R.)

Indiens, qu'il avait recommandé à *Pinzon* avec d'autres qui étaient sur sa caravelle, avait dit à celui-ci qu'il y avait beaucoup d'or dans une île nommée *Baneque;* que Pinzon, qui avait un bâtiment léger, voulut s'y rendre seul, et que c'est pour cette raison qu'il s'était déterminé à naviguer de son côté, et à abandonner son chef, qui voulait s'arrêter et côtoyer les îles *Juana* et *Espagnole*, qui étaient toutes deux placées dans la direction de l'est. Lorsque Martin Alonso fut à l'île *Baneque*, il n'y trouva pas d'or, et il se rendit sur la côte de l'*Espagnole* d'après l'indication d'autres Indiens, qui lui dirent qu'il trouverait dans cette île, que les Indiens appellent *Bohio*, beaucoup d'or, et un grand nombre de mines de ce précieux métal; et ce fut ce qui l'avait amené plus de vingt jours auparavant à quinze lieues de la ville de la *Nativité*. Il résulte de là que les nouvelles données par les Indiens, et par suite desquelles le roi *Guacanagari* envoya le canot, et l'amiral un marin, étaient vraies, et qu'en effet *la Niña* devait se trouver dans ces parages lorsque le canot y arriva. L'amiral dit ici que la caravelle obtint beaucoup d'or par les échanges, et que, pour un bout de cordon, son capitaine en reçut de bons morceaux de la longueur de deux doigts, et quelquefois d'aussi grands que la main. Martin

Alonso en gardait la moitié pour lui, et distribuait l'autre moitié à son équipage. L'amiral ajoute, en s'adressant au Roi et à la Reine : « Ainsi « je reconnais, seigneurs princes, que notre « Seigneur a voulu miraculeusement que notre « vaisseau naufrageât ici, parce que c'est le meil- « leur parage de toute l'île, et afin que nous fas- « sions notre établissement plus près des mines « d'or. » Il dit également qu'il savait que derrière l'île *Juana*, au sud, il y a une autre grande île (1) dans laquelle on trouve encore plus d'or que dans celle-ci, et en telle abondance, qu'on y ramassait des morceaux gros comme des féves, tandis que, dans l'île *Espagnole*, ces morceaux n'étaient pas plus gros que des grains de froment (2). L'amiral ajoute que cette île s'appelle *Yamaye* (3); qu'il apprit que tout près de là à l'est il y a une île habitée uniquement

(1) Il dit vrai, mais c'est la terre ferme.

(BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

Ce ne peut être que l'île de la *Jamaïque*.

(M. F. DE NAV.)

(2) On trouva dans l'île Espagnole des morceaux d'or grands comme un gros pain d'Alcala, ou comme un plus gros encore de Valladolid; j'en ai vu plusieurs de cette grosseur, et un grand nombre d'une, de deux, de trois livres, et même de huit. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

(3) La *Jamaïque*. (*Idem.*)

par des femmes, ce que savent beaucoup de personnes; que l'île *Espagnole* et celle de *Yamaye* ne sont éloignées de la terre ferme que de dix journées de navigation en canot; ce qui peut faire soixante à soixante-dix lieues, et que la population de cette contrée est vêtue.

Lundi, 7 *janvier*.

Ce jour on boucha une voie d'eau dans la caravelle, et on la calfata. Les marins allèrent à terre pour couper du bois; et l'amiral dit qu'ils trouvèrent beaucoup de lentisques (*almacigos*) et d'aloès (*linaloe*).

Mardi, 8 *janvier*.

On ne partit pas aujourd'hui à cause des gros vents d'est et de sud-est; l'amiral ordonna, en conséquence, qu'on pourvût le navire d'eau, de bois, et de tout ce qui était nécessaire pour ce voyage. Il désirait côtoyer l'*Espagnole* aussi long-temps qu'il le pourrait sans s'écarter de sa route; mais diverses circonstances s'opposèrent à l'exécution de son projet. Les frères Martin Alonso Pinzon et Vicente Anes, placés par lui sur les deux caravelles en qualité de capitaines, et plusieurs de ses gens qui s'étaient rangés de leur côté par orgueil et par cupidité, dans la persuasion que tout devait être pour eux, ou-

bliant l'honneur que l'amiral leur avait fait, avaient non seulement refusé d'obéir à ses ordres et ne les exécutaient plus, mais ils faisaient et disaient contre lui des choses inconvenantes, et enfin Martin Alonso l'avait abandonné depuis le 21 novembre jusqu'au 6 janvier, sans motif ni raison, mais par le seul effet de la désobéissance. L'amiral avait souffert en silence toutes ces choses pour mettre heureusement fin à son voyage ; il désirait d'ailleurs sortir de si mauvaise compagnie, avec laquelle il fallait, dit-il, dissimuler, malgré son insubordination, au lieu de s'occuper du châtiment des coupables, quoiqu'il fût soutenu par beaucoup d'hommes de bien qui étaient avec lui; c'est ce qui le détermina à partir sans délai pour retourner en Castille, et à suivre sa route sans s'arrêter, et avec le plus de rapidité possible. Il descendit dans la chaloupe, et se rendit au fleuve, qui est tout près, à une grande lieue au sud-ouest du *Monte-Cristi* : les marins y prirent de l'eau pour le navire. L'amiral trouva qu'à l'embouchure de ce fleuve, qui est très large et profonde, le sable est tout chargé d'or, et en si grande quantité, quoiqu'il soit très menu, que c'est une merveille (1).

(1) C'est le fleuve *Yaqui;* il est très grand et roule beaucoup d'or. Il est possible que l'amiral y en ait trouvé alors,

L'amiral croyait que les morceaux ou parcelles de ce métal s'amoindrissaient et se réduisaient en poudre en roulant de la source de ce fleuve à son embouchure, parce qu'il dit que, dans un petit espace, il en trouva plusieurs grains aussi gros que des lentilles; il y en avait en grande abondance de petits ou menus comme du gravier. Comme la mer était grosse et que l'eau salée se mêlait dans le fleuve avec l'eau douce, il ordonna de le remonter jusqu'à la distance d'une portée d'arquebuse. De la chaloupe on remplit les barriques; et, en retournant à la caravelle, on trouva de petits morceaux d'or dans les cercles des barriques et dans ceux de la pipe. L'amiral donna à ce fleuve le nom de *fleuve de l'Or* (*rio del Oro*) (1). Il est très profond après son embouchure, quoique l'entrée soit basse et fort large. Elle est à dix-sept lieues de la ville de la Nativité (2). Il y a dans

---

comme il est dit; mais je crois aussi que comme il y a beaucoup de *marcassites* (*margasita*), l'amiral se sera trompé en prenant pour or tout ce qui reluisait.

(BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

C'est en effet la rivière *Yaque* ou de Saint-Jacques (*Santiago*). (M. F. DE NAV.)

(1) C'est le fleuve de *Santiago* (Saint-Jacques). (*Idem.*)

(2) La distance véritable est de huit lieues. (*Idem.*)

cet intervalle plusieurs autres grands fleuves, trois surtout dans lesquels l'amiral croyait qu'il devait y avoir beaucoup plus d'or que dans celui-ci, parce qu'ils sont beaucoup plus grands (1), quoique ce dernier soit presque aussi considérable que le Guadalquivir à Cordoue. De ces fleuves aux mines d'or il n'y a pas vingt lieues (2). L'amiral dit, en outre, qu'il ne voulut pas prendre dudit sable qui contenait tant d'or, parce que Leurs Altesses en avaient en abondance, et à la porte de leur ville de la Nativité; que son intention était, au contraire, de venir à toutes voiles pour leur apporter les nouvelles de son voyage, et se séparer de la mauvaise compagnie des bandits au milieu desquels il se trouvait.

Mercredi, 9 janvier.

A minuit, l'amiral mit à la voile par le vent sud-est, et navigua vers l'est-nord-est. Il arriva à une pointe qu'il appela *Punta Roja* (3), qui est précisément à l'est du *Monte-Cristi*, et à

---

(1) Le fleuve de l'Or est plus grand que tous ceux-là, je le sais. (Bartolomé de Las Casas.)

(2) Il n'y a même pas quatre lieues de ces fleuves aux mines. (*Idem.*)

(3) Pointe *Isabélique.* (M. F. de Nav.)

une distance de soixante milles (1); se trouvant abrité par elle, il mouilla dans la soirée, trois heures environ avant la nuit. Il n'osa pas se hasarder à en sortir de nuit, à cause du grand nombre de récifs qui y étaient, et son intention fut qu'on les reconnût, afin de pouvoir en tirer parti plus tard, s'ils ont, ainsi qu'il est probable, des canaux profonds, et renferment un bon attérage à l'abri de tout vent. Le pays situé depuis le *Monte-Cristi* jusqu'à cet endroit où il mouilla, est élevé, plat, et présente de très belles campagnes terminées par des montagnes superbes, qui s'étendent de l'est à l'ouest, et sont toutes cultivées, couvertes de verdure, et arrosées par un grand nombre de ruisseaux. La beauté de leur aspect offre un coup d'œil ravissant. Dans toute cette contrée il y a beaucoup de tortues : les matelots en prirent sur le *Monte-Cristi*, qui venaient frayer à terre; il y en avait d'aussi grandes qu'un large bouclier (*grande tabla china*). L'amiral dit qu'hier, en allant à la rivière d'Or, il avait vu trois sirènes qui s'élevèrent beaucoup au-dessus de l'eau de la mer, mais qu'elles n'étaient pas aussi belles qu'on les

---

(1) Il n'y a que dix lieues et demie, ce qui correspond à quarante-deux milles italiens, qui étaient ceux dont se servait Colomb. (M. F. de Nav.)

représente (1), et qu'il leur avait trouvé presque les traits d'un homme; il ajoute qu'il en avait vu autrefois en Guinée sur la côte de Malaguette. Il assure que cette nuit, avec l'aide de notre Seigneur, il reprendra son voyage sans plus de retard, ni pour quelque cause que ce soit, puisqu'il a trouvé ce qu'il cherchait, et qu'il ne veut pas avoir de nouveaux différends avec ce Martin Alonso jusqu'à ce que Leurs Altesses sachent des nouvelles de son voyage et de ce qu'il a fait. *Et ensuite*, dit-il, *je ne souffrirai pas les méfaits d'hommes sans délicatesse et sans vertu, qui prétendent insolemment faire prévaloir leur volonté contre celui qui leur fit tant d'honneur.*

(1) C'étaient peut-être les manatis ou vaches marines que décrit Oviedo dans le chap. 85 de son *Histoire naturelle des Indes.* (M. F. DE NAV.)

Les lamantins ou manatis ne ressemblent à l'espèce humaine que parce qu'ils ont les mamelles sous la poitrine, et il faut que Colomb les ait vus de bien loin pour leur trouver des rapports avec la figure humaine; mais plusieurs navigateurs se sont fait la même illusion. Il y en a effectivement sur la côte d'Afrique tout comme sur celle d'Amérique. (C....R.)

Jeudi, 10 *janvier*.

L'amiral partit de l'endroit où il avait mouillé, et au soleil levé il arriva à un fleuve (1) qu'il appela *fleuve de Grâce* (*rio de Gracia*), et qui est à trois lieues au sud-est; il mouilla à l'embouchure, qui offre un bon havre du côté de l'est. En y entrant, on trouve un banc qui n'est recouvert que par deux brasses d'eau, et qui est fort étroit; à l'intérieur, on a un excellent port fermé et bien abrité, mais qui est rempli de tarières (*bruma*) (2); et la caravelle *Pinta*, que montait Martin Alonso, en était fort maltraitée, parce que, dit l'amiral, il y séjourna pendant seize jours pour faire des échanges, et il y ra-

(1) Ce fleuve est celui que l'on nomme de Martin Alonso Pinzon, et qui se trouve à cinq lieues de *puerto de Plata*.

(Bartolomé de Las Casas.)

C'est la rivière *Chuzona Chico*, à trois lieues et demie de *puerto de Plata* (port de Plata). (M. F. de Nav.)

(2) Petit insecte de mer qui a la tête garnie de deux fortes écailles ayant un tranchant opposé et à contresens; il perce dans les bordages de la carène d'un bâtiment, s'y loge et y grossit. Le bâtiment qui n'est pas doublé en cuivre, surtout dans les colonies, est bientôt piqué des vers, au point d'obliger à changer plusieurs de ses bordages.

Note extraite du *Dictionnaire de Marine* du vice-amiral Willaumez. (D. L. R.)

massa ainsi beaucoup d'or, ce qui était tout ce qu'il désirait. Mais dès qu'il apprit par les Indiens que l'amiral était sur la côte de la même île Espagnole, et qu'il ne pouvait l'éviter, il alla à sa rencontre. L'amiral dit qu'il aurait voulu que tous les gens de son navire eussent juré qu'ils n'étaient restés que six jours en cet endroit, et il ajoute que sa méchanceté était si notoire qu'il ne pouvait la dissimuler. Au rapport de l'amiral, il avait fait une loi par laquelle la moitié de tout l'or que produiraient les échanges, ou que l'on trouverait, serait pour lui. Au moment de son départ, il s'empara de force de quatre hommes et de deux jeunes filles; mais l'amiral leur fit donner des vêtemens, et les fit remettre à terre pour qu'ils retournassent dans leurs foyers. *Ce qui*, dit-il, *est du service de Vos Altesses, parce que hommes et femmes sont tous sujets de Vos Altesses, non seulement dans cette île en particulier, mais encore dans toutes les autres. Toutefois il est juste qu'ici où Vos Altesses ont déjà un établissement, on traite le peuple avec d'autant plus de bonté et de bienveillance qu'on trouve dans cette île de l'or en abondance, de bonnes terres et des épiceries.*

Vendredi, 11 janvier.

L'amiral sortit à minuit du *fleuve de Grâce* (*rio de Gracia*) par le vent de terre. Il navigua vers l'est jusqu'à un cap qu'il appela *Beaupré* (*Belprado*), à quatre lieues de distance. En se dirigeant de là vers le sud-est, on trouve la montagne qu'il appela *montagne d'Argent* (*monte de Plata*) (1), jusqu'à laquelle il dit qu'il y a une distance de huit lieues. A l'est-quart-sud-est du cap *Belprado*, on trouve le cap auquel il donna le nom de *cap de l'Ange* (*cabo del Angel*), qui est éloigné du premier de dix-huit lieues; et entre ce cap et le *monte de Plata* il y a un golfe (2) et les meilleures et les plus belles terres du monde. Toutes les plaines sont élevées et magnifiques, et s'étendent beaucoup dans l'intérieur des terres : on voit ensuite une chaîne de montagnes qui va de l'est à l'ouest, et qui

---

(1) Il appela cette montagne *monte de Plata*, parce qu'elle est très élevée, et qu'à son sommet il y a toujours du brouillard qui la fait paraître blanche ou argentée; le port qui se trouve à sa base a pris, de son nom, celui de *puerto de Plata* (port d'Argent).

(Bartolomé de Las Casas.)

(2) Rade et port de *Santiago* (Saint-Jacques). La distance du cap de l'*Angel* au *monte de Plata*, qu'il dit être de dix-huit lieues, n'est que de six. (M. F. de Nav.)

est très grande et très belle. Au pied de la *montagne d'Argent* il y a un port excellent (1), qui a quatorze brasses d'eau à son entrée. Cette montagne est très élevée, magnifique, et fort peuplée, et l'amiral présumait qu'elle devait être coupée par de grands fleuves, et contenir beaucoup d'or. Du cap de l'Ange (*del Angel*) il y a quatre lieues est-quart-sud-est jusqu'à une pointe que l'amiral appela *pointe de Fer* (*punta del Hierro*) (2); à quatre lieues plus avant, dans la même direction, est une autre pointe qu'il nomma *Pointe sèche* (*Punta seca*) (3); et suivant encore pendant six lieues cette direction, on arrive à un cap qu'il appela *Rond* (*Redondo*) (4). De là, vers le levant, on trouve le *cap Français* (*el cabo Frances*) (5), à l'est duquel il y a un grand promontoire (6); mais il ne parut pas à l'amiral qu'il y eût de mouillage. A une lieue on rencontre le cap *du Beau-Temps* (*del Buen-Tiempo*); de celui-ci à

---

(1) *Puerto de Plata* (le port d'Argent). (M. F. de Nav.)

(2) Pointe *Macuris*. La distance dite de quatre lieues n'est que de trois. (*Idem.*)

(3) Pointe *Sesua*, *Seyva* ou *Sesera*. La distance n'est que d'une lieue. (*Idem.*)

(4) Cap *de la Roca*. Les six lieues doivent être réduites à cinq. (*Idem.*)

(5) C'est le vieux cap Français. (De V...l.)

(6) Baie *Écossaise* (*bahia Escocesa.*) (M. F. de Nav.)

une grande lieue quart-sud-est, il y a un cap que l'amiral nomma *Cap escarpé* (*Cabo tajado*); de celui-ci il vit, vers le sud, un autre cap, qui lui sembla être à une distance de quinze lieues. Il fit aujourd'hui beaucoup de chemin, parce que les vents et les courans le favorisaient. Il n'osa pas mouiller dans la crainte des bas-fonds, et il resta en panne toute la nuit.

Samedi, 12 *janvier.*

Au quart de l'aube, l'amiral navigua vers l'est, par un vent frais qu'il eut jusqu'au jour. Il avait fait vingt milles quand le jour commença, et il n'en fit pas moins de vingt-quatre dans les deux heures qui le suivirent. De cet endroit il découvrit la terre vers le sud (1); il s'y dirigea, et il en était à une distance de quarante milles à peu près; il dit qu'après avoir mis le vaisseau à l'abri de tout danger, il fila cette nuit vingt-huit milles vers le nord-nord-est. Lorsqu'il vit la terre, il appela le cap qu'il découvrait, *cap du Père et du Fils* (*cabo de Padre é Hijo*), parce que la pointe de ce cap du côté de l'est le partage en deux pointes escarpées, l'une plus grande que l'autre (2). Deux lieues plus avant du côté de l'est,

(1) C'était la presqu'île de *Samaná.* (M. F. de Nav.)

(2) L'île *Yazual.* (*Idem.*)

il aperçut un grand et superbe havre placé entre deux grosses montagnes, et il reconnut que c'était un bon port très vaste et d'une entrée sûre. Mais comme il était de fort bonne heure, et afin de ne point se retarder dans sa route, parce que dans ces parages il souffle presque toujours des vents d'est qui portent le navigateur au nord-nord-ouest, il ne voulut pas s'arrêter davantage, et continua son chemin vers l'est jusqu'au cap très élevé et très beau, formé tout entier de rochers à pic, qu'il appela *cap de l'Amoureux* (*cabo del Enamorado*) (1), et qui se trouvait à trente-deux milles du beau port dont on vient de parler, auquel il donna le nom de *Port-Sacré* (*Puerto-Sacro*) (2). En arrivant à ce cap on en découvrit un autre beaucoup plus beau, plus élevé et plus rond, tout de roc (3), semblable au cap Saint-Vincent en Portugal, et éloigné d'environ douze milles est de celui *del Enamorado*. Il découvrit, entre ce cap et un autre, une très grande baie (4) qui a trois lieues de large, au milieu de laquelle il y a une très petite île (5) : le fond est considérable depuis

(1) Le cap *Cabron*. (M. F. de Nav.)
(2) Le port *Yaqueron*. (*Idem.*)
(3) Le cap *Samaná*. (*Idem.*)
(4) La baie de *Samaná*. (*Idem.*)
(5) Caïes de *Levantados*. (*Idem.*)

l'entrée jusqu'à terre; il y mouilla à douze brasses. Il envoya une chaloupe à terre pour y faire de l'eau et pour voir si on y pouvait prendre langue ; mais toute la population s'enfuit. Il mouilla également dans le but de s'assurer si cette terre était la continuation de l'île Espagnole; et il soupçonnait que ce qu'il avait cru un golfe, était peut-être une île indépendante : il était étonné, et ne pouvait croire que l'île Espagnole fût aussi étendue.

Dimanche, 13 janvier.

Il ne sortit point de ce port faute de vent de terre qui favorisât son départ. Il aurait voulu partir pour aller dans un meilleur port, parce que celui-ci était un peu découvert, et qu'il voulait observer les efforts de la conjonction de la lune avec le soleil, qui devait avoir lieu le 17 de ce mois, l'opposite de cette planète à Jupiter, sa conjonction avec Mercure, et l'opposition du soleil à Jupiter (1), ce qui occasionne de grands vents. Il envoya la chaloupe à terre à une superbe plage, afin d'y faire prendre des *ajes* pour manger.

---

(1) Ce passage porte à croire que l'amiral avait quelques connaissances en astronomie, quoiqu'il me paraisse que la position de ces planètes n'est pas bien indiquée, sans doute par la faute du copiste. (Bartolomé de Las Casas.)

Les Espagnols y rencontrèrent des hommes armés d'arcs et de flèches, avec lesquels ils se mirent à parler; ils leur achetèrent deux arcs et un grand nombre de flèches, et prièrent l'un d'eux de venir à la caravelle pour parler à l'amiral. Il s'y rendit, et l'amiral dit qu'il avait une figure beaucoup plus difforme qu'aucun de ceux qu'ils eussent encore vus : son visage était tout noirci de charbon, suivant l'usage suivi dans toutes ces contrées de se peindre de diverses couleurs; il avait les cheveux (1) très longs, ramassés, attachés en arrière, et placés dans une espèce de bourse de plumes de perroquet, et il était nu comme tous les autres. L'amiral jugea que ce devait être un des Caraïbes (*Caribes*) (2) qui mangent les hommes, et que le golfe qu'il avait vu hier, et qui divisait la terre et en faisait un grand prolongement (*que hacia apartamiento de tierra*), devait former une île. Il s'informa de cet Indien s'il y avait des *Caraïbes*, en lui faisant signe vers l'est (*y señalóle al este*), non loin de cet endroit; l'amiral ajoute qu'il avait vu hier

---

(1) C'étaient probablement les *Ciguayos*, qui étaient tous dans l'habitude de porter ainsi leurs cheveux fort longs.

(BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

(2) Ce n'étaient pas des Caraïbes, il n'y en a jamais eu dans l'île *Espagnole*. (*Idem.*)

l'île dont il vient de parler avant d'entrer dans cette baie, et l'Indien lui fit entendre qu'elle contenait beaucoup d'or : il lui montrait la poupe de la caravelle, qui était fort grosse, pour lui faire comprendre qu'il y en avait des morceaux aussi volumineux. Il appelait l'or *tuob*, et il ne comprenait pas le mot *caona* (1), nom sous lequel on le désigne dans la première partie de l'île, et pas davantage le mot *nozay*, dont on se sert à *San-Salvador* et dans les autres îles pour désigner ce métal. Dans l'île Espagnole on appelle *tuob* le cuivre ou l'or d'un titre inférieur. Cet Indien dit que l'île de *Martinino* était toute peuplée de femmes sans hommes, qu'on y trouve beaucoup de *tuob*, ce qui signifie de l'or ou du cuivre, et qu'elle est située à l'est de *Carib*. Il parla également de l'île de *Goanin* (2), où il y a

---

(1) On appelait l'or *caona* dans la plus grande partie de l'île *Espagnole*, mais on y parlait deux ou trois langues.
(Bartolomé de Las Casas.)

(2) Ce *Goanin* n'était pas une île, d'après mon opinion, mais bien le nom d'un or d'un titre inférieur, qui, au rapport des Indiens de l'île *Espagnole*, avait une odeur à cause de laquelle ils l'estimaient beaucoup, odeur qu'ils nommaient *goanin*. (*Idem.*)

Ces îles, connues des Indiens, dont Colomb fait ici mention, qu'ils indiquaient à l'est, et d'où venaient les Caraïbes

beaucoup de *tuob*. L'amiral dit qu'il y avait plusieurs jours que diverses personnes lui avaient déjà parlé de ces îles; il dit en outre que, dans celles où il avait déjà passé, les habitans avaient grand'peur de *Carib,* que dans quelques autres on l'appelait *Caniba;* mais que dans l'île Espagnole on la désignait sous le nom de *Carib.* Il ajoute que le peuple devait en être courageux et hardi, puisqu'il pénètre dans toutes ces îles, et qu'il mange ceux qu'il peut prendre. L'amiral entendait quelques uns des mots qu'ils prononçaient; ce fut ainsi qu'il parvint à comprendre quelque chose; mais les Indiens qu'il emmenait avec lui en comprenaient davantage, malgré la différence de langage produite par la grande distance des pays. Il fit servir à manger à l'Indien, lui donna des morceaux de drap vert et rouge, et des petites perles de verre qu'ils aiment beaucoup; et il le renvoya à terre, lui disant de lui apporter de l'or s'il en avait, ce qu'il présumait d'après quelques bagatelles qu'il portait. Quand la chaloupe arriva à terre, il y avait derrière les arbres au moins cinquante-cinq

---

(*Caribes*), doivent être celle de *Porto Rico*, les îles *Vierges* et autres, nommées *îles des Caraïbes* avec d'autant plus de raison, qu'il est certain que les Indiens connaissaient *Porto Rico* sous le nom d'*île de Carib.* (M. F. de Nav.)

hommes nus, avec les cheveux très longs (1) comme les femmes de Castille : ils portaient derrière la tête des panaches de plumes de perroquets et d'autres oiseaux, et chacun d'eux avait son arc. L'Indien descendit à terre; et sur ce qu'il dit aux autres Indiens, ils déposèrent leurs arcs, leurs flèches et un morceau de bâton semblable à un (2)..... très pesant, qu'ils portent (3) au lieu d'épée. Ils s'approchèrent ensuite de la chaloupe, et les hommes qui y étaient en sortirent, et se mirent à leur acheter les arcs, les flèches et les autres armes; car tels étaient les ordres de l'amiral. Après avoir vendu deux arcs, ils ne voulurent pas en céder davantage; ils se mirent, au contraire, en disposition d'attaquer et de prendre les Espagnols; et courant vers l'endroit où ils avaient laissé leurs arcs et leurs flèches, ils

---

(1) C'était, je pense, ceux que l'on nommait *Ciguayos* dans les montagnes et sur les côtes septentrionales de l'île Espagnole, presque depuis le *port de Plata* jusqu'à *Higuey* inclusivement. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

(2) Il y a dans l'original une semblable lacune. (M. F. DE NAV.)

(3) Il est fait de bois de palmier, qui est fort dur, en forme de petite pelle (*peleta*) de fer dont on se sert pour faire frire les œufs ou le poisson; ils ont quatre palmes de long, sont émoussés des deux côtés, et appelés *macana* par les Indiens. (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

revinrent avec des cordes à la main, afin, dit l'amiral, d'attacher les chrétiens (*para diz que atar á los cristianos*). Ceux-ci les voyant courir sur eux, et sachant ce qu'ils avaient à faire, parce que l'amiral les prévenait toujours, fondirent sur eux, donnèrent à un Indien un grand coup de sabre sur les fesses, et en blessèrent un autre à la poitrine d'un coup de flèche. Les Indiens voyant alors qu'ils avaient peu à gagner, quoique les chrétiens ne fussent qu'au nombre de sept, et eux plus de cinquante, s'enfuirent tous sans qu'il en restât un seul, laissant çà et là les uns leurs flèches et les autres leurs arcs. L'amiral assure que les chrétiens en auraient tué beaucoup, si le pilote, qui les commandait, ne s'y fût opposé : les chrétiens ne tardèrent pas à rentrer dans leur chaloupe, et à revenir à bord. L'amiral, instruit de ce qui s'était passé, dit que, d'un côté, cela lui faisait de la peine, et de l'autre non, parce qu'il était bon que les chrétiens fussent redoutés par les Indiens de cette contrée, qui sans doute, ajouta-t-il, sont de mauvaises gens, et probablement des habitans de *Carib*, mangeurs-d'hommes, afin que si la chaloupe qu'il avait laissée aux trente-neuf hommes restés dans la forteresse et la ville de la *Nativité* (*Navidad*), venait dans ces parages, ces insulaires craignissent les chrétiens qui la

monteraient, et n'osassent pas leur faire le moindre mal. L'amiral dit de plus que, si ce n'étaient pas des Caraïbes, ils devaient au moins habiter des pays limitrophes, avoir les mêmes mœurs, et être des gens sans crainte, bien différens des habitans des autres îles, qui sont poltrons, et n'ont d'autres armes que la raison (*fuera de razon*). L'amiral dit tout cela, ajoutant qu'il aurait voulu en prendre quelques uns. Il remarqua qu'ils allumaient un grand nombre de feux, ainsi que cela se pratique dans l'île Espagnole.

Lundi, 14 *janvier.*

L'amiral voulait envoyer cette nuit-là à la découverte des maisons de ces Indiens pour en faire prendre quelques uns, croyant que c'étaient des Caraïbes, et il l'aurait fait malgré les vents violens d'est et de nord-est, et l'agitation de la mer; mais quelque temps après le lever du soleil, on vit à terre une grande troupe d'Indiens; en conséquence, l'amiral ordonna à la chaloupe de s'y rendre avec des gens bien armés. Elle eut à peine atteint le rivage, que tous ces Indiens vinrent à la poupe de l'embarcation; ils étaient en quelque sorte conduits par celui qui, la veille, était venu à la caravelle, et auquel l'amiral avait donné quelques uns des objets de pacotille. L'amiral dit que cette fois

cet Indien venait accompagné d'un roi qui lui avait donné quelques billes (*cuentas*), pour qu'il en fît présent aux étrangers de la chaloupe en signe de paix et de sûreté. Le roi, suivi de trois des siens, entra dans la chaloupe, et ils vinrent à la caravelle. L'amiral leur fit servir à manger du biscuit et du miel, et donna au roi un bonnet rouge, un morceau de drap de la même couleur et des perles de verre; il donna aussi des morceaux de drap rouge aux trois Indiens de sa suite. Le roi dit que le lendemain il apporterait un masque d'or, assurant qu'il y en avait beaucoup dans le pays, aussi-bien qu'à *Carib* et à *Matinino*. L'amiral renvoya ensuite ces Indiens à terre fort contens; il dit en outre que les caravelles faisaient beaucoup d'eau par la quille, et il se plaint des calfateurs qui calfatèrent très mal à Palos, et prirent la fuite lorsqu'ils virent que l'amiral avait reconnu les défauts de leur ouvrage, et qu'il voulait les contraindre à les réparer. Mais malgré la grande quantité d'eau que faisaient les caravelles, il espérait que notre Seigneur, qui l'avait amené, daignerait le ramener dans sa bonté et sa miséricorde, car sa divine Majesté (*su alta Majestad*) n'ignorait pas combien de contrariétés et de désagrémens il eut à essuyer avant d'être expédié de Castille, où personne ne lui fut favorable,

à l'exception de Dieu, parce qu'il connaissait son cœur, et, après Dieu, de Leurs Altesses, tout le reste lui ayant été contraire sans aucune raison. Il ajoute : « Et ils ont été cause que la « couronne royale de Vos Altesses ne possède « pas cent millions de revenu de plus qu'elle n'a, « depuis que je suis à leur service, c'est-à-dire « depuis sept ans, qui seront accomplis le 20 du « présent mois de janvier (1), sans compter « l'accroissement et les augmentations de toute « espèce auxquels ils auraient donné lieu, et tout « ce qu'ils auraient produit depuis lors; mais le « Dieu tout-puissant remédiera à tout. » Telles sont ses paroles.

Mardi, 15 janvier.

L'amiral dit qu'il veut partir, parce qu'il ne gagne plus rien à rester, à cause des désordres qui se sont passés : sans doute il veut parler de l'affaire des Indiens. Il dit aussi qu'il a su aujourd'hui que l'or se trouve en plus grande abondance dans le territoire de la ville de la *Nativité*, ville de Leurs Altesses; qu'il y avait beaucoup de cuivre dans l'île *Carib* et dans

---

(1) Suivant ce compte de l'amiral, il était entré au service du Roi et de la Reine catholiques le 20 janvier 1486. (M. F. de Nav.)

celle de *Matinino ;* que l'entrée et le séjour dans *Carib* présentaient des difficultés, parce qu'il dit que ses habitans mangent de la chair humaine, mais qu'il avait résolu d'y aller, parce que l'on voit d'ici cette île, qui d'ailleurs se trouve sur son chemin. L'amiral ajoute que de cette île il se rendra à celle de *Matinino,* qu'il dit n'être peuplée que par des femmes, sans aucun homme; qu'il voulait enfin voir l'une et l'autre de ces îles, et y prendre quelques uns de leurs habitans. Il envoya la chaloupe à terre, et le roi de cette contrée n'était point venu, parce que, disait-il, la ville était fort éloignée; mais il fit parvenir sa couronne d'or, comme il l'avait promis. Beaucoup d'autres Indiens arrivèrent avec du coton, du pain et des *ajes ;* tous étaient armés d'arcs et de flèches. Après qu'ils eurent tout échangé, quatre jeunes hommes vinrent à la caravelle, et ils parurent donner de si bons renseignemens sur toutes ces îles, qui étaient vers l'est, et sur le chemin même que devait suivre l'amiral, qu'il résolut de les emmener avec lui en Castille. L'amiral dit que les habitans de cette terre n'avaient ni fer ni aucun autre métal connu, quoique en peu de jours on ne puisse acquérir des informations bien exactes sur un pays, soit à cause de la difficulté de la langue, qu'il n'entendait que par induction,

soit parce que les habitans n'avaient pu savoir, dans un court espace de temps, ce qu'on disait d'eux. Il dit que les arcs de ces gens-là sont aussi grands que ceux de France et d'Angleterre; les flèches sont semblables aux zagaies des autres peuplades qu'il avait vues jusque-là, et sont faites des rejetons de roseaux qu'ils choisissent très droits et de la longueur d'une varre et demie ou de deux (1), ensuite ils mettent au bout un petit bâton de bois aigu, et long d'une palme et demie. Quelques uns fixent sur ce bâton une dent de poisson; d'autres, et c'est le plus grand nombre, y mettent de l'herbe; et ils ne tirent pas comme en d'autres contrées, mais d'une certaine manière, ce qui fait que les blessures ne peuvent être dangereuses. Il y avait là beaucoup de coton très fin et très long, et beaucoup de lentisques (*almacigas*); et il lui parut que les arcs étaient faits en bois d'if (*tejo*), et qu'il y a de l'or et du cuivre. Il y a aussi beaucoup d'*ají*, qui est leur poivre (*pimienta*), et vaut beaucoup mieux que le nôtre; personne ne mange sans cette épice, qu'ils trouvent fort saine : on en peut charger cinquante caravelles par an dans cette île Espagnole. L'amiral dit

(1) De quatre pieds et demi à six pieds de France.
(De V...l.)

qu'il reconnut dans cette baie beaucoup d'herbe de la même espèce que celle qu'il avait vue lorsqu'il vint faire ses découvertes; il crut par ce motif qu'il y avait des îles à l'est en y avançant en ligne droite, depuis celles qu'il commença à découvrir, parce qu'il regarde comme certain que cette herbe croît à peu de profondeur et près de terre; et il ajoute que s'il en est ainsi, ces Indes sont bien près des îles Canaries; ce qui le porta à penser qu'elles en étaient à moins de quatre cents lieues.

Mercredi, 16 janvier.

Il partit, trois heures avant le jour, du golfe qu'il appela *golfe des Flèches* (*golfo de las Flechas*) (1), d'abord avec un vent de terre, et ensuite avec un vent d'ouest, tournant la proue à l'est-quart-nord-est, pour aller, dit-il, à l'île de *Carib* (2), où habitait le peuple dont toutes ces îles et toutes ces contrées ont un si grand effroi, parce qu'on dit qu'ils parcourent toutes ces

---

(1) Je soupçonne que c'était *le golfe de Samaná*, où le *Yuna* et le *Camo*, fleuves considérables de l'île Espagnole, se jettent dans la mer. (Bartolomé de Las Casas.)

C'est la baie de *Samaná*, où le fleuve *Yuna* a son embouchure. (M. F. de Nav.)

(2) *Porto Rico* (*Puerto Rico*). (*Idem.*)

mers dans leurs innombrables canots, et qu'ils mangent les hommes qu'ils peuvent prendre. L'amiral dit que l'un des quatre Indiens qu'il prit hier dans le port des Flèches (*puerto de las Flechas*), lui avait enseigné la route, et que ces Indiens lui apprirent qu'après avoir parcouru une distance qu'ils jugeaient être de soixante-quatre milles, il aurait ladite île au sud-est (1). Il voulut prendre ce chemin, et ordonna de régler les voiles au vent; mais il avait à peine fait deux lieues, qu'il s'éleva un vent de bon frais pour aller en Espagne, alors il remarqua que ses gens commençaient à s'attrister de ce qu'on s'écartait du droit chemin; et comme les deux caravelles faisaient beaucoup d'eau, ils n'avaient plus de secours à espérer que de Dieu. Il fut donc obligé d'abandonner le chemin qu'il suivait et qu'il croyait être celui de l'île, et il alla reprendre le chemin nord-est-quart-est qui menait directement en Espagne; et il fit dans cette direction, jusqu'au coucher du soleil, quarante-huit milles, qui équivalent à douze lieues. Les Indiens lui dirent qu'il trouverait dans cette route l'île de *Matinino*, qui n'était peuplée, suivant eux, que de femmes sans hommes. L'amiral aurait bien

---

(1) Il était, dans cette situation, à trente lieues de *Porto Rico*. (M. F. de Nav.)

voulu la trouver pour amener, dit-il, au Roi et à la Reine, cinq ou six des femmes qui l'habitaient; mais il doutait que les Indiens en connussent bien le chemin, et il ne pouvait s'arrêter à cause du danger que lui faisaient courir les caravelles. Cependant il dit qu'il était certain que cette île existait, et qu'à une certaine époque de l'année les hommes de l'île de *Carib* venaient en visiter les habitantes. Il ajoute que si elles mettaient au monde un garçon, elles l'envoyaient à l'île des hommes, et que si c'était une fille, elles la gardaient avec elles. L'amiral dit que ces deux îles ne devaient pas être éloignées de plus de quinze à vingt lieues de l'endroit d'où il était parti; il croyait qu'elles étaient au sud-est, et que les Indiens ne surent pas lui en enseigner le chemin. Après avoir perdu de vue le cap de l'île Espagnole qu'il nomma *San-Theramo* (1), et qu'il avait à seize lieues à l'ouest, il fit douze lieues à l'est-quart-nord-est; il avait un temps excellent.

---

(1) Je crois certain que ce cap de *San-Theramo* est celui que l'on nomme aujourd'hui cap *del Engaño* (*cap de la Tromperie.*) (BARTOLOMÉ DE LAS CASAS.)

Le cap de *San-Theramo* doit être le cap *Samaná*, situé à l'extrémité orientale de la presqu'île de ce nom, et qui, dans la direction que suivait l'amiral, était celui qu'il laissait à l'ouest. (M. F. DE NAV.)

Jeudi, 17 janvier.

Hier, au coucher du soleil, le vent se calma un peu; l'amiral fit à peu près, jusqu'à la fin du premier quart, quatorze *ampoulettes* (1), qui ont chacune une demi-heure ou un peu moins, et il fila quatre milles par heure, ce qui fait vingt-huit milles. Il s'éleva ensuite un vent de bon frais, qu'il eut pendant tout le second quart, qui dura dix ampoulettes; après ce quart il s'en écoula six autres. Il parcourut, pendant cet intervalle jusqu'au lever du soleil, huit milles par heure, et fit ainsi pendant la nuit quatre-vingt-quatre milles, ou vingt-une lieues, au nord-est-quart-est; jusqu'au coucher du soleil il fit quarante-quatre milles à l'est, c'est-à-dire onze lieues. Ici un fou (*alcatraz*) vint à la caravelle; il fut bientôt suivi d'un autre. On vit beaucoup d'herbe de celle qui est dans la mer. (2)

---

(1) On appelle *ampoulettes* deux petites fioles coniques en verre, remplies de sable très fin qui passe alternativement de l'une dans l'autre, pour mesurer le temps à bord des bâtimens. Elles sont hermétiquement jointes par leurs sommets.

Note extraite du *Dictionnaire de Marine* du vice-amiral Willaumez. (D. L. R.)

(2) Il était à la proximité d'un bas-fond dont il passa à quatre lieues, le laissant au sud. (M. F. de Nav.)

Vendredi, 18 janvier.

Cette nuit il navigua par un vent mou à l'est-quart-sud-est, et fit quarante milles, ou dix lieues; et prenant ensuite le sud-est-quart-est, il fit, jusqu'au lever du soleil, trente milles, ou sept lieues et demie. Après le lever du soleil il navigua jusqu'au soir par un vent faible, tantôt est-nord-est, tantôt nord-est, et tantôt est, plus ou moins. Virant la proue quelquefois au nord, d'autres fois au quart-nord-est, d'autres fois au nord-nord-est, et comptant ainsi toujours l'un dans l'autre, il estima qu'il avait fait soixante milles, qui équivalent à quinze lieues. Il parut peu d'herbe en mer; mais il dit qu'hier la mer fut couverte de thons (*atunes*), et il crut qu'ils devaient de là aller dans les madragues du duc de Conil et de Caliz (*a las almadrabas del duque de Conil y de Caliz*). Un poisson qui s'appelle frégate (*rabiforcado*) (1), qui tourna autour de la caravelle et prit ensuite la direction sud-sud-est, fit croire à l'amiral qu'il y avait

(1) Il y a sans doute ici une erreur dans le manuscrit de l'amiral, ou dans les copies qui en ont été tirées. On lit dans ces documens le mot *pescado*, mais on ne connaît aucun poisson appelé *rabiforcado*, et ce mot signifie frégate, qui est un oiseau de mer. M. de Navarrete a fait cette observation dans un des volumes suivans. (De V...l.)

par là quelques îles; il dit que l'île de *Carib*, celle de *Matinino* et beaucoup d'autres, étaient à l'est-sud-est de l'île Espagnole.

Samedi, 19 *janvier.*

L'escadre fit cette nuit cinquante-six milles au nord-quart-nord-est, et soixante-quatre au nord-est-quart-nord. Après le lever du soleil on navigua au nord-est par un vent de bon frais et d'est-sud-est; il prit ensuite le rumb quart-nord, et fila environ quatre-vingt-quatre milles, qui font vingt-une lieues. Il vit la mer couverte de petits thons; il parut des fous (*alcatraces*), des paille-en-queue (*rabos de junco*), et des frégates (*rabiforcados*).

Dimanche, 20 *janvier.*

Le vent se calma cette nuit; il venait parfois des rafales (1); on fit en tout vingt milles au nord-est. Après le lever du soleil on fit onze milles au sud-est, et ensuite au nord-nord-est trente-six milles, qui valent neuf lieues. On vit une infinité de petits thons. L'amiral dit que l'air était aussi doux et aussi suave qu'à Séville

(1) L'original porte : *ventaba unos balcos*; M. de Navarrete pense que ce dernier mot est employé pour *ráfagas*, qui signifie *coup de vent, souffle violent.* On a traduit d'après cette observation. (D. L. R.)

aux mois d'avril et de mai. La mer, ajoute-t-il, était, grâces à Dieu, toujours bonne et unie; on vit en grande quantité des frégates, des damiers (*pardelas*), et beaucoup d'autres oiseaux.

Lundi, 21 *janvier*.

Après le coucher du soleil l'escadre navigua au nord-quart–nord-est par le vent est et nord-est; elle fila huit milles par heure jusqu'à minuit, ce qui fit environ cinquante-six milles. Ensuite elle prit le rumb nord-nord-est, et parcourant toujours huit milles par heure, elle fit dans toute la nuit cent quatre milles au nord-quart-nord-est (*a la cuarta del norte de la parte del nordeste*). Après le lever du soleil l'amiral navigua au nord-nord-est par le même vent est, qui devenait quelquefois quart-nord-est, et il fit, en onze heures qu'avait le jour, quatre-vingt-huit milles, qui équivalent à vingt-une lieues; en en ôtant une qu'il perdit, parce qu'il marcha sur la caravelle *Pinta*, qu'il aborda pour parler à Martin Alonso Pinzon. Il trouvait l'air très froid, et s'attendait, disait-il, à le trouver chaque jour de plus en plus froid à mesure qu'il avancerait vers le nord, et aussi parce que le rétrécissement du globe rendait les nuits plus longues (*por la angostura de la sphera*) (1).

(1) Il paraît que Colomb a voulu indiquer, par ces

Plusieurs paille-en-queue (*rabos de junco*), beaucoup de damiers (*pardelas*) et d'autres oiseaux se présentèrent; on ne vit pas autant de poissons, parce que, dit l'amiral, l'eau était plus froide. On vit beaucoup d'herbe.

Mardi, 22 *janvier.*

Hier, après le coucher du soleil, on navigua au nord-nord-est par le vent est, frisant quelquefois le sud-est; on fit huit milles par heure pendant huit ampoulettes, dont trois avant le commencement du quart, et cinq durant ce quart : on fila ainsi soixante-douze milles, qui font dix-huit lieues. On fit ensuite, en six ampoulettes, environ dix-huit autres milles au nord-est-quart-nord; pendant quatre ampoulettes du second quart, on fila au nord-est six milles par heure, qui font trois lieues, au nord-est. Prenant après ce trajet le rumb est-nord-est, on fit jusqu'au lever du soleil, pendant onze ampoulettes, six lieues (1) par heure, qui équi-

---

expressions, la diminution progressive des rayons des parallèles à l'équateur, à mesure que l'on approche du pôle. Peut-être ce grand navigateur, qui se trouvait dans le Nouveau-Monde au mois de janvier, a-t-il donné pour cause du froid ce qui rend les nuits plus longues, et nécessairement alors les journées plus froides. (De R....l.)

(1) Il y a ici une erreur de calcul, car chaque ampou-

valent à sept lieues; suivant toujours le rumb est-nord-est jusqu'à onze heures du matin, on fila trente-deux milles; mais alors le vent cessa, et on n'avança pas davantage dans cette journée. Les Indiens nagèrent; on vit des paille-en-queue et beaucoup d'herbe.

Mercredi, 23 janvier.

Il y eut cette nuit beaucoup de changemens de vents; l'amiral dit qu'après avoir fait tous les essais et pris toutes les précautions que les bons marins ont coutume de prendre et doivent prendre, on fila cette nuit au nord-est-quart-nord quatre-vingt-quatre milles, qui font vingt-une lieues. L'amiral attendait souvent la caravelle *Pinta*, parce qu'elle allait mal à la bouline et s'aidait peu de la misaine, le mât d'avant n'étant pas bon. Il dit ici que si son capitaine, qui est Martin Alonso Pinzon, avait eu autant de soin de se pourvoir d'un bon mât dans les Indes, où il y en avait tant et de si beaux, qu'il en eut de

---

lette durant une demi-heure, comme on l'a déjà dit, dans la supposition même que ce soit six milles par heure au lieu de six lieues, ce qui est une erreur palpable, il résulte que dans les cinq heures et demie l'escadre a dû filer trente-trois milles, qui, à quatre par lieue, comme les comptait Colomb, font huit lieues un quart, et non sept.

(M. F. de Nav.)

se séparer de lui dans l'espérance de remplir d'or son bâtiment, il l'aurait mis en bon état. On vit une grande quantité de paille-en-queue (*rabos de junco*) et beaucoup d'herbe. Le ciel était partout chargé ces jours-ci, quoiqu'il n'eût pas plu; mais la mer était toujours, grâces infinies en soient rendues à Dieu, lisse et unie (*muy llana*) comme une rivière. Après le lever du soleil on navigua une certaine partie du jour dans la ligne directe du nord-est, et on fila trente milles, qui font sept lieues et demie; le reste du jour on prit le rumb est-nord-est, dans lequel on fit trente autres milles, qui font sept sept autres lieues et demie.

Jeudi, 24 janvier.

Pendant toute cette nuit, à cause de beaucoup de changemens de vents qui survinrent, on fit au nord-est quarante-quatre milles, ou onze lieues; depuis le lever jusqu'au coucher du soleil on fila quatorze lieues à l'est-nord-est.

Vendredi, 25 janvier.

On navigua une partie de cette nuit à l'est-nord-est pendant treize ampoulettes, durant lesquelles on fit neuf lieues et demie; ensuite on fila six milles au nord-nord-est. Après le lever du soleil, le calme qui survint ne permit

de faire, pendant tout le jour, que vingt-huit milles est-nord-est, c'est-à-dire sept lieues. Les matelots tuèrent une *tonina* (1) et un immense requin, et l'amiral dit qu'ils en avaient grand besoin, parce qu'ils n'avaient plus à manger que du pain, du vin, et des *ajes* des Indes.

Samedi, 26 janvier.

L'escadre fit cette nuit, à l'est-quart-sud-est, cinquante-six milles, ou quatorze lieues. Après le lever du soleil on navigua tantôt à l'est-sud-est, tantôt au sud-est, et jusqu'à onze heures du matin on fit quarante-quatre milles. L'amiral vira ensuite de bord; après cela on alla en ralingue (*anduvo a la relinga*) (2), et jusqu'à l'entrée de la nuit on fit, dans la direction du nord, vingt-quatre milles, qui font six lieues.

Dimanche, 27 janvier.

Hier, après le coucher du soleil, on navigua au nord-est, au nord, au nord-quart-nord-est, et on fit à peu près cinq milles par heure, ce

(1) Voyez la note de M. le baron Cuvier, pages 19 et 20. (D. L. R.)

(2) *Andar á la relinga, aller ou tenir en ralingue,* c'est, à ce qu'il paraît, bouliner pour gagner le vent; autrefois on disait aussi *naviguer de bouline et d'orze* (*navegar de bolina y orza*). (M. F. de Nav.)

qui, en treize heures, fit soixante-cinq milles ou seize lieues et demie. Depuis le lever du soleil jusqu'à midi on fit, vers le nord-est, vingt-quatre milles, ou six lieues, et de midi jusqu'au coucher du soleil, on fit trois lieues est-nord-est.

Lundi, 28 *janvier.*

On navigua toute la nuit à l'est-nord-est, et on fit trente-six milles ou neuf lieues; depuis le lever jusqu'au coucher du soleil on ne fit que vingt milles, c'est-à-dire cinq lieues dans la direction de l'est-nord-est. L'air était tempéré et doux; on vit des paille-en-queue, des damiers et beaucoup d'herbe.

Mardi, 29 *janvier.*

L'amiral continua sa navigation à l'est-nord-est, et fit dans la nuit, par le vent sud et le vent sud-ouest, trente-neuf milles, ou neuf lieues et demie; il ne fit que huit lieues pendant tout le jour; l'air était aussi tempéré qu'en Castille au mois d'avril, et la mer très unie. Des poissons qu'on appelle dorades vinrent à bord.

Mercredi, 30 *janvier.*

Toute cette nuit on ne fit guère que sept lieues à l'est-nord-est; pendant le jour on courut au sud-quart-sud-est une distance de treize

lieues et demie. On vit des paille-en-queue, beaucoup d'herbe, et une multitude de thonines (*toninas*).

Jeudi, 31 *janvier*.

On vira cette nuit au nord-quart-nord-est; on fit trente milles dans cette direction, et on en fit ensuite trente-cinq au nord-est, en tout seize lieues un quart (1). Depuis le point du jour jusqu'à l'entrée de la nuit on parcourut à l'est-nord-est une distance de treize lieues et demie. On vit des paille-en-queue et des damiers.

Vendredi, 1er *février*.

On vogua cette nuit à l'est-nord-est; la distance franchie fut de seize lieues et demie : on suivit la même direction pendant le jour, et on en fit vingt-neuf et un quart. La mer était toujours très unie, grâces à Dieu.

Samedi, 2 *février*.

On fit cette nuit, à l'est-nord-est, quarante milles ou dix lieues; le jour on courut, avec le même vent en poupe, sept milles par heure, de manière qu'on fit en onze heures soixante-

---

(1) L'original espagnol ne porte que seize lieues, ce qui est évidemment une erreur du manuscrit ou du copiste.

(D. L. R.)

dix-sept milles, qui équivalent à dix-neuf lieues un quart. L'air est doux, et la mer, grâces à Dieu, lisse et unie, et si couverte d'herbe, que, si on ne l'eût pas pu bien distinguer, on aurait eu la crainte de courir sur des bas-fonds. On vit des damiers.

Dimanche, 3 *février*.

Naviguant cette nuit, le vent en poupe et la mer étant très unie, on fit, grâces à Dieu, vingt-neuf lieues. L'étoile du nord parut très élevée à l'amiral, ainsi qu'elle le paraît du cap Saint-Vincent. Il ne put prendre la hauteur du soleil ni avec l'astrolabe, ni avec le quartier de réduction (*cuadrante*), parce que la vague ne le lui permit pas. Pendant le jour il continua sa route à l'est-nord-est et à dix milles par heure : il fit vingt-sept lieues en onze heures.

Lundi, 4 *février*.

L'escadre navigua cette nuit à l'est-quart-nord-est, faisant tantôt douze milles par heure, tantôt dix; elle franchit ainsi une distance de cent trente milles, qui font trente-deux lieues et demie. Le ciel était très couvert, chargé et pluvieux, et le temps un peu froid; ce qui fit dire à l'amiral qu'il savait qu'il n'était pas encore arrivé aux îles Açores. Après le lever du

soleil, il changea de route et se dirigea à l'est; il fit, dans toute la journée, soixante-dix-sept milles, ou dix-neuf lieues et un quart.

Mardi, 5 février.

On suivit cette nuit la direction de l'est pendant un trajet de cinquante-quatre milles, qui font quatorze lieues moins la moitié d'une; on fila dans le jour dix milles par heure, ce qui fit en onze heures cent dix milles, ou vingt-sept lieues et demie. On vit des damiers et quelques petits bâtons, signe qu'on était près de terre.

Mercredi, 6 février.

On navigua cette nuit à l'est, et à onze milles par heure, on fit pendant treize heures de la nuit cent quarante-trois milles ou trente-cinq lieues un quart : on vit beaucoup d'oiseaux, parmi lesquels un grand nombre de damiers. On fila pendant le jour quatorze milles par heure, aussi parcourut-on, dans le cours de cette journée, cent cinquante-quatre milles, ou trente-huit lieues et demie; de manière que, tant dans la nuit que dans le jour, on franchit une distance d'environ soixante-quatorze lieues. *Vicente Anes* (1) dit que ce matin il laissait l'île

(1) Il devrait y avoir Yañez. (M. F. DE NAV.)

de Flores au nord, et celle de Madère à l'est. *Roldan* dit qu'il laissait au nord-nord-est l'île de Fayal ou Saint-Grégoire (*San-Gregorio*), et celle de Porto-Santo à l'est. On vit beaucoup d'herbe.

Jeudi, 7 février.

On navigua cette nuit à l'est; on fit dix milles par heure, ce qui donne pour treize heures cent trente milles, ou trente-deux lieues et demie. On ne fit, dans le jour, que huit milles par heure; en onze heures quatre-vingt-huit milles, ou vingt-deux lieues. Ce matin l'amiral était à soixante-quinze lieues au sud de l'île de Flores, et le pilote Pédro Alonso, en naviguant au nord, passa entre la Tercère et l'île de Sainte-Marie; en naviguant à l'est, il passa au vent de l'île de Madère douze lieues du côté nord. Les marins virent de l'herbe d'une autre espèce que celle qu'ils avaient vue précédemment, et comme il y en a beaucoup dans les îles Açores; ils virent ensuite une autre fois de celle qu'ils avaient vue la première.

Vendredi, 8 février.

La flottille ne fit cette nuit que trois milles par heure, et suivit d'abord pendant un moment la direction de l'est, et prit ensuite le rumb sud-est-quart à l'est (*a la quarta del sueste*); elle

fit douze lieues pendant toute la nuit. Depuis le lever du soleil jusqu'à midi on ne fila que vingt-sept milles, et autant depuis midi jusqu'à la nuit; en tout treize lieues au sud-sud-est.

Samedi, 9 février.

On continua d'abord, à l'entrée de cette nuit, d'aller au sud-sud-est, et tant dans cette direction que dans celle du sud-quart-sud-est, on ne fit que trois lieues : on prit ensuite celle du nord-est, dans laquelle on fit cinq lieues jusqu'à dix heures du matin; depuis cette heure jusqu'à la nuit on fit neuf lieues à l'est.

Dimanche, 10 février.

Après le coucher du soleil on navigua toute la nuit à l'est, et on fit cent trente milles, ou trente-deux lieues et demie; depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on fila neuf milles par heure, et on parcourut ainsi en onze heures quatre-vingt-dix-neuf milles, qui font vingt-quatre lieues et demie et un quart.

Dans la caravelle de l'amiral, Vincent Yañes et les deux pilotes *Sancho Ruiz* et *Pédro Alonso Niño*, pointaient la carte (*carteaban ó echaban punto*), ainsi que Roldan, et ils passaient tous sur leur carte beaucoup au-delà des îles Açores à l'est, et naviguant au nord, aucun d'eux ne prenait l'île Sainte-Marie, qui est la

dernière des Açores. Ils en étaient au contraire à peu près à cinq lieues en avant, et dans les parages de l'île de Madère ou de celle de *Porto-Santo*. Mais l'amiral se trouvait fort écarté de son chemin, étant beaucoup derrière eux, car cette nuit il laissait l'île de Flores au nord, et à l'est il allait dans la direction de *Nafé* (*iba en demanda a Nafe*) en Afrique, et passait au vent (*barlovento*) de l'île de Madère, du côté du nord, à. . . . . (1). . . . . lieues; ainsi donc ces pilotes étaient, d'après leur pointage, de cent cinquante lieues plus près de Castille que l'amiral. Il dit que dès qu'on verra terre, s'il plaît à Dieu, on saura qui calculait plus juste; il dit aussi qu'à son départ de l'île de Fer il fit deux cent soixante-treize lieues avant de voir les premières herbes.

Lundi, 11 *février.*

On fila cette nuit douze milles à l'heure dans la même direction, et on fit ainsi, pendant toute la nuit, trente-neuf lieues; dans le jour, seize lieues et demie. L'amiral vit beaucoup d'oiseaux, ce qui lui fit croire qu'il se trouvait près de terre.

---

(1) Il y a dans l'original une lacune semblable.
(M. F. de Nav.)

Mardi, 12 février.

L'amiral fit route à l'est, ne fila cette nuit que six milles par heure, et fit jusqu'au jour soixante-treize milles, qui équivalent à dix-huit lieues et un quart. Ici il commença à avoir la grosse mer et à éprouver la tempête, et il dit que si la caravelle n'avait pas été si bonne et en si bon état, il aurait craint de périr. Pendant le jour il courut onze à douze lieues, mais avec beaucoup de peine et au milieu de mille dangers.

Mercredi, 13 février.

Depuis le coucher du soleil jusqu'au jour, l'amiral eut à lutter contre l'impétuosité des vents et des vagues d'une grosse mer agitée par la tempête. Des éclairs partirent trois fois du nord-nord-est, et il dit que c'était l'annonce d'une grande tempête qui devait venir de ce côté ou du côté opposé. Il alla à mâts et à cordes (*a arbol seco*) la plus grande partie de la nuit; il donna ensuite un peu de voiles, et fit environ cinquante-deux milles, ou treize lieues. Pendant le jour le vent se calma un peu, mais il augmenta bientôt, la mer devint terrible, et les ondes, qui se croisaient, ballottaient les vaisseaux (*atormentaban los navios*); on fit environ cinquante-cinq milles, ou treize lieues et demie.

Jeudi, 14 février.

Cette nuit le vent augmenta encore, les vagues étaient épouvantables. Venant des deux côtés opposés, elles se croisaient et paralysaient la marche du vaisseau, qui ne pouvait ni avancer ni sortir du milieu d'elles; et comme elles venaient continuellement se briser sur son navire, l'amiral avait fait baisser, autant que possible, la grande voile (*papahigo*) (1), afin qu'elle ne pût produire d'autre effet que celui de retirer son bâtiment du milieu des flots. Il marcha dans cette position pendant trois heures, et fit vingt milles. La mer devenait de plus en plus grosse et le vent de plus en plus violent. Voyant le danger aussi imminent, il se mit à courir en poupe où le vent le portait, parce qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Alors la caravelle *Pinta*, que montait Martin Alonso Pinzon, se mit à courir aussi : mais elle disparut bientôt, quoique toute la nuit l'amiral lui fît des signaux, et qu'elle lui répondît jusqu'à ce qu'elle en fût empêchée probablement par la force de la tempête et par son éloignement de la route que suivait

---

(1) On appelait *papahigo mayor* la grande voile sans bonnette, et *papahigo menor* la voile de misaine (*la del trinquete.*) (M. F. DE NAV.)

l'amiral. Ce dernier fut poussé cette nuit cinquante-quatre milles au nord-est-quart-est, ce qui fit treize lieues et demie : après le lever du soleil, la véhémence du vent augmenta, et l'agitation de la mer devint encore plus terrible. L'amiral tenait toujours sa grande voile baissée, afin que le vaisseau pût sortir du milieu des flots qui le couvraient en se croisant, et qui menaçaient de le submerger. L'amiral suivit d'abord la direction est-nord-est, et il prit ensuite le quart jusqu'au nord-est (*a la quarta hasta el nord-este*). Il navigua environ six heures dans cette direction, et fit ainsi sept lieues et demie; il ordonna qu'on tirât au sort un pélerinage (*que se echasse un romero*) à Sainte-Marie de Guadalupe, dans lequel on lui porterait un cierge de cinq livres de cire, et que tous fissent vœu que celui sur qui tomberait le sort accomplirait le pélerinage. Il ordonna d'apporter à cet effet autant de pois chiches (*garbanzos*) qu'il y avait de personnes dans le navire, d'en marquer un d'une croix avec un couteau, de les mettre ensuite tous dans un sac, et de les y bien remuer. Le premier qui y mit la main fut l'amiral. Il en tira le pois chiche marqué de la croix; ce fut ainsi sur lui que tomba le sort, et il se regarda dès-lors comme pélerin, et obligé à aller accomplir le vœu qui venait d'être fait. On tira le sort une seconde fois pour envoyer

un pélerin à Notre-Dame-de-Lorette, qui est dans la marche d'Ancône, faisant partie des États du pape : c'est un endroit où la sainte Vierge a fait et fait encore beaucoup et de grands miracles. Le sort étant tombé cette fois sur un matelot du port de Sainte-Marie, nommé *Pedro de Villa*, l'amiral promit de lui donner tout l'argent nécessaire aux frais de ce pieux voyage. Il décida qu'un autre pélerin serait envoyé pour veiller une nuit à Sainte-Claire de Moguer, et pour y faire dire une messe. On mit de nouveau à cet effet les pois chiches, sans oublier celui qui était marqué d'une croix, et le sort tomba encore une fois sur le même amiral. Il fit ensuite, ainsi que tout son équipage, le vœu que, dans la première terre où ils arriveraient, ils iraient tous en chemise, et processionnellement, faire une prière dans une église sous l'invocation de Notre-Dame.

Outre les vœux généraux, ou faits en commun, chacun faisait en particulier son vœu, parce que personne ne croyait échapper. La tempête qu'on éprouvait était si terrible, que tous se regardaient comme perdus; ce qui augmentait encore le péril, c'est que le vaisseau manquait de lest, parce que la consommation des vivres, celle de l'eau et celle du vin, avaient beaucoup diminué la charge. L'espérance de la durée d'un

temps aussi beau que celui qu'ils eurent dans toutes ces îles, fit que l'amiral ne pourvut pas son bâtiment du lest nécessaire. Son projet était d'ailleurs de le faire lester dans l'*île des Femmes* (*isla de las Mugeres*), où il avait d'abord résolu de se rendre. Le remède que l'amiral employa dans cette circonstance fut de faire remplir d'eau de mer, aussitôt que cela fut praticable, les pipes vides qui avaient contenu, soit du vin, soit de l'eau douce : par ce moyen le mal fut réparé.

L'amiral énumère ici les causes qui lui ôtaient la crainte que notre Seigneur permît qu'il fût victime de cette tempête, et celles qui lui faisaient espérer que Dieu lui serait en aide et le ferait arriver sain et sauf, afin que des nouvelles telles que celles qu'il portait au Roi et à la Reine ne périssent pas avec lui. Le vif désir qu'il avait d'être porteur de nouvelles aussi importantes, et de montrer que tout ce qu'il avait dit s'était confirmé, et que tout ce qu'il s'était fait fort de découvrir avait réellement été découvert, paraissait contribuer précisément à lui inspirer la plus grande crainte de ne pouvoir y parvenir. Il avoue lui-même que chaque moucheron qui lui passait devant les yeux, suffisait pour l'importuner et le troubler : il attribue cette faiblesse de sa part à son peu de foi et à son manque de confiance dans la Providence divine.

D'un autre côté, il était ranimé par les faveurs que Dieu lui avait faites, en lui accordant un triomphe aussi grand que celui qu'il avait remporté en découvrant tout ce qu'il avait découvert, en remplissant tous ses désirs, et en voulant qu'après avoir éprouvé, en Castille, tant de revers et de contrariétés dans ses sollicitations, toutes ses espérances finissent par y être surpassées. Enfin, comme avant d'avoir dirigé toute son expédition vers la plus grande gloire de Dieu, et avant de l'avoir mise à fin, ce Souverain maître de toutes choses l'avait exaucé, et lui avait accordé toutes ses demandes, il devait croire qu'il le sauverait pour accomplir l'ouvrage qu'il avait commencé. Il ajoute que puisque Dieu l'avait délivré en allant (*à la ida*), lorsqu'il avait plus de motifs de crainte dans les souffrances et les tourmens que lui avaient fait éprouver ses matelots et son équipage, qui tous étaient résolus d'un commun accord à s'en retourner, et voulaient se révolter contre lui, s'oubliant même jusqu'aux menaces, et que ce Dieu éternel lui avait donné la force et la magnanimité dont il avait besoin, l'avait soutenu seul contre tous, et avait opéré en lui et en sa faveur tant de merveilles dans ce voyage, outre celles que Leurs Altesses avaient apprises par les personnes de leurs maisons, ce Dieu puissant ne l'aban-

donnerait pas encore. C'est pour ces raisons, dit-il, qu'il n'aurait pas dû craindre la tempête présente; mais sa faiblesse et ses angoisses ne lui laissaient pas un moment de calme. Il dit en outre que ce qui lui faisait grand'peine, c'était de laisser orphelins deux fils qu'il avait à Cordoue, où ils faisaient leurs études (1). Privés de père et de mère en terre étrangère, que deviendraient-ils; car le Roi et la Reine, qui ignoreraient les services qu'il leur avait rendus dans ce voyage et les heureuses nouvelles qu'il leur portait, ne seraient engagés par aucune considération à leur servir de protecteurs. Plein de cette pensée, il chercha les moyens d'apprendre à Leurs Altesses la victoire que le Seigneur lui avait fait remporter en lui faisant trouver dans les Indes tout ce qui était le but de son voyage, et de leur faire savoir que ces parages sont exempts de tempête; ce que prouvent, dit-il, l'herbe et les arbres qui croissent jusque dans la mer. A cet effet, et afin que s'il périssait dans cette tempête, le Roi et la Reine eussent des nouvelles de son voyage, il prit un parchemin, et y écrivit tout ce qu'il put sur les découvertes dont il était

(1) Don Diego et don Fernando Colomb, qu'il laissa en Espagne, où ils remplissaient les fonctions de pages du prince don Juan, lorsqu'il entreprit son second voyage. (M. F. de Nav.)

l'auteur, et pria instamment celui qui le trouverait, quel qu'il fût, de le porter au Roi et à la Reine. Il enveloppa ce parchemin dans un grand morceau de toile cirée, ferma hermétiquement ce paquet, l'attacha solidement, se fit apporter une grosse barrique de bois, et l'y mit sans que personne sût ce que c'était. Tout le monde pensa que c'était quelque acte de dévotion. Il le fit ainsi jeter à la mer. Les averses et les bourrasques qui survinrent quelque temps après changèrent le vent, qui se tourna à l'ouest. Il le mit en poupe, navigua ainsi (*andaria asi a popa*) pendant cinq heures avec la seule misaine, ayant toujours la mer bouleversée (*muy desconcertada*), et fit ensuite deux lieues et demie au nord-est. Il avait baissé le mât de la grande voile (*habia quitado el papahigo de la vela mayor*) dans la crainte qu'une vague ne le fît venir à bas (*ne se lo llevasse del todo*).

Vendredi, 15 *février*.

Hier, après le coucher du soleil, le ciel commença à se montrer serein vers la partie occidentale de l'horizon. Il paraissait que le vent allait se lever de ce côté. L'amiral fit mettre la bonnette (1) à la grande voile, la mer était en-

---

(1) On appelle bonnette le morceau de voile ou la petite voile qui partage la misaine au tiers, ou la grande voile au

core très grosse et très agitée : cependant elle s'abaissait un peu. Le navire fit quatre milles par heure dans la direction de l'est-nord-est, c'est-à-dire treize lieues pendant treize heures de nuit. Au lever du soleil l'équipage vit terre de la proue; elle lui paraissait être à l'est-nord-est; quelques uns disaient que c'était l'île de Madère, d'autres que c'était la roche de Cintra, en Portugal, près de Lisbonne. Le vent ne tarda pas à passer à l'est-nord-est par la proue, et la mer venait toujours très grosse du côté de l'ouest; il y avait environ cinq lieues de la caravelle à la terre. L'amiral, d'après son pointage, se trouvait être aux îles Açores, et croyait que celle qu'il voyait était l'une d'elles; les pilotes et les matelots se trouvaient déjà, d'après le leur, près des terres de Castille.

---

quart, et il s'ajoute à la grande et à l'autre au moyen de garcettes passées dans des œillets de ris, afin d'aller plus vite quand le temps est beau ou qu'il y a peu de vent.

(M. F. de Nav.)

La bonnette est une voile légère qui s'ajoute à volonté, dit M. le vice-amiral Willaumez; c'est une menue voile que l'on met pour augmenter la largeur des voiles en vergues du bord du vent, et même des deux bords à la fois, lorsque le bâtiment a le vent de l'arrière. Les bonnettes s'amurent en dehors des huniers, sur des bouts-dehors adaptés sur l'avant à chaque vergue inférieure; on les rentre et on les pousse dehors à volonté. (D. L. R.)

Samedi, 16 février.

L'amiral courut des bordées toute cette nuit pour gagner la terre (*por encavalgar la tierra*), qu'on reconnaissait déjà être une île; il allait tantôt au nord-est, tantôt au nord-nord-est, et continua ainsi jusqu'au lever du soleil, qu'il prit le rumb du sud pour arriver à l'île, que déjà la grande obscurité ne permettait plus de voir; il aperçut de la poupe une autre île, qu'il estima être à huit lieues. Depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit il ne fit que louvoyer, malgré le vent violent et la grosse mer, afin d'arriver à terre. A l'heure du *Salve*, qui se dit à l'entrée de la nuit, des hommes du vaisseau virent une lumière qui parut du côté opposé au vent, et ils crurent que ce devait être l'île qu'ils avaient aperçue la veille. L'amiral passa toute la nuit à s'élever au vent (*barloventeando*), s'approchant le plus qu'il pouvait pour voir si, au lever du soleil, il apercevrait quelqu'une de ces îles. Cette nuit l'amiral reposa un peu, parce que, depuis le mercredi, il n'avait dormi ni pu dormir. Il était perclus des jambes (*tollido de las piernas*), parce qu'il avait été toujours découvert au froid et à l'eau, et qu'il avait pris très peu de nourriture. Au point du jour (1) il navigua au

(1) Ce fut le dimanche 17 février. (M. F. de Nav.)

sud-sud-ouest, et à la nuit il arriva à l'île; mais l'obscurité était si grande qu'il ne put savoir quelle elle était.

Lundi, 18 *février*.

Hier, après le coucher du soleil, il fit le tour de l'île, pour voir où il devait mouiller, et prendre langue. Il mouilla avec une ancre qu'il perdit aussitôt; il remit en conséquence à la voile, et louvoya toute la nuit. Après le lever du soleil il arriva une seconde fois du côté nord de l'île, attérit avec une nouvelle ancre dans l'endroit qui lui parut le plus convenable, et envoya la chaloupe à terre. Ses gens parlèrent aux habitans de l'île, et apprirent d'eux que c'était Sainte-Marie, l'une des Açores. Ces derniers leur indiquèrent le port (1) où ils devaient relâcher, leur dirent qu'ils n'avaient jamais vu une tempête aussi affreuse que celle qui avait eu lieu ces quinze derniers jours, et qu'ils étaient bien étonnés qu'ils y eussent échappé. L'amiral dit ici que ces insulaires rendirent à Dieu de grandes grâces, et donnèrent de grands signes de joie dès qu'ils surent qu'il avait découvert les Indes; il ajoute que sa navigation a été très sûre, et son pointage fort

---

(1) C'est le port de Saint-Laurent (*San-Lorenzo*).
(M. F. DE NAV.)

exact, à quelque avance près, ce dont il rend de grandes grâces à Dieu; mais il regardait comme certain qu'il était dans les environs des Açores, et que l'île qu'il voyait était l'une d'elles. Il dit qu'il feignit avoir fait plus de chemin pour contrarier et rendre faux le pointage des pilotes et matelots, afin de rester, ainsi que de fait il reste maître de cette route des Indes, car aucun d'eux tous ne connaissait et n'établissait sa route d'une manière sûre, aussi n'en est-il aucun qui puisse être certain de la route des Indes.

Mardi, 19 février.

Après le coucher du soleil, trois hommes de l'île vinrent sur le rivage et appelèrent : l'amiral leur envoya la chaloupe, dans laquelle ils arrivèrent avec des poules et du pain frais; c'était un jour de carnaval. Ils apportèrent aussi plusieurs autres choses que le capitaine de l'île, nommé *Juan de Castañeda*, envoyait à l'amiral, qu'il disait connaître parfaitement. Il ne venait pas le voir parce qu'il faisait nuit; mais il annonçait que dès le point du jour il se rendrait auprès de lui avec de nouvelles provisions, et qu'il amenerait trois hommes de la caravelle qui étaient restés dans l'île, et qu'il y retenait pour jouir du plaisir de leur entendre raconter les circonstances de son voyage. L'amiral ordonna de

recevoir très honorablement les messagers du gouverneur, et leur fit donner des lits à bord pour qu'ils y passassent la nuit, parce qu'il était déjà tard, et que la ville était loin. Comme le jeudi dernier, se trouvant au fort de la tempête, ils avaient fait, entre autres vœux dont il a été déjà parlé, celui d'aller en chemise, et processionnellement, faire des prières sur la première terre où il y aurait une église sous l'invocation de Notre-Dame, il résolut que la moitié de l'équipage irait accomplir ledit vœu à un ermitage qui était situé sur le bord de la mer, et qu'il irait lui-même ensuite avec l'autre moitié. Persuadé qu'il était dans cette île en toute sûreté, et plein de confiance dans les offres du capitaine; comme d'ailleurs la paix régnait entre le Portugal et la Castille, il pria les trois hommes d'aller à la ville et de faire venir un prêtre pour leur dire une messe. La moitié de l'équipage se rendit donc en chemise à l'ermitage pour y accomplir son vœu de pélerinage; mais au moment où ils étaient en prières, tous les insulaires, les uns à pied, les autres à cheval, avec leur capitaine à leur tête, les assaillirent tout à coup et les firent tous prisonniers. L'amiral ne conçut aucune espèce de soupçon jusqu'à onze heures du matin, et il attendait le retour de la chaloupe pour aller à son tour accomplir son vœu avec l'autre moitié de

ses gens; mais, voyant que les premiers partis ne revenaient pas, il soupçonna ou qu'on les retenait ou que la chaloupe s'était brisée, parce que toute l'île est entourée de rochers très élevés. N'ayant pu voir ce qui s'était passé, parce que l'ermitage était derrière une pointe, il leva l'ancre, appareilla, et se dirigea directement vers ce lieu. Il ne tarda pas à remarquer beaucoup d'hommes à cheval qui mirent pied à terre, entrèrent tout armés dans la chaloupe, et se dirigèrent sur la caravelle pour s'emparer de lui. Le capitaine se leva au milieu de la chaloupe, et demanda à l'amiral garantie pour sa sûreté personnelle : celui-ci lui répondit qu'il la lui accordait; mais il lui demanda par suite de quel changement et de quel événement il ne voyait dans la chaloupe aucun de ses gens, et il ajouta qu'il le priait de s'approcher et d'entrer dans la caravelle, qu'il ferait tout ce qu'il voudrait. Le dessein de l'amiral était de l'attirer par de belles paroles pour le prendre et recouvrer ses gens; et il ne croyait pas, en agissant ainsi, violer la foi du sauf-conduit qu'il avait donné au Portugais, puisque celui-ci avait lui-même manqué le premier aux offres qu'il lui avait faites de paix et de sûreté. Comme le capitaine avait un mauvais dessein, il ne s'exposa pas à entrer. L'amiral voyant qu'il ne s'approchait pas

de la caravelle, le pria de lui dire pour quelle raison il lui retenait son monde : que le Roi de Portugal s'en repentirait ; que les Portugais étaient très bien accueillis dans les États du Roi de Castille ; qu'ils y entraient aussi facilement et y étaient aussi en sûreté qu'à Lisbonne même; que le Roi et la Reine de Castille lui avaient donné des lettres de recommandation pour tous les princes, seigneurs et hommes du monde, lettres qu'il lui montrerait s'il voulait venir; qu'il était leur amiral de l'Océan et leur vice-roi des Indes, lesquelles appartiennent maintenant à Leurs Altesses, dont il lui montrera les provisions et lettres-royaux signés de leurs signatures et revêtus de leurs sceaux. Il les lui montra, en effet, de loin, en ajoutant que le Roi et la Reine de Castille entretenaient, avec le Roi de Portugal, les relations les plus amicales et les plus intimes; qu'ils lui avaient ordonné de faire honneur, autant que possible, aux vaisseaux de Portugal qu'il pourrait rencontrer. Il lui dit aussi que, supposé qu'il ne voulût pas lui rendre ses gens, il n'en irait pas moins en Castille, parce qu'il avait encore assez de monde pour manœuvrer son vaisseau jusqu'à Séville; et que, s'il persistait à leur faire cette offense, il serait, lui, ainsi que tous les siens, sévèrement puni. Le capitaine et ceux qui l'accompagnaient répondirent à ce

discours qu'ils ne connaissaient ici ni le Roi ni la Reine de Castille, ni toutes leurs lettres; qu'ils n'avaient peur ni de l'un ni de l'autre; et ils ajoutèrent, presque avec menaces, qu'ils leur feraient savoir ce que c'était que le Portugal. Ces paroles causèrent beaucoup de chagrin à l'amiral. Il supposa qu'il était peut-être survenu quelques différends entre les deux royaumes depuis son départ, et il ne put souffrir qu'on lui répondît d'une manière aussi déraisonnable. Il ajoute que le capitaine se leva de nouveau de loin, et dit à l'amiral d'aller au port avec sa caravelle, et que, pour lui, tout ce qu'il faisait et avait fait, le Roi son maître lui en avait envoyé l'ordre. L'amiral prit à témoin de cet événement tous ceux qui étaient dans la caravelle. Il appela de nouveau le capitaine et toute sa troupe, leur donna sa parole, et les assura qu'il ne descendrait pas de sa caravelle avant d'avoir pris une centaine de Portugais pour les mener en Castille, et d'avoir dépeuplé toute cette île. Après quoi, il retourna mouiller dans le port où il était d'abord, parce que le temps et le vent étaient trop mauvais pour qu'il pût faire autre chose.

Mercredi, 20 février.

L'amiral fit tout mettre en ordre dans son vaisseau, et fit remplir les pipes d'eau de mer

pour le lester, parce qu'il était dans un très mauvais port, et craignait qu'on ne lui coupât ses amarres; ce qui arriva : en conséquence, il appareilla pour l'île Saint-Michel, quoiqu'il n'y ait pas dans aucune des Açores un bon port pour le temps qu'il faisait; mais il n'avait d'autre ressource que celle de fuir en mer.

Jeudi, 21 *février*.

L'amiral partit hier de cette île de Sainte-Marie pour se rendre à celle de Saint-Michel, afin de voir s'il y trouverait un port où il fût à l'abri d'un temps aussi mauvais que celui qu'il faisait. Malgré la violence du vent et la grosse mer il navigua jusqu'à la nuit sans réussir à voir la terre ni d'un côté ni de l'autre, à cause des vapeurs et de l'obscurité produites par le vent et la mer (*quel viento y la mar causaban*). L'amiral dit qu'il était fort contrarié, parce qu'il ne lui restait plus que trois marins qui connussent la mer, et que les autres personnes qu'il avait avec lui étaient novices dans l'art de naviguer. Il resta en panne toute cette nuit, exposé aux dangers imminens d'une affreuse tempête. Heureusement, grâces à Dieu, la mer, ou plutôt ses vagues, ne venaient que d'un seul côté; car si elles se fussent croisées comme dans la dernière tempête, il eût souffert beaucoup plus.

Après le lever du soleil, n'apercevant pas l'île de Saint-Michel, il résolut de retourner à celle de Sainte-Marie, pour voir s'il pourrait y recouvrer ses gens, ainsi que la chaloupe, les amarres et les ancres qui y étaient restés.

L'amiral dit qu'il était étonné d'avoir éprouvé un aussi mauvais temps dans ces îles et dans leurs parages, parce que dans les Indes, où il avait navigué pendant tout cet hiver sans mouiller, le temps avait toujours été très beau, et la mer n'avait pas cessé un seul instant (*una sola hora*) d'être navigable, sans courir aucun danger, tandis qu'ici il venait d'essuyer une si horrible tempête. Il fait observer qu'il en éprouva une à peu près semblable à son départ d'Espagne avant d'arriver aux Canaries, mais qu'au-delà de ces îles, il trouva toujours l'air et la mer dans le plus grand calme. L'amiral conclut en rappelant que les théologiens et les savans philosophes ont dit, avec bien de la justesse, que le paradis terrestre est au bout de l'Orient, parce que c'est une contrée très tempérée : aussi dit-il que les terres qu'il vient de découvrir sont celles du bout de l'Orient.

Vendredi, 22 février.

L'amiral mouilla hier à l'île de Sainte-Marie, dans le même lieu et dans le même port où il

avait mouillé la première fois. Bientôt après on vit venir un homme qui monta sur un rocher situé en face du port, et fit avec son manteau des signes (*á capear*) (1) à la caravelle pour qu'elle ne s'en allât pas. La chaloupe ne tarda pas à arriver avec cinq matelots, deux ecclésiastiques et un notaire. Ils demandèrent garantie de leur sûreté personnelle, et dès que l'amiral la leur eut accordée, ils montèrent dans la caravelle, et comme c'était à l'entrée de la nuit, ils couchèrent à son bord, où l'amiral leur fit le meilleur accueil possible. Le lendemain ils le requirent de leur montrer le pouvoir du Roi et de la Reine de Castille, afin de constater qu'il avait fait ce voyage avec leur autorisation. L'amiral comprit qu'ils prenaient ce parti pour pouvoir justifier leur conduite antérieure, et éloigner tout soupçon de blâme, et parce qu'ils n'avaient pu s'emparer de sa personne, ainsi qu'ils en avaient l'intention lorsqu'ils vinrent avec la chaloupe armée. Comme ils s'apercevaient qu'ils n'auraient rien à gagner dans cette affaire, ils voulurent réparer leur trahison dans la crainte que l'amiral n'exécutât, ainsi qu'il en avait formé la résolution, et qu'il y aurait réussi, les me-

(1) *Capear*, faire signe du manteau, appeler.

(D. L. R.)

naces qu'il leur avait faites, et dont ils redoutaient les résultats. Celui-ci, pour ravoir ceux de ses gens qui étaient entre leurs mains, consentit à leur montrer la lettre circulaire (*carta general*) du Roi et de la Reine, pour tous les princes et seigneurs de marque, ainsi que les autres provisions et lettres-royaux dont il était porteur, et leur donna de ce qu'il avait (*dióles de lo que tenia*). Ils furent satisfaits, et s'en retournèrent à terre, en laissant tous les hommes de l'équipage avec la chaloupe. L'amiral apprit par eux que si on était parvenu à le prendre on ne lui aurait jamais rendu la liberté, parce que le capitaine assurait que tels étaient les ordres du Roi son maître.

Samedi, 23 février.

Hier le temps commença à devenir meilleur : l'amiral leva les ancres, et fit le tour de l'île pour chercher un bon mouillage et pour prendre du bois et des pierres afin de lester son navire : il ne put trouver un mouillage que dans la soirée, vers l'heure de complies.

Dimanche, 24 février.

L'amiral mouilla hier dans la soirée pour prendre du bois et des pierres; mais comme la mer était très houleuse, la chaloupe ne put

aller à terre. A la fin du premier quart de nuit un vent d'ouest et de sud-ouest commença à souffler; l'amiral ordonna d'appareiller à cause du grand danger qu'il y a dans ces îles d'attendre sur ses ancres le vent de sud, et parce que le vent sud-ouest y est toujours immédiatement suivi du vent sud. Le temps étant favorable pour aller en Castille, il cessa de charger des pierres et du bois, fit gouverner à l'est, et fila jusqu'au lever du soleil, dans un intervalle de six heures et demie, à sept milles par heure, quarante-cinq milles et demi. Depuis le lever jusqu'au coucher du soleil il fila six milles par heure; ce qui fit, en onze heures, soixante-six milles, lesquels, avec les quarante-cinq et demi de la nuit, font en totalité cent onze milles et demi, ou vingt-huit lieues.

Lundi, 25 février.

Hier, après le coucher du soleil, l'amiral suivit son chemin à l'est, et filant cinq milles par heure il fit, pendant treize heures de cette nuit, soixante-cinq milles, ou seize lieues et un quart; depuis le lendemain matin jusqu'à la nuit il franchit une distance de seize lieues et demie, ayant, grâces à Dieu, la mer lisse et unie (*con la mar llana*). Un fort gros oiseau qui ressemblait à un aigle vint à la caravelle.

Mardi, 26 *février*.

Hier, après le coucher du soleil, l'amiral continua à suivre sa route à l'est sur une mer, grâces à Dieu, calme et unie; il fila huit milles par heure pendant la plus grande partie de la nuit, et fit cent milles ou vingt-cinq lieues. Après le lever du soleil, le vent mollit; il essuya des travers, et ne fit guère que huit lieues à l'est-nord-est.

Mercredi, 27 *février*.

Toute cette nuit et tout le jour qui la suivit, l'amiral fut poussé hors de sa route par les vents contraires, la violence des vagues et l'agitation de la mer. Il se trouvait à cent vingt-cinq lieues du cap Saint-Vincent, quatre-vingts de l'île de Madère, et cent six de celle de Sainte-Marie; il était vivement affligé de ce qu'une si affreuse tempête fût venue le contrarier et le mettre en danger au moment où il était près d'atteindre le port (*agora questaba á la puerta de casa*).

Jeudi, 28 *février*.

Il navigua cette nuit de la même manière, avec plusieurs changemens de vent, et alla au sud et au sud-ouest, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; enfin, par momens au nord-est et à

l'est-nord-est : c'est ainsi que se passa tout le jour.

Vendredi, 1er mars.

Cette nuit l'amiral suivit le rumb est-quart-nord-est, dans lequel il fit douze lieues : pendant le jour il courut vingt-trois lieues et demie dans la même direction.

Samedi, 2 mars.

L'amiral suivit cette nuit sa route à l'est-quart-nord-est ; il fit vingt-huit lieues pendant la nuit, et vingt pendant le jour.

Dimanche, 3 mars.

Après le coucher du soleil, l'amiral suivit sa route à l'est ; il lui vint une bourrasque qui rompit toutes ses voiles et le mit dans un péril imminent; mais Dieu voulut le délivrer. Il fit tirer au sort pour envoyer à Notre-Dame de la Cinta, à Huelva (*en Huelba*), un pélerin qui s'y rendrait en chemise; le sort tomba sur lui. Tout le monde fit également le vœu de jeuner, au pain et à l'eau, le premier samedi qui suivrait l'arrivée du bâtiment. Il fit soixante milles avant que les voiles se rompissent; ensuite on alla à mâts et à cordes (*a arbol seco*), à cause de la violence extraordinaire des vents et de l'agitation de la mer, qui les poussait de tous côtés

(*que de dos partes los comia*). On vit des signes qui annonçaient la proximité de la terre : ils se trouvaient en effet tout près de Lisbonne.

Lundi, 4 mars.

La caravelle éprouva hier soir une horrible tourmente; les flots, qui la prenaient des deux côtés, semblaient devoir la submerger; les vents paraissaient la soulever dans les airs; l'eau du ciel tombait à verse, et les éclairs sillonnaient les nues. Le spectacle était horriblement effrayant; mais il plut à notre Seigneur d'être en aide à l'amiral et de lui montrer la terre, que les matelots aperçurent après le premier quart. Alors, pour ne pas arriver à terre sans la connaître et sans être assuré s'il pouvait trouver un port ou quelque autre endroit pour se mettre à l'abri et se sauver, il fit appareiller la grande voile, n'ayant d'autre moyen d'avancer un peu, malgré le grand péril qu'il y avait à faire voile; mais Dieu les conserva jusqu'au jour, qu'ils n'atteignirent qu'après avoir passé toute la nuit au milieu des angoisses et de la crainte de faire naufrage. Dès que le jour parut, l'amiral reconnut la terre, qui était la roche de Cintra, située près du fleuve de Lisbonne, dans lequel il se détermina à entrer, parce qu'il n'avait pas d'autre voie de salut, tant était terrible la tourmente

qui avait lieu sur la ville de Cascaës, située à l'embouchure du fleuve. Il dit que les habitans de ce port furent toute cette matinée en prières pour eux, et que, lorsqu'ils furent entrés dans le fleuve, toute la population vint les voir, regardant comme une merveille qu'ils eussent échappé ainsi au péril qui les menaçait. Vers trois heures il passa près de Rastelo, situé dans l'intérieur du fleuve de Lisbonne, où il apprit des gens de mer qui s'y trouvaient, qu'il n'y avait jamais eu un hiver si fécond en tempêtes; que vingt-cinq bâtimens avaient péri sur les côtes de Flandre, et qu'il y en avait d'autres dans les ports de cette province qui, depuis quatre mois, n'en pouvaient sortir. L'amiral écrivit aussitôt au Roi de Portugal, qui était à neuf lieues de là, que le Roi et la Reine de Castille lui avaient ordonné de ne pas manquer d'entrer dans les ports de Son Altesse pour y acheter ce dont il aurait besoin; il suppliait le Roi de lui donner l'autorisation de se rendre à la ville de Lisbonne avec sa caravelle, afin que quelques bandits, pensant qu'il apportait beaucoup d'or, ne profitassent pas de ce qu'il se trouvait dans un port dépeuplé (*despoblado*) pour commettre quelque brigandage. L'objet de sa lettre était aussi de faire connaître à Son Altesse qu'il ne venait pas de la Guinée, mais bien des Indes.

Mardi, 5 mars.

Aujourd'hui Bartolomé Diaz, de Lisbonne, patron du grand vaisseau du Roi de Portugal, qui était aussi au mouillage à Rastelo, et qui était, dit l'amiral, le mieux pourvu d'artillerie et d'armes qu'on vit jamais, se rendit, sur une chaloupe armée, à bord de la caravelle, et somma l'amiral d'entrer dans sa chaloupe pour venir rendre compte aux facteurs (*hacedores*) du Roi et au capitaine dudit vaisseau. L'amiral répondit qu'il était amiral du Roi et de la Reine de Castille, qu'il n'avait aucun compte de ce genre à rendre à de pareils officiers, et qu'il ne sortirait des bâtimens ou des vaisseaux (*de las naos ni navios*) dans lesquels il se trouvait, à moins qu'il n'y fût obligé par la force des armes. Le patron lui répondit d'envoyer le maître de la caravelle (*el maestre*). L'amiral lui répliqua que ni le maître, ni aucune autre personne quelconque ne sortirait du bâtiment, à moins que ce ne fût de force, parce qu'il pensait qu'autoriser une personne de son bord à y aller, ou y aller lui-même, c'était la même chose, et que la coutume des amiraux du Roi de Castille était de mourir plutôt que de se rendre ou de livrer quelques uns de leurs gens. Le patron modéra ses prétentions, et répondit que puisqu'il avait pris

cette détermination, il était libre d'aller comme bon lui semblerait, mais qu'il le priait de lui montrer les lettres du Roi de Castille, s'il les avait. Il plut à l'amiral de les lui montrer, et cet envoyé retourna aussitôt à son bord, et fit un rapport au capitaine, qui s'appelait *Alvaro Dama*. Celui-ci se rendit alors à la caravelle dans le plus grand ordre, au son des timbales, des trompettes et des fifres. Il traita l'amiral avec beaucoup de considération (*haciendo gran fiesta*), s'entretint quelque temps avec lui, et lui offrit de faire tout ce qu'il lui ordonnerait.

Mercredi, 6 *mars*.

Comme la nouvelle que l'amiral arrivait des Indes s'était répandue, un si grand nombre de personnes vinrent aujourd'hui de la ville de Lisbonne pour voir ce navigateur et les Indiens, que c'était surprenant; ce qui ne l'était pas moins, c'étaient les expressions étranges par lesquelles chacun manifestait son étonnement. Ils rendaient grâces à notre Seigneur, et disaient que la grande foi des Rois de Castille, et le désir qu'ils avaient montré de servir Dieu, étaient cause que sa divine Majesté (*su alta Magestad*) leur avait donné tout cela.

Jeudi, 7 mars.

Il vint aujourd'hui à la caravelle une foule immense de monde et un grand nombre de personnes d'un rang distingué, parmi lesquelles se trouvaient les facteurs du Roi; ils rendaient tous à notre Seigneur des actions de grâces infinies pour tout le bonheur et l'accroissement de la chrétienté qu'il avait mis entre les mains des Rois de Castille; ils attribuaient leurs succès au zèle efficace avec lequel Leurs Altesses pratiquaient la religion de Jésus-Christ et travaillaient à la propager.

Vendredi, 8 mars.

L'amiral reçut aujourd'hui, par don Martin de Noroña, une lettre du Roi de Portugal, dans laquelle ce souverain le priait de venir le visiter dans le lieu où il se trouvait, puisque le temps ne lui permettait pas de partir avec sa caravelle. L'amiral, quoiqu'il s'en souciât fort peu, se rendit néanmoins à cette invitation, afin d'ôter tout soupçon, et il alla coucher (*y fue a dormir*) à *Sacanben*. Le Roi ordonna à ses facteurs de remettre à l'amiral, sans en recevoir d'argent, tout ce dont il aurait besoin pour lui, pour son équipage et pour son navire, et de faire tout ce qu'il désirerait.

Samedi, 9 mars.

L'amiral partit aujourd'hui de *Sacanben* pour aller trouver le Roi dans la vallée de *Paraiso*, située à neuf lieues de Lisbonne, et où ce prince était alors. Comme il plut toute la journée, il ne put arriver qu'à l'entrée de la nuit à la résidence du monarque portugais. Ce prince ordonna aux principaux officiers de sa maison de le recevoir très honorablement, et il lui fit lui-même une réception des plus honorables; il eut pour lui beaucoup d'égards, le fit asseoir, lui parla avec beaucoup d'affabilité, et lui dit qu'il donnerait l'ordre de faire tout ce qui serait utile aux Rois de Castille, et à leur service, avec plus d'exactitude encore que si c'était pour le sien propre. Il témoigna que l'heureux succès de ce voyage lui faisait beaucoup de plaisir; qu'il était charmé qu'il se fût entrepris, mais que, d'après le traité conclu entre lui et les Rois de Castille, il lui paraissait que cette découverte et cette conquête lui appartenaient. L'amiral répondit à cela qu'il n'avait pas vu ce traité, et que la seule chose qu'il sût, c'était que les Rois de Castille lui avaient ordonné de n'aller ni à la mine d'or, ni dans aucune partie de la Guinée, et que Leurs Altesses avaient fait publier cet ordre dans tous les ports d'Andalousie avant qu'il

partît pour son voyage. Le Roi lui répondit gracieusement qu'il n'y aurait pas besoin de médiateurs entre Leurs Altesses et lui pour arranger cette affaire. Il lui donna pour hôte le prieur du Clato (*del Clato*), qui était le personnage le plus considérable de tous ceux qui se trouvaient dans cette résidence. Ce seigneur fit à l'amiral l'accueil le plus distingué, et eut pour lui les plus grands égards.

Dimanche, 10 *mars*.

Aujourd'hui, après la messe, le Roi répéta à l'amiral que s'il avait besoin de quelque chose il le lui ferait donner tout de suite. Il s'entretint long-temps avec lui de son voyage, et l'invitait toujours à se tenir assis, en le comblant de politesses.

Lundi, 11 *mars*.

Aujourd'hui l'amiral prit congé du Roi, qui lui communiqua plusieurs choses pour qu'il les rapportât aux Rois de Castille, en lui témoignant toujours beaucoup de bienveillance. Il partit après dîner. Le Roi le fit accompagner par don Martin de Noroña, et tous les personnages distingués qui se trouvaient à la cour le reconduisirent, et restèrent long-temps avec lui pour lui faire honneur (*y hacer honra buen rato*). L'amiral se rendit ensuite à un monastère de

Saint-Antoine, situé près d'un village nommé Villafranca, où se trouvait la Reine; il alla présenter ses hommages à cette princesse, et lui baiser les mains, parce qu'elle lui avait fait dire de ne pas partir sans la voir. La Reine, ainsi que le duc et le marquis de Villafranca, qui étaient avec elle, reçurent l'amiral de la manière la plus honorable (1). Il était déjà nuit lorsque l'amiral partit pour aller coucher à Llandra.

Mardi, 12 *mars*.

Au moment où l'amiral était prêt à partir de Llandra pour se rendre à sa caravelle, il arriva un écuyer du Roi qui lui dit que s'il voulait se rendre par terre en Castille, Son Altesse lui avait commandé de l'accompagner pour lui faire donner le logement, des chevaux, et tout ce dont il aurait besoin. Lorsque l'amiral se sépara de cet écuyer, celui-ci envoya, de la part du Roi, une mule pour lui-même, et une autre pour son pilote, qu'il avait amené avec lui. L'amiral ajoute qu'il apprit que cet écuyer avait fait présent au pilote de vingt épées (*veinte espadines*), et il fait observer qu'on disait qu'il n'était comblé de tant de marques de bienveil-

(1) L'original porte : *Con la cual estaba el Duque y el Marques, donde recibio el almirante mucha honra.*

(D. L. R.)

lance de la part de Leurs Altesses, que pour que le Roi et la Reine en fussent informés. Il n'arriva à sa caravelle que dans la nuit.

Mercredi, 13 *mars*.

L'amiral leva aujourd'hui les ancres à huit heures du matin par la marée haute (1) et le vent nord-nord-ouest, et il mit à la voile pour se rendre à Séville.

Jeudi, 14 *mars*.

Hier, après le coucher du soleil, il continua sa route au sud, et se trouva avant le jour à la hauteur du cap Saint-Vincent, qui est en Portugal; il navigua ensuite à l'est pour se rendre à Saltes, et n'eut toute la journée qu'un vent mou jusqu'au moment où il se trouva à la hauteur de *Furon*.

Vendredi, 15 *mars*.

Hier, après la chute du jour, l'amiral poursuivit sa route par un vent toujours faible et mou; au lever du soleil il était à la hauteur de Saltes, et il entra vers midi, avec la marée mon-

(1) Colomb dit *con la marea de* INGENTE. Ce dernier mot signifie ce qui est très grand, et M. de Navarrete pense que l'illustre navigateur a voulu faire connaître que la marée était parvenue, au moment de son départ, à une très grande hauteur. (D. L. R.)

tante, par la barre de Saltes jusque dans ce port, d'où il était parti le 3 août de l'année précédente. Ici il dit qu'il termine ainsi cette relation, quoiqu'il eût le dessein de se rendre par mer à Barcelone, où on l'informait que se trouvaient Leurs Altesses, et ce afin de leur raconter tout son voyage, que notre Seigneur, qui lui en avait inspiré l'idée, lui avait permis de mener à bien. Car il savait et était fermement persuadé, sans que le moindre doute se mêlât à sa conviction, que Dieu (*su alta Magestad*) fait tout ce qu'il y a de bien, et que tout est bien hors le péché, et qu'on ne peut penser ni juger chose aucune, que ce ne soit avec son consentement. « Et en outre, dit l'amiral, je vois « par ce voyage que Dieu y a merveilleusement « prouvé ce que j'avance, ainsi qu'on peut s'en « convaincre en lisant cette relation, par les « miracles signalés qu'il a faits pendant le cours « de ma navigation et en faveur de moi-même, « qui suis depuis si long-temps, à la cour de Vos « Altesses, en opposition et contre l'avis de tant « de personnages distingués de votre maison, « qui tous s'élevaient contre moi, traitant mon « projet de rêverie, et mon entreprise de chi- « mère; et j'espère cependant en notre Seigneur, « que ce voyage fera le plus grand honneur à la « chrétienté, quoiqu'il ait été formé avec tant

« de facilité » (*que asi ligeramente haya jamas aparecido*).

Ce sont les dernières paroles de l'amiral Christophe Colomb, dans la Relation de son premier voyage aux Indes occidentales, lorsqu'il alla en faire la découverte.

La présente relation est une copie de celle qui existe, écrite de la main même de l'évêque Bartolomé de Las Casas, dans les archives de son excellence monseigneur le duc del Infantado, formant un petit tome in-folio, relié en parchemin, et contenant soixante-seize feuilles (1) *d'une écriture très fine et très serrée. Il y a dans les mêmes archives une autre copie ancienne, un peu postérieure à celle de l'évêque Bartolomé de Las Casas, aussi in-folio, reliée de la même manière, et composée de cent quarante feuilles. Ces deux copies ont constamment été sous nos yeux dans la collation minutieuse que nous en avons faite avec les nôtres, le cosmographe en chef des Indes, don Juan Bautista Muñoz, et moi. A Madrid, le 27 février 1791.*

Signé Martin Fernandez de NAVARRETE.

---

(1) Le mot espagnol *hoja* ou *foja*, qui se trouve dans l'original, et que nous avons traduit par *feuille*, signifie la feuille écrite des deux côtés, c'est-à-dire deux pages.

(De V...l.)

NOTE

SUR L'ÎLE DE GUANAHANI, NOMMÉE PAR CHRIST. COLOMB *SAN-SALVADOR.*

Il semblerait, en comparant le texte de Herrera (*Decada prima*, lib. I, cap. 12 et seq.) avec l'une des cartes qui l'accompagnent, que la première île où Christophe Colomb aborda, à laquelle il donna le nom de *San-Salvador*, et que les naturels appelaient *Guanahani*, est *San-Salvador grande*, ainsi qu'on le croit généralement, et non pas l'île d'*el Gran Turco*, l'une des îles turques, que nous appelons *la grande Saline*, ainsi que le pense M. de Navarrete.

Tout ce que dit Herrera, qui a eu à sa disposition une grande partie des manuscrits de Christophe Colomb, ou du moins des copies exactes, puisque des passages entiers de ses décades sont littéralement conformes au texte dont nous publions aujourd'hui la traduction, se rapporte ou peut se rapporter à l'opinion que nous lui prêtons; et cette opinion se fortifie encore par l'inspection de l'une de ses cartes, où l'on trouve une île placée à peu près dans la même position que *San-Salvador grande*, c'est-à-dire à la même latitude que l'extrémité méridionale de la Floride, et qui porte le nom de *Guanihana*, qui paraît être évidemment celui de *Guanahani* très peu altéré.

D'un autre côté, l'île de *Guanahani* a quinze lieues de long suivant Herrera, d'accord sur ce point avec Ferdinand

Colomb dans la vie de son père. Christophe Colomb ne donne pas, il est vrai, la longueur de *Guanahani* dans la relation de son premier Voyage, mais il dit que *cette île est très grande.*

Or, l'île d'*el Gran Turco* (*la grande Saline*), où le savant éditeur espagnol suppose que Christophe Colomb a abordé pour la première fois, n'a pas plus de deux à trois lieues de long; elle n'aurait même que trois quarts de lieue environ, si l'on pouvait s'en rapporter à la carte des îles turques de Belin, tandis que l'île qui porte en ce moment sur nos cartes le nom de *San-Salvador,* et qu'on croit être *Guanahani,* en a près de quinze, circonstance fort remarquable à notre avis. M. de Navarrete fait cependant observer que Colomb n'a pas toujours représenté *Guanahani* comme *une grande île,* puisqu'en rendant compte de la journée du 11 octobre 1492, il dit qu'il arriva à *une petite île* des Lucayes (*una isleta*), et qu'il donne la même qualification à *Guanahani,* le 5 janvier 1493, lorsqu'il l'appelle *la isleta de San-Salvador.*

Christophe Colomb ajoute en outre dans sa relation, que *Guanahani* est *très unie, plantée d'arbres toujours verts, qu'*ON Y TROUVE DES SOURCES D'EAU PURE EN ABONDANCE, QU'ELLE A UN TRÈS GRAND LAC AU MILIEU, *pas une montagne,* QU'ELLE EST TRÈS PEUPLÉE, *bordée tout autour d'un immense rocher de pierre qui forme néanmoins une cavité, et* UN PORT CAPABLE DE CONTENIR TOUS LES VAISSEAUX DE LA CHRÉTIENTÉ, ET ENFIN, QUE SA SITUATION EST, AVEC CELLE DE L'ÎLE DE FER, L'UNE DES CANARIES, EN LIGNE DIRECTE DE L'EST A L'OUEST..... Il est d'abord difficile de croire que l'île turque appelée *la grande Saline* ou *el Gran Turco,* ait jamais pu être très fertile et surtout très peuplée, puisqu'elle a trois salines qui en occupent plus de la moitié,

et dont Colomb ne parle pas, et qu'aucune description, au surplus, ne fait mention de sa fertilité.

Suivant Catesby (*the natural History of Carolina, Florida and the Bahama Islands*), l'île de *San-Salvador grande*, que les Anglais appellent *Cat Island*, celle où, d'après cet écrivain, Christophe Colomb aborda pour la première fois, est l'une des plus fertiles des îles Bahama; et les Anglais y ont plusieurs établissemens suivant Morse (*American universal geography*).

Aucune relation ne parle non plus, ni des sources qui fournissaient de l'eau pure en abondance, et que Colomb dit avoir vues, ni du grand lac qu'il a trouvé au milieu de *Guanahani*.

M. Chastenet de Puységur, dans ses *Instructions nautiques sur les côtes et les débouquemens de Saint-Domingue*, dit seulement, en parlant de *la grande Saline* (*el Gran Turco*), que *l'on trouve sur la pointe près de laquelle on mouille, un lagon d'eau douce assez bonne pour les bestiaux.*

Ce lagon serait-il le grand lac dont parle Colomb? Cela ne paraît pas probable, surtout lorsqu'on remarque que le navigateur génois le place au centre de l'île, et M. de Puységur à l'une des extrémités; et que ce dernier ne dit pas un mot des nombreuses sources d'eau douce que l'île devrait renfermer.

Veut-on prétendre que Colomb a donné le nom de lac à l'une des salines qui se trouvent dans *la grande Saline* (*el Gran Turco*), alors cette particularité s'appliquerait également à *San-Salvador grande*, qui renferme aussi des étangs salés.

Aucun navigateur n'a rapporté qu'il existât dans *la grande Saline*, un port assez vaste pour contenir tous les vaisseaux de la chrétienté; et ce port ou cet abri pour un

grand nombre de vaisseaux, se rencontre dans l'île de *San-Salvador grande*. Enfin, suivant Christophe Colomb, *Guanahani* serait placée à la même latitude que l'île de Fer, c'est-à-dire entre 27° 50′ et 27° 39′.

Or, la latitude d'*el Gran Turco* est de 21° 30′ environ, tandis que *San-Salvador grande* est située entre 23° ou 24° et 24° 39′; d'où il résulte que la situation de cette dernière correspond mieux à celle que Christophe Colomb a donnée à *Guanahani*.

M. de Navarrete dit, il est vrai, en note, que Colomb s'est trompé; que la véritable situation de *Guanahani* par rapport à l'île de Fer, est comme les deux extrémités d'une ligne tirée de l'E. 5° N. à l'O. 5° S. Mais sans nous prononcer ici entre le texte espagnol et M. de Navarrete, ne peut-on pas craindre que le savant éditeur n'ait été, en écrivant ces lignes, trop préoccupé de l'idée que *Guanahani* ne pouvait être qu'*el Gran Turco*?

Nous ne connaissons pas de description détaillée de l'île *San-Salvador grande*. S'il en existe, et que nous eussions été à portée de la consulter, peut-être y aurions-nous trouvé des raisons à ajouter à celles que nous venons de donner, en la comparant avec celle que Christophe Colomb fait de *Guanahani*.

J.-B. Muñoz ne fait que compliquer la question, en soutenant, *Histor. del Nuevo-Mundo*, liv. III, §. 12, p. 85 et 86, sans indiquer cependant les motifs sur lesquels il se fonde, que *Guanahani* est l'île Watelin qui s'étend du nord au sud, et qui est environnée d'un récif de pierre.

M. le contre-amiral de Rossel, que nous avions consulté sur la question que nous discutons en ce moment, et qu'il a bien voulu examiner avec nous, partage l'opinion commune que l'île *Guanahani* de Christophe Colomb est *San-*

Salvador grande. Il pense que Christophe Colomb a pu se rendre de *San-Salvador grande* au port de Nipe, île de Cuba, en passant le long de la côte de l'île Longue, laissant l'île Crooked à l'est, et sortant des îles Bahama par le canal qui est entre les *Mira por vos* et l'île Verte, puisqu'il a fait ensuite une navigation plus difficile contre le vent et les courans, en se rendant du port de Nipe au Cap Français, île Saint-Domingue.

Cette opinion a été adoptée assez récemment par Jean Ferrer, qui place le lieu du premier débarquement de Colomb (*el desembarco de Colon*) sur l'île de *San-Salvador grande*, dans sa *Carta esferica que comprehende los desemboques al norte de la isla de Santo-Domingo, y la parte oriental del canal viejo de Bahama construida de orden del Rey en la direccion hydrografica*, año 1802. Mais M. le baron de Humboldt, auquel nous avions soumis également nos doutes, paraît pencher pour l'opinion de M. de Navarrete, et pense que les rumbs de vent suivis par Christophe Colomb sont très en faveur de cette opinion. Il ne se prononce cependant pas tout-à-fait affirmativement, parce qu'il n'a pas eu occasion d'approfondir cette question. « Je regrette vivement, nous écrit cet illustre voyageur, de n'avoir pas le temps de faire ces recherches, pour lesquelles il y a une extrême pénurie de livres à Paris. » L'imperfection des moyens de mesurer la route à l'époque où vivait Christophe Colomb, et la variation de l'aiguille aimantée, ajoute M. de Humboldt, ne permettent guère de déterminer d'une manière précise la navigation suivie par l'illustre Génois; mais, d'un autre côté, il faut reconnaître que des obstacles assez grands, tels que bancs, écueils, etc., devaient l'arrêter dans sa route sur Cuba, surtout à l'époque où il naviguait, s'il eût réellement abordé à *San-Salvador grande*; et que ces obstacles

étaient moins considérables, si l'île de *Guanahanì* eût été Watelin, ainsi que le pense Muñoz, ou *la grande Saline* (*el Gran Turco*), suivant l'opinion de M. de Navarrete. Nous avons vu plus haut que ces obstacles dont parle M. de Humboldt, et que signale également M. de Navarrete, font peu d'impression sur M. de Rossel, et qu'il ne croit pas qu'ils aient pu arrêter Christophe Colomb.

En se référant aux raisons déjà exposées dans l'ouvrage dont nous publions la traduction, le savant éditeur espagnol persiste à penser que la première île où Colomb aborda lorsqu'il découvrit le Nouveau-Monde, est bien l'île d'*el Gran Turco*, et non celle de *San-Salvador grande*. Le chemin qu'a suivi le navigateur génois, toujours à l'ouest pour aller à Cuba, dit M. de Navarrete, en est une preuve irrécusable, et elle anéantit tous les raisonnemens contraires. D'ailleurs, la position, l'entourage, la description de cette première île découverte, tout n'est-il pas différent de la longue île courbe de *San-Salvador grande*, et tout n'est-il pas au contraire dans une harmonie parfaite avec la plus grande des îles turques.

D'après le conseil de M. de Rossel, nous avions demandé à M. de Navarrete le procès-verbal de prise de possession de *Guanahani*. Si cette pièce importante et curieuse eût encore existé, nous y aurions probablement trouvé des renseignemens suffisans pour fixer notre irrésolution; mais comme on n'a pu la découvrir, et comme il est difficile de tracer sur la carte les routes que Christophe Colomb doit avoir suivies en se rendant de *Guanahanì* à Cuba, par suite des lacunes et du vague qui règne dans les directions exprimées, nous croyons devoir nous borner au simple rôle de rapporteur, en laissant à de plus savans que nous à prononcer entre l'opinion commune, appuyée sur une ancienne

tradition dont l'origine remonte à une époque très rapprochée de la découverte de Christophe Colomb, celle de Muñoz, qui paraît avoir peu de partisans, et celle de M. de Navarrete, que Buache, à ce que nous croyons, avait déjà soutenue, et que le savant éditeur espagnol défend avec tant de talent et des raisons si plausibles.

(D. L. R.)

LETTRE

DE L'AMIRAL CHRISTOPHE COLOMB,

ÉCRITE A L'INTENDANT EN CHEF DU ROI ET DE LA REINE CATHOLIQUES. (1)

Monsieur, comme je sais que la grande victoire que notre Seigneur m'a donnée dans mon voyage, vous causera de la satisfaction, je vous écris la présente lettre, par laquelle vous apprendrez comment, en vingt-quatre jours (2),

---

(1) Colomb adressa cette lettre à Luis de Santangel, intendant en chef (*escribano de racion*) du Roi et de la Reine catholiques. C'était une charge de la maison royale d'Aragon, qui équivalait à celle de contrôleur en chef (*contador mayor*) de la couronne de Castille, que remplissait à cette époque Alphonse de Quintanilla. Ainsi deux contrôleurs en chef, que l'on peut considérer comme ministres des finances, l'un de Castille et l'autre d'Aragon, intervinrent dans l'entreprise de l'amiral. Il paraît que ce même Santangel fut trésorier de la maison et de la cour du Roi en Catalogne, et trésorier de la *Hermandad* de Castille, conjointement avec François Pinel, magistrat (*jurado*) de Séville, qui eut part aussi aux premières affaires des Indes. (M. F. de Nav.)

(2) Ce nombre est indiqué dans l'original en chiffres

j'ai passé aux Indes avec la flotte que les illustrissimes Roi et Reine nos seigneurs me donnèrent ; j'y ai trouvé un grand nombre d'îles, peuplées d'innombrables habitans, et j'ai pris possession d'elles toutes pour Leurs Altesses, par proclamation et avec la bannière royale déployée, sans éprouver de contradiction. Je donnai à la première que j'ai trouvée le nom de *San-Salvador,* en l'honneur du Dieu puissant, qui a merveilleusement fait tout ceci : les Indiens l'appellent *Guanahani;* j'appelai la seconde *Sainte-Marie de la Conception* (*Santa-Maria de Concepcion*) ; la troisième, *Fernandina ;* la quatrième, *Isabella ;* la cinquième, *Juana,* et j'ai donné enfin un nouveau nom à chacune d'elles. Lorsque j'arrivai à la *Juana,* j'en suivis la côte du côté du couchant, et je la trouvai si grande, que je pensai que c'était la terre ferme, la province du Catay (*Catayo*); et comme je ne rencontrai ni villes, ni villages sur la côte de la mer, à l'exception de quelques habitations, avec les gens desquelles je ne pouvais avoir de pourparlers, parce qu'ils fuyaient à notre approche, j'allais, en poursuivant mon chemin,

---

romains très confus ; il devait y avoir *soixante et onze jours*, comme on le démontre dans une note à la fin de cette lettre.

(M. F. DE NAV.)

dans l'idée que je ne pourrais passer près d'aucune grande ville ou cité sans la voir. Après avoir fait plusieurs lieues, m'apercevant qu'il n'y avait rien de nouveau, et que la côte me guidait vers le septentrion, ce qui était contraire à ma volonté, parce que l'hiver était déjà vif, et que je désirais faire route au midi; m'apercevant aussi que j'étais debout au vent (*el viento medio adelante*), je résolus de ne point attendre un autre temps, et je revins sur mes pas jusqu'à un port que j'avais déjà remarqué, d'où j'envoyai deux hommes dans les terres pour savoir s'il y avait un roi ou de grandes villes. Ils marchèrent trois jours, et ils rencontrèrent une infinité de petites habitations avec d'innombrables habitans, mais sans gouvernement; c'est pourquoi ils s'en retournèrent. J'avais bien compris, par les signes de quelques autres Indiens que j'avais pris, que cette terre était une île, ce qui m'en fit suivre la côte vers l'orient, jusqu'à une distance de cent sept lieues, où elle se termine par un cap. A l'est de ce cap et à huit ou dix lieues de la première île, il y en avait une autre à laquelle je donnai le nom de l'*Espagnole* (*la Española*). J'allai à cette côte, et j'en suivis la partie nord comme j'avais suivi la côte orientale de l'île *Juana* pendant une distance de cent soixante-dix-huit grandes lieues.

Cette île est, ainsi que toutes les autres, extraordinairement forte, et celle-ci surtout (*son fortisimas en demasiado grado, y esta en extremo*). Dans cette île il y a une foule de ports qui ne peuvent se comparer à aucun de ceux de la chrétienté que je connaisse, et un grand nombre de beaux fleuves si grands, que c'est merveille. Les terres sont hautes; il y a des chaînes de montagnes très élevées, qu'on ne peut comparer à celles de l'île de *Cetrefrei*, toutes très belles et de mille formes différentes; toutes praticables et pleines d'arbres d'une multitude d'espèces, et tellement hauts, qu'ils paraissent arriver jusqu'au ciel. Autant que je puis le croire, les arbres ne perdent jamais leurs feuilles, car je les ai vus aussi verts et aussi beaux qu'en Espagne dans le mois de mai : les uns sont en fleurs, les autres portent des fruits, etc., etc.; d'autres enfin sont plus ou moins avancés, suivant l'espèce à laquelle ils appartiennent (*y dellos en otro termino segun es su calidad*). On entendait le ramage varié des rossignols et d'une multitude d'autres oiseaux, quoique ce fût au mois de novembre. Il y a des palmiers de six ou huit espèces, et leur belle diversité, comme celle des autres arbres, ou plantes, ou fruits, cause de l'admiration. On y trouve de merveilleuses forêts de pins, des champs ma-

gnifiques, des multitudes d'oiseaux, et des fruits d'une prodigieuse variété; il y a aussi beaucoup de mines de métaux, et d'innombrables habitans. L'île *Espagnole* est une merveille; tout y est superbe : les montagnes, les plaines et les terres sont si belles et si grasses, que l'on peut planter et semer, élever des troupeaux de toute espèce, et bâtir des villes et des villages (*para edificios de villas y lugares*). Sans avoir vu ce pays, on ne peut se faire une idée de la beauté des ports et des fleuves, aussi larges que nombreux, dont l'eau est excellente, et qui, pour la plupart, roulent de l'or; il y a une grande différence entre les arbres, les fruits et les plantes de cette île et ceux de la *Juana*. Dans la première, il y a beaucoup d'épices et de grandes mines d'or et d'autres métaux; les habitans de cette île et de toutes les autres que j'ai trouvées et dont j'ai eu connaissance, sont tout nus, hommes et femmes, quoique cependant quelques femmes couvrent une seule partie de leur corps avec une feuille d'arbre ou de plante (*una foja de yerba*), ou un morceau d'étoffe de coton qu'ils fabriquent à cet effet. Ils n'ont ni fer, ni acier, ni armes, dont ils ne sauraient d'ailleurs se servir, non qu'ils ne soient bien constitués et d'une belle stature, mais parce qu'ils sont craintifs à l'excès. Leur seul moyen de dé-

fense ou d'attaque consiste dans des roseaux qu'ils emploient lorsqu'ils sont en graines, au bout desquels ils mettent un petit bâton aigu, et dont ils n'osent même pas faire usage, car plusieurs fois j'eus occasion d'envoyer deux ou trois hommes à terre pour ouvrir des pourparlers avec les habitans : un grand nombre venaient à leur rencontre; et quand ils voyaient approcher mes hommes, ils fuyaient sans que le père attendît son fils. Avec tout cela, cette crainte ne provenait pas du mal qu'on aurait fait à quelqu'un d'entre eux, car, au contraire, partout où je suis allé et où j'ai pu avoir des pourparlers, je leur ai donné tout ce que j'avais, soit du drap, soit mille autres bagatelles, sans recevoir rien en échange; mais c'est qu'ils sont craintifs à l'excès, et qu'il n'y a pas de remède. Il est vrai que lorsqu'ils se sont rassurés et qu'ils sont revenus de leur frayeur, ils sont si simples et si généreux, que personne ne peut s'en faire une idée sans en avoir été témoin. Ils ne refusent jamais rien de tout ce qu'on leur demande; s'ils le possèdent, ils l'offrent au contraire, et témoignent tant d'amitié, qu'ils donneraient même leurs cœurs ou toute chose de prix; et de quelque peu de valeur que soit l'objet qu'on leur remet en échange, ils sont contens. Je défendis qu'on leur donnât des objets

aussi méprisables que des morceaux de vaisselle cassée ou de verre, ou des bouts de rubans, quoique, lorsqu'ils pouvaient obtenir quelque chose de cette nature, ils fussent persuadés qu'ils possédaient les bijoux les plus précieux. Il est arrivé qu'un matelot obtint, pour une aiguillette, deux castillans et demi pesant d'or; que d'autres eurent plus encore pour des objets de moindre valeur. Quelquefois, pour des *blancas* neuves, ils donnaient tout ce qu'ils avaient, quoique cela valût deux ou trois castillans d'or, ou un ou deux en coton filé. Ils prenaient jusqu'aux morceaux de cercles cassés des pipes, et donnaient en retour, comme des imbéciles, tout ce qu'ils avaient, au point que ces échanges me parurent mal, et que je les défendis. Je donnais mille petits objets de quelque prix (*graciosas mil causas buenas*) que j'apportais, et cela pour qu'ils prissent de l'attachement pour nous. Je crois que, indépendamment de ces dons, ils se feront chrétiens, car ils sont enclins à aimer et à servir Leurs Altesses et toute la nation castillane. Ils cherchent à nous aider et à nous donner toutes les choses qui nous sont nécessaires, et qu'ils possèdent en abondance. Ils n'ont aucun culte et ne sont point idolâtres. Ils croient que toute puissance et toute force, en un mot, tout ce qui est *bien*, se trouve dans le ciel; ils étaient fortement con-

vaincus que j'en étais venu avec mes vaisseaux et mes gens, et c'est pleins de cette idée qu'ils m'ont reçu partout quand leur première crainte s'est dissipée. Ces idées ne proviennent pas de leur ignorance, car ils sont fort intelligens, naviguent sur toutes ces mers, et ils nous rendent compte de toutes choses d'une façon merveilleuse; mais ils n'ont jamais vu ni hommes habillés, ni vaisseaux comme les nôtres. Aussitôt que j'arrivai aux Indes, je pris de force, dans la première île que je découvris, quelques uns des habitans, pour qu'ils me donnassent connaissance de tout ce qu'il y avait dans ces contrées; et il en résulta que bientôt nous ne tardâmes pas à nous entendre réciproquement, soit par paroles, soit par signes; et ces hommes nous ont rendu de grands services. Je les ai encore auprès de moi; et d'après les conversations que j'ai eues avec eux, je vois qu'ils persistent dans l'idée que je viens du ciel; ils se hâtent de l'annoncer eux-mêmes partout où j'aborde, et ceux qui en reçoivent la nouvelle courent de maison en maison, et jusqu'aux villes voisines, criant : Venez voir les hommes du ciel. Ainsi tous, hommes et femmes, grands et petits, après s'être rassurés un peu, venaient nous apporter à manger et à boire, et cela du meilleur cœur possible. Ils ont, dans toutes les îles, beaucoup de canots à la manière de nos

bateaux à rames, les uns grands, les autres petits, et quelques uns plus grands qu'un bateau de dix-huit bancs; ils ne sont pourtant pas aussi larges, parce qu'ils sont faits d'un seul tronc d'arbre; du reste, un bateau ne pourrait les suivre à la rame, car ils vont avec une vitesse incroyable. C'est avec ces canots qu'ils parcourent toutes ces îles, qui sont innombrables, et qu'ils transportent leurs marchandises. J'ai vu dans quelques uns de ces canots jusqu'à soixante et quatre-vingts hommes, chacun avec sa rame. En toutes ces îles, je n'ai pas remarqué de diversité notable dans les habitans, soit dans leurs mœurs, soit dans leur langage; ils s'entendent tous entre eux, ce qui me fait espérer que Leurs Altesses daigneront s'occuper des moyens de les convertir à notre sainte foi, qu'ils sont fort disposés à recevoir. J'ai déjà dit que j'avais fait cent sept lieues en côtoyant l'île *Juana* en droite ligne, d'occident en orient. D'après cette étendue de chemin, je puis affirmer que cette île est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse réunies, parce que, au-delà de ces cent sept lieues, il reste vers la partie de l'occident deux provinces que je n'ai point parcourues Les habitans de l'une, appelée *Cibau*, naissent tous avec une queue (*con cola*) (1).

(1) Ces assertions extravagantes venaient peut-être de

Ces deux provinces ne peuvent avoir moins de cinquante ou soixante lieues de longueur, selon ce que je puis comprendre d'après le dire des Indiens que j'ai auprès de moi, lesquels connaissent toutes les îles. L'autre île *Espagnole* a en circuit plus que toute l'Espagne, depuis la Catalogne (*Colunia*), sur la côte de la mer, jusqu'à Fontarabie en Biscaye, puisque, sur un carré formé par deux de ces côtes (*pues en una quadra*), je fis cent trente-huit grandes lieues en ligne droite, d'occident en orient. On doit désirer de voir cette île, et quand on l'a vue, on ne peut la quitter. Quoique j'aie pris possession de toutes ces îles au nom de Leurs Altesses, que toutes soient pourvues abondamment et plus que je ne puis le savoir ni le dire, et que je les considère toutes également comme la propriété de Leurs Altesses, dont ils peuvent disposer aussi absolument que du royaume de Castille, j'ai néanmoins pris particulièrement possession d'une grande ville dans un lieu le plus convenable et le meilleur pour l'exploitation des mines d'or et pour le commerce, soit avec la terre ferme, soit celle qui est située de ce

---

l'ignorance des Indiens, ou de la difficulté que l'amiral et les Espagnols avaient à bien comprendre leur langue ou leurs expressions. (M. F. DE NAV.)

côté, soit celle qui l'est de l'autre, et où se trouvent les États du grand Khan (*del grand Can*). J'ai donné à cette ville le nom de la *Nativité* (*Navidad*), et j'y ai fait construire une forteresse, qui est sans doute achevée en ce moment, et j'y ai laissé des hommes en suffisante quantité, avec des armes, de l'artillerie et des vivres pour plus d'un an, une barque, un maître marin et un constructeur en chef (*maestro de la mar en todas artes para facer*). Il existe d'ailleurs une grande amitié entre nous et le roi de ce pays, et c'est à tel point, qu'il s'honorait de m'appeler frère, et de me traiter comme tel. Lors même qu'on parviendrait à changer les dispositions de ces gens, comme ni le roi ni les siens ne savent pas ce que c'est que des armes; qu'ils sont tout nus, ainsi que je l'ai déjà dit, et les plus poltrons du monde, les hommes que j'ai laissés suffiraient pour détruire le pays. Leur sûreté n'est donc pas menacée dans cette île, s'ils savent se conduire. Dans toutes les îles, il m'a paru que chaque homme se contentait d'une femme, à l'exception de leur chef ou roi, auquel on permet d'en avoir jusqu'à vingt. Il me semble que les femmes travaillent plus que les hommes. Je n'ai pas pu comprendre s'ils ont quelque idée de propriété (*si tienen bienes propios*); il m'a semblé voir que ce que l'un d'eux

possédait appartenait également à tous, et notamment les comestibles. Je n'ai point trouvé jusqu'ici, dans ces îles, d'hommes sauvages et féroces (*hombres mostrudos*), comme plusieurs le pensaient; ce sont, au contraire, des gens très polis et d'un commerce très agréable (*de muy lindo acatamiento*). Ils ne sont pas noirs comme en Guinée, mais leurs cheveux sont flottans (*corriendos*), et ne croissent point dans le pays, où la chaleur est très grande (*y no se crian adonde hay espeto demasiado de los rayos solares*). Il est vrai que dans ce pays-ci, qui n'est qu'à vingt-six degrés de la ligne équinoxiale, le soleil a une grande force. Dans les îles où il y a de grandes montagnes, il faisait un froid très vif cet hiver, mais les indigènes le supportent à cause de l'habitude qu'ils en ont, et à l'aide des viandes qu'ils mangent avec beaucoup d'épices, et des plantes extrêmement échauffantes. Quant à des monstres, je n'en ai pas seulement entendu parler; mais j'ai appris que l'île située dans la seconde anse qui se trouve à l'entrée des Indes (*en la segunda cala, entrada de las Indias*) était peuplée d'habitans considérés, dans toutes ces îles, comme très féroces, et mangeant de la chair humaine encore palpitante (*carne viva*). Ceux-ci possèdent beaucoup de canots, avec lesquels ils parcourent toutes les îles de l'Inde,

et ils dérobent tout ce qu'ils peuvent; ils ne sont pas plus difformes que les autres; ils ont coutume de porter les cheveux longs comme les femmes, et ils se servent d'arcs et de flèches faites de roseaux armés d'un petit bâton au bout, à défaut de fer, qu'ils n'ont pas. Ils sont féroces, au milieu de ces autres peuples qui sont craintifs à un degré excessif; mais je ne les regarde pas comme plus à craindre que les autres. Ce sont eux qui échangeaient les femmes mariées (*que trocaban las mugeres de matrimonio*) dans cette île de femmes, qui est la première qu'on rencontre en allant de l'Espagne aux Indes, et où l'on ne trouve aucun homme. Ces femmes ne se livrent à aucun exercice de leur sexe; elles ne connaissent que l'arc et les flèches faites de roseaux, comme celles des hommes; elles s'arment et se couvrent de lames de cuivre, qu'elles ont en abondance. Il existe une autre île qu'on m'assure être plus grande que l'*Espagnole,* et dans laquelle les habitans n'ont pas de cheveux; elle renferme immensément d'or. J'emmène avec moi, de ces différentes îles, des Indiens qui porteront témoignage de toutes ces choses. En définitif, et pour parler seulement de ce qui s'est fait dans ce voyage, qui ne fut qu'une espèce de course, je dirai à Leurs Altesses qu'elles peuvent être bien assurées que je leur

donnerai tout l'or dont elles auront besoin, quelque faible secours qu'elles puissent m'accorder. Il en sera de même des épiceries et du coton, dont elles auront autant qu'elles pourront en demander; de la gomme qu'on n'a trouvée jusqu'à présent qu'en Grèce et dans l'île de Chio, et que sa Seigneurie (1) vend au prix qu'elle veut; de l'aloès, dont on aura autant qu'on voudra ordonner d'en charger; des esclaves, dont on enverra autant qu'on en désirera, mais qui seront idolâtres. Je crois avoir trouvé de la rhubarbe (2) et de la cannelle, et je trouverai mille

---

(1) En parlant de la gomme qu'on tirait de la Grèce proprement dite et de l'île de Chio, Colomb dit que sa seigneurie (*el señorio*) la vendait au prix qu'elle voulait. Ces mots *el señorio* peuvent s'appliquer à la république de Gênes, qui possédait à cette époque l'île de Chio, dont elle s'était emparée en 1346, et qu'elle conserva jusqu'en 1566. Cependant cette république n'était point alors maîtresse de la Grèce; dans le partage que les Croisés se firent des provinces de l'empire grec, en 1204, elle était échue aux Vénitiens, qui la conservèrent jusqu'au milieu du quinzième siècle, où elle leur fut enlevée par les Turcs. Au moment où Colomb écrivait, ce pays n'appartenait donc ni à Gênes ni à Venise, mais au grand-seigneur. (D. L. R.)

(2) On a vu plus haut, dans une note de M. le baron Cuvier, qu'il ne croissait pas de rhubarbe en Amérique. (*Idem.*)

autres choses de grande valeur, que les gens que j'ai laissés là-bas auront découvertes. Quant à moi, je ne me suis arrêté nulle part tant que le vent m'a permis de naviguer, excepté à la ville de la Nativité, où je séjournai jusqu'à ce que tout fût assuré et bien disposé : j'aurais certainement fait bien davantage, si mes navires eussent été en aussi bon état qu'on aurait dû l'espérer : ceci est certain. Béni soit notre Seigneur Dieu, qui donne à tous ceux qui suivent ses voies victoire et réussite dans des entreprises qui paraissent impossibles. Celle-ci était évidemment de ce nombre, car, quoique d'autres personnes eussent parlé de ces terres, tout était conjecture à leur sujet. Personne ne disait et ne pouvait dire qu'il les eût vues, et tout le monde croyait que leur existence était plutôt une fable que toute autre chose. Mais notre Rédempteur a donné cette victoire à nos très illustres Roi et Reine et à leur royaume, devenu fameux par un si haut fait, dont toute la chrétienté doit se réjouir, et qu'il faut qu'elle célèbre par de grandes fêtes. Elle doit glorifier la sainte Trinité par beaucoup de prières et par de solennelles actions de grâces, tant à cause du triomphe qui est préparé à notre sainte foi, en lui attirant tant de peuples, que pour le bien temporel, que non seulement l'Espagne, mais tous les

chrétiens, pourront en retirer (*esto segundo ha fecho ser muy breve*).

Fait sur la caravelle, à la hauteur des îles de Canaries (*sobre las islas de Canaria*) (1), le quinze février quatre-vingt-treize.

(*Ici était une âme* (2) *dans la lettre.*)

P. S. Après avoir écrit cette lettre, comme je me trouvais dans la mer de Castille, il se leva un vent sud et sud-est, qui me força à alléger (*descargar*) les vaisseaux, et à courir ici dans le port de Lisbonne, ce que je considère comme la chose du monde la plus surprenante, et d'où je résolus d'écrire à Leurs Altesses. Dans toutes les Indes, où *je fus en quatre-vingt-treize jours*, *et d'où je suis revenu en soixante-dix-huit* (3),

(1) Les îles qu'ils virent le 15 février n'étaient pas les Canaries, mais les *Açores* ou *Terceras*. Voyez la journée du 15 février. (M. F. DE NAV.)

(2) On appelait une âme, *anima*, un papier écrit qu'on insère dans une lettre après l'avoir cachetée. (*Idem.*)

(3) C'est ce qu'il paraît y avoir dans l'original, où les nombres sont écrits en chiffres romains surchargés; mais Colomb étant sorti de la barre de Saltes le 3 août, et étant débarqué le 12 octobre à l'île de *San-Salvador*, il est clair que l'on doit compter soixante et onze jours de voyage pour aller et quarante-huit jours pour revenir, en commençant du

j'ai trouvé toujours le temps comme au mois de mai, sauf que les tempêtes que j'ai essuyées m'ont retenu treize jours, et forcé à courir çà et là sur cette mer : les hommes disent ici que jamais il n'y eut un hiver aussi mauvais, ni tant de pertes de navires. Fait le 4 mars. (1)

Colomb envoya cette lettre à l'intendant en chef des îles trouvées dans les Indes, et autres de Leurs Altesses.

Le tout est copié littéralement sur le document original qui existe aux archives royales de Simancas, dans la liasse de la correspondance générale d'État, n° 1er. *En foi de quoi j'appose ici ma signature. A Simancas, le* 28 *décembre* 1818.

Signé Tomas GONZALEZ.

---

18 janvier, jour où il partit du golfe des Flèches, jusqu'au 4 mars, qu'il entra dans la rivière de Lisbonne.

(M. F. de Nav.)

(1) Cette date, écrite dans l'original de Colomb en chiffres romains, est très confuse, et paraît signifier 14 mars; en l'examinant avec la plus scrupuleuse attention, ce ne peut être que 4 mars. (*Idem.*)

Traduction latine de la lettre de Christophe Colomb à Don Raphael Sanchez, faite par Leandro Cosço, et imprimée pour la première fois à Rome en l'année 1493.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Quoique la lettre précédente soit en substance la même que Leandro Cosco traduisit en latin, et qui fut imprimée à Rome en 1493, par l'imprimeur *Eucharius Argenteus*, nous avons pensé qu'il serait aussi curieux qu'utile de la réimprimer dans cette collection, surtout depuis que M. Bossi l'a publiée dans l'appendice de sa *Vie de Colomb*, traduite en français, et imprimée à Paris en 1824, d'après une édition qui existe dans la bibliothéque publique de Milan, qu'il juge très rare, et *qui*, selon lui, *se trouvera difficilement dans quelque autre bibliothéque, parce qu'on ne la trouve point citée dans le catalogue des collections les plus riches en raretés bibliographiques*. En raison de l'importance et de la singularité que M. Bossi attribue à cette édition, il en examine et décrit minutieusement le frontispice, ses pages avec leurs lignes et leur caractère, et les gravures, et cite l'opinion de M. Gianorini, ex-bibliothécaire de l'université de Pavie, lequel, décrivant avec beaucoup d'exactitude ce précieux volume, se borne à dire qu'il le croit imprimé dans le quinzième siècle, ce qui prouve qu'il était privé de l'indication du lieu de son impression, du nom de l'imprimeur, et de l'année où il avait été imprimé.

L'érudit bibliothécaire Morelli est d'avis qu'il y a deux éditions de la traduction latine de cette lettre, qu'il croit datée de 1492, ce qui est certainement impossible, puisque Colomb ne revint à Lisbonne que le 4 mars 1493. Il ajoute que les deux éditions ont un titre différent, sans date ni mention du lieu où elles furent imprimées, quoiqu'il présume qu'elles le furent probablement à Rome, un an après celui où se fit la traduction. L'exemplaire de Milan, selon Bossi, appartient à une de ces éditions de Rome de 1493, lesquelles sont devenues si rares, que Gianorini assure qu'il ne l'a trouvée décrite nulle part, et Jossi est le seul qui ait indiqué une édition de cette lettre, qui diffère entièrement de celle de Milan, d'où son éditeur infère que c'est l'autre qui a été faite à Rome et que cite Morelli.

Pour éclaircir tant de doutes et même de contradictions, il nous a paru convenable de donner les renseignemens que publia M. Barcia dans la *Bibliothéque occidentale* de Pinelo, imprimée à Madrid en 1738, in-fol., tom. II, colonne 564, dans laquelle, parlant de Christophe Colomb, il dit que quand il arriva à la ville de Palos, il écrivit aux Rois catholiques un *sommaire de ce qui lui était arrivé dans ce premier voyage;* et il ajoute ensuite, dans quelques autres de ses écrits : « *Lettre sur les îles nouvellement découvertes* « *dans la mer des Indes,* en espagnol. Alexandre de Cosco « traduisit en latin cette lettre imprimée en 1493; elle fut « imprimée depuis dans le livre intitulé *Bellum christia-* « *norum Principum, præcipuè Gallorum contra Sarracenos,* « 1533; Basilea, fol., et dans le *Nuevo,* imp. 1532, fol. 64; « 1555, fol.; et dans l'*Espagne illustrée* (*España ilustrada*), « tom. II, fol. 1282; et elle paraît être celle que *Draudio* « met dans sa *Bibliothéque classique* (*Biblioteca clásica*), « imprimée par Henri Pedro, sous le titre *de la Première*

« *vue des îles de la mer Indienne* (*de la Primera Vista* « *de las islas del mar Indiano*), à laquelle on a ajouté « l'ambassade du roi d'Éthiopie au pape. »

Dans la Bibliothéque royale de Madrid, salle des manuscrits, rayon J, à la fin de la liasse 123, il existait un exemplaire de la traduction de cette lettre latine de Colomb, faite par Leandro Cosco, avec cette note à la fin : *Impressit Romæ Eucharius Argenteus. Anno Domini* MCCCCXCIII. Quelques bibliographes font mention de cet imprimeur, et don Carlos de Laserna y Santander, dans son *Dictionnaire bibliographique choisi du quinzième siècle*, imprimé en français à Bruxelles en 1805, partie I, pag. 152, n° 26, dit qu'il s'appelait *Eucharius Silber* ou *Franck* de Herbipoli (Wurtsbourg), et que comme *silber* en allemand signifie *argent*, on appelle cet imprimeur soit Αργυρειος (*Argyreios*) en grec, soit *Argenteus* en latin, comme on le voit dans les ouvrages qu'il imprima.

Plusieurs écrivains ont donné des renseignemens sur l'exemplaire de la Bibliothéque royale de Madrid, et parmi eux don Juan Bautista Muñoz, cosmographe en chef des Indes, à la page 7 du *Prologue* du tome I de son *Histoire du Nouveau-Monde*, imprimée à Madrid en 1793, en ajoutant que le texte original nous a été conservé presque complet par Andres Bernaldez, curé de *los Palacios*, dans son *Histoire manuscrite des Rois catholiques*; et don Cristobal Cladera, à la page 26 de ses *Recherches historiques sur les Principales découvertes des Espagnols dans l'Océan* (*Investigaciones historicas sobre los Principales descubrimientos de los Españoles en el mar Oceano*), imprimées à Madrid en 1794. Don Juan Bautista Muñoz tira une copie très exacte de l'exemplaire de la Bibliothéque royale, la confronta avec l'édition de *Escoto* dans la *España ilustrada*, et en

en annotant les différences dans l'année 1791, nous tirâmes une copie du même original pour notre collection. Nous devons aujourd'hui à la précieuse amitié de don Francisco Antonio Gonzalez, conservateur en chef de la bibliothéque du Roi notre seigneur, non seulement d'avoir confronté de nouveau le texte de la copie de Muñoz avec celui de l'*Hispania ilustrata*, et avec celui qui fut trouvé à Milan et publié par Bossi, mais encore de l'avoir traduit avec élégance et précision en langue castillane, afin d'en rendre la connaissance plus générale.

Le zèle du sieur Bossi mérite les plus grands éloges, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que la traduction latine publiée dans son ouvrage, renferme plusieurs erreurs; quoique nous soyons persuadé qu'il les a laissées parce qu'il les aura trouvées dans l'original qu'il se proposa de suivre avec une trop grande exactitude, probablement afin de lui donner tous les caractères d'authenticité possible. Cependant ces erreurs sont d'une telle nature, que dans quelques endroits elles défigurent le véritable sens et l'intention de l'auteur primitif de la lettre; c'est ce que l'on reconnaîtra si l'on compare son contenu avec la relation du voyage, et avec celle que nous publions aujourd'hui. Le savant qui voudra prendre la peine de faire cette comparaison se détrompera par lui-même quand il observera que, dans le latin, M. Bossi adopte une ponctuation qui tronque le texte, et qu'il y a dans la version française de trop grandes licences pour tout traducteur, licences telles qu'elles sautent aux yeux. On ne trouve pas non plus l'exactitude convenable dans les derniers vers latins qui sont à la suite de la lettre de Colomb.

On doit conclure de tout ceci, que la traduction de la lettre faite en latin par Cosco, n'est pas aussi rare qu'on le suppose, puisqu'elle a été réimprimée plusieurs fois et dans

plusieurs collections, et si les éditions publiées à Rome en 1493 sont devenues rares, comme cela est naturel, il ne manque pas d'écrivains qui les ont examinées et qui ont fait connaître au public leur mérite, leur rareté, et les lieux où on les conserve et où on les a conservées.

EPISTOLA

CHRISTOFORI COLOM,

Cui aetas nostra multum debet, de Insulis Indiæ supra Gangem nuper inventis, ad quas perquirendas, octavo antea mense, auspiciis et aere invictissimorum Ferdinandi ac Elisabeth Hispaniarum Regum, missus fuerat : ad magnificum dominum Raphaelem Sanxis, eorumdem Serenissimorum Regum thesaurarium, missa : quam generosus ac litteratus vir Leander (1) de Cosco ab Hispano idiomate in latinum convertit : tertio kalendas maii MCCCCXCIII, pontificatus Alex. VI, anno I.

Quoniam susceptae provinciae rem perfectam me consecutum fuisse gratum tibi fore scio, has constitui exarare, quae te uniuscujusque rei in hoc nostro itinere gestae inventaeque admoneant. Tricesimo tertio die postquam Gadibus discessi, in mare Indicum perveni, ubi plurimas insulas innumeris habitatas hominibus (2) reperi, quarum omnium pro felicissimo Rege nostro, praeconio celebrato, et vexillis extensis, contradicente nemine, possessionem accepi : primaeque

(1) *Hisp. Ill., Alexander.*

(2) *Ibid, innumeris inhabitatas hominibus.*

LETTRE

DE CHRISTOPHE COLOMB,

Auquel notre époque est très redevable pour la découverte des îles de l'Inde trouvées il y a peu de temps sur le Gange, à la recherche desquelles il avait été envoyé huit mois auparavant, sous les auspices et aux frais des invincibles Rois des Espagnes Ferdinand et Isabelle; adréssée au magnifique seigneur Raphaël Sanchez (*Sanxis*), trésorier des mêmes sérénissimes monarques, traduite de l'espagnol en latin par le savant et généreux Leander de Cosco, 25 avril 1493, première année du pontificat d'Alexandre VI.

Comme je sais qu'il vous aura été agréable d'apprendre que j'ai été heureux dans mon entreprise, j'ai résolu de vous adresser cette lettre pour vous faire connaître, dans le plus grand détail, toutes les choses qui nous sont arrivées et toutes les découvertes qui ont été faites pendant mon voyage. Trente-trois jours après mon départ de Cadix, j'entrai dans la mer de l'Inde, où je trouvai beaucoup d'îles peuplées d'innombrables habitans; j'en pris possession au nom de notre très heureux monarque, au son de la trompette et des acclamations; après avoir déployé nos étendards et sans la moindre opposition, je donnai à la première

earum Divi Salvatoris nomen imposui, cujus fretus auxilio tam ad hanc quam ad ceteras alias pervenimus : eam verò Indi Guanahanyn (1) vocant. Aliarum etiam unamquamque novo nomine nuncupavi : quippe aliam insulam Sanctae-Mariae Conceptionis, aliam Fernandinam, aliam Isabelam (2), aliam Joannam, et sic de reliquis appellari jussi. Quamprimum (3) in eam insulam (4) (quam dudum Joannam vocari dixi) appulimus; juxta ejus litus occidentem versus aliquantulum processi, tamque eam magnam nullo reperto fine inveni, ut non insulam sed continentem Cathai provinciam esse crediderim; nulla tamen videns oppida, municipiave in maritimis sita confinibus, praeter aliquos vicos et praedia rustica, cum quorum incolis loqui nequibam; quare simul ac nos videbant, surripiebant fugam. Progrediebar ultra, existimans aliquam me urbem villasve (5) inventurum : denique videns quod longè admodum progressis nihil novi emergebat, et hujusmodi via nos ad septentrionem deferebat (quod ipse fugere exoptabam, terris etenim regnabat bruma) ad aus-

(1) *Hisp. Ill.*, Guanahanin.

(2) *In Cod. B. R. Hisabelam.*

(3) Bossi, *quum primum.*

(4) *Hisp. Ill.*, *in insulam.*

(5) *Ibid*, *villasque.*

de ces îles le nom de notre divin sauveur (*San-Salvador*), dont l'appui me fit parvenir heureusement à celle-ci et aux autres; mais les Indiens l'appellent *Guanahanyn*. Je donnai un nouveau nom à chacune des autres îles, ayant ordonné que l'une s'appelât Sainte-Marie de la Conception (*Sancta-Maria Conceptionis*); l'autre *Fernandina*; la troisième, *Isabella*; la quatrième, *Joanna*, et ainsi des autres. Après que nous eûmes abordé à cette île (que je fis nommer *Joanna*), je m'avançai un peu le long de sa côte, vers l'occident, et je la trouvai si grande que je ne pus lui reconnaître aucune limite, et que je pensai que ce n'était point une île, mais plutôt la province continentale du Cathai : je ne vis cependant aucune ville ni aucun bourg situés sur ses frontières maritimes, si ce n'est quelques petits villages et quelques terres labourées (*prædia rustica*), et je ne pus parler avec leurs habitans parce qu'ils prenaient la fuite aussitôt que nous approchions. J'avançais néanmoins, persuadé que je découvrirais quelques cités ou villes. Voyant enfin qu'après avoir long-temps prolongé notre marche rien de nouveau ne s'offrait à nous, et que nous étions ainsi conduits vers le nord, tandis que je désirais éviter d'aller dans cette direction à cause du brouillard qui régnait sur ces terres; que mon intention était de voyager du côté du midi, et que les vents ne nous étaient pas non plus favorables, je me décidai

trumque erat in voto contendere, nec minus venti flagitantibus succedebant; constitui alios non operiri successus : et sic retrocedens, ad portum quemdam, quem signaveram, sum reversus; unde duos homines ex nostris in terram missi, qui investigarent, esset ne Rex in ea provincia, urbesve aliquae. Hi per tres dies ambularunt, inveneruntque innumeros populos et habitationes, parvas tamen et absque ullo regimine; qua propter redierunt. Interea ego jam intellexeram à quibusdam Indis, quos ibidem susceperam, quod hujusmodi provincia insula quidem erat : et sic perrexi orientem versus, ejus semper stringens litora usque ad milliaria CCCXXII, ubi ipsius insulae sunt extrema. Hinc aliam insulam ad orientem prospexi, distantem ab hac Joanna milliar. (1) LIV, quam protinus Hispanam dixi, in eamque concessi, et direxi iter quasi per septentrionem, quemadmodum in Joanna ad orientem, milliaria DLXIV. Quae dicta Joanna et aliae ibidem insulae quàm fertilissimae exsistunt. Haec multis atque tutissimis et latis, nec aliis quos unquam viderim comparandis portibus (2) est circumdata : multi maximi et salubres hanc interfluunt fluvii : multi quoque

(1) *Hisp. Ill., milliaribus.*

(2) *Ibid, portubus.*

à changer de route. Étant revenu, en conséquence, sur mes pas, je retournai au port que j'avais remarqué; là, j'envoyai à terre deux des nôtres pour découvrir s'il existait dans cette province quelque roi ou quelque ville. Ceux-ci parcoururent le pays pendant trois jours, et ils trouvèrent des peuples innombrables et des habitations petites et sans gouvernement, ce qui les décida à venir nous rejoindre. Pendant leur absence j'avais appris de certains Indiens que j'avais trouvés là, que cette province était certainement une île; alors je me dirigeai vers l'orient en suivant toujours ses côtes, et je fis trois cent vingt-deux milles, où l'île se termine. De ce point-là je découvris, du côté de l'orient, une autre île éloignée de *Joanna* de cinquante-quatre milles, laquelle je nommai *Hispana :* y ayant abordé, je dirigeai ma route presque vers le nord, de la même manière que je l'avais fait à la *Joanna* vers l'orient, et je fis cinq cent soixante-quatre milles. L'île *Joanna* et les autres îles sont également très fertiles; la première est environnée de beaucoup de ports très sûrs, spacieux, et qui surpassent tous ceux que j'ai vus jusqu'à présent. Elle est baignée par des fleuves considérables, dont les eaux sont salubres, et il y a beaucoup de montagnes très élevées. Toutes ces îles sont très belles et présentent un aspect varié; elles sont très praticables, et remplies d'arbres de diverses espèces et

et eminentissimi in ea sunt montes. Omnes hae insulae sunt pulcherrimae, et variis distinctae figuris, perviae, et maximâ arborum varietate sidera lambentium plenae, quas nunquam foliis privari credo : quippe vidi eas ita virentes atque decoras, ceu mense Majo in Hispania solent esse ; quarum aliae florentes, aliae fructuosae, aliae in alio statu, secundum uniuscujusque qualitatem vigebant. Garriebat philomela, et alii passeres varii ac innumeri, mense Novembri (1) quo ipse per eas deambulabam. Sunt praeterea in dicta insula Joanna septem vel octo palmarum genera, quae proceritate et pulchritudine, quemadmodum ceterae omnes arbores, herbae fructusque, nostras facile exsuperant. Sunt et mirabiles (2) pinus, agri, et prata vastissima, variae aves, varia mella, variaque metalla, ferro excepto. In ea autem, quam Hispanam supra diximus nuncupari, maximi sunt montes ac pulchri, vasta rura, nemora, campi feracissimi, seri pascique et condendis aedificiis aptissimi : portuum in hac insula commoditas et praestantia, fluminum copia, salubritate admixta hominum, quod (3), nisi quis viderit, credulitatem superat.

---

(1) *Hisp. Ill., Novembris.*

(2) *Ibid, admirabiles.*

(3) *Ibid, quae.*

d'une élévation énorme, et je crois que dans toutes les saisons ils conservent leurs feuilles, car je les vis aussi vertes et aussi brillantes qu'elles le sont en Espagne dans le mois de mai. Parmi ces arbres, les uns couronnés de fleurs, les autres chargés de fruits, d'autres dans un état intermédiaire, offraient à nos yeux la plus grande beauté, variée par la qualité et la nature de chacun d'eux. Le rossignol et mille autres oiseaux de différentes espèces faisaient entendre leurs ramages au mois de novembre, où je visitais ces îles. Il y a en outre, dans ladite île de *Joanna,* sept à huit espèces de palmiers, supérieurs à tous ceux que nous possédons par leur élévation et leur beauté; il en est de même de tous les autres arbres, herbes et fruits. On y remarque des pins admirables, des champs et des prairies d'une vaste étendue, différentes variétés d'oiseaux, diverses espèces de miel, beaucoup de métaux, mais on n'y trouve pas le fer. Dans celle que nous avons appelée plus haut *Hispana,* il y a des montagnes très hautes et très belles, des champs vastes, des bois, des prairies très fertiles et éminemment propres à recevoir des semences, à fournir des pâturages, et à construire des édifices. La commodité et la beauté de ses ports, et la grande quantité de fleuves qui contribuent à sa salubrité, surpassent tout ce que l'on peut s'imaginer, et ce n'est qu'en voyant qu'on peut s'en former une idée. Ses arbres,

Hujus arbores, pascua et fructus multum ab illis Joannae differunt. Haec praeterea Hispana diverso aromatis genere, auro, metallisque abundat. Hujus quidem et omnium aliarum, quas ego vidi et quarum cognitionem habeo, incolae utriusque sexûs nudi semper incedunt, quemadmodum eduntur in lucem; praeter aliquas feminas, quae folio frondeve aliqua aut bombycino velo pudenda operiunt, quod ipsæ sibi ad id negotii parant. Carent hi omnes (ut supra dixi) quocumque genere ferri: carent et armis, ut pote sibi ignotis, nec ad eas sunt apti, non propter corporis deformitatem (quum sint bene formati), sed quia sunt timidi ac pleni formidine; gestant tamen pro armis arundines sole perustas, in quarum radicibus hastile quoddam ligneum siccum attenuatum figunt, neque his audent jugiter uti: nam saepe evenit, quum miserim duos vel tres homines ex meis ad aliquas villas, ut cum eorum loquerentur incolis, exiisse, agmen glomeratum ex Indis, et ubi nostros appropinquare videbant, fugam celeriter arripuisse, despretis à patre liberis, et è contra; et hoc non quòd cuipiam eorum damnum aliquod vel injuria illata fuerit, immò ad quoscumque appuli, et quibuscum verbum facere potui, quidquid habebam sum elargitus, pannum aliaque permulta, nulla mihi facta ver-

ses pâturages et ses fruits sont différens de ceux que produit l'île *Joanna*, et elle abonde en plusieurs sortes d'aromates, en or et en plusieurs autres métaux. Les habitans de l'un et l'autre sexe, tant de cette île que des autres îles que j'ai vues et sur lesquelles j'ai obtenu des renseignemens, vont toujours nus comme au moment où ils vinrent au monde, excepté quelques femmes qui couvrent leur nudité avec une feuille verte ou un voile de coton (*bombycino velo*) (1) qu'elles font pour cet objet. Ils manquent tous, comme je l'ai déjà dit, de fer, de quelque espèce que ce soit; ils manquent également d'armes, qui même leur sont inconnues; ils ne sont pas propres à s'en servir, non pas à cause de la mauvaise construction de leur corps, car ils sont très bien formés, mais parce qu'ils sont timides et pusillanimes. Ils portent cependant pour arme des roseaux séchés au soleil, et dans la partie inférieure la plus grosse, ils introduisent une espèce de morceau de bois sec, dont la pointe est très aiguë, et encore n'osent-ils pas se servir toujours de cette espèce d'arme, car il est arrivé plusieurs fois, qu'ayant

(1) Quoique *bombycino velo* signifie *avec un voile de soie*, comme la soie n'existait pas en Amérique, et que dans plusieurs endroits de cette lettre le mot latin *bombycinus* est employé pour *fait de coton*, nous avons cru devoir traduire *bombycino velo* par *avec un voile de coton*. (D. L. R.)

sura; sed sunt naturâ pavidi ac timidi. Ceterum ubi se cernunt tutos omni metu repulso, sunt admodum simplices ac bonae fidei, et in omnibus quae habent liberalissimi : roganti quod possidet inficiatur nemo, quin ipsi nos ad id poscendum invitant. Maximum erga omnes amorem prae se ferunt : dant quaeque magna pro parvis, minima licet (1) re nihilove contenti. Ego attamen prohibui, ne tam minima et nullius pretii hisce darentur, ut sunt lancis, paropsidum vitrique fragmenta : item clavi, ligulae; quamquam si hoc poterant adipisci, videbatur eis pulcherrima mundi possidere jocalia (2). Accidit enim quemdam navitam tantum auri pondus habuisse pro una ligula, quanti sunt tres aurei solidi, et sic alios pro aliis minoris pretii, praesertim pro blanquis novis, et quibusdam nummis aureis, pro quibus habendis dabant quicquid (3) petebat venditor, puta unciam cum dimidia et duas auri : vel triginta et quadraginta bombycis pondo, quod ipsi jam noverant. Item arcuum, amphorae, hydriae, doliique fragmenta bombyci (4) et auro tamquam bestiae comparabant; quod, quia iniquum sane

---

(1) Bossi, *tantum*.

(2) *Hisp. Ill., localia.*

(3) Bossi, *quodquod.*

(4) *Idem, bombyce.*

envoyé deux ou trois des miens à certaines peuplades, pour traiter avec leurs habitans, les Indiens en sortaient comme un troupeau en désordre; et en voyant approcher les Espagnols ils fuyaient avec une telle vitesse, que le père abandonnait ses enfans, et les fils leurs pères. Je ne leur avais cependant jamais fait le moindre mal, ni ne les avais injuriés; au contraire, dès le moment que je les approchais ou que je pouvais leur parler, je leur donnais tout ce que j'avais à ma disposition, soit du drap, soit d'autres objets, sans vouloir rien recevoir en échange; mais ils sont naturellement craintifs et timides. Cependant quand ils se croient en sûreté, et qu'ils sont libres de toute crainte, ils sont très simples, de bonne foi, et prodigues de tout ce qu'ils ont; aucun d'eux ne refuse ce qu'il possède à ceux qui le lui demandent, et ils nous invitent même à le leur demander; ils sont très affables avec tout le monde; pour des bagatelles ils donnent des objets du plus grand prix, se contentant de la moindre des choses, ou même de rien. Je défendis néanmoins qu'on leur donnât des choses de si peu de valeur, et qui souvent n'en ont même aucune, telles que des fragmens d'assiettes, d'écuelles, de verre, des clous et des courroies, quoique, lorsqu'ils pouvaient parvenir à avoir quelques uns de ces objets, ils crussent posséder les plus beaux jouets (*pulcherrima jocalia*) du monde. On a vu en effet un matelot

erat, vetui, dedique eis multa pulchra et grata, quae mecum tuleram, nullo interveniente praemio, ut eos mihi faciliùs conciliarem, fierentque Christicolae, et ut sint proni in amorem erga Regem, Reginam Principesque nostros, et universas gentes Hispaniae, ac studeant perquirere et coacervare, eaque nobis tradere quibus ipsi affluunt et nos magnopere indigemus. Nullam hi norunt idolatriam, immò firmissimè credunt omnem vim, omnem potentiam omnia denique bona esse in coelo, meque inde cum his navibus et nautis descendisse; atque hoc animo ibi fui susceptus postquam metum repulerant. Nec sunt segnes aut rudes, quin summi ac perspicacis ingenii; et homines, qui transfretànt mare illud, non sine admiratione uniuscujusque rei rationem reddunt; sed nunquam viderunt gentes vestitas, neque naves hujusmodi. Ego statim ac ad mare illud perveni, è prima (1) insula quosdam Indos violenter arripui, qui (2) edicerent à nobis, et nos pariter docerent ea quorum (3) ipsi in hisce partibus cognitionem habebant, et ex voto successit : nam brevi nos ipsos, et hi nos, tum gestu ac signis, tum verbis

---

(1) *Hisp. Ill., perveni, prima.*

(2) Bossi, *quod.*

(3) *Idem, quarum.*

obtenir pour une courroie ou une corde, autant d'or que peuvent valoir trois sous d'or (*tres aurei solidi*), et d'autres en ont reçu une quantité plus ou moins forte pour des choses de moindre prix, particulièrement pour des *blancas* (1) neuves ou nouvellement frappées, ou bien encore pour certaines monnaies d'or, en échange desquelles ils donnaient tout ce que leur demandait le vendeur, c'est-à-dire une once et demie ou deux onces d'or, ou trente et quarante livres de coton, qu'ils connaissaient déjà. Ils achetaient également comme des idiots (*tamquam bestiæ comparabant*), donnant de l'or et du coton pour des fragmens d'arc, de la vaisselle, des bouteilles et des pots, ce que je défendis, parce que c'était une chose injuste, et je leur donnai, sans exiger rien en retour, beaucoup d'ustensiles beaux et précieux que j'avais apportés avec moi, afin de me concilier plus facilement leur attachement et de les rendre chrétiens, et pour qu'ils soient plus disposés à aimer le Roi et la Reine, et nos Princes et tous les Espagnols, et afin qu'ils s'étudient à chercher à réunir et à nous remettre les choses qui abon-

(1) Espèce de monnaie qui équivaut au blanc de France, encore aujourd'hui connu à Paris, seulement comme monnaie de compte, qu'on n'emploie guère que dans la classe du peuple, et même dans un seul cas, où l'on dit six blancs, pour deux sous et demi. (De V...l.)

intellexerunt, magnoque nobis fuere emolumento. Veniunt modò mecum, tamen qui semper putant me desiluisse è coelo, quamvis diu nobiscum versati fuerint, hodieque versentur, et hi erant primi, qui id quòcumque appellebamus nunciabant, alii deinceps aliis elata voce dicentes : Venite, venite, et videbitis gentes aethereas. Quamobrem tam feminae quam viri, tam impuberes quam adulti, tam juvenes quam senes, deposita formidine paulo ante concepta, nos certatim visebant magna iter stipante caterva, aliis cibum, aliis potum afferentibus, maximo cum amore ac benevolentia incredibili. Habet unaquaeque insula multas scaphas solidi ligni, etsi angustas, longitudine tamen ac forma nostris biremibus similes, cursu autem (1) velociores : reguntur remis tantum modo. Harum quaedam sunt magnae, quaedam parvae, quaedam in medio consistunt : plures tamen biremi qua (2) remigent duodevigenti transtris majores, cum quibus in omnes illas insulas quae innumerae sunt trajicitur (3) cumque his suam mercaturam exercent, et inter eos commercia fiunt. Aliquas ego harum biremium seu scapha-

(1) Bossi, *autem sunt velociores.*

(2) *Idem, quo.*

(3) *Idem, trajiciunt.*

dent chez eux et dont nous avons absolument besoin. Ils ne connaissent pas l'idolâtrie, mais ils croient fermement que toute force, tout pouvoir et tous les biens existent dans le ciel, et que je suis descendu de ce séjour si élevé avec mes bâtimens et mes marins, et ce fut avec cette croyance qu'ils me reçurent dans leurs foyers dès qu'ils furent revenus de leur crainte. Ils ne sont ni paresseux ni grossiers, ils ont même beaucoup d'esprit et de perspicacité, et tous ceux d'entre eux qui naviguent dans cette mer expliquent, non sans admiration, tout ce qu'ils ont observé dans leurs voyages; mais ils ne virent jamais de gens habillés, ni avec des embarcations semblables aux nôtres. Dès que j'arrivai dans ces parages j'enlevai de force, dans la première île, quelques Indiens, pour leur apprendre ce que nous savions, et afin qu'ils nous enseignassent également tout ce qu'ils connaissaient sur ces pays, et cela réussit au gré de nos désirs, car en peu de temps nous nous comprîmes les uns les autres, au moyen de gestes, de signes ou de paroles, ce qui nous fut très utile. Ils viennent maintenant avec moi, et quoiqu'il y ait déjà quelque temps qu'ils sont au milieu de nous, ils conservent toujours l'idée que je suis descendu des cieux, et ils le publient partout où nous abordons, criant à haute voix, à tous les Indiens, venez, venez, et vous verrez des hommes qui

rum vidi, quae vehebant septuaginta et octoginta remiges. In omnibus his insulis nulla est diversitas inter gentis effigies, nulla in moribus atque loquela, quin omnes se intelligunt adinvicem, quae res perutilis est ad id quod Serenissimum Regem nostrum exoptare praecipuè reor, scilicet eorum ad sanctam Christi fidem conversionem, cui quidem, quantum intelligere potui, facillimi sunt et proni. Dixi quemadmodum sum progressus antea insulam Joannam per rectum tramitem occasus in orientem milliar. CCCXXII. Secundum (1) quam viam et intervallum itineris possum dicere hanc Joannam esse majorem Anglia et Scotia simul : namque ultra dicta CCCXXII milliaria (2) in ea parte quae ad occidentem prospectat (3) duae, quas non petii, supersunt provinciae, quarum (4) alteram indi Anam vocant, cujus accolae caudati nascuntur. Tenduntur in longitudinem ad milliaria CLXXX, ut ab his quos veho mecum Indis percepi, qui omnes has callent insulas. Hispanae verò ambitus major est tota Hispania à Cologna (5)

(1) Bossi, *per quam viam.*

(2) *Idem, passum millia.*

(3) *Idem, perspectat.*

(4) *Idem, quam.*

(5) *Sic in omnibus inscribitur exemplaribus : abs dubio* Catalogna.

sont arrivés de la région céleste. Aussi les femmes comme les hommes, les enfans, les adultes, les jeunes gens, les vieillards, après avoir étouffé la crainte qu'ils avaient d'abord conçue, venaient à l'envi nous visiter, couvrant les chemins, nous apportant les uns à manger, les autres à boire, et nous faisant tous leurs offres avec la plus grande amitié et une bienveillance incroyable. Chacune de ces îles a des canots d'un bois fort et compacte, quoique étroits; ils ressemblent néanmoins, pour la longueur et la forme, à nos *fustes*, mais ils marchent plus vite; on se sert seulement de la rame pour les diriger. Ils en ont de grands, de moyens et de petits; les plus grands peuvent recevoir dix-huit bancs de rameurs, et c'est par leur moyen qu'ils naviguent dans toutes ces îles, qui sont innombrables, et avec lesquelles ils entretiennent des rapports de commerce. Je vis quelques uns de ces canots qui contenaient soixante-dix et même quatre-vingts rameurs. Il n'y a, dans toutes ces îles, aucune différence dans la physionomie, dans les usages et dans le langage, aussi les Indiens s'entendent-ils tous réciproquement, ce qui est, à mon avis, très avantageux pour que les désirs de notre sérénissime Souverain se réalisent; je veux parler de ceux qu'il a conçus relativement à leur conversion à la sainte foi du Christ, laquelle, autant que j'ai pu le comprendre, ils sont tous prêts et disposés à recevoir.

usque ad Fontem Rabidum; hincque facile arguitur, quod quartum ejus latus, quod ipse per rectam lineam occidentis in orientem trajeci, milliaria continet DXL. Haec insula est affectanda, et affectata, non spernenda, in qua etsi aliarum omnium ut dixi pro invictissimo Rege nostro solemniter possessionem accepi, earumque imperium dicto Regi penitus committitur, in opportuniori tamen loco, acque omni lucro et commercio condecenti, cujusdam magnae villae, cui Nativitatis Domini nomen dedimus, possessionem peculiariter accepi : ibique arcem quamdam erigere extemplo jussi, quae modo jam debet esse peracta, in qua homines, qui necessarii sunt visi, cum omni armorum genere, et ultra annum victu (1) opportuno reliqui; item quamdam caravelam, et pro aliis construendis tam in hac arte quam in ceteris peritos, ac ejusdem insulae Regis erga nos benevolentiam et familiaritatem incredibilem. Sunt enim gentes illae amabiles admodum et benignae, eo quod rex praedictus me fratrem suum dici gloriabatur. Et si animum revocarent et iis qui in arce manserunt nocere velint, nequeunt, quia armis carent, nudi incedunt, et nimium timidi : ideo dictam arcem tenentes dumtaxat, possunt (2),

(1) Bossi, *victum*.

(2) *Idem, poterunt.*

J'ai déjà dit que j'avais parcouru en ligne droite, du couchant au levant, trois cent vingt-deux milles, pour arriver à l'île *Joanna*. Par ce voyage et la distance que je parcourus, je puis assurer que cette île est plus grande que l'Angleterre et l'Écosse ensemble, parce qu'aux trois cent vingt-deux milles ci-dessus, il faut ajouter encore deux autres provinces qui sont du côté de l'occident, lesquelles je ne reconnus pas, et dont l'une est appelée par les Indiens, *Anam*, dont les habitans naissent avec une queue. Elles ont en longueur cent quatre-vingts milles, d'après ce qui m'a été dit par les Indiens que j'emmène avec moi, et qui les connaissent parfaitement. *Hispana* (Saint-Domingue) a plus d'étendue que l'Espagne, depuis la Catalogne jusqu'à Fontarabie, d'où il résulte que l'une de ses quatre parties que je parcourus en ligne droite, du couchant au levant, occupe cinq cent quarante milles. Aussitôt que je me fus emparé d'une partie de cette île, qui n'est pas à dédaigner, j'y pris possession solennelle de toutes les autres au nom de notre très invincible Roi, à l'empire duquel tout resta remis; mais cependant, dans un autre endroit plus avantageux et plus commerçant, je pris spécialement possession d'une grande ville, laquelle je nommai *Nativité du Seigneur*. J'ordonnai aussitôt d'y construire une forteresse, qui doit être maintenant finie, et dans laquelle j'ai laissé les gens qui

totam eam insulam nullo sibi imminente discrimine, dummodo leges quas dedimus ac regimen non excedant, facilè detinere. In omnibus his insulis, ut intellexi, quisque uni tantum conjugi acquiescit, praeter Principes aut Reges quibus viginti habere licet (1). Feminae magis quam viri laborare videntur, nec bene potui intelligere an habeant bona propria; vidi enim, quod unus habebat aliis impartiri, praesertim dapes, obsonia et hujusmodi. Nullum apud eos monstrum reperi, ut plerique existimabant, sed homines magnae reverentiae atque benignos. Nec sunt nigri velut Æthiopes : habent crines planos ac demissos; non degunt ubi radiorum solaris (2) emicat calor : permagna namque hic est solis vehementia, propterea quod ab aequinoctiali linea distat (ut (3) videtur) gradus sex et viginti. Ex montium cacuminibus maximum quoque viget frigus, sed id quidem moderant (4) Indi tum loci consuetudine, tum rerum calidissimarum quibus frequenter et luxuriosè vescuntur praesidio. Itaque monstra aliqua non vidi, neque eorum alicubi habui cognitionem,

(1) Bossi, *licitum.*

(2) *Sic in omnibus exemplaribus : fortasse solis.*

(3) Bossi, *uti.*

(4) *Hisp. Ill., moderantur.*

m'ont paru nécessaires, avec toute espèce d'armes et les vivres qu'ils pourront consommer dans une année; j'y ai laissé aussi une caravelle et des constructeurs habiles dans la marine et dans les autres arts, et surtout la bienveillance, l'estime et l'amitié du monarque de cette île. Ses habitans sont aimables et doux, de telle manière que le roi même se glorifiait de m'appeler son frère. Mais si leurs sentimens changeaient, et qu'ils voulussent tenter quelque chose contre ceux qui sont restés dans la forteresse ou citadelle, ils n'en n'auront pas les moyens, parce qu'ils n'ont point d'armes, et qu'ils sont nus et très timides: en conséquence ceux qui occupent le fort peuvent dominer toute l'île sans crainte, toutes fois et tant qu'ils se conformeront aux lois et réglemens que je leur ai tracés. D'après ce que j'ai pu apprendre dans toutes ces îles, chaque individu n'a qu'une seule femme, à l'exception des princes et des rois qui peuvent en avoir vingt. Les femmes paraissent travailler plus que les hommes; mais je n'ai pu savoir d'une manière positive s'ils ont des propriétés particulières, car je me suis aperçu que ce que l'un d'eux possédait était réparti entre tous les autres, spécialement les alimens et tout ce qui était nécessaire à la vie. Je n'ai pas trouvé de monstre (1) parmi eux, comme beau-

---

(1) Hommes cruels, sanguinaires. (M. F. de Nav.)

excepta quadam insula Charis nuncupata, quae secunda ex Hispana in Indiam transfretantibus existit, quam gens quaedam, à finitimis habita ferocior, incolit : hi carne humana vescuntur. Habent praedicti biremium genera plurima, quibus in omnes indicas insulas trajiciunt, depraedant, surripiuntque quaecumque possunt. Nihil ab aliis differunt, nisi quod gerunt more femineo longes crines, utuntur arcubus et spiculis arundineis, fixis, ut diximus, in grossiori parte attenuatis hastilibus : ideoque habentur feroces (1); quare ceteri Indi inexhausto metu plectuntur : sed hos ego nihil (2) facio plùs quàm alios. Hi sunt qui coeunt cum quibusdam feminis, quae solae insulam Mathenim (3) primam ex Hispana in Indiam trajicientibus inhabitant (4). Hae autem feminae nullum sui sexûs opus exercent : utuntur enim arcubus et spiculis, sicuti de earum conjugibus dixi, muniunt sese laminis aeneis, quarum maxima apud eas copia exsistit. Aliam mihi insulam affirmant supradicta Hispana majorem; ejus incolae carent pilis, auroque inter alias potissimum exuberat.

---

(1) *Hisp. Ill., feroces quam ceteri : Indi.*

(2) *Ibid, nihili.*

(3) Bossi, *Mateunin.*

(4) *Idem, habitant.*

coup de personnes le supposaient; ce sont au contraire des gens désireux de vous servir et d'une grande affabilité. Ils ne sont pas noirs comme les Ethiopiens; leurs cheveux sont plats et tombans; ils n'habitent pas où les rayons du soleil sont le plus vifs et le plus pénétrans, car dans ces endroits la chaleur est excessive, parce qu'ils sont situés, à ce qu'il paraît, à vingt-six degrés et demi de la ligne équinoxiale. Sur le sommet des montagnes un froid très piquant se fait sentir, mais ils s'en garantissent, soit parce qu'ils sont accoutumés au climat, soit parce qu'ils font usage d'alimens et de boissons très échauffantes, qu'ils prennent continuellement et avec abondance. C'est ainsi que je n'ai pas découvert de monstres, et que je n'ai pas appris qu'il y en eût dans aucun endroit, excepté dans l'île appelée *Charis*, qui est la seconde que l'on trouve en allant de la *Hispana* dans l'Inde (1), laquelle est habitée par des gens considérés, dans les îles voisines, comme les plus féroces; ils se nourrissent de chair humaine; ils ont plusieurs espèces de canots, avec lesquels ils débarquent dans toutes les îles de l'Inde, saccagent et emportent tout ce qui s'offre à leurs yeux. On ne les

(1) La lettre originale de Chr. Colomb, adressée à Louis de Santangel, porte, page 350 de ce volume, *dans la seconde anse qui est à l'entrée des Indes* (*en la segunda cala, entrada de las Indias.*) (D. L. R.)

Hujus insulae et aliarum, quas vidi, homines mecum porto, qui (1) horum quae dixi testimonium perhibent. Denique ut nostri discessûs et celeris reversionis compendium ac emolumentum brevibus astringam, hoc polliceor, me nostris Regibus invictissimis, parvo eorum fultum auxilio, tantum auri (2) daturum, quantum eis fuerit opus, tantum verò aromatum, bombycis, masticis, quae (3) apud Chium dumtaxat invenitur, tantumque ligni aloes, tantum servorum hydrophilatorum, quantum eorum majestas voluerit exigere : item reubarbarum et aliorum (4) aromatum genera, quae ii quos in dicta arce reliqui, jam invenisse atque inventuros existimo : quandoquidem ego nullibi magis sum moratus (nisi quantum me coegerunt venti) praeterquam in villa Nativitatis, dum arcem condere, et tuta omnia esse providi. Quae etsi maxima et inaudita sunt, multò (5) tamen majora forent, si naves mihi, ut ratio exigit, subvenissent. Verum multum ac mirabile hoc nec nostris meritis correspondens, sed

---

(1) Bossi, *quia.*

(2) *Idem, aurum.*

(3) *Idem, qui.*

(4) *Idem, alia.*

(5) *Idem, multa.*

distingue des autres Indiens que par leurs cheveux qu'ils portent fort longs comme les femmes; ils se servent d'arcs et de flèches ou javelots, faits avec des roseaux auxquels, ainsi que nous l'avons déjà dit, ils adaptent, à la partie la plus grosse, des dards aigus; aussi ils passent pour féroces, et les autres Indiens les craignent terriblement: pour ce qui me regarde, je ne fais pas de différence entre ceux-ci et les autres. Les habitans de la *Charis* sont ceux qui cohabitent avec certaines femmes qui demeurent seules dans l'île *Mathenim*, qui est la première en allant de la *Hispana* dans l'Inde (1). Ces femmes ne s'occupent d'aucun ouvrage de leur sexe; elles se servent d'arcs et de javelots semblables à ceux de leurs maris, dont j'ai déjà parlé. Pour leur défense elles portent des plaques de cuivre, dont elles ont une grande abondance. On m'assure qu'il existe une autre île plus grande que la *Hispana*, dont les habitans n'ont pas de cheveux, et qui renferme dans son sein beaucoup plus d'or que toutes les autres. Pour confirmer tout ce que j'ai dit, j'emmène avec moi des habitans de cette île et des autres, dont le témoignage appuiera ma relation. Enfin, pour compléter mon départ et mon retour, et pour présenter les avantages de cette

---

(1) La lettre originale porte, page 351, *en allant de l'Espagne aux Indes* (*partiendo de España para las Indias.*) (D. L. R.)

sanctae christianae fidei, nostrorumque regum pietati ac religioni, quia, quod humanus consequi non poterat intellectus, id humanis concessit divinus. Solet enim Deus servos (1), quique sua praecepta diligunt, etiam in impossibilibus (2) exaudire, ut nobis in praesentia contigit, qui (3) consecuti sumus, quae hactenus mortalium vires minimè attigerant : nam si harum insularum quidpiam aliqui scripserunt (4) aut locuti sunt, omnes per ambages et conjecturas, nemo se eas vidisse asserit : unde prope videbatur fabula. Igitur Rex et Regina, Principes (5), ac eorum regna felicissima, cunctaeque aliae Christianorum provinciae, Salvatori Domino nostro Jesu Christo agamus gratias, qui (6) tanta nos victoria munereque donavit. Celebrentur processiones, peragantur solemnia sacra, festâque fronde velentur delubra. Exsultet Christus in terris, quemadmodum in coelis exsultat, quum tot populorum perditas antehac animas salvatum iri praevidet. Laetemur et nos, tum propter exaltationem nostrae fidei, tum

(1) Bossi, *pueros suos.*

(2) *Idem, impossibilitate.*

(3) *Idem, quia in ea consecuti sumus, quod.*

(4) *Idem, scripserit aut locuti sunt.*

(5) *Princeps.*

(6) Bossi, *quod.*

entreprise, je promets, si nos invincibles monarques veulent m'accorder quelques secours, de leur présenter dans peu de temps tout l'or dont ils auront besoin, autant d'aromates, de coton, de gomme lentisque, qu'on en trouve dans l'île de *Chio;* autant d'aloës et d'esclaves pour le service de la marine, que Leurs Altesses en exigeront. Je fais la même offre pour la rhubarbe et pour les autres espèces d'aromates qu'ont découvert et que découvriront encore ceux qui sont restés dans la forteresse; car, pour ce qui me regarde, je ne suis resté dans aucun endroit, si ce n'est lorsque les vents m'y ont obligé, excepté dans la ville de *la Nativité*, pendant le temps nécessaire pour construire la forteresse et pour prendre toutes les précautions nécessaires à sa sûreté. Quoique tout ce que je viens de rapporter semble extraordinaire et inoui, il y aurait encore des choses plus grandes si j'eusse eu à ma disposition des navires suffisans, comme cela était convenable. Ce n'est pas à mon mérite qu'est due cette grande et vaste entreprise; elle est due à la sainte foi catholique, à la piété et à la religion de nos monarques; car le Seigneur a accordé aux hommes ce que l'intelligence humaine ne pouvait ni concevoir, ni atteindre; parce que Dieu écoute quelquefois les prières de ses serviteurs qui suivent ses préceptes, même dans les choses qui paraissent impossibles. C'est ce qui

propter rerum temporalium incrementa, quorum non solùm Hispania, sed universa Christianitas est futura particeps. Haec gesta (1) sic breviter enarrata. Vale. Ulisbonae pridie idus Martii. (2)

Christoforus COLOM,
Oceanae classis praefectus.

---

(1) Bossi, *haec, ut gesta.*

(2) *In hac voce finitur epistola in Hisp. Ill.*

m'est arrivé à moi, qui ai réussi dans une entreprise que jusqu'à présent aucun mortel n'avait osé former; car quoiqu'on eût déjà écrit et parlé de l'existence de ces îles, tous en parlaient et en écrivaient par conjectures et sous la forme du doute, mais personne n'assurait les avoir vues, en sorte qu'on les réputait pour fabuleuses. En conséquence, que le Roi, la Reine, les Princes et leurs royaumes très heureux, de concert avec la chrétienté, rendent grâces à notre sauveur Jésus-Christ, qui nous a accordé une semblable victoire et de si grands succès. Qu'on fasse des processions, qu'on célèbre des fêtes solennelles; que les temples se parent de rameaux et de fleurs; que Jésus-Christ tressaille de joie sur la terre comme il se réjouit dans les cieux, en voyant le prochain salut de tant de peuples dévoués, jusqu'à présent, à la perdition; réjouissons-nous en même temps, tant à cause de l'exaltation de notre foi qu'à cause de l'augmentation des biens temporels dont non seulement l'Espagne, mais toute la chrétienté, recueillera les fruits.

Tels sont les événemens que j'ai décrits avec brièveté.

Adieu. A Lisbonne, 14 mars.

CHRISTOPHE COLOMB,
amiral de la flotte de l'Océan.

EPIGRAMMA

R. L. DE CORBARIA,

EPISCOPI MONTISPALUSSI,

AD INVICTISSIMUM REGEM HISPANIARUM.

Jam nulla Hispanis tellus addenda triumphis,
Atque parum tantis viribus orbis erat :
Nunc (1) *longè eois Regiis deprehensa sub undis*
Auctura est titulos, Betice magne, tuos.
Unde repertori merito referenda Columbo
Gratia : sed (2) *summo est major habenda Deo,*
Qui vincenda parat nova regna tibique sibique
Teque simul fortem praestat et esse pium.

Impressit Romae Eucharius Argenteus.
Anno Domini M CCCC XCIII.

---

(1) Bossi, *Hunc.*
(2) *Idem, Seu.*

ÉPIGRAMME

DE R. L. DE CORBARIA,

ÉVÊQUE DE MONTEPALUCIO,

A L'INVINCIBLE ROI DES ESPAGNES.

Il n'existe plus sur la terre un seul point où l'Espagne ne fasse déployer son illustre étendard et où elle ne triomphe. Pour ses efforts le monde entier a des limites trop resserrées.

Glorifie-toi, fortuné Bétis, tu peux ajouter à tes plus anciens hauts faits un autre nouveau, dû à la découverte que tes fils, toujours invincibles, ont faite au milieu des vagues de l'Orient.

Gloire éternelle à l'immortel Colomb, dont se rappellera toujours un peuple reconnaissant, et surtout que de très humbles grâces soient rendues au Dieu grand, sage et infini!

Au Dieu qui te prépare de nouveaux royaumes, où ta domination et la sienne seront reconnues, afin que tu puisses te nommer, parmi tous tes semblables, puissant et pieux.

FIN DU PREMIER VOYAGE.

SECOND VOYAGE

DE

CHRISTOPHE COLOMB.

Pendant son séjour à Rome, Pierre Martyr (1) écrivit en latin cette seconde navigation ; mais comme un certain docteur en médecine, de Séville, nommé Chanca (2), fit ce même voyage sur l'escadre de Colomb, par ordre du Roi et de la Reine catholiques,

(1) Pietro Martire d'Anghiera, qu'on cite souvent en l'appelant Pierre Martyr, comme si Martyr était son nom de famille, naquit en 1455 à Arona, sur le lac Majeur, d'une des plus illustres familles de Milan, qui tirait son nom d'Anghiera, sur le même lac, d'où elle était originaire; il mourut à Grenade en Espagne, vers 1526. (D. L. R.)

(2) Par ordonnance du 23 mai 1493, le docteur Chanca fut nommé médecin de l'escadre de Colomb; et par lettre du 24, il fut ordonné aux contrôleurs généraux des finances de lui faire payer les appointemens et donner les rations, parce qu'il devait remplir les fonctions de notaire dans les Indes. Le curé de *los Palacios* fait mention du docteur Chanca, et il eut cette relation sous les yeux, ainsi qu'on peut le voir au chap. 120 de son *Histoire manuscrite du Roi et de la Reine catholiques.* (M. F. de Nav.)

et qu'il écrivit des Indes à messieurs les membres du Chapitre de Séville ce qui leur arriva et ce qu'il vit, je crois devoir donner ci-après la copie de sa lettre, quoiqu'en substance l'une et l'autre reviennent au même. Cependant l'un rapporte les choses comme il les entendit raconter, et le médecin de Séville comme il les vit. Ils ne se contredisent pourtant pas; mais l'un omet quelques petites circonstances que l'autre n'oublie pas; et comme les uns sont plus agréables que les autres dans leur manière de raconter (*y porque unos en la manera del recontar son mas afables que otros, siguese, etc.*), nous donnons la lettre dudit docteur Chanca, qui l'adressa à la cité de Séville; elle traite de ce second voyage, et est conçue en ces termes :

Très magnifique Seigneur, comme les choses que j'écris particulièrement à d'autres personnes, dans d'autres lettres, ne peuvent se communiquer de même que celles qui sont contenues dans cette relation, j'ai résolu d'écrire séparément, d'un côté, les nouvelles de ce pays, de l'autre les communications et les demandes qu'il me convient de faire à votre Seigneurie; et les nouvelles sont les suivantes :

La flotte que le Roi et la Reine catholiques, nos seigneurs, envoyèrent d'Espagne aux Indes, par la permission divine, pour y porter Christophe Colomb, leur amiral de la mer Océane, partit de Cadix le 25 septembre de l'année..... .....(1).... ans, par un temps et un vent favorables à la direction que nous voulions suivre. Ce temps dura deux jours, pendant lesquels nous pûmes faire environ cinquante lieues; ensuite il changea et resta le même encore deux jours, pendant lesquels nous marchâmes très peu ou pas du tout. Il plut à Dieu de nous rendre le beau temps après ces deux jours, de manière qu'en deux autres jours nous arrivâmes à la grande Canarie, où nous mouillâmes, ce que nous fûmes obligés de faire pour réparer un vaisseau qui faisait beaucoup d'eau; nous y restâmes tout le jour, et le lendemain nous partîmes. Il nous survint quelques calmes, en sorte que nous fûmes quatre ou cinq jours pour arriver à la Gomère, où nous eûmes besoin de rester quelques jours pour faire la plus grande provision possible de viande, de bois et d'eau, à cause de la longue traversée que nous allions entreprendre sans voir la terre. Notre séjour

(1) Il y a ici dans l'original une semblable lacune; il doit y avoir *de l'année* 1493. (M. F. de Nav.)

dans ces ports, et un jour de calme tout entier que nous mîmes pour arriver jusqu'à l'île de Fer, ce qui fut le lendemain de notre départ de la Gomère, nous employèrent dix-neuf ou vingt jours. Depuis lors, par la bonté de Dieu, il nous vint un bon temps, le meilleur que la flotte ait jamais eu pour parcourir un si long trajet, et tel que, partis de l'île de Fer le 13 octobre, nous fûmes, après vingt jours, en vue de la terre, et nous l'aurions aperçue après quatorze ou quinze, si le navire amiral (*la nao capitana*) avait été aussi bon voilier que les autres, car ces derniers étaient souvent dans la nécessité de diminuer de voiles, parce qu'ils nous laissaient beaucoup en arrière. Pendant tout ce temps, nous eûmes beaucoup de bonasse, et en général nous n'éprouvâmes pas d'accidens pendant toute la traversée, excepté la veille de saint Simon, qu'il nous en survint un qui nous mit dans un cruel danger. Le premier dimanche après la Toussaint, qui fut le 3 novembre, un moment avant le lever du soleil, un pilote du vaisseau amiral s'écria : Bonne nouvelle, nous avons la terre (*tenemos tierra*)! La joie de l'équipage fut si grande, que c'était une merveille d'en entendre les cris, ainsi que les tumultueuses agitations du plaisir que chacun ressentait, et à juste titre, car tous étaient déjà si fatigués

de la désagréable vie de la mer, et d'être sur l'eau, qu'ils avaient le plus vif désir d'arriver à terre, et soupiraient pour elle. Ce jour, les pilotes de l'escadre comptaient depuis l'île de Fer jusqu'à la première terre que nous vîmes, les uns huit cents lieues, les autres sept cent quatre-vingts, de manière que la différence n'était pas grande; et en y ajoutant trois cents, que l'on compte depuis l'île de Fer jusqu'à Cadix, c'était en tout onze cents : c'est pourquoi je ne m'étonne pas qu'il y en eût plusieurs qui fussent las de voir l'eau. Ce même dimanche nous aperçûmes une île de la proue des vaisseaux, et ensuite à la main droite il en parut une autre : la première était couverte de montagnes (1) du côté où nous la vîmes; la seconde (2) était un terrain uni, mais rempli d'arbres très épais. Aussitôt que le jour fut plus avancé, des îles commencèrent à paraître de côté et d'autre, de manière que pendant ce jour nous en vîmes six de divers côtés, la plupart assez grandes. On gouverna pour aller attérir à celle que nous avions vue la première, et nous arrivâmes à la

---

(1) *La Dominique*, que l'amiral nomma ainsi, parce qu'il la découvrit un dimanche. (M. F. de Nav.)

(2) *Marie Galande* (*Marigalante*), que l'amiral appela ainsi du nom de son navire. (*Idem.*)

côte après avoir fait plus d'une lieue, uniquement pour chercher un port où nous pussions mouiller; mais nous n'en pûmes découvrir aucun le long de la côte que nous venions de parcourir. Autant qu'on pouvait juger de cette île par ce qu'on en voyait, ce n'était qu'une vaste montagne, très belle, très verdoyante; il n'y avait pas jusqu'à l'eau qui nous faisait plaisir à voir, parce que dans notre pays il y a à peine quelque chose de vert à cette époque. Voyant que nous ne trouvions pas de port dans cette île, l'amiral ordonna de se diriger sur l'autre île placée à main droite, et qui était éloignée de la première d'environ quatre à cinq lieues; alors un vaisseau resta tout le jour autour de cette première île pour y chercher un port, en cas qu'il fût nécessaire d'y venir. Il y en trouva un bon et sûr, et vit des maisons et des habitans; aussitôt après il s'en retourna cette nuit vers la flotte qui avait mouillé dans l'autre île (1), sur laquelle l'amiral, suivi d'une grande partie de son équipage, descendit, la bannière royale en main, et dont il prit possession au nom de Leurs Altesses dans la forme de droit. Il y avait dans cette île des futaies d'une si grande épaisseur, que c'était merveille, et une si grande di-

(1) *Marie Galande.* (M. F. de Nav.)

versité d'arbres inconnus à nous tous, que c'était étonnant, les uns avec leurs fruits, les autres en fleur, de manière que tout était vert (*ansi que todo era verde*). Ici nous trouvâmes un arbre dont la feuille avait une odeur de clous de gérofle la plus suave que j'aie jamais sentie; c'était comme un laurier, mais il n'était pas si grand, et je pense que c'était toujours de l'espèce du laurier. Il y avait là des fruits sauvages de différentes espèces, dont quelques Espagnols eurent l'imprudence de goûter, et par ce seul fait, et pour les avoir touchés seulement avec leur langue, leurs figures s'enflaient, et il leur venait une si grande inflammation, accompagnée de douleurs si aiguës, qu'ils paraissaient être en rage (1): on les soulageait avec des choses froides. Nous ne trouvâmes personne dans cette île, ni aucune trace d'homme, et nous crûmes qu'elle n'était pas peuplée. Nous y restâmes bien deux heures, parce que, quand nous y arrivâmes, il se faisait déjà tard, et que nous partîmes le lendemain matin pour une autre île (2) qui paraissait plus basse que celle-ci, était fort grande, et en était éloignée de sept à huit lieues. Nous y arrivâmes

(1) On a conclu de là que c'était le fruit du macenillier, qui produit des effets semblables. (M. F. de Nav.)

(2) La Guadeloupe. (*Idem.*)

du côté d'une grande montagne qui semblait vouloir s'élever jusqu'au ciel, et au milieu de laquelle était un pic plus haut que tout le reste de la montagne, et duquel coulaient des sources d'eau vive de divers côtés, surtout de celui par lequel nous étions venus. A la distance de trois lieues ces sources ressemblaient à un jet d'eau qui se précipitait de si haut, qu'il semblait tomber du ciel, et qui paraissait aussi gros qu'un bœuf : on le voyait de si loin, qu'il y eut dans les vaisseaux plusieurs paris à son sujet; les uns disaient que c'étaient des roches blanchies, et les autres que c'était de l'eau. Dès que nous arrivâmes plus près, on connut ce que c'était en réalité; et c'était la chose la plus belle du monde à voir de quelle immense hauteur ce jet d'eau se précipitait et son énorme grosseur, malgré la petitesse du lieu d'où il sortait. Lorsque nous fûmes arrivés près du rivage de cette île, l'amiral ordonna à une caravelle légère de la côtoyer pour chercher un port; elle prit donc les devans, et en atteignant la terre elle vit quelques maisons. Le capitaine sauta dans sa chaloupe et descendit sur le rivage : il porta ses premiers pas vers les maisons, dans lesquelles il trouva leurs habitans, qui, dès qu'ils l'aperçurent, prirent la fuite. Il entra dans ces maisons, où il trouva

les choses qu'ont les Indiens; car ils n'avaient rien emporté; il y prit deux perroquets très grands et bien différens de ceux qu'il avait vus jusqu'alors; il y trouva beaucoup de coton filé ou prêt à l'être, et des vivres destinés à leurs habitans : il prit un peu de chacune de ces choses, et surtout quatre ou cinq ossemens de bras et de jambes humaines. Aussitôt que nous eûmes vu ces derniers objets, nous soupçonnâmes que ces îles étaient celles de *Caribe*, qui sont habitées par une race qui mange la chair humaine. En effet l'amiral, d'après les indications que les Indiens des îles qu'il avait auparavant découvertes lui avaient données sur la situation de ces îles, lors de son retour des Indes, avait dirigé sa navigation de manière à les découvrir, parce qu'elles étaient plus près de l'Espagne, et aussi parce qu'elles étaient dans la route de l'île Espagnole, où il avait, dans son premier voyage, laissé plusieurs de ses gens, que nous rejoignîmes, par la grâce de Dieu et la science de l'amiral, par une route aussi directe que si nous eussions suivi un chemin connu et frayé. Cette île était très grande, et du côté où nous y arrivâmes, il nous parut que la longueur de sa côte était de vingt-cinq lieues; nous la longeâmes plus de deux lieues pour y chercher un port. Du côté où nous allions, il y avait des

montagnes très élevées, et de celui que nous quittions, il paraissait y avoir de grandes plaines. Il y avait sur le rivage de la mer quelques petites peuplades; mais dès que les habitans apercevaient nos voiles, ils fuyaient tous. Après avoir fait les deux lieues susdites, nous trouvâmes un port; mais il était déjà bien tard. L'amiral décida cette nuit que dès le point du jour un détachement irait à la découverte pour prendre langue et savoir quelles gens c'étaient, malgré les soupçons qu'on avait conçus, soupçons confirmés par la fuite de ceux que nous avions vus se sauver, que c'était une population nue comme celle que l'amiral avait vue dans son premier voyage. Quelques détachemens commandés par leurs capitaines respectifs (*ciertos capitanes*) partirent donc dès l'aube du jour. Les uns revinrent à l'heure du dîner, amenant un garçon d'environ quatorze ans, à ce que l'on sut plus tard, lequel dit qu'il était un de ceux que les habitans de cette île retenaient en captivité; les autres se divisèrent, et parmi ces derniers les uns prirent un petit enfant qu'un homme tenait par la main, qu'il abandonna pour fuir, et qu'on renvoya peu de temps après avec quelques Indiens; d'autres restèrent, et prirent plusieurs femmes nées dans l'île : quelques unes vinrent de leur plein gré, mais c'étaient des fem-

mes captives. Un capitaine de ces derniers détachemens, ne sachant pas qu'on avait pris langue avec six hommes, s'avança dans l'intérieur de l'île, et s'égara avec ceux qui l'accompagnaient, de façon qu'ils ne retrouvèrent la côte qu'au bout de quatre jours, et en la longeant ils découvrirent la flotte (1). Nous les avions crus tout-à-fait perdus et mangés par ces gens qu'on appelle Caraïbes (*Caribes*), parce qu'on ne pouvait pas soupçonner d'autre cause de leur longue absence, puisqu'ils avaient parmi eux des pilotes et des marins qui, en se dirigeant par les étoiles, auraient su venir d'Espagne dans ces lieux et y retourner, et que nous ne pensions pas qu'ils eussent pu s'égarer dans un si court trajet. Le premier jour que nous descendîmes à terre, nous vîmes venir sur la plage plusieurs hommes

(1) Ce fut Diego Marquez le contrôleur, qui faisait les fonctions de capitaine d'un des bâtimens, qui s'avança dans l'intérieur sans la permission de l'amiral; celui-ci envoya plusieurs hommes, dont quelques uns avec des trompettes, pour le chercher, mais ce fut en vain. Un de ceux que l'on chargea de cette recherche fut Alonso Hojeda, accompagné de quarante hommes; à leur retour ils rapportèrent qu'ils avaient découvert plusieurs plantes et aromates, différentes espèces d'oiseaux, et des fleuves considérables : ceux qui s'étaient égarés ne revinrent aux bâtimens que le 8 novembre.

(Casas, dans son *Histoire manuscrite*, chap. 84.)

et femmes qui considéraient la flotte et admiraient une chose si extraordinaire pour eux. Les bateaux s'étant approchés de terre pour leur parler, en leur criant *tayno, tayno,* qui veut dire *bon* (*bueno*), ils attendirent tant qu'ils virent qu'on ne débarquait pas, persuadés qu'ils pourraient fuir lorsqu'ils voudraient. En dernière analyse, à l'exception de deux hommes que l'on parvint à saisir et à amener, nous ne pûmes, ni par la force, ni par la persuasion, en engager aucun à venir nous joindre. On se saisit de plus de vingt femmes qui étaient captives dans l'île; et plusieurs autres qui y étaient nées étant venues de leur plein gré, nous les surprîmes et nous nous en emparâmes de force. Quelques jeunes garçons se réunirent à nous, fuyant les habitans qui les tenaient captifs. Nous demeurâmes huit jours dans ce port, à cause de l'absence du capitaine dont j'ai déjà parlé ; nous descendîmes souvent à terre, parcourant les peuplades et visitant les habitations de la côte, où nous trouvâmes une grande quantité d'ossemens humains, et des crânes pendus aux maisons, comme des vases pour contenir quelque chose. Ici nous aperçûmes très peu d'hommes, et cela provenait, d'après ce que les femmes nous rapportèrent, de ce que dix embarcations étaient sorties pour aller saccager d'autres îles. Ces gens nous parurent cependant

plus civilisés (*esta gente nos pareció mas politica*) que ceux que nous avions vus jusqu'alors dans les autres îles visitées par nous, quoique tous n'eussent que des cabanes faites en paille; mais celles de ces derniers sont beaucoup mieux construites, mieux pourvues d'alimens, et les hommes comme les femmes paraissent avoir plus d'industrie. Ils avaient beaucoup de coton filé ou propre à l'être, et plusieurs couvertures de ce même coton aussi bien tissues que celles de notre patrie. Nous demandâmes aux femmes captives dans l'île quelle espèce de gens étaient les habitans; elles répondirent que c'étaient des Caraïbes (*Caribes*). Aussitôt qu'elles eurent appris que nous haïssions ces gens-là parce qu'ils mangeaient la chair humaine, elles firent éclater beaucoup de joie; et aussitôt qu'on amenait quelques hommes ou quelques femmes caraïbes, elles nous disaient, mais en secret, que c'étaient des Caraïbes, qui leur inspiraient encore de la crainte, quoiqu'ils fussent en notre pouvoir; ce qui prouvait qu'elles appartenaient à une nation subjuguée. Nous connûmes ainsi ceux qui étaient Caraïbes et ceux qui ne l'étaient pas (*y de alli conocimos cuáles eran Caribes de las mugeres, é cuáles no*), parce qu'ils portaient à chaque jambe deux anneaux tissus de coton, l'un à côté du genou, l'autre près de

la cheville; et comme ils étaient très serrés, cela leur formait de très gros molets, ce qui me fait penser que parmi eux c'était une beauté, et cette différence nous les faisait distinguer les uns des autres. Les mœurs de ces Caraïbes sont très brutales. Il y a trois îles; cette dernière nommée *Turuqueira;* l'autre, que nous vîmes la première, appelée *Ceyre,* et la troisième *Ayay*. Il règne parmi les habitans de ces îles une telle ressemblance, qu'on dirait qu'ils appartiennent à la même famille; ils ne se font jamais de mal entre eux; mais ils font, d'un commun accord, la guerre à toutes les autres îles voisines; et s'embarquant dans de grands canots, qui sont de petites flûtes d'une seule pièce de bois, ils vont porter le ravage à cent cinquante lieues de leur pays. Leurs armes sont des dards, mais non en fer (*frechas en lugar de hierros*), car ils ne possèdent pas ce métal; aussi les uns se servent-ils à la place de pointes d'écaille de tortue, d'autres des arêtes fort dures d'un poisson, qui sont naturellement et fortement dentelées comme une scie. Ces armes, contre des personnes désarmées, telles que sont les adversaires qu'ils vont attaquer, peuvent tuer ou faire beaucoup de mal; mais contre des hommes comme nous, ce ne sont pas des armes fort dangereuses. Ces gens vont faire le brigan-

dage dans les autres îles, et emmènent avec eux toutes les femmes qu'ils peuvent surprendre, surtout celles qui sont jeunes et belles; ils les emploient pour leur service, et les considèrent comme leurs maîtresses. Ils en enlèvent une si grande quantité, que, dans cinquante cabanes où ils ne parurent pas, nous trouvâmes plus de vingt femmes captives qui nous suivirent. Ces femmes nous parlèrent de leur cruauté, et nous en racontèrent des traits qui paraissent incroyables : elles nous dirent qu'ils mangent les enfans qu'ils ont des captives, et qu'ils élèvent seulement ceux que leur donnent les femmes de leur île. Ils emmènent chez eux, pour les conserver comme provision de boucherie, les hommes des autres pays qu'ils peuvent saisir vivans; s'ils sont morts, ils les mangent à l'instant. Ils disent que la chair de l'homme est le mets le plus délicieux du monde; et cela paraît exact, car, dans leurs habitations, les os que nous découvrîmes étaient rongés jusqu'à la dernière extrémité, et il ne restait que ce qui, par sa dureté, ne pouvait être mangé. Nous trouvâmes dans une maison le cou d'un homme qu'on faisait cuire dans un vase (*en una olla*). Ils coupent le membre viril aux enfans qu'ils prennent, et dont ils se servent jusqu'à l'âge de puberté; ensuite, lorsqu'ils veulent se régaler,

ils les tuent et les mangent dans leurs fêtes, parce qu'ils prétendent que la chair des enfans et des femmes n'est pas bonne à manger. Trois de ces enfans s'enfuirent, et se réfugièrent auprès de nous; tous trois avaient le membre viril coupé. Au bout de quatre jours nous vîmes reparaître le capitaine qui s'était égaré; nous désespérions déjà de son retour, parce que deux différentes fois on avait envoyé dix hommes à sa recherche, et que ce même jour une troupe de ces derniers était revenue sans pouvoir donner des nouvelles positives du capitaine et de ceux qui l'avaient accompagné. Nous nous réjouîmes de leur arrivée comme si nous les avions trouvés de nouveau. Le capitaine et ceux qui l'accompagnaient conduisaient avec eux dix femmes ou enfans. Ni eux, ni ceux qui furent pour les chercher ne trouvèrent d'hommes, soit parce qu'ils s'étaient enfuis, soit parce que dans ces environs-là il y en avait très peu, soit enfin, s'il faut croire au rapport des femmes, parce que dix canots étaient partis chargés d'hommes pour aller saccager les autres îles. Le capitaine et ceux qui s'étaient égarés avec lui étaient dans un état si déplorable à cause de ce qu'ils avaient souffert sur la montagne, qu'ils nous inspirèrent la plus grande compassion. Lorsque nous leur deman-

dâmes comment ils s'étaient perdus, ils répondirent que cela provenait de ce qu'ils étaient entrés dans une forêt où les arbres étaient si épais, qu'on ne pouvait pas découvrir le ciel, et que quelques marins étant montés sur les arbres pour examiner les étoiles, ils ne purent jamais les distinguer, et que s'ils n'avaient pas rencontré la mer ils n'auraient jamais pu rejoindre la flotte. Nous partîmes de cette île huit jours après notre arrivée (1). Un autre jour, vers midi, nous découvrîmes une autre île (2) qui n'était pas très grande, et à deux lieues environ de la dernière, car le premier jour de notre départ il fit tant de calme que nous ne pûmes guère avancer; nous côtoyâmes cette île, mais les Indiens que nous conduisions nous ayant dit qu'elle n'était pas habitée, parce que les Caraïbes l'avaient dépeuplée, nous ne nous y arrêtâmes pas. Le soir nous en vîmes une autre (3), et dans la nuit nous trouvâmes à côté de cette île des bas-fonds : la crainte qu'ils nous inspirèrent nous détermina à mouiller, et nous n'osâmes

---

(1) Ils partirent le dimanche 10 novembre. (M. F. de Nav.)

(2) L'île *Monserrat*. (*Idem.*)

(3) L'amiral la nomma *Santa-Maria la Redonda*. (*Idem.*)

pas partir avant qu'il fît jour. Dès le matin, nous aperçûmes une autre île (1) assez grande; nous n'abordâmes dans aucune de ces îles, afin d'aller porter des consolations à ceux que nous avions laissés dans l'Espagnole (*la Española*); mais Dieu ne le voulut pas, comme cela se verra plus bas. Un autre jour, à l'heure du dîner, nous arrivâmes à une île (2) qui nous parut très bien, et qui nous sembla très peuplée, d'après la grande quantité de terres cultivées que nous distinguions. Nous nous y rendîmes, et après avoir mouillé sur la côte, l'amiral envoya à terre un canot bien équipé, afin de savoir, dans le cas où l'on pourrait prendre langue, quelle espèce de gens l'habitaient, et en outre pour recueillir des informations sur notre route. Quoique l'amiral ne l'eût jamais parcourue, il se dirigeait fort bien, comme le résultat le prouva; mais comme il convient toujours de détruire les doutes et de tout présenter avec clarté, il voulut, comme nous l'avons dit, prendre langue; et plusieurs de ceux qui étaient dans le canot étant descendus à terre, ils arrivèrent à une peuplade dont tous les habitans s'étaient cachés. Ils saisirent cinq ou six femmes et plusieurs

(1) *Santa-Maria la Antigua.* (M. F. de Nav.)
(2) Celle de *Saint-Martin.* (*Idem.*)

enfans, dont la plupart étaient captifs dans l'île, parce qu'elle appartenait également aux Caraïbes, ce que nous n'ignorions pas, d'après ce que nous avaient dit les femmes que nous emmenions avec nous. Comme la chaloupe revenait avec la capture qu'elle avait faite dans la partie basse de l'île, on aperçut le long de la côte un canot dans lequel se trouvaient quatre hommes, deux femmes et un enfant. Aussitôt qu'ils eurent découvert la flotte ils furent saisis d'un tel étonnement, que pendant plus d'une grande heure ils ne remuèrent pas de place, à environ deux portées de fusil des navires, de manière que ceux de notre embarcation et ceux de la flotte purent les observer parfaitement bien. Les Espagnols qui montaient la barque s'en approchèrent alors en serrant de près la terre, et l'état d'extase dans lequel se trouvaient ces Indiens, qui réfléchissaient à ce que pouvait être ce qui s'offrait en ce moment à leurs yeux, fit qu'ils n'aperçurent les nôtres que quand ceux-ci étaient presque dessus. Ils ne purent donc les éviter, quoiqu'ils fissent tous leurs efforts pour fuir; mais nos gens s'attachèrent à leur poursuite avec tant d'acharnement qu'ils leur coupèrent la retraite. Dès que les Caraïbes reconnurent que la fuite était impossible, ils saisirent leurs arcs avec une grande audace, et

les femmes, aussi-bien que les hommes, songèrent à la défense : je dis avec une grande audace, parce qu'en effet ils n'étaient que quatre hommes et deux femmes, tandis que les nôtres étaient plus de vingt-cinq. Les Indiens en blessèrent deux, l'un de deux coups de flèche dans la poitrine, et l'autre d'un coup dans le côté ; et s'ils n'eussent pas porté d'écu et une espèce de cuirasse, et qu'ils n'eussent pas attaqué immédiatement ces insulaires et renversé leur canot, la plus grande partie des nôtres auraient été percés de flèches. Après que leur canot eut été renversé, les Indiens se soutinrent sur l'eau en nageant, prenant pied de temps en temps sur certains bas-fonds qui se trouvaient là, et tirant encore sur les nôtres, qui, malgré tous leurs efforts, n'en purent saisir qu'un seul : on n'y parvint même qu'après l'avoir percé d'un coup de lance, dont il mourut à bord du bâtiment où on l'avait transporté. La différence qui existe entre les autres Indiens et ceux de Caribe, consiste en ce que ces derniers portent les cheveux très longs, tandis que les autres sont rasés d'une manière très particulière, et qu'ils font sur leur tête des croix et d'autres dessins, chacun comme il lui plaît, ce qu'ils exécutent avec des roseaux affilés. Tous les Caraïbes, comme tous les autres habitans de ces îles, n'ont point de barbe, et il est bien rare

d'en trouver un qui en soit pourvu. Les Caraïbes dont nous nous saisîmes avaient les yeux et les cils barbouillés de noir, ce qu'ils font, je crois, par ornement, et ce qui les rend encore plus effroyables. L'un d'eux dit que dans une de leurs îles, appelée *Cayre*, qui est la première que nous vîmes, et dans laquelle nous ne descendîmes pas, il y avait beaucoup d'or; que si nous y portions des clous à tête et des pointes pour la construction de leurs canots, nous rapporterions en échange tout l'or que nous voudrions. Le lendemain nous partîmes de cette île, où nous ne demeurâmes pas plus de six ou sept heures, et nous nous dirigeâmes sur un autre point (1) qui, à la vue, semblait être sur la route que nous devions suivre : il était nuit lorsque nous en arrivâmes tout près. Dans la matinée d'un autre jour, nous longeâmes la côte; c'était une très grande terre, quoique sans continuité, car elle est divisée en quarante et tant d'îlots (2). Ce pays est très élevé, et la plus grande partie, qui est stérile, ne ressemble en rien aux

---

(1) Ile de *Sainte-Croix*, où ils mouillèrent le 14 novembre. (M. F. DE NAV.)

(2) La plus grande de ces îles fut nommée par l'amiral *Sainte-Ursule* (*Santa-Ursula*), et toutes les autres *les onze mille Vierges* (*los once mil Virgenes*). (*Idem.*)

îles que nous avions vues ou que nous avons aperçues depuis. Il semblait qu'il devait renfermer dans son sein beaucoup de métaux; nous ne nous en approchâmes pas pour descendre à terre, mais une caravelle à voiles latines (*carabela latina*) aborda néanmoins à l'un des îlots, où elle reconnut quelques maisons de pêcheurs. Cependant les Indiennes qui étaient avec nous prétendaient qu'elles n'étaient pas habitées. Nous employâmes la plus grande partie de cette journée à parcourir la côte, et le lendemain au soir nous découvrîmes une autre île appelée *Buriquen* (1), dont nous suivîmes la côte pendant tout une journée, et nous jugeâmes que de ce côté elle avait environ trente lieues. Cette île est très belle et paraît très fertile; les Caraïbes viennent y exercer leur brigandage, et ils en enlèvent beaucoup de monde. Les habitans n'ont pas de canots et ne savent pas naviguer; mais, d'après le rapport des Caraïbes que nous amenions avec nous, ils font comme eux usage de l'arc; et si, quand on vient pour les enlever, ils peuvent saisir quelques uns des agresseurs, ils les mangent comme les Caraïbes

---

(1) Ile de *Porto-Rico*, à laquelle l'amiral donna le nom de *Saint-Jean-Baptiste* (*San-Juan-Bautista*).

(M. F. de Nav.)

les mangent eux-mêmes. Nous restâmes deux jours dans un des ports (1) de cette île; beaucoup de monde descendit à terre, mais nous ne pûmes jamais prendre langue, parce que tous les habitans s'enfuyaient dans la crainte des Caraïbes. L'amiral n'avait vu, dans son premier voyage, aucune de ces îles, qui furent toutes découvertes dans cette traversée : elles sont toutes très belles, et la terre en est excellente; mais l'île de *Buriquen* parut meilleure à tout le monde. Ici, à peu près, finissent les îles situées du côté de l'Espagne, que l'amiral n'avait point vues, quoique nous regardons comme certain qu'il y a plus de quarante lieues de terre du côté de l'Espagne avant ces premières, parce que deux jours avant que nous ne vissions la terre, nous aperçûmes des oiseaux qu'on appelle frégates; ce sont des oiseaux de proie marins qui ne s'arrêtent ni ne dorment sur l'eau. Il était déjà tard lorsque nous les vîmes s'élever, et ensuite se diriger vers la terre pour y dormir; et comme la nuit approchait, ils n'auraient pas pu aller se reposer avant la fin du jour à douze ou quinze lieues plus loin. C'était vers la droite qu'ils prenaient leur vol, et c'était cette direction que nous sui-

---

(1) C'est le golfe de *Mayaguës* (*Ensenada de Mayaguës*). (M. F. de Nav.)

vions aussi du côté de l'Espagne, d'où nous jugeâmes tous que de ce côté il devait y avoir terre, ce qu'on ne vérifia point, parce que cela nous eût détourné de la route dans laquelle nous marchions. J'espère que dans peu de voyages cette terre se trouvera. Nous partîmes au point du jour de cette île (1), et ce jour-là, avant la nuit, nous fûmes en vue d'une terre qui n'était pas non plus connue d'aucun de ceux qui avaient fait le premier voyage; mais par les renseignemens des Indiens que nous amenions, nous soupçonnâmes que c'était l'*Espagnole,* dans laquelle nous sommes maintenant (2). Entre cette île et celle de *Buriquen* on en aperçut une autre (3), quoiqu'elle ne fût pas grande. Après notre arrivée à cette île *Espagnole* nous trouvâmes d'abord une terre basse et très plate (4); tous étaient incertains si c'était réellement l'île qu'ils soupçonnaient être, parce que cette partie n'avait été vue ni par l'amiral, ni par les autres qui l'avaient suivi. Comme cette île est grande, elle est divisée en provinces qui portent des

---

(1) *Porto-Rico.* (M. F. de Nav.)

(2) L'amiral prit d'abord terre à l'île *Espagnole*, le vendredi 22 novembre. (*Idem.*)

(3) La *Mona y Monito.* (*Idem.*)

(4) *Cap del Engaño*, dans l'île Espagnole. (*Idem.*)

noms différens; on appelle cette partie où nous arrivâmes en premier lieu *Hayti;* la province qui la touche s'appelle *Xamaná*, et l'autre *Bohio;* c'est celle dans laquelle nous sommes en ce moment. Ces provinces se subdivisent en beaucoup d'autres, parce qu'elles sont grandes; ceux qui ont visité ces côtes assurent qu'elle peut avoir deux cents lieues de longueur : quant à moi, je lui en donnerai au moins cent cinquante. On ne connaît pas jusqu'à présent sa largeur. Il y a quarante jours qu'une caravelle est partie pour en faire le tour; elle n'est point encore revenue. C'est une terre fort singulière, dans laquelle il y a de grandes rivières, de hautes montagnes, de belles vallées et de grandes plaines; je soupçonne que l'herbe n'y sèche pas de toute l'année. Je ne crois pas qu'il y ait jamais d'hiver dans cette île ni dans les autres, parce que, à Noël, on trouve beaucoup de nids d'oiseaux, les uns avec des petits, les autres avec des œufs; mais, ni dans celle-ci ni dans les autres, on n'a jamais vu de quadrupèdes, excepté quelques chiens de toutes couleurs, comme dans notre patrie : leur espèce ressemble à celle de nos gros carlins. Quant aux animaux sauvages, il n'y en a point. Il y a aussi un animal de la couleur et du poil du lapin, de la grandeur d'un lapereau, avec une longue queue, les pates

comme celles d'un rat, il grimpe sur les arbres; plusieurs en ont mangé et disent que c'est fort bon. Il y a des couleuvres en grand nombre, mais elles sont petites. Il y a des lézards, quoique en petit nombre, parce que les Indiens s'en régalent et en estiment la chair autant que nous estimons en Europe celle des faisans. Ils sont de la grandeur des nôtres, dont ils diffèrent par leur conformation; cependant, dans un îlot (1), qui est près d'un fort qu'on appelle *Monte-Cristo,* où nous restâmes plusieurs jours, on a vu un lézard très grand; on le disait de la grosseur d'un veau et aussi long qu'une lance: on sortit plusieurs fois pour le tuer, mais il s'échappa toujours dans la mer, sans qu'on pût en venir à bout. Il y a dans cette île et dans les autres un grand nombre d'oiseaux de notre patrie, et beaucoup d'autres qui nous étaient inconnus. Quant aux oiseaux domestiques, on n'en a jamais vu aucun ici; cependant, dans la *Zuruquia,* il y avait dans les maisons des canards, la plupart blancs comme la neige, et quelques autres noirs, très jolis, avec des crêtes rases (*con crestas rasas*); ils sont plus grands que les nôtres, mais plus petits que nos oies. Nous fîmes environ cent lieues sur la côte de

---

(1) Ile *Chèvre* (*Cabra*). (M. F. de Nav.)

cette île, parce que jusqu'à l'endroit où l'amiral avait laissé le monde, qui était à peu près au centre ou au milieu (*en comedio ó en medio*) de l'île, il n'y avait pas beaucoup moins que cette distance. Passant par la province appelée *Xamaná*, nous abordâmes directement au pays de l'un des Indiens que, dans le dernier voyage, on avait renvoyé habillé, et avec quelques bagatelles que l'amiral lui avait fait donner. Ce jour-là il nous mourut un matelot biscayen qui avait été blessé par les Caraïbes; et comme nous allions le long de la côte, on eut le temps d'envoyer une embarcation à terre pour l'enterrer : cette embarcation était escortée par deux caravelles, qui s'approchèrent beaucoup de la terre. Un grand nombre d'Indiens vinrent au-devant de la barque; quelques uns portaient de l'or au cou et aux oreilles; ils voulaient venir aux vaisseaux avec les chrétiens, mais nos gens ne voulurent pas s'en charger, parce qu'ils n'avaient pas la permission de l'amiral. Quand ils virent qu'on ne voulait pas les amener, deux d'entre eux se jetèrent dans un petit canot, et se rendirent à l'une des deux caravelles qui s'étaient approchées de terre; on les y reçut avec bonté, et on les amena au vaisseau de l'amiral. Ils dirent, au moyen d'un interprète, qu'un certain roi (*un Rey fulano*) les envoyait pour savoir

quelles gens nous étions, et pour nous prier de descendre à terre, parce qu'ils avaient beaucoup d'or, et qu'ils nous en donneraient, comme aussi de tout ce qu'ils avaient à manger. L'amiral leur fit donner à chacun une chemise, un bonnet et autres bagatelles, et leur dit qu'il allait à la résidence de *Guacamari* (1), et que par ce motif il ne pouvait s'arrêter, mais qu'il se présenterait une autre occasion où il pourrait les visiter : ils s'en allèrent avec cette réponse. Nous continuâmes notre chemin, et nous arrivâmes enfin à un port appelé *Monte-Cristi*, où nous nous arrêtâmes deux jours pour reconnaître la disposition de la terre, parce que le lieu où l'amiral avait laissé ses gens lors de son premier voyage, ne lui avait pas paru bon pour former un établissement. Nous descendîmes à terre à cet effet; il y avait près de là une grande rivière (2) de fort bonne eau; mais toute la terre est noyée et trop malsaine pour pouvoir être habitée. Quelques uns des nôtres, en allant visiter la rivière et le pays, trouvèrent, dans un certain endroit, deux hommes morts près de la rivière, l'un avec un lacet au cou, l'autre avec une corde

---

(1) On a vu, dans la relation du premier voyage, que Christophe Colomb l'appelle *Guacanagari*. (D. L. R.)

(2) Rivière de *Santiago*. (M. F. de Nav.)

au pied : cela arriva le premier jour. Le jour suivant ils trouvèrent encore un peu plus loin deux autres corps morts. La position de l'un de ces corps permettait de voir qu'il avait beaucoup de barbe. Quelques uns des nôtres firent à ce sujet de fâcheuses conjectures, et non sans raison; car, comme je l'ai déjà dit, tous les Indiens sont sans barbe. Ce port est à douze lieues (1) de l'endroit où étaient les chrétiens. Au bout de deux jours nous mîmes à la voile pour le lieu où l'amiral avait laissé les Espagnols dont j'ai déjà parlé, dans la compagnie du roi de ces Indiens, appelé *Guacamari*, que je crois l'un des principaux de cette île. Ce jour-là nous arrivâmes en vue de notre destination; mais il était déjà tard (2), et comme il y avait là des bas-fonds sur lesquels, le jour auparavant, le navire qu'avait monté l'amiral s'était perdu, nous n'osâmes prendre port près de terre qu'après avoir sondé, ce que nous fîmes le lendemain; et lorsque nous fûmes assurés que nous pouvions entrer en toute sûreté, nous

---

(1) Il n'y a que sept lieues. (M. F. de Nav.)

(2) L'amiral arriva à l'entrée du port de la Nativité (*Navidad*) le mercredi 27 novembre, à peu près à minuit, et le jour suivant, vers le soir, il entra dans l'intérieur du port. (*Idem.*)

restâmes cette nuit-là à un peu moins d'une lieue de terre. Le soir nous vîmes au loin venir à nous un canot, dans lequel paraissaient être cinq ou six Indiens qui se dirigeaient vers nous en toute hâte. L'amiral, croyant qu'il nous ferait entrer en sûreté en nous faisant retirer (*que nos seguraba hasta alzarnos*), ne voulut pas que nous les attendissions; mais eux, persistant dans leur projet, continuèrent de naviguer vers nous, et s'en approchèrent jusqu'à une portée d'escopette; ils s'arrêtèrent pour nous regarder; et voyant ensuite que nous ne les attendions pas, ils virèrent de bord et retournèrent à terre. Aussitôt que nous fûmes arrivés à l'endroit dont nous venons de parler (1), l'amiral fit tirer deux coups de lombarde pour voir si les chrétiens qui étaient restés avec *Guacamari* répondraient, car ils avaient aussi des lombardes. Comme personne ne répondit, et que l'on n'apercevait dans ce lieu aucun vestige de feu ni de maisons, tout le monde s'abandonna à l'affliction, et soupçonna tout ce qu'un semblable événement devait faire craindre. Pendant que nous étions tous ainsi plongés dans la tristesse, après quatre ou cinq heures de la nuit, le même canot que nous avions vu dans la soirée vint deux

(1) Baie du *Caracol*. (M. F. de Nav.)

fois, et les Indiens qui le montaient demandèrent l'amiral à l'un des capitaines de la première caravelle qu'ils trouvèrent. On les amena au vaisseau de l'amiral, et ils ne voulurent y entrer que lorsque l'amiral leur eut parlé lui-même; ils demandèrent de la lumière pour le reconnaître, et quand ils l'eurent reconnu ils entrèrent. L'un d'eux était cousin de *Guacamari*, lequel les avait députés dans d'autres occasions. Après être retournés, comme nous l'avons dit, l'après-midi antérieure, ils rapportaient des masques d'or (*caratulas de oro*), que *Guacamari* envoyait en présent, l'un pour l'amiral, l'autre pour un capitaine qui l'avait accompagné dans le premier voyage. Ces Indiens restèrent dans le vaisseau et parlèrent pendant trois heures avec l'amiral, en présence de tout le monde, et ils témoignèrent beaucoup de joie de le revoir. Lorsqu'on leur demanda des nouvelles des chrétiens qu'on avait laissés, le cousin de *Guacamari* répondit qu'ils se portaient tous bien, quoiqu'il en fût mort quelques uns de maladie, et d'autres à la suite de rixes qui s'étaient élevées entre eux, et que Guacamari était en outre blessé à la jambe, ce qui l'avait empêché de venir lui-même, mais qu'il viendrait un autre jour. Ils racontèrent que deux autres rois, appelés, le premier *Caonabó*, et le second *Mayreni*, étaient venus faire

la guerre à Guacamari, et qu'ils lui avaient brûlé ses habitations : ils s'en retournèrent ensuite, disant qu'un autre jour ils reviendraient avec ledit Guacamari. Après tous ces détails, ils nous laissèrent consolés pour cette nuit. Le lendemain nous attendîmes dans la matinée l'arrivée de Guacamari, et dans l'intervalle quelques hommes sautèrent à terre par ordre de l'amiral, et se rendirent au lieu où ce chef indien avait coutume de résider; mais ils le trouvèrent réduit en cendre. La maison de campagne entourée d'une palissade assez forte, dans laquelle les chrétiens habitaient, avait été brûlée ou démolie (*derribado*), ainsi que tout ce qu'elle renfermait. On trouva quelques manteaux (*bernias*) (1) et d'autres vêtemens que les Indiens avaient apportés pour les jeter dans la maison (*a echar en la casa*). Ceux qui venaient dans ces parages paraissaient fort intimidés; et loin d'oser s'approcher de nous, ils fuyaient au contraire, ce qui ne nous parut pas bien, parce que l'amiral nous avait dit qu'en arrivant en ce lieu les canots des Indiens se rendraient à bord de nos vaisseaux en si grand nombre pour

---

(1) *Capa de abrigo*, manteau d'abri fait d'un tissu grossier de laine semblable à celui des couvertures, et de diverses couleurs. (M. F. DE NAV.)

nous voir, que nous ne pourrions nous en défendre, comme ils l'avaient fait dans l'autre voyage. Comme nous voyions que maintenant ils se méfiaient de nous, cela ne nous paraissait pas un bon signe. Toutefois, séduits par nos démonstrations d'amitié et par nos présens, tels que grelots et perles de verre, un parent de Guacamari, et trois autres, se rassurèrent; ils arrivèrent dans la barque et vinrent à bord du vaisseau. Lorsqu'on leur demanda des nouvelles des chrétiens, ils répondirent qu'ils étaient tous morts. Déjà un des Indiens que nous avions amené de Castille nous l'avait dit, en nous assurant qu'il le tenait de l'un des deux Indiens qui étaient venus auparavant à bord avec leur canot; mais nous ne l'avions pas cru. On demanda à ce parent de Guacamari, par qui les chrétiens avaient été tués; il dit que c'était par le roi *Caonabó* et par le roi *Mayreni*, qui avaient brûlé tout ce qui était dans ce lieu; qu'un grand nombre des leurs étaient grièvement blessés, et que Guacamari avait la cuisse percée; qu'il s'était réfugié dans un autre lieu, où il désirait aller le chercher. On lui donna quelques présens, et il partit bientôt pour le port où résidait son parent. Nous les attendîmes tout le jour, et quand nous vîmes qu'ils ne venaient pas, beaucoup d'entre nous soupçonnèrent que les Indiens qui, l'avant-

veille, étaient venus pendant la nuit, s'étaient noyés, parce qu'on leur avait donné deux ou trois fois à boire du vin, et que le canot était très petit, et pouvait facilement chavirer. Un autre jour, au matin, l'amiral mit pied à terre accompagné de quelques uns de nous, et nous allâmes à l'endroit où devait être la ville; tout était brûlé, et l'on y remarquait sur l'herbe des habits de chrétiens. A cette heure-là nous ne vîmes aucun mort. Les opinions étaient très divisées parmi nous; les uns soupçonnaient Guacamari lui-même d'avoir trempé dans le meurtre des chrétiens et dans la trahison dont ils avaient été victimes; d'autres se refusaient à le croire, par la raison que sa résidence était brûlée; enfin, la chose était fort douteuse. L'amiral ordonna de faire des recherches sous le sol où les chrétiens s'étaient fortifiés, parce qu'il leur avait laissé l'ordre qu'aussitôt qu'ils auraient acquis de l'or en certaine quantité, ils l'enfouissent. Pendant que cette opération se faisait, il voulut s'avancer à près d'une lieue pour visiter un point où il nous paraissait qu'on pouvait bâtir une ville, parce qu'il était temps de le faire. Quelques uns de nous allèrent avec lui, regardant la terre par la côte (*por la costa*), jusqu'à ce que nous arrivâmes à un village composé de sept à huit maisons, que les Indiens

avaient abandonné aussitôt qu'ils nous virent venir, en emportant tout ce qu'ils purent, et en cachant le reste parmi des herbes qui entourent les maisons. Ces gens sont si brutes, qu'ils ne savent pas chercher un lieu habitable; on n'a pas d'idée des pitoyables constructions faites par ceux qui habitent les côtes; leurs maisons sont, tout autour, recouvertes de tant d'herbes, et l'humidité y est telle, que je ne conçois pas comme ils vivent. Nous trouvâmes dans ces maisons beaucoup de choses qui avaient appartenu aux chrétiens, et que nous ne croyions pas que ces gens-là eussent obtenues par des échanges, entre autres un très joli manteau à la moresque (*una almalafa muy gentil*), qui avait été conservé tel qu'il était venu de Castille; des bas, des morceaux de drap, une ancre de navire que l'amiral avait perdue vers ces parages dans son premier voyage, et une foule d'autres choses, ce qui nous confirma de plus en plus dans notre opinion. En recherchant parmi les objets qu'ils avaient cachés, nous trouvâmes dans un sac de nattes (*en una esportilla*), soigneusement cousu, une tête humaine bien conservée; nous pensâmes que ce pouvait être la tête d'un père, d'une mère ou d'une personne chérie. Depuis, j'ai entendu dire qu'on en avait trouvé beaucoup d'autres ainsi enveloppées et

conservées, ce qui me fait penser que nous avions bien jugé. Nous retournâmes ensuite sur nos pas, et nous vînmes ce jour-là vers le lieu où avait été la ville : quand nous arrivâmes nous trouvâmes plusieurs Indiens qui, plus rassurés, étaient à échanger de l'or ; ils en avaient déjà échangé jusqu'à un marc. Ils avaient montré un lieu où étaient enterrés onze chrétiens, déjà recouverts par l'herbe qui avait poussé sur leurs cadavres, et tous disaient unanimement que Caonabó et Mayrení les avaient tués. Ils entremêlaient néanmoins leurs récits de plaintes contre les chrétiens, sur ce que l'un avait trois femmes, l'autre quatre ; ce qui nous fit penser que le malheur éprouvé par les nôtres provenait de la jalousie des naturels. Un autre jour, dans la matinée, l'amiral ayant reconnu qu'il n'y avait là aucun lieu convenable pour que nous pussions y former un établissement, décida qu'une caravelle irait à la recherche d'un endroit commode, et il se dirigea d'un autre côté avec quelques uns d'entre nous. Nous trouvâmes un port très sûr et un terrain très agréable pour y établir une habitation ; mais comme ce point était éloigné de celui où nous désirions nous placer, et où se trouvait la mine d'or, l'amiral ne voulut pas s'y fixer, et il résolut de ne placer son établissement que dans un autre endroit où

il serait plus assuré de trouver réunis tous les avantages désirables.

La caravelle qui était allée de l'autre côté pour chercher un lieu propre à former un établissement, et sur laquelle avaient été embarqués Melchior et quatre ou cinq autres hommes capables, en qui l'on pouvait avoir confiance (*hombres de pro*), était arrivée lorsque nous fûmes de retour de l'endroit dont nous venons de parler. Pendant qu'ils côtoyaient le rivage, un canot qui portait deux Indiens, dont l'un était frère de Guacamari, se présenta à eux; ce dernier fut reconnu par un pilote de la caravelle. Sur la demande que leur firent les principaux de ce navire, ils répondirent que Guacamari les suppliait de descendre à terre, où il avait sa résidence, composée d'une cinquantaine d'habitations environ. Les chefs espagnols firent alors approcher la chaloupe de terre, y débarquèrent, et se rendirent ensuite dans le lieu où était Guacamari, qu'ils trouvèrent étendu sur son lit, se plaignant comme s'il était blessé. Ils causèrent avec lui, et lui demandèrent des nouvelles des chrétiens; il répondit comme les autres, que c'étaient Caonabó et Mayrení qui les avaient assassinés, et qui l'avaient blessé lui-même à la cuisse, laquelle il leur montra bandée. Ceux qui le virent alors crurent à la vérité de ce qu'il

disait. Au moment de se séparer il donna un bijou d'or à chacun des Espagnols, selon le mérite qu'il leur attribuait. Ils réduisent cet or en feuilles très minces, parce qu'ils en ont besoin pour faire des masques (*caratulas*), et pour pouvoir l'appliquer sur le bitume (*betun*), qu'ils font aussi, ce qui ne pourrait pas avoir lieu si cet or n'était pas réduit en feuilles. Ils font aussi d'autres bijoux pour orner leur tête et pour suspendre aux oreilles ou au nez, et à cet effet il faut qu'il soit également réduit en feuilles minces : ils ne font pas tout cela par ostentation et pour faire parade de leurs richesses, mais par goût (*por buen parecer*). Guacamari leur fit entendre par signes, et le mieux qu'il put, que, comme il était malade, il les suppliait de vouloir bien dire à l'amiral d'avoir la bonté de venir le voir. Lorsque l'amiral arriva, ils lui racontèrent ce qui s'était passé. Un autre jour, le matin, il résolut de partir pour cet endroit, auquel nous devions arriver en trois heures, parce qu'il y avait à peine trois lieues du point où nous étions; mais comme nous y arrivâmes à l'heure du dîner, nous prîmes notre repas avant de descendre à terre. Après que nous eûmes mangé, l'amiral ordonna à tous les capitaines de venir avec leurs barques pour aller à terre, parce que déjà, dans la matinée

qui précéda le jour de notre départ du point où nous étions, le frère de Guacamari était arrivé pour parler à l'amiral, et le presser d'aller à la résidence de son frère.

L'amiral débarqua avec toutes les personnes qui jouissaient le plus de sa confiance; leurs costumes étaient si soignés, que, même dans une grande ville, on les aurait jugés de bon goût. Il apporta avec lui quelques objets pour en faire cadeau à Guacamari, afin de répondre à la politesse qu'il lui avait faite de lui offrir une certaine quantité d'or, et à la bonne volonté qu'il avait témoignée. Guacamari, dont nous avons déjà parlé, avait également fait ses dispositions pour lui offrir ses présens. Lorsque nous arrivâmes, nous le trouvâmes dans son lit, suspendu en l'air, suivant l'usage du pays; ce lit était tissu en coton et semblable à un filet: il ne se leva point, mais de son lit il fit, le mieux qu'il sut, des démonstrations de politesse, et il avait les larmes aux yeux en exprimant son vif regret de la mort des chrétiens. Il commença par nous raconter, le mieux qu'il lui fut possible, de quelle manière les uns étaient morts de maladie, comment d'autres avaient été tués lorsqu'ils allaient chercher la mine d'or à *Caonabó*, et de quelle manière on était venu assassiner les autres dans sa cité. A en juger

par l'état des cadavres, il n'y avait pas encore deux mois que l'événement était arrivé. Après avoir fini, il présenta à l'amiral huit marcs et demi d'or, et cinq ou six cents de pierreries travaillées de diverses couleurs, un couvre-chef (*bonete*) enrichi également de pierreries, auquel je juge qu'ils attachaient beaucoup d'importance; dans le bonnet il y avait un joyau qu'il lui donna comme une chose très respectable. Il me paraît qu'ils estiment le cuivre plus que l'or. Comme il se trouvait alors avec moi un chirurgien d'armée, l'amiral dit à Guacamari que nous étions très instruits dans la connaissance des maladies des hommes, et qu'il voulût bien nous montrer sa blessure. Il répondit qu'il le ferait volontiers, et j'ajoutai que pour cela il serait nécessaire, si cela lui était possible, qu'il sortît de sa maison, parce que la grande quantité de gens qui l'encombraient rendait la pièce obscure, et empêchait de bien observer la plaie: il sortit en effet immédiatement, en s'appuyant sur le bras de l'amiral; mais je crois que ce fut plutôt par timidité que de bonne volonté. Lorsqu'il se fut assis, le chirurgien s'approcha de lui, et commença à lui enlever les bandes; alors il dit à l'amiral que sa blessure avait été faite avec une *ciba*, ce qui signifie, avec une pierre: lorsqu'elle fut découverte, nous l'examinâmes. Il est certain

qu'il n'avait pas plus de mal à cette jambe qu'à l'autre, quoique, à en juger par ses grimaces (*aunque el hacia del raposo*), on aurait pu croire qu'elle le faisait beaucoup souffrir. On ne pouvait se former une opinion bien arrêtée sur ce qui s'était passé, parce qu'on en ignorait les causes; mais il y avait incontestablement plusieurs circonstances qui démontraient que des ennemis l'avaient attaqué. L'amiral lui-même ne savait quoi faire; mais il lui parut, ainsi qu'à beaucoup d'autres, qu'il était bon pour le moment de dissimuler jusqu'à ce qu'on connût parfaitement la vérité, car alors on pourrait châtier ceux que l'on voudrait. Dans cette soirée Guacamari vint avec l'amiral visiter les bâtimens : on lui montra les chevaux et tout ce qu'il y avait, et il en fut très émerveillé, comme de choses qui lui étaient tout-à-fait inconnues. Il accepta une collation dans le bâtiment, et dans la soirée il retourna chez lui. L'amiral lui dit qu'il voulait aller habiter dans le même lieu que lui, et y faire construire des maisons; celui-ci répondit qu'il en serait charmé, mais il lui fit observer que cet endroit était très malsain à cause de sa grande humidité, ce qui était très vrai. Tout ceci se passait devant nos deux interprètes indiens, qui étaient venus en Castille dans notre précédent voyage.

Ils étaient les seuls que nous avions conservés, de sept embarqués avec nous, les cinq autres étant morts en chemin, et ceux-ci avaient été eux-mêmes bien près de mourir. Nous demeurâmes encore un jour à mouiller dans ce port; et Guacamari ayant voulu savoir l'époque du départ de l'amiral, ce dernier lui fit savoir que ce serait le jour suivant. Dans cette même journée le frère du chef indien, dont nous avons déjà parlé, vint au bâtiment accompagné de plusieurs personnes; ils apportèrent un peu d'or pour faire des échanges, et le jour même de notre départ on échangea une bonne quantité de ce précieux métal. Il y avait dans le bâtiment dix femmes de celles qu'on avait prises dans l'île de *Cariby*, dont la plupart étaient de *Buriquen*. Le frère de Guacamari s'entretint avec elles; nous présumons qu'il leur dit de faire ce qu'elles s'empressèrent d'exécuter cette nuit, c'est-à-dire qu'au moment où nous commencions de nous livrer au sommeil, elles se jetèrent très doucement à l'eau, et se dirigèrent vers la terre, de manière que quand on s'aperçut de leur absence elles étaient déjà si loin, qu'on eut toute les peines du monde à en rattraper plus de quatre avec les barques, et encore ne les prit-on qu'au moment où elles sortaient de l'eau; elles avaient nagé pendant plus d'une grande demi-lieue. Le

jour suivant, de très bonne heure, l'amiral envoya dire à Guacamari qu'il eût à lui envoyer les femmes qui s'étaient échappées la nuit précédente, et qu'il donnât promptement des ordres pour qu'on les cherchât. Quand les envoyés de l'amiral arrivèrent, ils trouvèrent le bourg abandonné, au point qu'il n'y restait plus une seule personne. Beaucoup d'entre nous commencèrent alors à se confirmer dans leurs soupçons; d'autres se bornaient à dire qu'ils avaient probablement changé de bourgade, ainsi qu'ils sont dans l'habitude de le faire. Ce jour-là nous ne bougeâmes pas, parce que le temps était contraire. Le jour suivant, l'amiral ayant pris de bonne heure la résolution, puisque le temps continuait à être contraire, d'aller visiter, avec les canots, un port qui se trouvait à deux lieues de distance (1), le long de la côte, afin de s'assurer si ce lieu était convenable pour y construire des habitations, nous y allâmes avec toutes les barques des navires, laissant les bâtimens dans le port. Nous parcourûmes toute la côte de l'île dont les habitans se méfiaient de nous, et nous arrivâmes dans un bourg d'où ils s'étaient tous enfuis. En parcourant les maisons de ce village, nous rencontrâmes, caché dans le

(1) Port *Del fin ó Bahiaja*. (M. F. de Nav.)

bois (*metido en el monte*), un Indien blessé d'un coup de dard (*ferido de una vara*), qui lui avait traversé les épaules, ce qui l'avait empêché de fuir plus loin. Les habitans de cette île se battent avec des dards ou javelots pointus, qu'ils lancent avec des arcs semblables à ceux dont les petits garçons de Castille se servent pour lancer leurs petites flèches, et ils les jettent à de très grandes distances et avec assez de justesse. Il est certain qu'ils peuvent faire beaucoup de mal à des gens désarmés. Cet Indien nous rapporta que Caonabó et les siens l'avaient blessé et avaient brûlé les maisons de Guacamari. Le peu que nous comprîmes à son langage, et les versions équivoques qu'ils nous ont données, nous ont tellement embarrassés, que jusqu'à présent il nous a été impossible de découvrir la vérité de la cause de la mort de nos gens. Nous ne trouvâmes pas non plus que ce port fût convenablement disposé, sous le rapport de la salubrité, pour y construire des habitations. L'amiral décida que nous remonterions la côte par où nous étions venus de Castille, parce qu'on nous avait indiqué que c'était de ce côté que se trouvait l'or. Le temps nous fut si défavorable, qu'il nous coûta plus de peine pour faire trente lieues en arrière, que pour venir de Castille; ce qui, réuni à la longueur du chemin, fit qu'il s'était déjà

écoulé plus de trois mois depuis que nous étions descendus à terre. La Providence permit que, par suite de la contrariété du temps qui nous empêcha d'aller plus en avant, nous eûmes à prendre terre dans un lieu le mieux situé du monde, et tel que nous pouvions le désirer, où il y a un excellent port et beaucoup de poissons (1) dont nous avions grand besoin à cause du peu de viande qui nous restait. Il y a dans ces parages des poissons singuliers et plus sains que ceux d'Espagne : il est vrai que le climat ne permet pas de les conserver d'un jour à l'autre, parce que l'air est ici chaud et humide, ce qui occasionne une prompte putréfaction des matières animales (*las cosas introfatibles*). La terre est très propre à toute espèce de culture (*muy gruesa para todas cosas*); il y a auprès deux rivières, dont l'une grande, et l'autre moyenne, et dont l'eau est excellente. On construit sur le rivage de l'une de ces rivières une ville nommée *Marta*, qui est bornée d'un côté par l'eau, de manière que la moitié de la ville en est entourée, avec un ravin de roche escarpée, en sorte que de ce côté elle n'a besoin d'aucune fortification; l'autre moitié est ceinte par une

(1) L'*Isabelle*, éloignée de dix lieues à l'est de *Monte-Cristi*. (M. F. de Nav.)

futaie épaisse, qui permettrait à peine à un lapin de passer à travers, et les arbres en sont si verts, qu'en aucun temps le feu ne pourra les brûler. On a commencé à détourner un bras de la rivière, que les directeurs des travaux (*maestros*) veulent faire passer par le milieu de la ville, et ils y établiront des moulins et des scies d'eau (*moliendas e sierras de agua*), et tout ce qu'on peut faire au moyen de l'eau. On a semé beaucoup de plantes potagères, qui croissent plus vite en huit jours dans ce pays qu'en vingt en Espagne. Il y vient continuellement beaucoup d'Indiens, et avec eux des Caciques, que l'on peut considérer comme leurs capitaines ; ils sont accompagnés également de beaucoup d'Indiennes : ils viennent tous chargés d'*ages* qui sont comme des navets, excellens à manger, et que nous préparons ici de toutes sortes de manières. Cet aliment est si fortifiant (*cordial*), qu'il nous a fait à tous le plus grand plaisir, parce que, sans exagérer, nous pouvons dire que jamais hommes n'ont été soumis à un genre de vie plus rigoureux que celui que nous avons mené en mer, et cela était nécessaire, parce que nous ne savions pas le temps que nous aurions et celui que nous serions obligés de passer en chemin ; ainsi il fut prudent d'économiser les vivres afin de pouvoir conserver la vie, quel que fût le

temps qui survînt. Ces Indiens changent l'or, les vivres et tout ce qu'ils apportent contre des bouts d'aiguillettes, des perles de verre, des épingles et des morceaux d'écuelles et de plats. Les habitans de *Caribi* appellent cet *age*, *nabi*, et les Indiens le nomment *hage*. Tous les habitans de cette peuplade, ainsi que je l'ai déjà dit, vont tout nus, comme lorsqu'ils sont venus au monde; il faut en excepter cependant les femmes de cette île, qui couvrent leurs parties naturelles avec un morceau de toile de coton, qui leur entoure les hanches; d'autres les couvrent avec des herbes et des feuilles d'arbres.

Les hommes comme les femmes sont dans l'usage de se peindre le corps, et c'est là leur principale parure (*sus galas dellos é dellas es pintarse*); les uns se peignent en noir, les autres en blanc et en rouge, et d'une manière si bizarre, qu'on ne peut s'empêcher de rire en les voyant; leurs têtes sont rasées de distance en distance, et ils conservent à certaines places des toupets de cheveux disposés de telle sorte, qu'il serait impossible de les représenter; en un mot, tout ce que, dans notre Espagne, on pourrait faire sur la tête d'un fou, ici le personnage le plus considérable d'entre eux est enchanté de le faire sur lui-même (*vos lo terná en mucha merced*). Nous sommes dans un pays où il y a beaucoup

de mines d'or, et, selon ce qu'on rapporte, aucune n'est à plus de vingt ou vingt-cinq lieues; les unes sont situées, dit-on, dans le *Niti*, sous la domination de Caonabó, celui qui a massacré les chrétiens; il y en a d'autres dans une autre partie qu'on appelle *Cibao*, lesquelles, s'il plaît à Dieu, nous verrons de nos propres yeux sous peu de jours; à présent même nous l'exécuterions, si nous n'avions pas tant de choses à faire, que nous ne pouvons suffire à tout, et que les gens ont souffert extraordinairement depuis quatre ou cinq jours. La principale cause me paraît provenir du travail extraordinaire, des mauvais chemins et de la différence du climat (*allende de la diversidad de la tierra*); mais j'espère qu'avec la grâce de Dieu tous se leveront en bonne santé. D'après ce qu'on peut juger de ces gens-ci, on voit que s'ils nous comprenaient, tous se convertiraient, car ils font tout ce qu'ils nous voient faire, soit lorsque nous nous agenouillons devant les autels, soit quand *l'Angélus* (*ave Maria*) sonne, soit à nos autres actes de dévotion, soit enfin lorsque nous faisons le signe de la croix; tous disent qu'ils veulent être chrétiens, quoique dans le fond ils soient idolâtres, car dans leurs maisons ils ont des idoles de plusieurs espèces. Je leur ai demandé ce que c'était, et ils m'ont répondu que c'était une chose

de *Turey*, ce qui veut dire du ciel. Je voulus les jeter au feu, mais cela leur fit tant de peine, qu'ils en avaient les larmes aux yeux. Ils pensent également que tout ce que nous apportons vient du ciel, et c'est pour cela qu'ils appellent tout *Turey*, qui signifie ciel, ainsi que nous l'avons déjà dit. Le jour que je fus coucher à terre fut le premier jour du Seigneur (*el primero dia del Señor*). Le peu de temps que nous avons passé à terre, nous nous sommes plus occupés de nous loger et de chercher les choses nécessaires, qu'à prendre connaissance de ce que produisait cette terre et de ce qui s'y trouvait. Cependant, dans le peu que nous avons vu, il y a des choses dignes d'inspirer la plus grande admiration. Nous avons vu des arbres qui produisent de la laine si fine, que les connaisseurs disent qu'on en pourra faire du bon drap. Ces arbres sont en si grande quantité, qu'il sera aisé de charger les caravelles de cette laine, quoiqu'elle soit fort difficile à recueillir, parce que les arbres sont très épineux; mais je suis convaincu qu'on trouvera quelque moyen pour la ramasser. Il y a beaucoup de coton sur des arbres qui produisent continuellement, et qui sont aussi grands que les pêchers (*duraznos*) (1).

(1) *Duracina arbor, duracinus persica,* espèce de pêcher. (D. L. R.)

Il y a aussi d'autres arbres qui produisent une cire qui, pour la saveur et pour brûler, ressemble tellement à celle des abeilles, qu'il y a très peu de différence de l'une à l'autre. Il existe une multitude d'arbres de térébenthine extraordinaire (*muy singular*) et très fine; on y trouve beaucoup de gomme adragant (*alquitira*), également de très bonne qualité. On y voit des arbres qui, à ce que je crois, produisent la noix muscade, mais je ne puis pas l'assurer, parce qu'ils sont à présent sans fruits, et que je ne les juge que par la saveur et l'odeur de l'écorce, qui sont semblables à celles de la noix muscade. Je vis un Indien qui portait au cou une racine de gingembre. On y trouve aussi de l'aloès; mais il n'est pas de la même espèce que celui que nous connaissons dans nos pays : il n'y a cependant pas de doute qu'il ne soit de la famille des aloès que distinguent les savans (*los dotores*). On y trouve une espèce de cannelle qui n'est pas, à la vérité, aussi fine que celle que nous avons vue; nous ne savons pas si par hasard cela provient de ce qu'on ne sait pas la recueillir à temps, ou bien si c'est parce que le terrain ne peut en produire de meilleure. On y distingue aussi des mirobolans couleur de citron (*mirobolanos cetrinos*); mais en ce moment ils sont tous tombés au pied des arbres, et comme la terre est très

humide, ils sont pourris. Leur saveur est très amère, et cela provient, à ce que je crois, de ce qu'ils sont gâtés; mais à l'exception du goût, qui est mauvais, ce sont sous tous les autres rapports de véritables mirobolans. Il y a aussi de la gomme lentisque d'une excellente qualité. Les habitans de toutes les îles que nous avons jusqu'à présent découvertes, ne possèdent aucune espèce de fer. Ils ont beaucoup d'outils, surtout des haches et des erminettes (*azuelas*) (1) faites avec des pierres si élégantes et si bien travaillées, qu'on ne peut trop s'étonner de ce qu'ils ont pu les fabriquer sans fer. Leur nourriture consiste en pain fait avec des racines d'une herbe qui tient le milieu entre l'arbre et l'herbe; c'est l'*age* (*é el age*) dont j'ai déjà parlé, qui est comme un navet, et qui fournit un fort bon aliment. Ils emploient pour l'assaisonner une espèce d'épice qu'ils appellent *agi*, et avec laquelle ils mangent également le poisson, ainsi que les oiseaux, quand ils peuvent en prendre, et dont il existe une multitude d'espèces. Ils ont des fruits (*unos granos*) ressemblant aux noisettes, et très bons à manger. Ils mangent toutes les couleuvres, les lézards, les

---

(1) *Azuela*, erminette, outil de menuisier.

(D. L. R.)

araignées et les vers qu'ils trouvent; c'est par ce motif que je les considère comme plus brutes qu'aucun animal du monde. L'amiral, après s'être déterminé à abandonner la découverte des mines jusqu'à ce qu'il eût expédié les vaisseaux qui devaient partir pour la Castille (1), parce que la majeure partie de ses gens étaient tombés malades, résolut de dépêcher deux escadrilles (*cuadrillas*) avec deux capitaines, l'une à Cibao (2), et l'autre à Niti, où était Caonabó, dont j'ai déjà parlé. Ils furent de retour, l'un le 20 janvier, et l'autre le 21 : celui qui se rendit à Cibao découvrit de l'or dans tant d'endroits, qu'à peine on ose le dire, car en réalité il en trouva dans plus de cinquante ruisseaux ou rivières, et même par terre dans des endroits où les rivières ne passaient pas; de sorte qu'il dit que, dans ce pays-là, on trouvera de l'or partout où l'on en cherchera. Il en apportait

(1) Il envoya en effet douze bâtimens sous le commandement d'Antoine de Torres, qui mit à la voile du port de la Nativité (*la Navidad*), le 2 février 1494, apportant avec lui la relation de tout ce qui était arrivé. (M. F. de Nav.)

(2) Ce fut Alonso de Hojeda qui, avec quinze hommes, partit dans le mois de janvier 1494, pour chercher les mines de Cibao, et qui retourna peu de jours après avec des nouvelles favorables, ayant été très bien reçu partout par les habitans du pays. (*Idem.*)

plusieurs échantillons pris dans différentes parties, qu'il avait trouvés dans les sables des rivières et dans les mares (*hontizuelas*), et il croyait qu'en fouillant la terre, comme nous savons le faire, on en découvrirait de plus gros morceaux, parce que les Indiens ne savent pas la creuser, et qu'ils n'ont pas les outils nécessaires pour pénétrer à un palme de profondeur. Celui qui se rendit à Niti dit avoir trouvé ce précieux métal dans trois ou quatre endroits différens, et il en apporta aussi des échantillons. C'est ainsi que, dès ce moment, les souverains nos maîtres peuvent être considérés comme les monarques les plus heureux et les plus riches du monde; car jusqu'à nos jours on n'a vu ni entendu rien de semblable sur la terre, et véritablement, dans le prochain voyage que feront les vaisseaux, ils seront porteurs d'une si énorme quantité d'or, que cela causera la plus grande admiration à ceux qui le verront. Il me semble qu'ici je dois terminer mon histoire. Je crois que ceux qui ne me connaissent pas, et qui m'auront entendu raconter des choses aussi extraordinaires, me traiteront de narrateur impertinent (*me ternan por prolijo*), et d'homme qui a exagéré un peu; mais Dieu est témoin que je ne me suis pas écarté un instant de la vérité.

Ici se termine la copie de ce qui a rapport aux nouvelles de ces contrées des Indes (1); ce qui suit dans la lettre n'est pas relatif à l'objet essentiel, car il ne s'agit que des affaires particulières que ledit docteur Chanca, comme natif de Séville, recommandait à ceux du Chapitre (*Cabildo*) de cette ville, et qui concernaient ses biens et ses parens qu'il avait laissés à Séville, où cette lettre parvint dans le mois de (2)..... l'an 1493.

Ceci a été copié d'un registre que possède l'Académie royale d'Histoire, écrit vers le milieu du seizième siècle, et qui fait partie de la collection de documens relatifs aux Indes, que forma Antoine de Aspa, religieux de l'ordre de Saint-Jérôme, du monastère de la Mejorada,

(1) Il est vivement à regretter que le docteur Chanca n'ait pas rapporté les événemens qui eurent lieu postérieurement dans l'île Espagnole, avec d'autant plus de raison qu'ils sont fort importans, et que d'autres historiens contemporains les ont racontés. (M. F. DE NAV.)

(2) On trouve une semblable lacune dans l'original; la date de l'année n'est pas juste. Cette lettre a dû être portée par les vaisseaux de Torres, et par conséquent être écrite à la fin de janvier 1494, après la première expédition de Hojeda. (*Idem.*)

près d'Olmedo. Le manuscrit se compose de trente-trois feuilles; les dix-sept premières contiennent les premier et deuxième Livres des Décades de Pierre Martyr de Angleria, traduites en castillan. Le traducteur, qui écrivait dans les années de 1512 *à* 1524, *a fait plusieurs additions au premier; le deuxième est une traduction presque littérale. Depuis la feuille dix-sept verso, jusqu'à la trente-unième, on trouve la relation du docteur Chanca, que nous venons de donner, et qui était restée inédite jusqu'à ce moment. Don Manuel Avella en avait tiré une copie, qui se trouve dans la collection de don J.-B. Muñoz, et je l'ai eue sous les yeux pour la confronter avec l'original.*

A Madrid, le 12 *juin* 1807.

Signé Martin-Fernandez de NAVARRETE.

MÉMOIRE

Sur les résultats du second voyage aux Indes de l'amiral don Christophe Colomb, que cet amiral rédigea pour les Rois catholiques, et remit, dans la ville d'*Isabela,* le 30 janvier 1494, à Antoine de Torres. A la fin de chaque chapitre se trouve la réponse de Leurs Altesses. (1)

Ce que vous, Antoine de Torres, capitaine du vaisseau *Marie-Galante* (*Marigalante*), et gouverneur de la ville de *Isabela,* direz de ma part au Roi et à la Reine, nos maîtres, est ce qui suit :

Premièrement, après avoir remis les lettres de créance que vous portez de ma part pour Leurs Altesses, vous leur baiserez, en mon nom, les pieds et les mains, et vous me recommanderez à elles comme au Roi et à la Reine, mes maîtres naturels, au service desquels je désire terminer mes jours, et vous pourrez leur dire plus amplement tout ce que vous avez vu et su de moi.

Leurs Altesses l'agréent et le reconnaissent pour un service.

(1) Dans l'original et dans la copie du manuscrit d'où on a tiré cette autre copie, les réponses sont en marge de chaque chapitre. (M. F. de Nav.)

Item. Quoique, par les lettres que j'ai écrites à Leurs Altesses, ainsi qu'au père Buil et au trésorier, on puisse se former une idée bien détaillée et étendue de tout ce qui s'est fait depuis notre arrivée; vous direz néanmoins de ma part à Leurs Altesses, qu'il a plu à Dieu de m'accorder pour leur service une si grande grâce, que non seulement jusqu'à présent on n'a rien trouvé qui ait pu diminuer l'importance de ce que j'ai écrit, dit et affirmé précédemment à Leurs Altesses; mais que, par la grâce de Dieu, j'espère au contraire que dans peu de temps tout cela paraîtra bien plus clairement par les faits, parce que, sur le rivage de la mer, sans avoir pénétré dans l'intérieur du pays, on trouve des traces marquées des différentes épiceries, et que ce commencement annonce naturellement de meilleurs résultats que ceux déjà obtenus. Il en est de même pour les mines d'or; car deux personnes seulement qui partirent pour en découvrir, chacune de leur côté, et qui ne s'arrêtèrent que quelques instans, parce qu'elles avaient avec elles très peu de monde, trouvèrent cependant un grand nombre de rivières dont les sables renfermaient ce précieux métal, et en telle quantité, que chacun de ceux qui se trouvaient là en ramassèrent avec la main pour échantillon, et que nos deux envoyés revinrent si

joyeux et vantèrent tellement l'abondance de l'or, que je crains de fatiguer l'attention de Leurs Altesses en rapportant tout ce qu'elles ont dit. Mais comme Gorbalan, qui fut une des personnes qui allèrent à la découverte, se rend en Espagne, il pourra raconter tout ce qu'il a vu et observé; quoiqu'il reste ici un autre individu nommé Hojeda, domestique (*criado*) du duc de Medinaceli, garçon très discret et très appliqué (*muy discreto mozo y de muy gran recabdo*), qui, sans aucun doute et même sans comparaison, découvrit beaucoup plus, d'après le mémoire qu'il donna sur les rivières qu'il avait vues, en ajoutant que dans chacune d'elles il y a des choses qui paraissent incroyables : il résulte de tout cela que Vos Altesses doivent rendre grâce à Dieu, qui les favorisa tant dans toutes leurs entreprises.

Leurs Altesses rendent beaucoup de grâces à Dieu pour tout cela, et considèrent comme un service très signalé tout ce que l'amiral a déjà fait et ce qu'il fait en ce moment, parce qu'elles reconnaissent qu'après Dieu c'est lui qui leur a procuré ce qu'elles ont et pourront avoir dans ces contrées; et comme elles lui écrivent à ce sujet plus longuement, elles se réfèrent à leur lettre.

Item. Vous direz à Leurs Altesses ce que je

leur ai déjà écrit, que je désirerais avec ardeur pouvoir leur envoyer, par ce convoi, une plus grande quantité d'or sur celui qu'on a l'espoir de pouvoir ramasser; mais que la majeure partie des gens que nous employons sont tombés subitement malades. En outre, le départ de ce convoi ne pouvait pas être suspendu plus longtemps, soit à cause des grands frais que son séjour ici occasionne, soit parce que le temps est favorable pour aller, et pour le retour de ceux qui doivent rapporter les objets dont nous avons ici le plus pressant besoin. S'ils différaient à se mettre en route, et si ceux qui doivent revenir retardaient leur départ, ils ne pourraient pas être arrivés ici au mois de mai. D'ailleurs, si je voulais entreprendre d'aller dans ce moment aux rivières avec ceux qui sont bien portans, tant sur mer que sur terre, dans les habitations (*en la poblacion*), j'éprouverais beaucoup de difficultés et même des dangers, parce que dans un trajet de vingt-trois à vingt-quatre lieues, où l'on trouve des ports et des rivières à passer, pour faire une si longue route et pour y séjourner le temps nécessaire pour ramasser l'or, on serait obligé d'emporter beaucoup d'objets pour la nourriture, que l'on ne pourrait pas charger sur le dos, et qu'on ne trouve pas de bêtes de somme

pour y suppléer. Les routes et les passages ne sont pas d'ailleurs dans l'état où je désire qu'ils soient pour devenir praticables, et c'est de quoi j'ai commencé de m'occuper. Il y aurait aussi un grand inconvénient à laisser ici les malades en plein air ou dans des cabanes, avec les provisions et les munitions qui sont à terre; quoique ces Indiens paraissent tous les jours plus simples et sans malice aux yeux de ceux qui vont à la découverte. En somme, quoiqu'ils viennent chaque jour nous visiter, il n'est cependant pas prudent de risquer la perte de nos gens et de leurs vivres, ce qui pourrait arriver très facilement si un Indien, avec un charbon allumé, mettait le feu aux cabanes, car, tant la nuit que le jour, ils rôdent autour; c'est pour cette raison que nous avons des sentinelles dans le camp, tandis que les habitations sont ouvertes et sans défense.

Il a bien fait.

De plus, comme nous avons remarqué que la plus grande partie de ceux qui sont allés faire des découvertes sont tombés malades à leur retour, et que quelques uns ont même été obligés d'abandonner l'entreprise au milieu de la route et de revenir, il était également à craindre qu'il n'en arrivât autant à ceux qui jouissaient dans

le moment d'une bonne santé, s'ils y allaient. Il y avait deux maux à craindre, l'un de tomber malade en se livrant au même travail dans un endroit où il n'existe ni maisons ni abri quelconque, et d'être exposés aux entreprises du cacique qu'on appelle Caonabó, qui, d'après tous les rapports, est un homme très méchant et extrêmement audacieux, lequel, s'il nous voyait abattus (*desbaratados*) et malades, pourrait entreprendre ce qu'il n'oserait faire si nous sommes en bonne santé; l'autre consistait dans la difficulté du transport de l'or; car, ou nous devrons le transporter par petites quantités, et aller et venir chaque jour en nous exposant ainsi journellement à la chance des maladies, ou il faudra l'envoyer avec une partie de nos gens, en courant également le risque de le perdre.

Il a bien fait.

Voilà, direz-vous à Leurs Altesses, les causes pour lesquelles le départ de l'expédition n'a pas été retardé, et ce qui fait qu'on ne leur envoie d'autre or que celui qui sert d'échantillon; mais me confiant dans la miséricorde de Dieu, qui en tout et partout nous a dirigés jusqu'à présent, tous ces gens se rétabliront bientôt, comme ils commencent déjà à le faire, car il n'y a que cer-

tains endroits qui leur conviennent, et lorsqu'ils y sont, ils reviennent bientôt en bonne santé. Ce qu'il y a de certain, c'est que s'ils pouvaient avoir des viandes fraîches, avec l'aide de Dieu ils seraient tous promptement sur pied, et que les plus malades entreraient déjà en convalescence : j'espère qu'ils se rétabliront. Le petit nombre de ceux qui sont bien portans sont employés tous les jours à barricader notre habitation, à la mettre en état de défense, et à prendre les mesures nécessaires pour la sûreté de nos munitions; ce qui sera fait sous peu de jours, car tous nos travaux ne consisteront qu'en un mur de pierre (*por que no ha de ser sino albarradas*) (1). Ces précautions suffiront, les Indiens n'étant pas des gens très à craindre; et s'ils ne nous trouvent pas endormis, ils n'oseront rien entreprendre contre nous, quand bien même ils en auraient conçu l'idée. Le malheur qui arriva à ceux qui restèrent ici doit être attribué à leur peu de vigilance, car en quelque petit nombre qu'ils fussent, et quelques occasions favorables qu'ils eussent fourni aux Indiens de faire ce qu'ils ont fait, ceux-ci n'auraient jamais

---

(1) *Albarrada*, terme arabe qui signifie un enclos ou muraille faite de pierre sèche, sans mortier, ou de levées de terre. (D. L. R.)

entrepris de leur causer du préjudice, s'ils avaient vu qu'ils prenaient de bonnes précautions. Aussitôt que cela aura été fait, j'entreprendrai d'aller chercher ces rivières, soit en partant d'ici par terre, en employant les meilleurs moyens que nous pourrons imaginer, soit par mer, en tournant l'île, jusqu'à l'endroit où l'on dit qu'il ne doit plus y avoir que six ou sept lieues jusqu'aux rivières dont je viens de parler, de manière qu'on puisse, avec sûreté, ramasser l'or et le mettre à l'abri de toute tentative dans quelque forteresse ou tour, que l'on construira bientôt à cet effet, afin qu'il soit recueilli lorsque les deux caravelles reviendront ici, et afin qu'au premier temps favorable pour naviguer on l'envoie en sûreté.

C'est bien, et c'est ainsi qu'il devait faire.

Item. Vous direz à Leurs Altesses, comme cela a été déjà dit, que la cause des maladies, si générale pour tous, est le changement d'air et d'eau, car nous observons qu'elles nous atteignent tous; mais qu'il y en a peu qui soient en danger : par conséquent, la conservation de la santé dépendra, après Dieu, de ce que ces gens soient pourvus des mêmes alimens qu'ils avaient l'habitude de prendre en Espagne; sans cette précaution, ni ceux qui sont à présent

ici, ni ceux qui pourraient venir, ne seraient dans le cas de servir Vos Altesses s'ils ne jouissaient pas d'une bonne santé. Les approvisionnemens doivent se renouveler jusqu'à ce que nous ayons récolté ici une assez grande quantité de ce que nous aurons semé ou planté : je parle de blé, orge et vigne, dont on s'est peu occupé cette année, parce qu'on ne put pas choisir plus tôt un emplacement convenable. Lorsqu'on l'eut choisi, le petit nombre de laboureurs qui étaient avec nous tombèrent malades, et quand même ils eussent été bien portans, ils avaient si peu de bestiaux, et ces bestiaux étaient dans un tel état de maigreur et de faiblesse, que ce qu'ils pouvaient faire se réduisait à peu de chose; cependant on a fait quelques semences, plutôt pour essayer la terre, qui semble admirable, que pour tout autre objet, et le résultat de nos essais nous fait espérer un remède dans nos besoins. Nous sommes bien certains, comme le fait le prouve, que le blé et la vigne viendront très bien dans ce pays-ci : il faut cependant en attendre le fruit; et s'il correspond à la promptitude avec laquelle le blé croît, et au petit nombre de ceps que l'on a plantés, il est sûr qu'on ne regrettera pas ici ces mêmes productions, nées en Andalousie et en Sicile. Il en est de même des cannes à

sucre, dont la petite quantité qu'on a plantées ont très bien réussi. La beauté de la terre de ces îles, les montagnes, les vallées, les eaux, les campagnes arrosées par des rivières considérables, tout enfin est si merveilleux, qu'il n'est point de pays, éclairé par le soleil, qui puisse offrir un tel aspect avec un sol plus fertile.

Puisque la terre est ainsi, on doit chercher à semer autant qu'il est possible, et on a invité don Juan de Fonseca à envoyer à l'instant tout ce qui sera nécessaire pour cela.

Item. Vous direz qu'une grande partie du vin transporté ici sur la flotte ayant coulé, et cela, comme presque tout le monde le dit, par suite de la mauvaise construction des tonneaux faits à Séville, ce qui nous manque le plus en ce moment, et ce que nous désirons davantage, c'est du vin; et quoique nous ayons pour plus de temps du biscuit et du blé, il est nécessaire néanmoins qu'on en envoie une quantité raisonnable, car la route est longue, et on ne peut pas s'en pourvoir tous les jours; il en est de même du lard et de la viande salée, qui doit être meilleure que celle que nous avons consommée en route : des moutons, des agneaux, plutôt femelles que mâles, et de petits veaux et de petites génisses, sont aussi nécessaires. Il faudrait par conséquent

qu'on en mît dans toutes les caravelles que l'on expédiera ici, et en même temps quelques ânes et ânesses, et quelques jumens pour labourer, car ici il n'y a pas de ces bestiaux dont l'homme puisse se servir pour l'aider dans ses travaux. Craignant que Leurs Altesses ne se trouvent pas à Séville, et que leurs officiers ou les ministres ne procèdent pas, sans un ordre exprès de leur part, à la délivrance de ce qui est nécessaire pour ce prochain voyage, et que, dans l'intervalle qui s'écoulera entre le rapport qu'on fera et la réponse, le temps favorable pour le départ des bâtimens qui doivent se rendre ici, et qui doit être dans tout le mois de mai, ne se passe, vous direz à Leurs Altesses que je vous ai chargé et ordonné de déposer l'or que vous portez, dans les mains de quelque marchand de Séville, afin qu'il en distraie les sommes qui seront nécessaires pour charger les deux caravelles de vin, de blé et des autres objets détaillés dans le mémoire, et ce marchand portera ou enverra ledit or à Leurs Altesses, pour qu'elles le voient, le reçoivent et fassent payer ce qu'aura coûté l'expédition et le chargement desdites deux caravelles. Afin d'encourager les hommes qui restent ici, et afin de soutenir leurs esprits, on doit faire des efforts pour que l'expédition arrive dans le courant du mois

de mai, de manière qu'ils aient, avant l'été, les vivres frais et autres choses nécessaires, surtout pour les malades; desquelles choses nous manquons, et particulièrement de raisins secs, de sucre, d'amandes, de miel et de riz, dont on aurait dû envoyer une grande quantité, tandis qu'il en est venu très peu, et ce peu est déjà consommé et employé. Il en est de même de la majeure partie des médicamens apportés d'Espagne; ce qui n'est pas étonnant si l'on considère la grande quantité de malades que nous avons eus. De tous ces objets, destinés tant pour les malades que pour ceux qui sont en bonne santé, vous portez, comme je l'ai déjà dit, des mémoires signés de ma main; vous exécuterez mes ordres en totalité si l'argent suffit, ou vous vous procurerez au moins ce qui est le plus nécessaire pour le moment, et ce qui doit par conséquent venir le plus promptement possible avec les deux bâtimens; quant aux articles qui ne pourront pas être expédiés, vous aviserez, de concert avec Leurs Altesses, à ce qu'ils soient remis par d'autres bâtimens sans perdre un instant.

Leurs Altesses ordonneront à don Juan de Fonseca de prendre immédiatement des informations sur les auteurs de cette fourberie, dans la fabrication des tonneaux, afin qu'on prélève

sur leurs biens de quoi couvrir les dommages occasionnés par la perte du vin, et en même temps tous les frais. Il aura à veiller à ce qu'on envoie des cannes à sucre d'une bonne qualité; quant aux autres choses dont il est ici question, on s'occupera à l'instant de leur envoi.

Item. Vous direz à Leurs Altesses que ne possédant pas d'idiome au moyen duquel nous puissions faire comprendre à ces gens-ci notre sainte foi, comme Leurs Altesses et nous qui sommes ici le désirons, et ce que nous ferons lorsque nous le pourrons, on envoie avec ces deux bâtimens des hommes, des femmes, des enfans et des petites filles de ces cannibales. Leurs Altesses pourront les mettre entre les mains des personnes qui seront les plus capables de leur enseigner la langue, en les exerçant au service, et en ordonnant peu à peu qu'on en ait plus de soin que des autres esclaves, afin qu'ils apprennent les uns des autres. En ne se voyant et ne se parlant que fort tard, ils apprendront plutôt en Espagne qu'ici, et seront de meilleurs interprètes. Nous ferons cependant ici tout ce que nous pourrons; il est vrai que comme ces gens communiquent peu d'une île à l'autre, il y a quelque différence dans leur manière de s'exprimer qui dépend beaucoup du plus ou du moins de distance qui les sépare.

Mais comme parmi ces îles, celles des cannibales sont les plus grandes et les mieux peuplées, il a paru convenable d'envoyer en Castille des hommes et des femmes des îles qu'ils habitent, afin de leur faire abandonner une fois leur coutume barbare de manger leurs semblables. En comprenant en Castille la langue espagnole, ils recevront beaucoup plus tôt le baptême, et assureront le salut de leurs âmes; en outre, il en résultera un grand bien pour les peuples qui n'ont pas une semblable cruauté, en voyant que nous avons saisi et mené en captivité ceux qui leur font du mal, et dont ils ont une si grande frayeur, que leur nom seul les remplit d'épouvante. Vous certifierez à Leurs Altesses que l'arrivée dans ce pays, et la vue d'une aussi belle flotte, ont produit le meilleur effet et assuré la sûreté à venir, car tous les habitans de cette grande île et de celles des environs, en voyant les bons traitemens que l'on fera éprouver à ceux qui se comportent bien, et le châtiment que l'on exercera envers les méchans, s'empresseront de se soumettre, et bientôt Leurs Altesses pourront les compter au nombre de leurs sujets. Et comme il arrive en ce moment que non seulement ils se prêtent à tout ce qu'on exige d'eux, mais qu'en outre ils cherchent, de leur propre mouvement, à faire tout ce qu'ils imaginent de-

voir nous être agréable, je pense en même temps que Leurs Altesses peuvent être certaines que, sous beaucoup de rapports, et autant pour le présent que pour l'avenir, l'arrivée de cette flotte leur a acquis une grande réputation parmi les princes chrétiens : elles pourront mieux les juger et les comprendre que je ne saurais les décrire.

Qu'on lui dise ce qui est arrivé avec les cannibales venus en Espagne. Que c'est très bien, et qu'il doit le faire ainsi; mais qu'il tâche par tous les moyens possibles de les convertir à notre sainte religion catholique, et qu'il en fasse de même à l'égard des habitans des îles où il se trouve.

Item. Vous direz à Leurs Altesses que pour le bien des âmes desdits cannibales, et même des habitans d'ici, il nous est venu à la pensée que plus on les enverra loin, mieux cela vaudra, et en cela Leurs Altesses pourraient être servies de la manière suivante : en considérant combien on a ici besoin de troupeaux et de bêtes de somme pour la nourriture et les travaux des gens qui doivent habiter ce pays, et pour le bien de toutes ces îles, Leurs Altesses pourront autoriser un nombre convenable de caravelles à venir ici chaque année pour y transporter lesdits troupeaux et autres animaux et choses, afin de

peupler les champs et de tirer parti du terrain. Ces troupeaux, etc., seraient vendus à des prix modérés pour le compte des porteurs, et on pourrait les payer avec des esclaves pris parmi ces cannibales, hommes féroces, propres à tout, bien proportionnés, et d'une grande intelligence, et qui, lorsqu'ils auront perdu les sentimens cruels auxquels ils sont habitués, seront meilleurs qu'aucune autre espèce d'esclaves. En perdant de vue leur pays, ils cesseront d'être cruels, et il sera facile de se procurer beaucoup de ces sauvages au moyen des bateaux à rames que l'on se propose de construire. Il est sous-entendu que chacune des caravelles expédiées par Leurs Altesses aura à son bord une personne de confiance, laquelle s'opposera à ce que lesdits bâtimens s'arrêtent dans aucune autre partie ou île, excepté dans ce lieu-ci, où l'on doit charger et décharger les marchandises. Sur ces esclaves qu'on amenerait, Leurs Altesses pourraient établir des droits à leur arrivée en Espagne. Vous demanderez une réponse sur ce point, et vous me l'apporterez, afin qu'on puisse prendre avec confiance les mesures nécessaires, si ce projet mérite l'approbation de Leurs Altesses.

On a suspendu ceci pour le moment, jusqu'à ce qu'on propose d'autre moyen dans l'île; l'amiral devra écrire ce qu'il pense à ce sujet.

Item. Vous direz aussi à Leurs Altesses qu'il est plus avantageux et moins coûteux de fréter les navires comme les frètent les marchands qui font le commerce de Flandre par tonneaux, que de toute autre manière, et c'est pour cela que je vous ai chargé de fréter de cette manière les deux caravelles que vous devez envoyer. Il sera bien d'adopter ce mode pour toutes les autres que Leurs Altesses enverraient, si elles y donnent leur approbation; mais je ne prétends pas que cette mesure doive s'appliquer aux bâtimens qui arriveront, en vertu de leur licence, pour le trafic des esclaves.

Leurs Altesses ordonnent à don Juan de Fonseca de faire fréter les caravelles de la manière indiquée ci-dessus, si faire se peut.

Item. Vous direz à Leurs Altesses que, pour épargner des frais plus considérables, j'ai acheté les caravelles mentionnées dans le mémoire dont vous êtes porteur, pour les retenir ici avec les deux vaisseaux *la Gallega* et cet autre vaisseau amiral (*y esa otra Capitaná*), dont j'achetai les trois huitièmes pour le prix énoncé dans ledit mémoire, signé de ma main, par le conseil de son maître pilote. Ces vaisseaux donneront non seulement de la force et une grande sûreté aux individus qui devront y être

à bord, et qui devront se concerter avec les Indiens pour ramasser l'or, mais ils seront encore fort utiles pour garantir contre toute entreprise que pourraient faire contre eux des étrangers; de plus, les caravelles sont nécessaires pour découvrir la terre ferme, et les autres îles situées par-ci par-là dans ces parages (*entre aqui é allá*). Vous supplierez donc Leurs Altesses de faire payer, aux échéances qui ont été fixées avec les vendeurs, les sommes qui forment le prix de ces bâtimens, parce que sans doute elles seront bien promptement remboursées de leurs avances, ainsi que je crois et que j'espère dans la miséricorde de Dieu.

> *L'amiral a bien fait. Vous lui direz que la somme mentionnée a été payée au vendeur du vaisseau, et qu'on a ordonné à don Juan de Fonseca de payer le prix des caravelles achetées par l'amiral.*

Item. Vous direz à Leurs Altesses, et vous les supplierez de ma part, et le plus humblement possible, qu'il leur plaise réfléchir mûrement aux observations sur lesquelles je me suis le plus appesanti au sujet de la paix, de la tranquillité et de la concorde entre ceux qui viennent ici, et vous les prierez de choisir pour toutes les affaires de leur service, des personnes

telles qu'on puisse leur accorder de la confiance. Vous les supplierez qu'il leur plaise d'avoir plus en vue le but pour lequel elles les envoient, que leurs propres intérêts; et à cet égard, puisque vous avez vu et su toutes choses, vous parlerez à Leurs Altesses, et leur direz la vérité sur tout ce qui est, telle que vous l'avez comprise, et vous ferez en sorte que l'ordonnance que Leurs Altesses feront faire à cet effet arrive, s'il est possible, par les premiers bâtimens, afin qu'il ne se commette plus ici de scandale dans des affaires qui intéressent tant leur service.

Leurs Altesses sont bien informées de tout ce qui se passe, et elles pourvoiront à tout comme il convient.

Item. Vous direz à Leurs Altesses quelle est la position de cette ville, la beauté de la province dans laquelle elle est située, ainsi que vous l'avez vu et que vous vous en êtes assuré, et vous leur apprendrez qu'en vertu des pouvoirs que j'ai reçus d'elles, je vous ai fait gouverneur (*alcayde*) de ladite ville, et vous leur direz aussi que je les supplie humblement, qu'eu égard à vos services, elles aient pour agréable votre nomination, ce que j'espère de Leurs Altesses.

Il plaît à Leurs Altesses que vous soyez gouverneur.

Item. Comme Mosen Pedro Margarite, officier de la maison de Leurs Altesses, a bien servi, et que j'espère qu'il continuera à le faire de même à l'avenir dans les choses qui lui seront recommandées, j'ai éprouvé un grand plaisir de la continuation de son séjour dans ce pays, et j'y ai vu rester aussi avec plaisir Gaspard et Beltran; et comme ils sont tous les trois des serviteurs connus de Leurs Altesses, je leur donnerai des postes ou des missions de confiance. Vous supplierez Leurs Altesses d'avoir surtout égard à la position dudit Mosen Pedro Margarite, qui est marié et père de famille, et de daigner le pourvoir de quelque commanderie de l'ordre de Saint-Jacques, dont il est chevalier, afin que sa femme et ses enfans aient de quoi vivre. Vous ferez aussi mention de Juan Aguado, serviteur de Leurs Altesses; vous leur direz avec quel zèle et quelle activité il les a servies en tout ce qui lui a été commandé, et que je supplie Leurs Altesses de vouloir bien, tant pour lui que pour les susnommés, ne pas oublier ma recommandation et y avoir égard.

Leurs Altesses accordent une pension annuelle de trente mille maravedis à Mosen Pedro Margarite, et des pensions de quinze mille à Gaspard et à Beltran : elles courront à dater d'aujourd'hui 15 août 1494. Elles donnent des

ordres pour qu'elles leur soient payées par l'amiral en ce qui devra être soldé dans les Indes, et par don Juan de Fonseca en ce qui devra l'être en Castille; quant à ce qui regarde Juan Aguado, Leurs Altesses ne l'oublieront pas.

Item. Vous direz à Leurs Altesses quel continuel travail donne au docteur Chanca le nombre prodigieux de malades et la rareté des provisions de bouche; que, malgré tout cela, il s'acquitte avec le plus grand zèle et la plus grande charité, de tout ce qui regarde sa profession. Comme Leurs Altesses s'en sont remises sur moi du soin de fixer les honoraires qui doivent lui être payés ici, quoiqu'il soit certain qu'étant ici il ne reçoit ni ne peut rien recevoir de personne, et ne tire pas parti de son état comme il le faisait ou pouvait le faire en Castille, vivant tranquillement et dans le repos d'une manière bien différente qu'il ne vit ici, et quoiqu'il jure qu'il gagnait davantage en Castille, outre la solde qu'il recevait de Vos Altesses, je n'ai pas voulu néanmoins porter à plus de cinquante mille maravedis par an la somme qu'il devra recevoir pour son travail de chaque année pendant son séjour dans ce pays. Je supplie Leurs Altesses de les lui ordonnancer, outre le traitement qui devra lui être

alloué ici, et cela parce qu'il dit et affirme que tous les médecins de Vos Altesses qui les suivent dans leurs galères royales ou dans leurs expéditions quelconques, ont coutume d'avoir de droit la rétribution d'un jour de la solde annuelle de chaque individu. Quoi qu'il en soit, j'ai été informé, et l'on assure que, quel que soit le service dont on les charge, l'usage est de leur donner une certaine somme fixée par la volonté et l'ordre de Leurs Altesses, en compensation dudit jour de solde. Vous supplierez, en conséquence, Leurs Altesses de régler cette affaire, tant au sujet de la solde annuelle qu'à l'égard de la coutume susmentionnée, de manière que ledit docteur ait lieu d'être content.

Leurs Altesses agréent et trouvent justes les observations du docteur Chanca, et il leur plaît que l'amiral, outre sa solde fixe annuelle, lui fasse payer la somme qu'il lui a allouée.

Quant à ce jour de solde accordé aux médecins, ils n'ont coutume d'être autorisés à le percevoir que lorsqu'ils font leur service là où le Roi notre seigneur se trouve en personne.

Item. Vous direz à Leurs Altesses quel est le dévoûment de Coronel pour leur service en beaucoup de choses, quelles grandes preuves il en a données jusqu'à présent dans tout ce qu'il a

fallu faire de plus important, combien nous nous apercevons qu'il nous manque, maintenant qu'il est malade. Vous leur représenterez combien il est juste que, les servant ainsi, il recueille le fruit de ses bons et loyaux services, non seulement dans les grâces dont il pourra plus tard être l'objet, mais encore dans sa solde actuelle, afin que lui et ceux qui sont ici sachent de quelle utilité est pour eux leur zèle pour le service, parce que l'importance et la difficulté de l'exploitation des mines doit faire accorder beaucoup de considération aux personnes auxquelles sont confiés de si grands intérêts; et comme les talens dudit Coronel m'ont déterminé à le pourvoir de la charge d'alguazil major de ces Indes, et que j'ai laissé en blanc la fixation de ses honoraires dans sa commission, je supplie Leurs Altesses de daigner les fixer aussi grandement qu'elles le jugeront convenable, en considération de ses services, et de confirmer sa nomination à la charge que je lui ai confiée, en l'en pourvoyant officiellement.

> *Leurs Altesses lui accordent, outre sa solde, une pension annuelle de quinze mille maravedis, laquelle lui sera payée en même temps que sa dite solde.*

Item. Vous direz en même temps à Leurs Altesses que le bachelier Gil Garcia est venu ici

en qualité d'alcade major sans qu'on lui ait fixé ni alloué d'honoraires; que c'est un homme de bien, instruit, exact, qui est ici fort nécessaire, et que je supplie Leurs Altesses de vouloir bien lui fixer des appointemens de manière à ce qu'il puisse se soutenir honorablement, et qu'il lui soit payé sur les fonds destinés aux appointemens des domaines d'outre-mer.

Leurs Altesses lui accordent une pension annuelle de vingt mille maravedis pendant tout le temps de son séjour dans les Indes, et cela outre ses appointemens fixes, et elles ordonnent que cette pension lui soit payée aux mêmes époques que sa solde.

Item. Vous direz à Leurs Altesses que comme je le leur écris, je pense que cette année il sera impossible d'aller faire des découvertes jusqu'à ce que les deux rivières dans lesquelles on a trouvé de l'or soient mises dans l'état le plus avantageux au service de Leurs Altesses; qu'ensuite on pourra le faire beaucoup mieux, parce que ce n'est pas une chose que toute personne puisse faire à mon gré et pour le bien du service de Leurs Altesses, si je ne suis pas présent, quelque bien qu'on le fît, car tout se termine beaucoup mieux avec la présence de l'intéressé.

Qu'il continue ses travaux aussi bien qu'il le

pourra, et qu'il tâche de découvrir les lieux où l'or est enfoui.

Item. Vous direz à Leurs Altesses que les écuyers (*los escuderos de caballo*) qui vinrent de Grenade dans la revue que l'on fit à Séville, présentèrent de bons chevaux, et que lors de l'embarquement, auquel je n'assistai pas parce que j'étais un peu malade, ils les remplacèrent par d'autres, dont le meilleur ne paraît pas valoir deux mille maravedis, parce qu'ils vendirent les premiers et achetèrent ceux-ci; et cette substitution de la part des écuyers ressemble beaucoup à ce qui est arrivé à beaucoup de braves gens à Séville, et que j'ai connu. Il paraît que Juan de Sorias, après avoir soldé le prix pour son intérêt particulier, en mit d'autres à la place de ceux que je crus trouver, et j'en vis qui jamais ne m'avaient été présentés. Il y a eu dans tout ceci la plus grande mauvaise foi, en sorte que je ne sais si je dois me plaindre seulement de lui d'après cela, vu qu'on a payé à ces écuyers les frais occasionnés jusqu'à présent, outre leur solde et le loyer de leurs chevaux, et que quand ils sont malades, ils ne veulent pas qu'on les emploie sans être présens; Leurs Altesses ne voulant pas qu'on achète les chevaux, mais qu'ils soient à leur service, et eux disent qu'ils

ne doivent servir qu'à cheval, ce qui n'est pas du cas présent. Toutes ces considérations font croire qu'il serait plus convenable d'acheter leurs chevaux, qui sont de peu de valeur, et de ne pas s'exposer tous les jours à de nouvelles disputes; enfin Leurs Altesses détermineront ce qui conviendra le mieux à leurs intérêts.

Leurs Altesses ordonnent à don Juan de Fonseca de prendre connaissance de ce qui concerne ces chevaux, et s'il est vrai qu'il y ait eu une semblable fourberie, d'envoyer les coupables pour les faire châtier comme ils le méritent; de s'informer aussi de ce qu'il dit des autres gens, et d'envoyer le résultat des informations à Leurs Altesses. Pour ce qui regarde les écuyers, Leurs Altesses veulent et ordonnent qu'ils demeurent où ils sont, et qu'ils servent, car ils appartiennent aux gardes et à la classe des serviteurs de Leurs Altesses; et Leurs Altesses ordonnent à ces mêmes écuyers de remettre les chevaux toutes les fois qu'on en aura besoin et que l'amiral le commandera, et si l'emploi des chevaux leur faisait éprouver quelques pertes, Leurs Altesses ordonnent que le montant des dommages leur soit payé par l'intermédiaire de l'amiral.

Item. Vous direz à Leurs Altesses qu'il est arrivé ici plus de deux cents personnes sans

solde, qu'il y a quelques unes d'entre elles qui font très bien le service, et afin qu'il y ait de l'uniformité, on ordonne aux autres de faire de même (*y aun los otros por semejante se mandan que lo hagan así*); pour ces trois premières années, il convient qu'il y ait ici mille hommes, afin de mettre en sûreté cette île et les rivières d'or; et quand même il y en aurait cent à cheval, loin d'être un mal, ce serait au contraire une chose très nécessaire; mais comme il faudrait que Leurs Altesses envoyassent de l'argent, on pourra s'en passer (*aunque en estos de caballo fasta que oro se envie sus altezas podrán sobreceer*). En somme, pour ce qui regarde les deux cents personnes venues sans solde, Leurs Altesses doivent faire connaître si on doit les payer comme les autres si elles font bien leur service, car il est certain que nous en avons besoin dans le commencement, comme je l'ai déjà manifesté.

Leurs Altesses veulent et ordonnent que ces deux cents personnes sans solde remplacent celles qui ont manqué et qui manqueront désormais, et qui recevaient la solde, puisqu'elles sont propres au service et qu'elles conviennent à l'amiral, et Leurs Altesses ordonnent au Contador *de les inscrire au lieu de celles qui manqueront, ainsi que l'amiral le déterminera.*

Item. Comme il existe des moyens de diminuer les frais que ces gens occasionnent, et d'épargner la majeure partie des dépenses, en imitant les procédés (*con industria y formas, etc.*) que d'autres princes savent employer à propos, il faudrait faire de même. Il paraît qu'il serait bien d'ordonner que tous les bâtimens qui viendront ici portent, outre les munitions ordinaires et les médicamens, des souliers et des cuirs pour les fabriquer, des chemises communes et de qualité supérieure, des pourpoints, des tissus de fil, quelques habillemens de paysans, des chausses et des draps pour s'habiller, le tout à des prix modérés; et d'autres objets, comme confitures, qui n'entrent pas dans la ration journalière ou qui sont nécessaires à la santé; lesquelles choses les Espagnols qui sont ici recevraient toujours avec plaisir en déduction de leur solde; et si tout cela est acheté par des préposés pleins de loyauté, et qui prennent intérêt au service de Leurs Altesses, il en résultera de grandes économies. Si Leurs Altesses trouvent que cela paraît convenir à leur service, on doit s'en occuper immédiatement.

Il aurait été à désirer que l'amiral entrât à ce sujet dans plus de détails; en attendant, on ordonnera à don Juan de Fonseca qu'il prescrive à Jimeno de Bribiesca de faire les disposi-

tions nécessaires pour l'exécution de ce qu'on propose.

Item. Vous direz aussi à Leurs Altesses que dans la revue que l'on passa hier, on remarqua qu'une grande partie des gens étaient sans armes, ce que je crois devoir attribuer en partie à l'échange qui se fit à Séville ou dans le port, lorsqu'on laissa ceux qui se présentèrent armés, et qu'on en prit d'autres qui donnaient peu de chose à ceux qui les remplaçaient. Il me paraît qu'il conviendrait qu'on nous envoyât deux cents cuirasses, cent espingardes (1), cent arbalètes, et beaucoup d'objets de magasin de guerre (*mucho almacen*), car nous en avons un bien grand besoin pour armer ceux qui ne le sont pas.

On a déjà écrit à don Juan de Fonseca pour qu'il y pourvoie.

Item. Plusieurs employés (*algunos oficiales*) qui sont venus ici, tels que des maçons ou exerçant d'autres métiers, étant mariés et ayant leurs femmes en Espagne, désirent qu'on paie à leurs épouses ou aux personnes qu'ils désigneront, la solde qui leur revient, pour qu'on leur achète ce dont ils ont besoin. En conséquence,

---

(1) Grandes arquebuses. (D. L. R.)

je supplie Leurs Altesses qu'elles ordonnent des mesures convenables à ce sujet, car il convient à leurs intérêts que ces gens soient pourvus de tout.

Leurs Altesses ont déjà ordonné à don Juan de Fonseca de pourvoir à cela.

Item. Outre les autres articles que nous faisons demander dans les mémoires que vous portez signés de ma main, et qui consistent en alimens et en autres munitions, pour ceux qui se portent bien comme pour ceux qui sont malades, il serait très utile qu'on transportât de l'île de Madère cinquante pipes de mélasse (*miel de azúcar*), parce que c'est le meilleur aliment (*el mejor mantenimiento*) du monde et le plus sain. Chaque pipe ne coûte ordinairement que deux ducats sans la futaille, et si Leurs Altesses ordonnent qu'au retour quelqu'une des caravelles passe par ladite île, elle pourra en faire l'achat, et se procurer en même temps dix caisses de sucre dont nous avons grand besoin; c'est la saison de l'année la plus favorable pour s'en procurer à bon compte, c'est-à-dire dès à présent jusqu'au mois d'avril. On pourrait donner les ordres nécessaires, si Leurs Altesses y consentent, en ayant soin de laisser ignorer le lieu de la destination.

Don Juan de Fonseca y pourvoira.

Item. Vous direz à Leurs Altesses que, quoique les fleuves renferment dans leurs lits la quantité d'or indiquée par ceux qui l'ont vue, ce qu'il y a de certain, c'est que ce métal ne s'engendre pas dans des fleuves, mais dans le sein de la terre, et que l'eau, venant frapper contre les mines, l'entraîne enveloppé dans le sable; et comme parmi ce grand nombre de rivières qu'on a découvertes, il y en a quelques unes d'assez grandes, il y en a d'autres si peu considérables, que ce sont plutôt de petits ruisseaux (*fuentes*) que des rivières, qui n'ont pas plus de deux doigts d'eau, avec un cours très peu étendu (*y se falla luego el cabo donde nasce*). C'est pourquoi des laveurs seront très nécessaires pour séparer l'or du sable, et il en faudra d'autres pour le chercher dans le sein de la terre. Cette dernière opération sera la principale et la plus productive; il conviendra donc que Leurs Altesses envoient des laveurs et des ouvriers, de ceux qu'on emploie en Espagne aux mines d'Almaden, afin que d'une manière ou d'autre l'ouvrage puisse se faire. Nous n'attendrons pas cependant l'arrivée de ces ouvriers, et avec l'aide de Dieu et les laveurs que nous avons ici, une fois que nos gens seront revenus en bonne santé, nous espérons envoyer une

bonne quantité d'or par les premières caravelles qui partiront.

Par une autre voie on pourvoira à ceci complétement; en attendant, Leurs Altesses ordonnent à don Juan de Fonseca d'envoyer les meilleurs mineurs qu'il pourra trouver; elles écrivent à Almaden pour que l'on y en prenne le plus grand nombre possible, et qu'on les envoie.

Item. Vous supplierez Leurs Altesses très humblement et en mon nom, qu'elles veuillent bien regarder comme très recommandé Villacorta, lequel, comme Leurs Altesses ne l'ignorent pas, a été d'une très grande utilité dans cette affaire, et qui a montré la meilleure volonté du monde : d'après ce que j'ai reconnu en lui, je le considère comme un homme exact, zélé et affectionné à leur service. Je serai très reconnaissant si elles daignent lui accorder quelque emploi de confiance qui convienne à ses moyens, et dans lequel il puisse montrer son désir de servir et son application; et vous ferez en sorte que Villacorta apprenne par des faits, que les travaux qu'il a exécutés pour moi, toutes les fois que je lui en ai commandés, ne sont pas restés sans récompense.

Cela se fera ainsi.

Item. Que lesdits Mosen Pedro, Gaspar, Beltran et d'autres qui sont restés ici, vinrent commander des caravelles qui sont déjà retournées, et ne jouissent d'aucune solde; comme ce sont des personnes qu'on doit employer dans les affaires majeures et qui exigent le plus de confiance, on n'a pas fixé la solde, qui doit être différente de celle des autres. Vous supplierez de ma part Leurs Altesses d'arrêter ce qu'on doit leur donner, soit par an, soit par mois, relativement à leur service.

Fait dans la ville d'Isabelle, le trente janvier mil quatre cent quatre-vingt-quatorze.

> *On a déjà répondu plus haut à ceci; mais comme dans ledit chapitre il est dit qu'ils jouissent de leur salaire, Leurs Altesses ordonnent qu'on leur paie à tous leur solde depuis le moment qu'ils ont laissé le commandement.*

Il se trouve une copie de la même époque, depuis le folio 124 *jusqu'au folio* 129 *d'un livre in-folio intitulé :* Livre des extraits des cédules et dépêches d'expéditions pour les Indes, du temps des Rois catholiques; *lequel existe dans les archives générales des Indes de Séville, parmi les papiers qui y ont été portés des archives de Simancas, liasse première de celle sur* différentes matières. *Au folio* 68 *du*

même livre on trouve la note suivante : Ceci est la copie du Mémoire de l'amiral des Indes, apporté par Antonio de Torres, et le même Antonio de Torres emporta l'original avec les réponses qui étaient en marge, comme elles se trouvent dans cette copie. — *Collationné le trente mai mil sept cent quatre-vingt-treize.*

Signé M. F. DE NAVARRETE.

FIN DU SECOND VOYAGE.

CHR. COLOMB.

RELATIONS
DES
QUATRE VOYAGES
ENTREPRIS
POUR LA DÉCOUVERTE
DU NOUVEAU-MONDE.

TOME I.

PARIS,
TREUTTEL ET WÜRTZ.
1828.

CHR. COLOMB.

RELATIONS
DES
QUATRE VOYAGES
ENTREPRIS
POUR LA DÉCOUVERTE
DU NOUVEAU-MONDE.

TOME II.

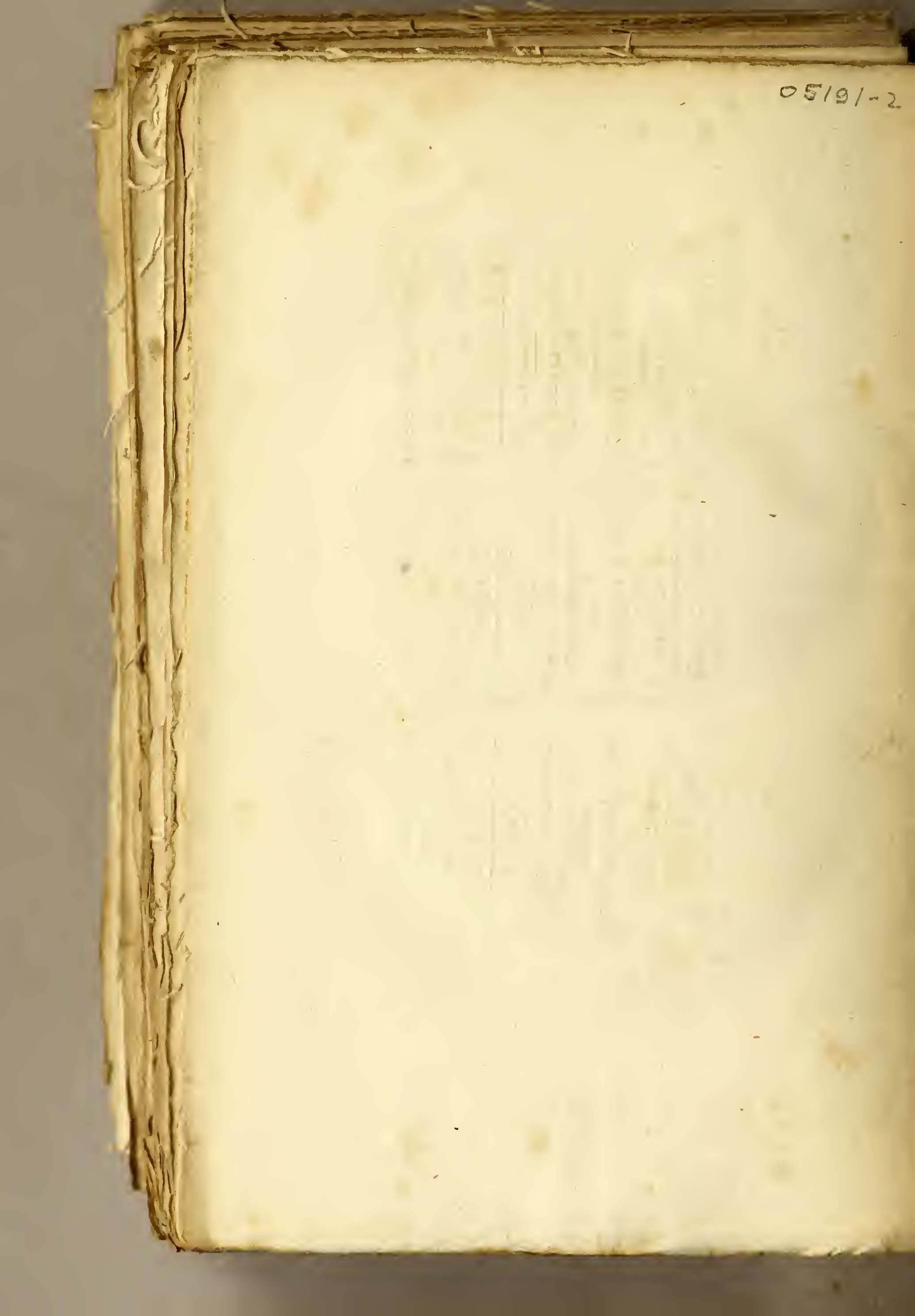
PARIS,
TREUTTEL ET WÜRTZ.
1828.

CHR. COLOMB.

RELATIONS
DES
QUATRE VOYAGES
ENTREPRIS
POUR LA DÉCOUVERTE
DU NOUVEAU-MONDE.

TOME III.

PARIS,
TREUTTEL ET WÜRTZ.
1828.



5. Les saintes prières de l'âme chrestienne, écrite
et gravées par P. Moreau. *Paris*, 1649, pet. in-8
fig. mar. r.

6. Les confessions de Saint-Augustin, trad. e
franç. *Paris*, 1741, in-12. v.

7. Explication du mystère de la passion de J. C
(par Duguet). *Amst.*, 1731, in-12. mar. citr
doubl. de mar. bleu, dent.

8. Reflections on death, by W. Dodd. *Chiswick*
1830, in-18. pap. vél. v. dent.

9. Discours sur la comédie, ou traité hist. et dogm
des jeux de théâtre et des autres divertissemen
comiques soufferts ou condamnés depuis le premier siècle de l'Eglise, etc., par P. le Brun. *Paris*, 1731, in-12. mar. r.

10. Pensées de Nicole. *Paris*, Didot l'aîné, 1806,
in-18. gr. pap. vél. d. rel. n. rogn. *Purgold.*

11. Pensées de Pascal. *Paris*, Didot l'aîné, 1817,
2 vol. in-8. d. rel.

12. Les Provinciales, par Pascal. *Paris*, Didot l'aîné,
1816, 2 vol. in-8. d. rel.

13. Lettres de quelques juifs à Voltaire, par Guenée.
Paris, 1805, 3 vol. in-8. v.

14. Défense du christianisme, ou conférences sur la
religion, par M Frayssinous. *Paris*, 1836, 3 vol.
in-8. br.

15. The great importance of a religious life considered, by W. Melmoth. *Lond.*, 1822, in-18. v.
dent.

16. Two apologies, one for christianity, the other
for the Bible, by Rich. Watson. *Lond.*, 1818,
in-8. pap. vél. d. rel. v. ant. *Bauzonnet.*

17. The pilgrim's progress, with a life of J. Bunyan by Rob. Southey. *Lond.*, Murray, 1830,
in-8. pap. vél. fig. br. en cart.

